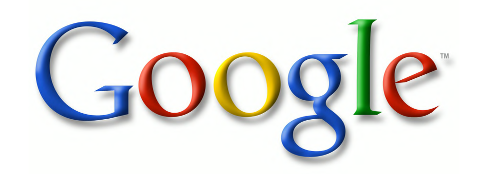


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

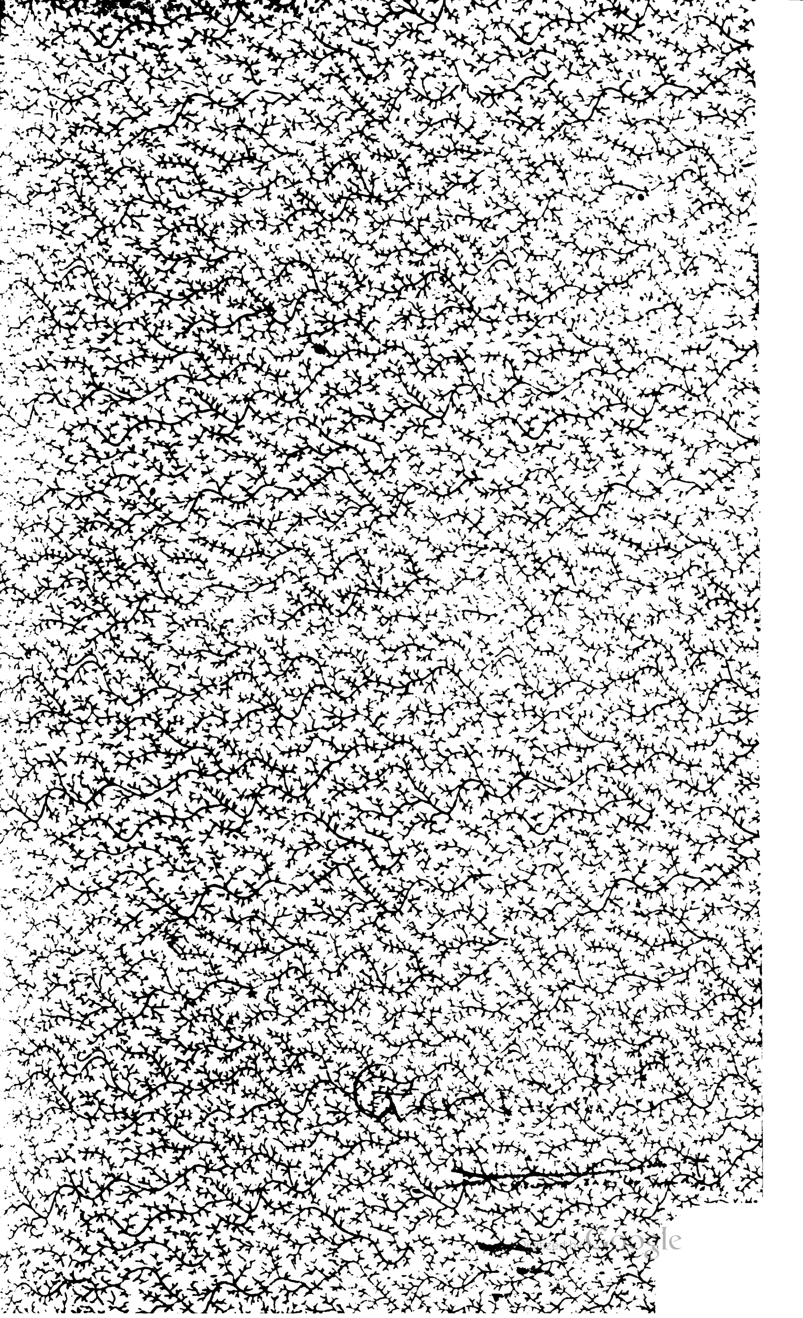
LENOX LIBRARY



Astor Collection.
Presented in 1884.



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ASTOIN NEW-YORK

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

	vol.
AMAURY	1
ANGE PITOU	2
L'ARABIE HEUREUSE	3
ASCANIO	2
LES BALEINIERS	2
LE BATARD DE MAULÉON	3
BLACK	1
UN CADET DE FAMILLE	3
LE CAPITAINE RICHARD	1
CATHERINE BLUM	1
CAUSERIES	2
CÉCILE	1
CHARLES LE TÉMÉRAIRE	2
LE CHASSEUR DE SAUVAGINE	1
LE CHATEAU D'EPPSTEIN	2
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE	2
LE COLLIER DE LA REINE	3
LE COMTE DE MONTE-CRISTO	6
LA COMTESSE DE CHARNY	6
LA COMTESSE DE SALISBURY	2
CONSCIENCE L'INNOCENT	2
LA DAME DE MONSOREAU	3
LES DEUX DIANE	3
LES DRAMES DE LA MER	1
LA FEMME AU COLLIER DE VELOURS	1
FERNANDE	1
UNE FILLE DU RÉGENT	1
GEORGES	1
UN GIL-BLAS EN CALIFORNIE	1
HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE	1
L'HOROSCOPE	1
IMPRESSIONS DE VOYAGE (Suisse)	3
INGÉNUE	2
LES LOUVES DE MACHECOUL	3
LA MAISON DE GLACE	2
LES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS	1
LES MÉDICIS	1
MÉMOIRES DE GARIBALDI	2
MÉMOIRES D'UN MÉDECIN. — JOSEPH BALSAMO	5
LE MENEUR DE LOUPS	1
LES MILLE ET UN FANTÔMES	1
LES MORTS VONT VITE	2
UNE NUIT A FLORENCE	1
OLYMPE DE CLÈVES	3
LE PASTEUR D'ASHBOURN	2
LE PÈRE GIGOGNE	
LE PÈRE LA RUINE	1
LES QUARANTE-CINQ	3
LA REINE MARGOT	2
LA ROUTE DE VARENNES	1
LE TESTAMENT DE M. CHAUVELIN	1
LES TROIS MOUSQUETAIRES	2
LA TULIPE NOIRE	1
LE VICOMTE DE BRAGELONNE	6
LA VIE AU DÉSERT	2
UNE VIE D'ARTISTE	1
VINGT ANS APRÈS	3

Les autres ouvrages paraîtront successivement

— DEUX VOLUMES CHAQUE SEMAINE —

PARIS. — IMPRIMERIE DE ÉDOUARD BLOT, RUE SAINT-LOUIS 46
(Ancienne maison Dondey-Dupré.)

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

Giuseppe, Generale

GARIBALDI

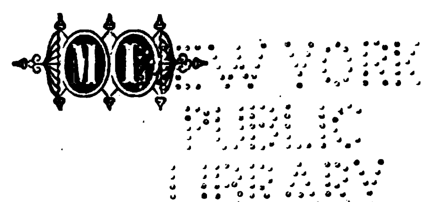
Traduits sur le manuscrit original

PAR

ALEXANDRE DUMAS

PREMIÈRE SÉRIE

— DEUXIÈME ÉDITION —

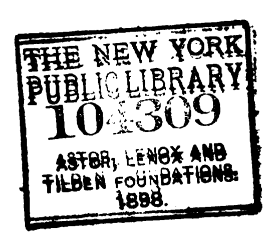


PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

Digitized by Google





NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

Digitized by Google

UN MOT AU LECTEUR

Toute chose présente a sa racine dans le passé; — il est donc impossible de commencer un récit quelconque, que ce récit soit l'histoire d'un homme ou celle d'un événement, sans jeter un regard sur le passé.

Par les différentes phases de la vie que nous avons entrepris d'écrire, nous serons bien des fois ramenés dans le Piémont, la terre natale de Garibaldi. Les hommes d'action politique, quand ils sont hommes de progrès, ont leurs heures de défaillance, dans lesquelles, comme Antée, ils ont besoin, pour reprendre des forces, de toucher cette terre de la patrie que Brutus, dans sa feinte folie, baisait comme la mère commune. Il est donc important que nous fassions une étude rapide de ce qui se passait en Italie de 1820 à 1834, époque à laquelle commence cette histoire.

Les guerres de la République et les envahisse-

Digitized by Google

ments de l'Empire avaient exilé en Sardaigne deux princes, qui, partis pour l'exil encore jeunes, en revinrent vieillards; c'étaient deux frères, dans la personne desquels se terminait la postérité masculine des ducs de Savoie : l'un qui fut Victor-Emmanuel Ier, et l'autre Charles-Félix.

Tous deux régnèrent.

La branche cadette était représentée par le prince de Carignan, qui fit, en 1823, comme grenadier dans l'armée française, la campagne d'Espagne, où il se distingua particulièrement au Trocadéro.

En 1840, dans une audience qu'il me donna, il me montra son sabre de grenadier et ses épaulettes de laine rouge, qu'il conservait comme reliques de sa jeunesse.

Le roi Victor-Emmanuel Ier, en montant sur le trône, qui probablement ne lui avait été donné qu'à cette condition, avait engagé sa parole aux souverains alliés de ne faire, en quelque circonstance que ce fût, aucune concession à son peuple.

Mais ce qui était facile à promettre en 1815, était difficile à tenir en 1821.

Dès 1820, le carbonarisme s'était répandu en Italie. Dans un livre qui est plus un livre qu'un roman, dans *Joseph Balsamo*, nous avons écrit l'histoire de l'illuminisme et de la franc-maçonnerie.

Digitized by Google

Ces deux grands ennemis de la royauté, dont la devise était ces trois initiales : L. P. D., c'est-à-dire *Lilia Pedibus Destrue*, eurent une grande part à la révolution française. Swedenborg, dont les adeptes assassinaient Gustave III, était mage. Presque tous les jacobins et grand nombre de cordeliers étaient maçons, Philippe-Égalité était grand orient.

Napoléon prit la maçonnerie sous sa protection ; mais, en la protégeant, il la faussa, la détourna de son but, la plia à sa convenance, et en fit un instrument de despotisme.

Ce n'est point la première fois que l'on a forgé des chaînes avec des épées. Joseph Napoléon fut grand maître de l'ordre ; l'archichancelier Cambacérès, grand maître adjoint ; Joachim Murat, second grand maître adjoint. L'impératrice Joséphine étant à Strasbourg, en 1805, présida la fête de l'adoption de la loge des Francs-Cavaliers de Paris. Dans ce même temps, Eugène de Beauharnais était vénérable de la loge de Saint-Eugène de Paris. Venu depuis en Italie, avec la dignité de vice-roi, le Grand Orient de Milan le nomma maître et souverain commandeur du suprême conseil du trente-deuxièmegrade, — c'est-à-dire lui accorda le plus grand honneur que l'on pût lui faire, selon les statuts de l'ordre.

Digitized by Google

Bernadotte était maçon; son fils, le prince Oscar, fut grand maître de la loge suédoise; dans les différentes loges de Paris, furent successivement initiés : Alexandre, duc de Vurtemberg; le prince Bernard de Saxe-Veimar, et jusqu'à l'ambassadeur persan, Askeri-Khan; le président du sénat, comte de Lacépède, présidait le Grand Orient de France, duquel étaient officiers d'honneur les généraux Kellermann, Masséna et Soult. Les princes, les ministres, les maréchaux, les officiers, les magistrats, tous les hommes enfin remarquables par leur gloire ou considérables par leur position, ambitionnaient de se faire recevoir maçons. Les femmes elles-mêmes voulurent avoir leurs loges, dans lesquelles entrèrent : mesdames de Vaudemont, de Carignan, de Girardin, de Narbonne, et beaucoup d'autres dames de grandes maisons; cependant, une seule fut reçue, non pas comme sœur, mais comme frère. C'était la fameuse Xaintrailles, à laquelle le premier consul avait donné un brevet de chef d'escadron[1].

Mais ce n'était pas en France seulement que florissait alors la maçonnerie.

Le roi de Suède, en 1811, instituait l'ordre civil de la maçonnerie. Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse,

1. Giuseppe la Farina, *Storia d'Italia.*

avait, vers la fin du mois de juillet de l'année 1800, approuvé par édit la constitution de la grande loge de Berlin. Le prince de Galles ne cessa de gouverner l'ordre, en Angleterre, que lorsqu'en 1813 il fut nommé régent. Enfin, dans le mois de février de l'année 1814, le roi de Hollande, Frédéric-Guillaume, se déclara protecteur de l'ordre, et permit que le prince royal, son fils, acceptât le titre de vénérable honoraire de la loge de William-Frédéric d'Amsterdam.

Lors du retour des Bourbons en France, le maréchal Bournonville pria le roi Louis XVIII de mettre l'ordre sous la protection d'un membre de sa famille; mais Louis XVIII était homme de bonne mémoire, il n'avait pas oublié la part qu'avait eue la maçonnerie à la catastrophe de 1793; en conséquence, il répondit qu'il ne permettrait jamais à un membre de sa famille de faire partie d'une société secrète, quelle qu'elle fût.

En Italie, la maçonnerie tomba avec la domination française; mais en ses lieu et place commença d'apparaître le carbonarisme, qui semblait reprendre la tâche où la maçonnerie l'avait abandonnée, pour la continuer dans son sens libérateur.

Deux autres sectes pointaient à côté de celle-là:

L'une qui s'appelait la Congrégation catholique, apostolique et romaine;

Digitized by Google

L'autre, la Consistoriale.

Les membres de la Congrégation avaient, pour signe de reconnaissance, un cordon de soie jaune paille avec cinq nœuds. Les affiliés aux ordres inférieurs ne parlaient que d'actes de piété et de bienfaisance; quant aux secrets de la secte, connus seulement des hauts grades, on n'en pouvait parler que lorsqu'on était deux; un troisième, survenant, faisait cesser à l'instant même la conversation; le mot de passe des congréganistes était *Eleuteria*, c'est-à-dire *Liberté;* la parole secrète était *Ode*, c'est-à-dire *Indépendance*.

Cette secte, née en France parmi les néocatholiques, et dont furent plusieurs de nos meilleurs et de nos plus constants républicains, avait franchi les Alpes, était passée en Piémont, et de là en Lombardie; mais, une fois là, elle eut peu d'adeptes, et ne tarda point à s'éteindre, les agents secrets de l'Autriche étant parvenus à se procurer, à Gênes, les patentes que l'on délivrait aux initiés, ainsi que les statuts et les signes de reconnaissance.

La Consistoriale était principalement dirigée contre les Autrichiens; à sa tête se trouvaient les princes d'Italie qui n'appartenaient point à la maison de Hapsbourg; elle était présidée par le cardinal Gonsalvi; le seul prince qui n'en fût pas exclu était le duc de Modène. De là, lorsque cette ligue fut

Digitized by Google

connue, les terribles persécutions de ce prince contre les patriotes : il avait à se faire pardonner sa désertion par l'Autriche, et il ne fallut pas moins que le sang de Menotti, son compagnon de conspiration, pour le raccommoder avec elle.

Les consistorialistes avaient pour but d'arracher l'Italie à François II et de se la partager. Outre Rome et la Romagne qu'il gardait, le pape acquérait la Toscane. L'île d'Elbe et les Marches passaient au roi de Naples ; Parme, Plaisance et une partie de la Lombardie, avec le titre de roi, au duc de Modène ; Massa, Carare, Lucques, au roi de Sardaigne ; enfin, l'empereur de Russie Alexandre, qui, par aversion pour l'Autriche, favorisait ces secrets desseins, avait soit Ancône, soit Civitta-Vecchia, soit Gênes, pour s'y faire un établissement dans la Méditerranée.

Ainsi, vous le voyez, sans consulter les peuples ni les délimitations territoriales naturelles, cette dernière ligue se partageait les âmes comme font, après une razzia, les Arabes d'un troupeau conquis ; et ce droit, qu'a la dernière créature née sur le sol européen, de se choisir son maître et de n'entrer comme domestique que chez celui qui lui convient, ce droit était refusé aux nations.

Par bonheur, un seul de tous ces projets, celui que se promettaient les carbonari, était selon le

Digitized by Google

cœur de Dieu; aussi celui-là est-il en train de s'accomplir!

Le carbonarisme, qui seul était appelé à donner des fruits, croissait cependant vigoureusement dans les Romagnes : il s'était réuni à la secte des guelfes, qui avait fait son siége à Ancône, et s'appuyait au bonapartisme.

Lucien était élevé au grade de grande lumière; dans les réunions secrètes, on démontrait la nécessité d'arracher le pouvoir des mains des prêtres, on invoquait le nom de Brutus, et l'on préparait les esprits à la république.

Dans la nuit du 24 juin 1819, le mouvement éclata : il eut l'issue funeste qu'ont d'habitude les premières tentatives de ce genre; toute religion qui doit avoir des apôtres, commence par avoir des martyrs. Cinq carbonari furent fusillés, les autres condamnés aux galères perpétuelles; quelques-uns, jugés moins coupables, furent enfermés pour dix ans dans une forteresse.

Alors la secte, devenue plus prudente, changea de nom et s'appela la Société latine.

Dans le même moment, la même société conspirait en Lombardie, et étendait ses ramifications dans les autres provinces d'Italie. Au milieu d'un bal donné à Rovigo par le comte Porgia, le gouverne-

Digitized by Google

ment autrichien fit arrêter plusieurs personnes, et, le lendemain, déclara coupable de haute trahison toute personne qui se ferait affilier au carbonarisme. Mais là où le mouvement fut le plus violent, ce fut à Naples. Coletta affirme, dans son histoire, que les affiliés du royaume montaient au chiffre énorme de six cent quarante-deux mille; et, selon un document de la chancellerie aulique de Vienne, il serait resté au-dessous de la vérité. « Le nombre des carbonari, dit ce document, monte à plus de *huit cent mille* dans le royaume des Deux-Siciles, et il n'y a ni police, ni vigilance qui puisse arrêter un tel débordement; il serait donc insensé de demander qu'on l'anéantît[1].

En même temps que se faisait le mouvement de Naples, Riego, autre martyr qui a laissé un chant de mort devenu depuis un chant de victoire, levait, le 1er janvier 1820, la bannière de la liberté, et un décret de Ferdinand VII annonçait que la volonté du peuple s'étant manifestée, le roi s'était décidé à jurer la constitution proclamée par les cortès générales et extraordinaires en 1812.

Les prisons, en s'ouvrant, donnèrent un ministère à l'Espagne.

1. *Storia d'Italia*, — la Farina.

Digitized by Google

Ferdinand Ier de Naples, en sa qualité d'infant d'Espagne, dut, tout en restant souverain absolu, jurer obéissance à la constitution espagnole. Ce fut alors comme un tremblement de terre dans la Calabre, dans la Capitanate et à Salerne. Le gouvernement napolitain, faible, incertain, soupçonneux, décréta quelques réformes insuffisantes, qui n'empêchèrent point le général Pepe de faire de son côté sa révolution. Naples eut, comme en 1798, son gouvernement provisoire et sa chambre de représentants.

Ce fut quelque temps après qu'éclata à son tour la révolution piémontaise. Le matin du 10 mars, le capitaine comte Palma faisait prendre les armes au régiment de Gênes et poussait ce cri : « Le roi et la constitution espagnole! » Le lendemain, un gouvernement provisoire était établi au nom du royaume d'Italie; il déclarait la guerre à l'Autriche.

Ainsi la révolution, partie d'Ancône, avait gagné Naples et était revenue à Turin. Trois volcans s'étaient ouverts en Italie, sans compter celui d'Espagne, et la Lombardie s'agitait dans un triangle de feu.

Le roi Victor-Emmanuel Ier, on se le rappelle, avait engagé à la Sainte-Alliance sa parole de ne faire au peuple aucune concession.

Le surlendemain, pour rester fidèle à sa promesse,

Digitized by Google

le roi Victor-Emmanuel abdiquait en faveur de son frère Carlo-Felice, alors à Modène, et nommait régent le prince de Carignan, qui fut depuis le roi Charles-Albert.

C'était un grand malheur pour les patriotes que cette abdication d'un prince au cœur italien, en faveur d'un prince tout dévoué à l'Autriche.

Aussi, Santa-Rosa, l'un des premiers promoteurs du mouvement, s'écriait-il :

« O nuit du 13 mars 1821, nuit fatale à ma patrie, qui nous as découragés tous, qui as abaissé tant d'épées levées pour la défense de la patrie, qui as brisé tant de chères espérances ! Avec le roi Victor-Emmanuel, la nationalité du Piémont l'emportait ; la patrie était dans le roi, elle se personnifiait dans ce cœur loyal, et nous avions fait cette révolution en criant : « Courage! il nous pardonnera peut-être » un jour de l'avoir fait roi de six millions d'Italiens. »

Mais il n'en était point ainsi avec Carlo-Felice ; on retombait sous le joug de l'Autriche, et tout était à recommencer.

Cependant tout espoir ne fut point perdu ; le 14 mars, le prince de Carignan, comme régent, parut au balcon ; et au milieu des immenses acclamations du peuple, il proclama la constitution d'Espagne.

Digitized by Google

Comme ce fait devait, dans l'avenir, avoir un immense retentissement; comme le roi Charles-Albert devait un jour démentir le prince de Carignan, citons, non-seulement le fait de la constitution proclamée de vive voix, mais encore le texte même de l'affiche qui fut appliquée sur les murs de Turin.

En voici la traduction littérale :

« Dans le moment difficile où nous nous trouvons, il nous est impossible de nous renfermer dans les étroites limites de notre rôle de régent; notre respect et notre soumission à Sa Majesté Charles-Félix, auquel est dévolu le trône, aurait dû nous conseiller de nous abstenir d'apporter aucun changement aux lois fondamentales du royaume, ou de temporiser, du moins, jusqu'à ce que nous connussions les intentions de notre nouveau souverain; mais, comme l'impériosité des circonstances est manifeste, et comme, d'un autre côté, nous tenons à rendre au nouveau roi un peuple sain, sauf et heureux, et non pas déjà brisé par les factions de la guerre civile, nous avons, en conséquence, toute chose sagement pesée, décidé, sur l'avis de notre conseil, et dans l'espérance que Sa Majesté, poussée par les mêmes considérations, revêtira notre délibération de son approbation souveraine, nous avons décidé, disons-nous, que la constitution de l'Espa-

Digitized by Google

gne serait reconnue comme loi de l'État, sous les modifications que, d'accord, y apporteraient le roi et la représentation nationale. »

Cinq ans après son établissement en Italie, voilà donc ce que la charbonnerie avait obtenu : une constitution en Espagne, une constitution à Naples, une constitution en Piémont.

Mais celle-ci, la dernière née, devait être la première étouffée.

Au lieu de revenir à Gênes ou à Milan, au lieu d'approuver et de consolider les libertés données par le prince de Carignan, le roi Carlo-Felice rendait, le 3 avril suivant, l'édit que l'on va lire :

« Le devoir de tout sujet fidèle étant de se soumettre de bon cœur à l'ordre de choses qu'il trouve établi par Dieu et par l'exercice de la souveraine autorité, je déclare que, relevant de Dieu seul, c'est à nous de choisir les moyens que nous jugerons les plus convenables pour arriver au bien, et que nous ne regarderons plus, en conséquence, comme d'un sujet fidèle de murmurer des mesures que nous croyons nécessaire de prendre; nous publions donc, comme règle de la conduite de chacun, que nous ne reconnaîtrons comme fidèles sujets que ceux qui se soumettront immédiatement, subordonnant à cette soumission notre retour dans nos États. »

Digitized by Google

Et en même temps que le roi Charles-Felix rendait cet édit, modèle d'aveuglement, de sottise et d'entêtement, il nommait une commission militaire chargée d'avoir à connaître des délits de trahison, de rébellion et d'insubordination qui avaient été commis. Par bonheur, les principaux criminels, c'est-à-dire ceux dont les noms sont aujourd'hui les noms glorieux du Piémont, étaient déjà en fuite.

La commission nommée par Carlo-Felice ne perdit pas de temps. On a vu les rois manquer de bourreaux, jamais de juges : le tribunal, en cinq mois, jugea cent soixante-dix-huit personnes ; il en condamna soixante-treize à la mort et à la confiscation, et les autres à la prison et aux galères.

Des condamnés à mort, soixante étaient contumaces, et furent pendus en effigie.

Nommons quelques-uns de ces hommes, pour que l'on voie bien quels étaient ceux que frappait ce pouvoir stupidement absolu, qui, depuis Tarquin, n'a jamais su abattre que les têtes les plus hautes et les plus intelligentes.

C'étaient : le lieutenant Pavia, le lieutenant Ansaldi, le médecin Ratazzi, l'ingénieur Appiani, l'avocat Dossena, l'avocat Luzzi, le capitaine Baronis, le comte Bianco, le colonel Regis, le major Santa-Rosa, le capitaine Lesio, le colonel Casaglio, le ma-

Digitized by Google

jor Collegno, le capitaine Radice, le colonel Morozzo, le prince Della Cisterna, le capitaine Ferraso, le capitaine Pachiarotti, l'avocat Marochetti, le sous-lieutenant Anzzana, l'avocat Ravina.

En tout, six officiers supérieurs, trente officiers secondaires, cinq médecins, dix avocats, un prince; tous illustres par les dons de l'intelligence, tous remarquables par les qualités du cœur.

Deux avaient été arrêtés et furent exécutés; c'étaient le lieutenant de carabiniers Jean-Baptiste Lanari, le capitaine Giacomo Garelli. L'exécution eut lieu, pour l'un, le 2 juillet, pour l'autre, le 25 août.

Un des principaux coupables était sans contredit Charles-Albert. Il avait proclamé la constitution, non pas, comme l'ont dit ses partisans, *sauf l'approbation de Carlo-Felice*, mais dans ces termes, qui sont loin d'admettre la réserve :

« *Nella fiducia che Sua Maesta il re mosso d'al istesse considerazioni*, SARA PER RIVESTIRE *questa deliberazione della sua sovrana approvazione : la costituzione di Spagna* SARA PROMULGATA E OSSERVATA COME LEGGE DELLO STATO. »

Aussi, au reçu de la lettre qui lui notifiait le refus du roi Carlo-Felice, le prince de Carignan courut-il à Modène; mais le roi refusa de le recevoir,

Digitized by Google

et le duc lui fit intimer l'ordre de quitter ses États. Le prince de Carignan se retira à Florence, près du grand-duc de Toscane; il ne s'agissait point pour Charles-Albert d'un simple exil ou d'une disgrâce momentanée, il s'agissait de la perte du trône du Piémont. Le bruit se répandit que Charles-Felix léguerait la couronne au duc de Modène, et que celui-ci, qui avait manqué le trône dans la conspirations des princes italiens contre l'Autriche, cette fois, atteindrait le but de ses incessants désirs.

Le prince de Carignan confia sa position au comte de la Maisonfort, notre ministre à Florence. Le comte de la Maisonfort écrivit aussitôt à Louis XVIII.

Voici un fragment de la lettre de notre ministre :

« Pour déposséder le prince de Carignan de son héritage, il est question d'appeler au trône la duchesse de Modène, fille aînée du roi Victor. Cette facilité à écarter la maison de Savoie d'un trône qu'elle a fondé, cette ingratitude, cachet du siècle où nous vivons, ne peut être partagée ni soutenue par le chef d'une maison dix-huit fois alliée avec elle, et cette politique ne peut être celle du gouvernement français, qui a au moins le droit d'exiger l'entière indépendance du souverain qui tient la clef de l'Italie. »

Louis XVIII fut de l'avis de son ministre; il écrivit

Digitized by Google

au prince de Carignan qu'il lui offrait un refuge à la cour de France. C'était lui dire : « Vous n'avez rien à craindre, je prends vos intérêts entre mes mains, je ne permettrai pas qu'un autre que vous soit roi du Piémont. »

En effet, le roi qui avait octroyé la charte à son peuple, ne pouvait faire un crime à un prince d'avoir promis au sien une constitution qui n'avait pas été reconnue.

Mais il fallait que le prince de Carignan fît amende honorable aux yeux de la Sainte-Alliance.

Des trois constitutions nées du carbonarisme, l'une, celle du Piémont, avait été étouffée à sa naissance, des propres mains du roi Carlo-Felice; l'autre, celle de Naples, avait été anéantie par l'invasion autrichienne; la troisième, la seule survivante, celle d'Espagne, allait être mise à néant par l'intervention française.

Il s'agissait pour le prince de Carignan, qui avait proclamé la constitution d'Espagne à Turin, d'aller combattre à Madrid la constitution d'Espagne.

Le breuvage était amer à avaler; mais, si Paris valait bien une messe, le Piémont valait bien une médecine.

Le prince de Carignan cacha sa rougeur sous les longs poils d'un bonnet de grenadier, fit la campagne

Digitized by Google

d'Espagne, et fut un des vainqueurs du Trocadéro; de sorte que, quand Carlo-Felice mourut, le 27 avril 1831, le prince de Carignan monta sans trop de difficulté sur le trône, sous le nom de Charles-Albert.

L'Autriche, qui eût préféré voir là son archiduc de Modène, jeta les hauts cris; elle présenta aux rois Charles-Albert comme un carbonaro; et, aux carbonari Charles-Albert comme un traître.

Elle mentait doublement.

Charles-Albert n'était point un carbonaro; la proclamation par laquelle il donnait la constitution démontrait qu'il donnait cette proclamation comme contraint et forcé.

Charles-Albert n'était point un traître, n'ayant pas pris d'engagement personnel; c'était tout simplement un prince qui avait l'ambition de devenir roi.

La honte d'aller abolir à l'autre bout de l'Europe la constitution qu'il avait proclamée à Turin était effacée par le courage du grenadier; le soldat avait absous le prince.

Del Pozzo lui écrivait de son exil à Londres : «*Les moyens termes et les mesures incomplètes ne servent à rien et n'avancent rien en politique*; LE PIÉMONT VEUT UN ROI CONSTITUTIONNEL.»

Digitized by Google

Un autre patriote, qui gardait l'anonyme, lui écrivait :

« *Mettez-vous à la tête de la nation, écrivez sur votre bannière :* UNION, LIBERTÉ, INDÉPENDANCE. *Déclarez-vous le vengeur et l'interprète du droit populaire. Intitulez-vous le régénérateur de l'Italie ; délivrez-la des barbares, bâtissez l'avenir, donnez un nom à un siècle, fondez une ère qui date de vous. Soyez le Napoléon de la liberté italienne.* Jetez à l'Autriche, avec votre gant, le nom de l'Italie : ce vieux nom fera des prodiges ; appelez-en à tout ce qu'il y a de grand et de généreux dans la Péninsule. Une jeunesse ardente, courageuse, sollicitée par les deux passions qui font les héros, la haine et la gloire, vit depuis longtemps dans un seul penser, et ne soupire qu'après le moment de le mettre en action ; appelez-la aux armes, mettez les villes et les forteresses sous la garde des citoyens ; et, libre ainsi de tout autre soin que celui de vaincre, donnez-lui l'impulsion. Réunissez à vous tous ceux que la renommée a proclamés grands d'intelligence, forts de courage, purs d'avarice, exempts de basses ambitions. Inspirez, enfin, la confiance à la multitude, en effaçant tous doutes sur vos intentions et en invoquant l'aide de tous les hommes libres. Sire, je vous dis la vérité : les hommes libres attendent votre réponse par des actions ;

Digitized by Google

mais, quelles qu'elles soient, tenez pour certain que la postérité proclamera en vous le premier des hommes ou le dernier des tyrans italiens. Choisissez ! »

Ce qui fait véritablement des rois les élus du Seigneur, c'est qu'ils soient ceux à qui l'on écrit de pareilles lettres ; si le roi Charles-Albert eût suivi les avis de son correspondant anonyme, il eut, à coup sûr, commencé par Goïto, — mais il est probable qu'il n'eût point fini par Novare.

Charles-Albert jeta la lettre au feu et, au lieu de marcher dans le large chemin qui lui était ouvert, s'engagea dans l'étroit sentier d'une tortueuse politique.

A partir de ce moment, divorce fut prononcé entre le roi de Sardaigne et la Jeune Italie.

La Jeune Italie ! C'est vers cette époque que furent, pour la première fois, prononcés ces trois mots.

De quoi se composait-elle, alors? De Joseph Mazzini, l'infatigable promoteur de l'unité italienne, sur la tête duquel l'Italie a mis d'abord la couronne de lauriers de la victoire, et met aujourd'hui la couronne d'épines de l'ingratitude. Joseph Mazzini, à peine connu à cette époque par quelques publications patriotiques, tourmenté par la police de Milan,

Digitized by Google

s'était réfugié à Marseille, où il posait les premières pierres de l'œuvre immense entreprise par lui, en envoyant avec mille difficultés en Piémont les numéros de sa *Jeune Italie*.

Les nobles et les prêtres piémontais, qui s'étaient emparés de l'esprit de Charles-Albert, tremblèrent en entendant sonner le tocsin de la pensée. Depuis deux ans qu'ils avaient pris racine à la cour, ils avaient pu déjà mesurer leur puissance ; et cependant ils connaissaient le roi Charles-Albert, son immense soif de popularité et, bien qu'il fraternisât ostensiblement avec l'Autriche, ils avaient peur qu'un jour ne se réveillât en lui, nous ne dirons pas quelque levain de libéralisme, mais quelque éclair d'ambition.

On savait que Charles-Albert, dans ses nuits fiévreuses, comme en ont les rois, rêvait le trône d'Italie. Or, ce trône, il n'y pouvait monter qu'en donnant la main à la Révolution ; le trône d'Italie était à la nomination non des rois, mais des peuples.

Il fallait donc mettre une barrière entre lui et les patriotes.

Un jour, un assassin en bonnet de juge se leva et dit :

— Il est temps de lui faire goûter le sang.

Le même jour, le roi Charles-Albert fut prévenu

Digitized by Google

qu'un grand complot se tramait contre lui dans l'armée; ce complot, lui dit-on, avait pour but de le détrôner.

Les faits furent dénaturés, les périls exagérés; on attaqua toutes les fibres de l'homme et du prince pour lui donner ces ressentiments mortels, dont avaient besoin ces hommes qui s'intitulent les sauveurs des monarchies.

On dénonça, on mentit, on calomnia, et la soif du sang fut habilement éveillée dans le gosier royal[1].

Une commission criminelle extraordinaire fut créée à Turin, pour diriger par une impulsion unique tous les supplices du Piémont.

La première violation du code pénal fut cette décision de la commission, que tous les accusés, militaires ou non, seraient justiciables d'un conseil de guerre.

C'est alors que fut faite la réponse mémorable que l'on va lire.

Un officier, qui siégeait comme juge dans le conseil d'enquête, interrogeait un jurisconsulte sur quelques principes de droit criminel. Le jurisconsulte lui répondit que la première base de toute loi-que la première règle de tout code était celle-ci :

1. Brofferio, *Histoire du Piémont*.

« Un conseil d'enquête militaire doit se déclarer incompétent à juger des citoyens. »

— Cela ne nous est pas possible, répondit l'officier; *le général a ordonné de nous déclarer compétents.*

Et, pour cette fois, l'ordre du général fut la base de la loi, la règle du code.

Le premier qui tacha de son sang la pourpre du nouveau roi, fut le caporal Tamburelli; il fut fusillé par derrière, pour avoir commis le crime de lire à ses soldats *la Jeune Italie.*

Le second fut le lieutenant Tolla, coupable d'avoir eu entre les mains des livres séditieux, et, connaissant le complot, de ne l'avoir pas dénoncé.

Comme Tamburelli, il fut fusillé par derrière.

C'était une ingénieuse invention de la magistrature piémontaise, pour assimiler le supplice de la fusillade à celui de la potence.

Ce n'était point assez de tuer, il fallait essayer de déshonorer. Le 15 juin, on fusillait, toujours *par derrière*, le sergent Miglio, Giuseppe Biglia et Antonio Gavolli.

Tous ces hommes-là moururent avec un courage admirable. Jacopo Ruffini était enfermé dans les prisons de la tour de Gênes. On cherchait à lui enlever les forces par tous les moyens : défaut de

Digitized by Google

nourriture, défaut de sommeil. Il sentit qu'il s'affaiblissait, non-seulement physiquement, mais moralement. Il résolut de ne point attendre qu'on le plaçât entre la mort et la honte. Craignant de n'avoir point la force de choisir la mort le jour où la chose arriverait, il détacha une lame de fer de la porte de sa prison, l'aiguisa, et s'en coupa la gorge.

Dans les spasmes de son agonie, il eut le temps d'écrire du bout de son doigt, et avec son sang, sur la muraille :

« Je lègue par testament ma vengeance à l'Italie. »

Lorsqu'on entra le matin dans sa chambre, on le trouva mort.

A Gênes, furent fusillés :

Luciano, Piacenza et Louis Turffs.

A Alexandrie :

Domenico Ferrari, Giuseppe Menardi, Giuseppe Bigano, Amandi Costa, Giovanni Marini.

Puis vint le tour d'Andréa Vochieri.

Comme à Jacopo Ruffini, consacrons à André Vochieri quelques lignes.

Un condamné d'Alexandrie, qui survécut aux longues tortures de Fenestrelle, a laissé dans ses Mémoires le récit de l'agonie d'Andréa Vochieri.

« D'abord, dit-il en parlant de lui-même, on m'enleva mes livres, qui se composaient d'une Bible, d'un

Digitized by Google

recueil de prières chrétiennes, et d'une *Histoire des capucins illustres du Piémont;* puis on me mit les fers aux pieds, et on me conduisit dans un autre cachot plus humide, plus noir, plus sordide que le premier, avec fenêtres à doubles barreaux et portes à doubles cadenas : ce cachot attenait à celui du pauvre Vochieri; quelques gerçures mal réparées permettaient que je plongeasse la vue de ma prison dans la sienne, et une faible lumière, filtrant chez lui, me permettait de l'entrevoir. Il était couché sur un misérable banc avec les fers aux pieds; deux gardes se tenaient à ses côtés, le sabre nu; un factionnaire, armé d'un fusil, gardait la porte. Il se faisait, dans ce sombre cachot, un terrible silence : les soldats semblaient plus consternés que le prisonnier lui-même; de temps en temps, deux capucins venaient le voir et l'exhorter. Je l'eus ainsi devant les yeux, ne pouvant m'empêcher de le regarder, quelque douleur que j'éprouvasse de le voir ainsi pendant une semaine entière. Enfin, un jour, on l'emmena : on le conduisait à la mort. »

Mais ce que ne raconte pas le prisonnier, car il ne pouvait pas le savoir, c'est que Vochieri fut conduit à la mort par le chemin le plus long; il est vrai que ce chemin passait devant sa maison, et que sa maison était habitée par sa sœur, sa femme

et ses deux enfants. On espérait qu'à la vue de tout ce qu'il aimait au monde, le courage du condamné faiblirait et qu'il ferait des révélations.

Mais lui, souriant tristement :

— Ils ont oublié, dit-il, qu'il y avait quelque chose au monde que j'aimais mieux que sœur, femme et enfants : c'est l'Italie. Vive l'Italie !

Puis, se tournant vers les gardes-chiourmes qui allaient le fusiller au lieu de soldats, il dit ce seul mot : « Marchons ! »

Un quart d'heure après, il tombait percé de six balles.

Maintenant, Charles-Albert était de la famille des rois de la Sainte-Alliance, comme le pape, comme le roi de Naples, comme François IV et comme Ferdinand VII : il avait les mains rouges du sang de son peuple.

Il y avait alors, à Nice, un jeune homme qui regardait couler tout ce sang, en se faisant à lui-même le serment de consacrer sa vie au culte de cette liberté, pour laquelle tombaient tant de martyrs.

Ce jeune homme, alors âgé de vingt-six ans, était Joseph Garibaldi.

Laissons-le parler et raconter lui-même les merveilleux événements de son aventureuse existence.

ALEX. DUMAS.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

JOSEPH GARIBALDI

I

MES PARENTS

Je suis né à Nice le 22 juillet 1807, non-seulement dans la même maison, mais dans la chambre même où naquit Masséna. L'illustre maréchal était, comme on le sait, fils d'un boulanger. Le rez-de-chaussée de la maison est encore aujourd'hui une boulangerie.

Mais, avant de parler de moi, que l'on me permette de dire un mot de mes excellents parents, dont le caractère honorable et la profonde tendresse eurent tant d'influence sur mon éducation et sur mes dispositions physiques.

Mon père Dominique Garibaldi, né à Chiavari, était fils de marin et marin lui-même; ses yeux

Digitized by Google

en s'ouvrant virent la mer, sur laquelle il devait passer à peu près toute sa vie. Certes, il était loin d'avoir les connaissances qui sont l'apanage de quelques hommes de son état, et surtout des hommes de notre époque. Il avait fait son éducation maritime, non dans une école spéciale, mais sur les bâtiments de mon grand-père. Plus tard, il avait commandé un bâtiment à lui, et s'était toujours tiré honorablement d'affaire. Sa fortune avait subi nombre d'accidents, les uns heureux, les autres malheureux, et souvent j'ai entendu dire qu'il eût pu nous laisser plus riches qu'il ne l'a fait.

Mais, quant à cela, peu importe. Il était bien libre, pauvre père, de dépenser comme il l'entendait un argent si laborieusement gagné, et je ne lui en suis pas moins reconnaissant du peu qu'il m'a laissé. Au reste, il y a une chose qui ne fait aucun doute dans mon esprit, c'est que, de tout l'argent qu'il a jeté au vent, celui qui a glissé de ses mains avec le plus de plaisir est celui qu'il a employé à mon éducation, quoique cette éducation fût une lourde charge pour l'état de sa fortune.

Que l'on n'aille pas croire cependant que mon éducation fut le moins du monde aristocratique. Non, mon père ne me fit apprendre ni la gymnastique, ni les armes, ni l'équitation. J'appris la gym-

Digitized by Google

nastique en grimpant dans les haubans et en me laissant glisser le long des cordages; l'escrime, en défendant ma tête, et en essayant de fendre de mon mieux la tête des autres; et l'équitation, en prenant exemple des premiers cavaliers du monde, c'est-à-dire des *Gauchos*.

Le seul exercice de ma jeunesse — et pour celui-là non plus je n'eus pas de maître — fut la natation. Quand et comment appris-je à nager, je ne m'en souviens pas; il me semble que je l'ai toujours su, et que je suis né amphibie.—Aussi, malgré le peu d'entraînement que tous ceux qui me connaissent savent que j'ai à faire mon éloge, je dirai tout simplement, sans que je croie qu'il y ait à se vanter de cela, que je suis un des plus rudes nageurs qui existent. Il ne faut donc me savoir aucun gré, étant connue la confiance que j'ai en moi, de n'avoir jamais hésité de me jeter à l'eau pour sauver la vie d'un de mes semblables.

Au reste, si mon père ne me fit pas apprendre tous ces exercices, ce fut plutôt la faute des temps que la sienne. A cette triste époque, les prêtres étaient les maîtres absolus du Piémont, et leurs constants efforts, leur travail assidu tendaient plutôt à faire, des jeunes gens, des moines inutiles et fainéants, que des citoyens aptes à servir notre mal-

Digitized by Google

heureux pays. En outre, l'amour profond que nous portait mon pauvre père lui faisait redouter jusqu'à l'ombre de toute étude pouvant devenir plus tard un danger pour nous.

Quant à ma mère, Rosa Ragiundo, je le déclare avec orgueil, c'était le modèle des femmes. Certes, tout fils doit dire de sa mère ce que je dis de la mienne; mais nul ne le dira avec plus de conviction que moi.

Une des amertumes de ma vie, et ce n'est pas la moindre, a été et sera de n'avoir pas pu la rendre heureuse; mais, tout au contraire, d'avoir attristé et endolori les derniers jours de son existence! Dieu seul peut savoir les angoisses que lui a données mon aventureuse carrière, car Dieu seul sait l'immensité de la tendresse quelle avait pour moi. S'il y a quelque bon sentiment dans mon âme, j'avoue hautement que c'est d'elle que je le tiens. Son angélique caractère ne pouvait faire autrement que d'avoir son reflet en moi. N'est-ce pas à sa pitié pour le malheur, à sa compassion pour les souffrances que je dois ce grand amour, je dirai plus, cette profonde charité pour la patrie; charité qui m'a valu l'affection et la sympathie de mes malheureux concitoyens. Je ne suis certes pas superstitieux; cependant j'affirmerai ceci, c'est que, dans les circon-

Digitized by Google

stances les plus terribles de ma vie, quand l'Océan rugissait sous la carène et contre les flancs de mon vaisseau, qu'il soulevait comme un liége; quand les boulets sifflaient à mes oreilles comme le vent de la tempête; quand les balles pleuvaient autour de moi comme la grêle, je la voyais constamment agenouillée, ensevelie dans sa prière, courbée aux pieds du Très-Haut, et moi, ce qui me donnait ce courage dont on s'est étonné parfois, c'est la conviction qu'il ne pouvait m'arriver aucun malheur, quand une si sainte femme, quand un pareil ange priait pour moi.

Digitized by Google

II

MES PREMIÈRES ANNÉES

Je passai les premières années de ma jeunesse comme les passent tous les enfants, au milieu des rires et des pleurs, plus ami du plaisir que du travail, du divertissement que de l'étude; si bien que je ne profitai pas, comme j'eusse dû le faire si j'eusse été plus sage, des sacrifices que mes parents faisaient pour moi. Rien d'extraordinaire ne m'arriva dans ma jeunesse. J'eus bon cœur. C'était un don de Dieu et de ma mère, et les élans de ce bon cœur, je les ai toujours voluptueusement satisfaits. J'avais une profonde pitié pour tout ce qui était petit, faible et souffrant. Cette pitié s'étendait jusqu'aux animaux, ou plutôt commençait aux animaux. Je me rappelle qu'un jour je trouvai un grillon et le portai dans ma chambre; là, en jouant avec lui et en le touchant avec cette maladresse, ou plutôt avec cette brutalité de l'enfance, je lui arrachai une patte; ma douleur fut telle, que je

Digitized by Google

restai plusieurs heures enfermé et pleurant amèrement.

Une autre fois, allant à la chasse avec un de mes cousins, dans le Var, je m'arrêtai sur le bord d'un fossé profond où les blanchisseuses avaient coutume de laver leur linge, et où une pauvre femme lavait le sien. Je ne sais comment cela se fit, mais elle tomba à l'eau. Tout petit que j'étais, — j'avais à peine huit ans, — je me lançai à l'eau et la sauvai. Je raconte cela pour prouver combien est naturel en moi ce sentiment qui me porte à secourir mon semblable, et combien j'ai peu de mérite à y céder.

Parmi les maîtres que j'ai eus dans cette période de ma vie, je conserve une reconnaissance particulière au père Giovanni et à M. Arena.

Avec le premier, je profitai peu, étant bien plus disposé à jouer et à vagabonder, comme je l'ai déjà dit, qu'à travailler. Il m'est resté surtout le remords de n'avoir pas étudié l'anglais, comme j'aurais pu le faire, remords qui renaquit en moi dans toutes les circonstances — et ces circonstances furent fréquentes—où je me trouvai avec des Anglais. En outre, le père Giovanni étant de la maison, et en quelque sorte de la famille, mes leçons souffraient de la trop grande familiarité que j'avais

Digitized by Google

prise avec lui. Au second, excellent maître, je dois le peu que je sais ; mais je lui dois surtout une éternelle reconnaissance, pour m'avoir initié à ma langue maternelle par la constante lecture de l'histoire romaine.

La faute de ne pas instruire les enfants dans la langue et dans les choses de la patrie est fréquemment commise en Italie, et particulièrement à Nice, où le voisinage de la France influe sur l'éducation. Je dois donc à cette première lecture de notre histoire et à la persistance que mettait mon frère aîné Angelo à m'en recommander l'étude, ainsi que celle de notre belle langue, le peu que je suis parvenu à acquérir de science historique et de facilité à m'exprimer en parlant.

Je terminerai cette première période de ma vie par le récit d'un fait qui, quoique de peu d'importance, donnera une idée de ma disposition à la vie d'aventures.

Fatigué de l'école et souffrant de mon existence sédentaire, je proposai un jour à quelques-uns de mes compagnons de nous enfuir à Gênes. A peine dite, la chose fut faite. Nous détachâmes un bateau de pêche, et nous voilà voguant vers l'Orient. Nous étions déjà à la hauteur de Monaco, quand un corsaire, envoyé par mon excellent père, nous captura

Digitized by Google

et nous réintégra, tout honteux, dans nos maisons respectives. Un abbé, qui nous avait vus, nous avait dénoncés : de là vient probablement mon peu de sympathie pour les abbés.

Mes compagnons d'aventure étaient, je me le rappelle, César Parodi, Rafaello de Andreis et Celestino Bermond.

Digitized by Google

III

MES PREMIERS VOYAGES

« O printemps, jeunesse de l'année ! ô jeunesse, printemps de la vie ! » a dit Métastase ; j'ajouterai : Comme tout s'embellit au soleil de la jeunesse et du printemps !

C'est éclairée par ce magique soleil que tu m'apparus, ô belle *Costanza*, premier navire sur lequel je sillonnai la mer. Tes robustes flancs, ta mâture élevée et légère, ton pont spacieux, tout, jusqu'au buste de femme qui s'allongeait à ton avant, restera à jamais gravé dans ma mémoire avec l'ineffaçable burin de ma jeune imagination! Comme tes matelots, belle et chère *Costanza*, s'inclinaient gracieusement sur leurs rames, véritables types de nos intrépides Liguriens ! Avec quelle joie je me hasardais sur le balcon pour écouter leurs chants populaires et leurs chœurs harmonieux ! Ils chantaient des chants d'amour ; nul ne leur en enseignait d'autres alors : si insignifiants qu'ils fussent, ils m'at-

Digitized by Google

tendrissaient, ils m'enivraient. Oh! si ces chants eussent été pour la patrie, ils m'eussent exalté, ils m'eussent rendu fou! Mais qui donc leur eût dit alors qu'il y avait une Italie? qui leur eût appris que nous avions une patrie à venger ou à affranchir? Non, non! nous fûmes élevés et nous grandîmes comme des juifs, dans cette croyance que la vie n'avait qu'un but : faire fortune.

Et pendant ce temps, où je regardais, joyeux, de la rue, le bâtiment sur lequel j'allais m'embarquer, ma mère préparait en pleurant mon trousseau de voyage.

Mais c'était ma vocation que de courir les mers; mon père s'y était opposé tant qu'il avait pu. Le désir de cet excellent homme eût été que je suivisse une carrière paisible et sans dangers, que je me fisse prêtre, avocat ou médecin; mais ma persistance l'emporta; son amour fléchit devant ma juvénile obstination, et je m'embarquai sur le brigantin *la Costanza*, capitaine Angelo Pesante, le plus hardi chef de mer que j'aie jamais connu. Si notre marine avait pris l'accroissement que l'on pouvait espérer, le capitaine Pesante aurait eu droit au commandement d'un de nos premiers bâtiments de guerre, et nul n'aurait été plus ferme capitaine que lui. Pesante n'a jamais commandé une flotte; mais

Digitized by Google

qu'on s'en rapporte à lui, il en aura bientôt créé une, depuis les barques jusqu'aux vaisseaux à trois ponts; que la chose arrive jamais, qu'il obtienne alors cette mission, et il y aura, j'en réponds, profit et gloire pour la patrie.

Je fis mon premier voyage à Odessa; ces voyages, depuis, sont devenus si communs et si faciles, qu'il est inutile d'en faire le récit.

Mon second voyage fut à Rome, mais, cette fois, avec mon père; il avait eu de telles inquiétudes pendant ma première absence, qu'il avait décidé, puisque je voulais absolument voyager, que je voyagerais avec lui.

Nous montions sa propre tartane : *la Santa Reparata.*

A Rome! quelle joie d'aller à Rome! J'ai dit comment, par les conseils de mon frère et par les soins de mon digne professeur, mes études s'étaient tournées de ce côté. Rome! qu'était-ce pour moi, fervent adepte de l'antiquité, sinon la capitale du monde? Reine détrônée! mais ses ruines immenses, gigantesques, sublimes, desquelles sort, spectre lumineux, la mémoire de tout ce qui fut grand dans le passé.

Non-seulement la capitale du monde, mais le berceau de cette religion sainte qui a brisé les chaî-

Digitized by Google

nes des esclaves, qui a ennobli l'humanité, jusqu'à elle foulée aux pieds ; de cette religion dont les premiers, dont les vrais apôtres, ont été les instituteurs des nations, les émancipateurs des peuples, mais dont les successeurs dégénérés, abâtardis, trafiquants, véritables fléaux de l'Italie, ont vendu leur mère, mieux que cela, notre mère à tous, à l'étranger; non! non! la Rome que je voyais dans ma jeunesse n'était pas seulement la Rome du passé, c'était aussi la Rome de l'avenir, portant dans son sein l'idée régénératrice d'un peuple poursuivi par la jalousie des puissances, parce qu'il est né grand, parce qu'il a marché à la tête des nations, guidées par lui à la civilisation.

Rome! Oh! quand je pensais à son malheur, à son abaissement, à son martyre, elle me devenait sainte et chère au-dessus de toutes choses. Je l'aimais de toutes les ferveurs de mon âme, non-seulement dans les combats superbes de sa grandeur, pendant tant de siècles, mais encore dans les plus petits événements, que je recueillais dans mon cœur comme un précieux dépôt.

Et loin de s'amoindrir, mon amour pour Rome s'est accru par l'éloignement et par l'exil. Souvent, bien souvent, de l'autre côté des mers, à trois mille lieues d'elle, je demandais au Tout-Puissant de la

Digitized by Google

revoir. Enfin, Rome était pour moi l'Italie, parce que je ne vois l'Italie que dans la réunion de ses membres épars, et que Rome est pour moi le seul et unique symbole de l'unité italienne.

Digitized by Google

IV

MON INITIATION

Pendant quelque temps, je fis le cabotage avec mon père; puis j'allai à Cagliari, sur le brigantin *l'Enea*, capitaine Joseph Gervino.

Pendant ce voyage, je fus témoin d'un effroyable sinistre, qui laissera dans ma vie un éternel souvenir. En revenant de Cagliari, à la hauteur du cap de Nolé, nous marchions en compagnie de quelques bâtiments, parmi lesquels se trouvait une charmante felouque catalane. Après deux ou trois jours de beau temps, nous sentîmes quelques bouffées de ce vent que nos marins ont appelé le *libieno*, parce que avant d'arriver à la Méditerranée, il a passé sur le désert Libyen. Sous son haleine, la mer ne tarda pas à grossir, et lui-même se mit à souffler bientôt si furieusement, qu'il nous poussa invinciblement sur Vado. La felouque catalane

Digitized by Google

dont j'ai déjà parlé, commença par se comporter admirablement, et je n'hésiterai point à dire qu'il n'était pas un de nous qui, voyant le temps qu'il allait faire par celui qu'il faisait déjà, n'eût préféré être à bord de cette felouque que d'être sur le sien. Mais le pauvre bâtiment était appelé à nous offrir promptement un bien douloureux spectacle ; une vague terrible le chavira, et nous ne vîmes bientôt plus sur la pente de son pont que quelques malheureux nous tendant les mains, mais qui bientôt furent emportés par une vague plus terrible encore que la première. — La catastrophe avait lieu vers notre jardin de droite, et il nous était matériellement impossible de secourir les malheureux naufragés. Les autres barques qui nous suivaient se trouvèrent dans la même impossibilité. Neuf individus de la même famille périrent donc misérablement à notre vue. Quelques larmes tombèrent des yeux les plus endurcis, mais furent bientôt séchées par le sentiment de notre propre péril. Mais, comme si les divinités mauvaises eussent été apaisées par ce sacrifice humain, les autres barques arrivèrent sans accident à Vado.

De Vado, je partis pour Gênes, et, de Gênes, je revins à Nice.

Alors je commençai une série de voyages dans le

Digitized by Google

Levant, et pendant le cours desquels nous fûmes trois pris et dépouillés par les mêmes pirates. La chose arriva deux fois dans le même voyage, ce qui rendit les seconds pirates furieux, attendu qu'ils ne trouvaient plus rien à nous prendre. Ce fut dans ces attaques que je commençai à me familiariser avec le danger, et à m'apercevoir que, sans être Nelson, Dieu merci! je pouvais, comme lui, demander : « Qu'est-ce que la peur? »

Pendant un de ces voyages sur le brigantin *la Cortese*, capitaine Barlasemeria, je restai malade à Constantinople. Le bâtiment fut forcé de mettre à la voile, et, la maladie se prolongeant plus que je n'avais cru, je me trouvai fort resserré à l'endroit de l'argent. Dans quelque situation désastreuse où je me sois trouvé, de quelque perte que j'aie été menacé, je me suis toujours assez peu préoccupé de ma détresse, car j'ai toujours eu la bonne fortune de rencontrer quelque âme charitable qui s'intéressait à mon sort.

Parmi ces âmes charitables, il y en a une que je n'oublierai jamais : c'est la bonne madame Louise Sauvaigo, de Nice, bonne créature qui m'a convaincu que les deux femmes les plus parfaites du monde étaient ma mère et elle. Elle faisait le bonheur d'un mari, excellent homme, et, avec une ad-

Digitized by Google

mirable intelligence, l'éducation de toute la petite famille.

A quel propos ai-je parlé d'elle ici? Je n'en sais rien. Si fait, je le sais ; c'est que, écrivant pour satisfaire au besoin de mon cœur, mon cœur m'a dicté ce que je viens d'écrire.

La guerre alors déclarée entre la Porte et la Russie contribua à prolonger mon séjour dans la capitale de l'empire turc. Pendant cette période, et au moment où je ne savais comment je vivrais le lendemain, j'entrai comme précepteur dans la maison de la veuve Tenioni. Cet emploi m'avait été octroyé sur la recommandation de M. Diego, docteur en médecine, que je remercie ici du service qu'il m'a rendu. J'y restai plusieurs mois, après lesquels je me remis à naviguer, en m'embarquant sur le brigantin *Notre-Dame de Grâce*, capitaine Casabona.

Ce fut le premier bâtiment où je commandai comme capitaine.

Je ne m'appesantirai point sur mes autres voyages; je dirai seulement que, toujours tourmenté d'un profond instinct de patriotisme, dans aucune circonstance de ma vie je ne cessai de demander, soit des hommes, soit des événements, soit même des livres qui m'initiassent aux mystères de la ré-

Digitized by Google

surrection de l'Italie ; mais, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, cette recherche fut vaine, et je me fatiguai inutilement.

Enfin, dans un voyage à Tangarog, je trouvai sur mon bord un patriote italien qui, le premier, me donna quelque notion de la façon dont marchaient les choses en Italie.

Il y avait une lueur pour notre malheureux pays.

Je le déclare hautement, Christophe Colomb ne fut pas plus heureux lorsque, perdu au milieu de l'Atlantique, menacé par ses compagnons, auxquels il avait demandé trois jours, il entendit, vers la fin de la troisième journée, crier : « Terre ! » que je ne le fus, moi, en entendant prononcer le mot *patrie*, et en voyant à l'horizon s'allumer le premier phare par la révolution française de 1830.

Il y avait donc des hommes qui s'occupaient de la rédemption de l'Italie.

Lors d'un autre voyage que je fis à bord de *la Clorinde*, ce bâtiment transportait à Constantinople une section des saint-simoniens, conduits par Émile Barrault.

J'avais peu entendu parler de la secte de Saint-Simon ; seulement, je savais que ces hommes étaient les apôtres persécutés d'une religion nouvelle. Je

Digitized by Google

me rapprochai de leur chef et m'ouvris à lui comme patriote italien.

Alors, pendant ces nuits transparentes de l'Orient, qui, ainsi que le dit Chateaubriand, ne sont pas les ténèbres, mais seulement l'absence du jour, sous ce ciel tout constellé d'étoiles, sur cette mer dont l'âpre brise semble pleine d'aspirations généreuses, nous discutâmes, non-seulement les étroites questions de nationalité dans lesquelles s'était jusqu'alors enfermé mon patriotisme, — questions restreintes à l'Italie, à des discussions de province à province, — mais encore la grande question de l'humanité.

D'abord l'apôtre me prouva que l'homme qui défend sa patrie ou qui attaque la patrie des autres, n'est qu'un soldat pieux dans la première hypothèse, — injuste dans la seconde ; — mais que l'homme qui, se faisant cosmopolite, adopte la seconde pour patrie, et va offrir son épée et son sang à tout peuple qui lutte contre la tyrannie, est plus qu'un soldat : c'est un héros.

Il se fit alors dans mon esprit des lueurs étranges, à la clarté desquelles je vis, dans un navire, non plus le véhicule chargé d'échanger les produits d'un pays contre ceux d'un autre, mais le messager ailé portant la parole du Seigneur et l'épée de l'archange. J'étais parti avide d'émotions, curieux de

Digitized by Google

choses nouvelles, et me demandant si cette vocation irrésistible que j'avais cru tout simplement d'abord être celle d'un capitaine au long cours, n'avait pas pour moi des horizons encore inaperçus.

Ces horizons, je les entrevoyais à travers le vague et lointain brouillard de l'avenir.

Digitized by Google

V

LES ÉVÉNEMENTS DE SAINT-JULIEN

Le bâtiment sur lequel je revins cette fois d'Orient avait pour destination le port de Marseille.

En arrivant à Marseille, j'y appris la révolution avortée du Piémont et les fusillades de Chambéry, d'Alexandrie et de Gênes.

A Marseille, je me liai avec un nommé Covė. — Covė me mena chez Mazzini.

J'étais loin de me douter alors de la longue communauté de principes qui m'unirait un jour à ce dernier. Nul ne connaissait encore le persistant, l'obstiné penseur à qui l'Italie nouvelle doit sa laborieuse régénération, et que rien ne décourage dans l'œuvre sainte qu'il a entreprise, pas même l'ingratitude.

Ce n'est point à moi à formuler une opinion sur Mazzini; mais qu'il me soit permis de dire qu'après lui avoir posé sur la tête la couronne de laurier qu'il méritait, on lui enfonce sur la tête une couronne d'épines qu'il ne mérite pas.

Digitized by Google

A la chute d'Andrea Vacchieri, Mazzini avait poussé un véritable cri de guerre.

Il avait écrit dans *la Jeune Italie :*

« Italiens ! le jour est venu, si nous voulons rester dignes de notre nom, de mêler notre sang à celui des martyrs piémontais. »

On ne criait pas impunément ces choses-là en France en 1833. Quelque temps après que je lui eus été présenté et que je lui eus dit qu'il pouvait compter sur moi, Mazzini, l'éternel proscrit, avait été obligé de quitter la France et de se retirer à Genève.

En effet, à ce moment-là, le parti républicain paraissait complétement anéanti en France. C'était un an à peine après le 5 juin, quelques mois après le procès des combattants du cloître Saint-Merri.

Mazzini, cet homme de conviction pour lequel les obstacles n'existent pas, avait choisi ce moment pour risquer une nouvelle tentative.

Les patriotes avaient répondu qu'ils étaient prêts, mais ils demandaient un chef.

On pensa à Ramorino, tout resplendissant encore de ses luttes en Pologne.

Mazzini n'approuvait pas ce choix; son esprit, à la fois actif et profond, le mettait en garde contre le prestige des grands noms; mais la majorité voulait Ramorino : Mazzini céda.

Digitized by Google

Appelé à Genève, Ramorino accepta le commandement de l'expédition. Dans la première conférence avec Mazzini, il fut convenu que deux colonnes républicaines se porteraient sur le Piémont, l'une par la Savoie, l'autre par Genève.

Ramorino reçut quarante mille francs pour subvenir aux frais de l'expédition, et partit avec un secrétaire de Mazzini, qui avait mission de veiller sur le général[1]. Tout cela se passait en septembre 1833; l'expédition devait avoir lieu en octobre.

Mais Ramorino fit traîner les choses tellement en longueur, qu'il ne fut prêt qu'en janvier 1834.

Mazzini, malgré toutes les tergiversations du général polonais, avait tenu ferme.

Enfin, le 31 janvier, Ramorino, mis en demeure par Mazzini, se réunissait à lui à Genève, avec deux autres généraux et un aide de camp.

La conférence fut triste et troublée par de sombres augures.— Mazzini proposa d'occuper militairement le village de Saint-Julien, où se trouvaient réunis les patriotes savoyards et les républicains français, qui restaient ralliés au mouvement.

1. Ces événements, qui se passaient sur un point où n'était pas Garibaldi, et qui ne sont rapportés ici que comme explications historiques, sont empruntés à l'ouvrage d'Angelo Brofferio sur le Piémont.

Digitized by Google

C'était de là qu'on lèverait l'étendard de l'insurrection.

Ramorino consentit à la proposition de Mazzini. Les deux colonnes se mettraient en marche le même jour : l'une partirait de Carange, l'autre de Nyons; la dernière traverserait le lac pour se joindre à la première sur la route de San Juliano.

Ramorino gardait le commandement de la première colonne; la seconde était donnée au Polonais Grabsky.

Le gouvernement génevois, craignant de se brouiller d'un côté avec la France, de l'autre avec le Piémont, voyait de mauvais œil ce mouvement. — Il voulut s'opposer au départ de la colonne de Carange, que commandait Ramorino; mais le peuple se souleva, et force fut au gouvernement de laisser la colonne se mettre en route.

Il n'en fut point de même avec celle qui partait de Nyons.

Deux barques mirent à la voile, portant, l'une des hommes, l'autre des armes.

Un bateau à vapeur du gouvernement, lancé à leur poursuite, séquestra les armes et arrêta les hommes.

Ramorino, ne voyant pas arriver la colonne qui devait se joindre à lui, au lieu de poursuivre sa marche sur San-Juliano, se mit à côtoyer le lac.

Digitized by Google

Longtemps on marcha sans savoir où l'on allait : nul ne connaissait les desseins du général ; le froid était intense, les chemins étaient déplorables.

A part quelques Polonais, la colonne était composée de volontaires italiens, impatients de combattre, mais se lassant facilement de la longueur et des difficultés du chemin.

Le drapeau italien traversait quelques pauvres villages ; aucune voix amie ne le saluait ; on ne rencontrait sur la route que des curieux ou des indifférents.

Fatigué de ses longs travaux, Mazzini, qui avait déposé la plume pour le fusil, suivait la colonne ; brûlé d'une fièvre ardente, à demi mort, il se traînait par l'âpre chemin, la douleur écrite au front.

Déjà plusieurs fois il avait demandé à Ramorino quelles étaient ses intentions, et quelle route il suivait.

Et à chaque fois les réponses du général l'avaient mal satisfait.

On arriva à Carra, et l'on s'y arrêta pour passer la nuit ; Mazzini et Ramorino étaient tous deux dans la même chambre.

Ramorino était près du feu, enveloppé dans son manteau ; Mazzini fixait sur lui son regard sombre et soupçonneux.

Digitized by Google

Tout à coup, de sa voix sonore, rendue plus vibrante encore par la fièvre :

— Ce n'est point en suivant ce chemin que nous avons l'espérance de rencontrer l'ennemi, dit-il, Nous devons aller où nous avons nos preuves à faire. Si la victoire est impossible, prouvons au moins à l'Italie que nous savons mourir.

— Le temps ni l'occasion ne nous manqueront jamais, répondit le général, pour affronter des risques inutiles, et je regarderais comme un crime d'exposer inutilement la fleur de la jeunesse italienne.

— Il n'y a pas de religion sans martyrs, répliqua Mazzini; fondons la nôtre, fût-ce avec notre sang.

Mazzini achevait à peine ces paroles, que le bruit de la fusillade retentit.

Ramorino bondit sur ses pieds. Mazzini saisit une carabine, en remerciant Dieu de leur avoir enfin fait rencontrer l'ennemi.

Mais c'était le dernier effort de son énergie : la fièvre le dévorait; ses compagnons, courant dans la nuit, lui apparaissaient comme des fantômes; ses tempes bourdonnaient; la terre tournait sous ses pieds; il tomba évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, il était en Suisse, où à grand'peine ses compagnons l'avaient rapporté : la fusillade de Carra était une fausse alerte.

Digitized by Google

Ramorino dès lors déclara que tout était perdu, refusa d'aller plus loin, et ordonna la retraite.

Pendant ce temps, une colonne de cent hommes, de laquelle faisaient partie un certain nombre de républicains français, partait de Grenoble et traversait les frontières de la Savoie.

Mais le préfet français avertit les autorités sardes; les républicains furent attaqués la nuit, à l'improviste, près des grottes des Échelles, et dispersés après un combat d'une heure.

Dans ce combat, les soldats sardes firent deux prisonniers: Angelo Volontieri et Joseph Borrel. Conduits volontairement à Chambéry et condamnés à mort, ils furent fusillés sur le même sol où fumait encore le sang d'Effico Tolla.

Ce fut ainsi que se termina cette malheureuse expédition, qui fut appelée en France l'échauffourée de Saint-Julien.

Digitized by Google

VI

LE DIEU DES BONNES GENS

J'avais reçu ma tâche à accomplir dans le mouvement qui devait avoir lieu, et je l'avais acceptée sans la discuter.

J'étais entré au service de l'État, comme matelot de première classe, sur la frégate *l'Eurydice*. — Ma mission était d'y faire des prosélytes à la Révolution, et je m'en étais acquitté de mon mieux.

Dans le cas où le mouvement réussirait, je devais, moi et mes compagnons, m'emparer de la frégate et la mettre à la disposition des républicains.

Mais je n'avais pas voulu, dans l'ardeur que je ressentais, me prêter à ce rôle.— J'avais entendu dire qu'un mouvement devait s'opérer à Gênes, et que, dans ce mouvement, on devait s'emparer de la caserne des gendarmes, située sur la place de Sarzana. Je laissai à mes compagnons le soin de s'emparer du bâtiment, et à l'heure où devait éclater le mouvement à Gênes, je mis un canot à la mer, et

Digitized by Google

me fis discendre à la Douane. De là, en deux bonds, je fus sur la place de Sarzana, où, comme je l'ai dit, était située la caserne.

Là, j'attendis une heure à peu près; mais aucun rassemblement ne se forma. — Bientôt on entendit dire que l'affaire avait échoué, et que les républicains étaient en fuite.

On ajoutait que des arrestations venaient d'être faites.

Comme je ne m'étais engagé dans la marine sarde que pour servir le mouvement républicain qui se préparait, je jugeai inutile de retourner à bord de *l'Eurydice*, et je songeai à la fuite.

Au moment où je faisais ces réflexions, des troupes, prévenues sans doute du projet qu'avaient les républicains de s'emparer de la caserne de gendarmerie, commencèrent à cerner la place.

Je compris qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Je me réfugiai chez une fruitière, et lui avouai la situation dans laquelle je me trouvais.

L'excellente femme n'hésita point : elle me cacha dans son arrière-boutique, me procura un déguisement d'homme de la campagne, et le soir, vers huit heures, du même pas dont j'aurais été à la promenade, je sortis de Gênes par la porte de la Lanterne, commençant ainsi cette vie d'exil. de lutte et de

Digitized by Google

persécution que je n'ai, selon toute probabilité, pas encore entièrement parcourue.

C'était le 5 février 1834.

Sans suivre aucune route, je me dirigeai vers la montagne. J'avais force jardins à traverser, force murs à franchir. Par bonheur, j'étais familier avec ces sortes d'exercices, et, après une heure de gymnastique, j'étais hors du dernier jardin, de l'autre côté du dernier mur.

Me guidant sur Cacciopée, je gagnai les montagnes de Sestri. Au bout de dix jours ou plutôt de dix nuits, j'arrivai à Nice, où j'allai droit à la maison de ma tante, place de la Victoire, désirant faire prévenir ma mère, afin de ne pas trop l'effrayer.

Là, je me reposai un jour, et, la nuit suivante, je me remis en route, accompagné de deux amis, Joseph Janu et Ange Gustavini.

Arrivés au Var, nous le trouvâmes grossi par les pluies ; mais, pour un nageur comme moi, ce n'était point un obstacle. Je le traversai moitié à pied, moitié à la nage.

Mes deux amis étaient restés de l'autre côté du fleuve. Je leur fis un signe d'adieu.

J'étais sauvé, ou à peu près, comme on va le voir.

Dans cette confiance, j'allai droit à un corps de

Digitized by Google

garde de douaniers. Je leur dis qui j'étais, et pourquoi j'avais quitté Gênes.

Les douaniers me déclarèrent que j'étais leur prisonnier jusqu'à nouvel ordre, et que, cet ordre, ils allaient le demander à Paris.

Pensant que je trouverais bientôt une occasion de m'échapper, je ne fis aucune résistance. Je me laissai conduire à Grasse et de Grasse à Draguignan.

A Draguignan, on me mit dans une chambre du premier étage, dont la fenêtre ouverte donnait sur un jardin.

Je m'approchai de la fenêtre comme pour regarder le paysage; — de la fenêtre au sol, il n'y avait qu'une quinzaine de pieds. — Je m'élançai, et tandis que les douaniers, moins lestes ou tenant plus à leurs jambes que moi, faisaient le grand tour par l'escalier, je gagnai le chemin, et du chemin je me jetai dans la montagne.

Je ne connaissais pas la route; mais j'étais marin. Si la terre me manquait, il me restait le ciel, ce grand livre où j'étais habitué à lire mon chemin. Je m'orientai à l'aide des étoiles, et me dirigeai sur Marseille.

Le lendemain au soir, j'arrivai dans un village dont je n'ai jamais su le nom, ayant eu autre chose à faire que de le demander.

Digitized by Google

J'entrai dans une auberge. Un jeune homme et une jeune femme se chauffaient près de la table, qui n'attendait plus que le souper.

Je demandai quelque chose à manger; depuis la veille, je n'avais rien pris.

Le souper était bon,—le vin du pays agréable,— le feu réchauffant. Je ressentis un de ces moments de bien-être comme on en éprouve après un péril passé, et quand on croit n'avoir plus rien à craindre.

Mon hôte me félicita sur mon bon appétit et mon visage joyeux.

Je lui dis que mon appétit n'avait rien d'étonnant, car je n'avais pas mangé depuis dix-huit heures. Quant à mon visage joyeux, l'explication n'en était pas moins simple : — dans mon pays, je venais d'échapper probablement à la mort, — en France, à la prison.

M'étant avancé jusque-là, je ne pouvais pas faire un secret du reste. — Mon hôte paraissait si franc, sa femme paraissait si bonne, que je leur racontai tout.

Alors, à mon grand étonnement, je vis la figure de mon hôte s'assombrir.

— Eh bien, lui demandai-je, qu'avez-vous?

— J'ai qu'après l'aveu que vous venez de me faire,

Digitized by Google

me répondit-il, je me crois, en bonne conscience, obligé de vous arrêter.

Je me mis à rire, ne voulant pas avoir l'air de prendre l'ouverture au sérieux. D'ailleurs, un contre un, il n'y avait pas homme au monde que je craignisse.

— Bon! lui dis-je, m'arrêter; il sera toujours temps de m'arrêter au dessert. Laissez-moi achever mon souper,—quitte à vous le payer double,—j'ai encore faim.

Et je continuai de manger sans paraître autrement inquiet.

Mais bientôt je m'aperçus que, si mon hôte avait besoin d'aide pour accomplir le projet qu'il m'avait manifesté, l'aide ne lui manquerait pas.

Son auberge était le rendez-vous de la jeunesse du village; chaque soir, on y venait boire, fumer, chercher des nouvelles, parler politique.

La société accoutumée se réunit peu à peu, et bientôt il y eut dans l'auberge une dizaine de jeunes gens;—les jeunes gens jouaient aux cartes.

L'hôte ne parlait plus de m'arrêter, mais cependant ne me perdait pas de vue.

Il est vrai que, n'ayant pas le moindre petit paquet, ma garde-robe ne pouvait pas répondre de mon écot.

Digitized by Google

J'avais quelques écus dans ma poche, je les fis sonner; leur cliquetis parut quelque peu tranquilliser l'aubergiste.

Je choisis le moment où l'un des buveurs venait d'achever, au milieu des bravos, une chanson qui avait eu le plus grand succès, — et, un verre à la main :

— A mon tour, dis-je.

Et je me mis à entonner *le Dieu des bonnes gens*.

Si je n'avais pas eu une autre vocation, j'eusse pu me faire chanteur; j'ai une voix de ténor qui, si elle eût été travaillée, eût pu acquérir une certaine étendue.

Les vers de Béranger, la franchise avec laquelle ils étaient chantés, la fraternité du refrain, la popularité du poëte enlevèrent tous les auditeurs.

On me fit répéter deux ou trois couplets, on m'embrassa au dernier, on cria : « Vive Béranger! vive la France! vive l'Italie! »

Après un pareil succès, il ne pouvait plus être question de m'arrêter; mon hôte n'en souffla plus mot, de sorte que je n'ai jamais su s'il avait parlé sérieusement ou fait une plaisanterie.

On passa la nuit à chanter, à jouer, à boire; puis le lendemain, au point du jour, toute la bande joyeuse s'offrit pour me faire la conduite, honneur

Digitized by Google

que j'acceptai, bien entendu ; nous ne nous séparâmes qu'au bout de six milles.

Certes, Béranger est mort sans savoir le service qu'il m'avait rendu.

Digitized by Google

VII

J'ENTRE AU SERVICE DE LA RÉPUBLIQUE DE RIO-GRANDE.

J'arrivai à Marseille sans accident, une vingtaine de jours après avoir quitté Gênes.

Je me trompe, — un accident m'était arrivé, que je lus sur *le Peuple souverain*.

J'étais condamné à mort.

C'était la première fois que j'avais l'honneur de voir mon nom imprimé dans un journal.

Comme dès lors il était dangereux de le garder, je le changeai contre celui de Pane.

Je restai quelques mois inoccupé à Marseille, usant de l'hospitalité que me donnait un de mes amis, nommé Joseph Paris.

Enfin, je parvins à trouver à m'employer comme second à bord de *l'Union*, capitaine Gaza.

Le dimanche suivant, me trouvant vers cinq heures du soir à la fenêtre de l'arrière avec le capitaine, je suivais des yeux, au-dessous du quai Sainte-

Digitized by Google

Anne, un collégien en vacances, qui s'amusait à sauter d'une barque dans l'autre, lorsque tout à coup le pied lui manque. Il pousse un cri et tombe à la mer.

J'étais tout endimanché; mais à la vue de l'accident, aux cris poussés par l'enfant, en le voyant disparaître, je m'élançai tout habillé et tout botté dans le bassin du port. Deux fois je plongeai vainement; à la troisième, j'eus la chance de saisir mon collégien par-dessous le bras et de le ramener à la surface de l'eau.

Une fois là, je n'eus pas grand'peine à le pousser jusqu'au quai; — une immense population y était déjà assemblée et m'accueillit de ses applaudissements et de ses bravos.

C'était un jeune homme de quatorze ans, qui se nommait Joseph Rambaud. Les larmes de joie et les bénédictions de sa mère me payèrent largement du bain que j'avais pris.

Comme je lui sauvai la vie sous le nom de Joseph Pane, il est probable que, s'il vit toujours, il n'a jamais su le véritable nom de celui qui lui a sauvé la vie.

Je fis, à bord de *l'Union*, mon troisième voyage à Odessa; puis, à mon retour, je m'embarquai sur une frégate du bey de Tunis. Je la laissai dans le

Digitized by Google

port de la Goulette, et je revins avec un brick turc, et en revenant, je trouvai Marseille à peu près dans le même état où la vit M. de Belzunce, lors de la peste noire de 1720.

On était en pleine recrudescence de choléra.

Tout le monde, excepté les médecins et les sœurs de charité, avait déserté Marseille. — Chacun était à sa bastide; — la ville avait l'aspect d'un vaste cimetière.

Les médecins demandaient des *bénévoles*. — On sait que c'est ce nom qu'on donne, dans les hôpitaux, aux aides de bonne volonté.

Je m'offris en même temps qu'un Triestain, qui revenait de Tunis avec moi. Nous nous établîmes à demeure à l'hôpital, et nous partageâmes les veillées.

Ce service dura quinze jours.

Au bout de quinze jours, comme le choléra diminuait d'intensité et que je trouvais une occasion de me placer, et en me plaçant de voir de nouveaux pays, je m'engageai comme second à bord du brick *le Nautonnier*, de Nantes, capitaine Beauregard, en partance pour Rio-Janeiro.

Beaucoup de mes amis m'ont dit que j'étais un poëte avant tout.

Si l'on n'est poëte qu'à la condition de faire *l'Iliade* ou *la Divine Comédie*, les *Méditations* de

Digitized by Google

Lamartine ou *les Orientales* de Victor Hugo, je ne suis pas poëte; mais si l'on est poëte pour passer des heures à chercher dans les eaux azurées et profondes les mystères des végétations sous-marines; si l'on est poëte pour rester en extase devant la baie de Rio-Janeiro, de Naples ou de Constantinople; si l'on est poëte pour rêver de tendresse filiale, de souvenirs enfantins ou d'amour juvénile, au milieu des balles et des boulets, sans songer que votre rêve peut finir par une tête cassée ou un bras emporté, — je suis poëte.

Je me rappelle qu'un jour, dans la dernière guerre, brisé de fatigue, n'ayant pas dormi depuis deux nuits, étant à peine descendu de cheval depuis deux jours, côtoyant Urban et ses douze mille hommes, avec mes quarante bersaglieri, mes quarante cavaliers et un millier d'hommes, armés tant bien que mal, suivant un petit sentier de l'autre côté du mont Orfano, avec le colonel Turr et cinq ou six hommes, je m'arrêtai tout à coup, oubliant fatigue et danger, pour écouter chanter un rossignol. C'était la nuit, au clair de lune, par un temps splendide; l'oiseau égrenait au vent son chapelet de notes harmonieuses, et il me semblait, à écouter ce petit ami de mes jeunes années, que je sentais pleuvoir sur moi une rosée bienfaisante et régéné-

Digitized by Google

ratrice. Ceux qui m'entouraient croyaient ou que j'hésitais sur le chemin à suivre, ou que j'écoutais quelque bruit lointain de canon mugissant, ou de pas de chevaux retentissant sur le grand chemin. Non, j'écoutais chanter le rossignol, que je n'avais pas entendu chanter depuis dix ans peut-être, et l'extase dura non pas jusqu'à ce que ceux qui m'entouraient m'eussent deux ou trois fois répété : —«Général, voilà l'ennemi ! »— mais jusqu'à ce que l'ennemi, disant lui-même : —«Me voilà ! » —en tirant sur nous, eut fait envoler le nocturne charmeur.

Donc, lorsque, après avoir longé les rochers granitiques qui dérobent si bien le port à tous les yeux, que les Indiens, dans leur langage expressif, l'ont appelé *Nelhero hy*, c'est-à-dire eau cachée ; lorsque, après avoir franchi la passe qui conduit dans sa baie calme comme un lac ; lorsque, sur le bord occidental de cette baie, je vis s'élever la ville dominée par le *Pao d'Amucar*, immense rocher conique qui sert non pas de phare, mais de jalon au navigateur ; lorsque je vis s'élever autour de moi cette nature luxuriante dont l'Afrique et l'Asie n'avaient pu me donner qu'une faible idée, je restai véritablement émerveillé du spectacle qui se déroulait devant moi.

Entré dans le port de Rio-Janeiro, ma bonne

Digitized by Google

chance fit que je ne tardai pas à y rencontrer la chose la plus rare qu'il y ait en ce monde, un ami.

Celui-là, je n'eus pas besoin de le chercher, nous n'eûmes pas besoin de nous étudier pour nous connaître : nous nous croisâmes, nous échangeâmes un regard et tout fut dit; après un sourire, après un serrement de main, nous étions, Rossetti et moi, frères pour la vie.

Plus tard, j'aurai occasion de dire ce que c'était que cette âme d'élite; et cependant moi son ami, moi son frère, moi si longtemps son inséparable, je mourrai peut-être sans avoir cette joie de planter une croix sur ce point ignoré de la terre américaine où reposent les os de ce généreux et de ce vaillant.

Après avoir passé quelques mois dans l'oisiveté, Rossetti et moi,—j'appelle *oisiveté* faire un commerce pour lequel ni l'un ni l'autre nous n'étions nés, — le hasard fit que nous arrivâmes à nous mettre en relation avec Zambecarri, secrétaire de Bento Gonzales, président de la république de Rio-Grande, en guerre avec le Brésil. Tous deux étaient prisonniers de guerre à Santa Cruz, forteresse qui s'élève à la droite de l'entrée du port, et d'où l'on hèle les navires. Zambecarri qui, disons-le en passant, était le fils du fameux aéronaute perdu dans un voyage

en Syrie, et dont on n'a jamais entendu reparler, me fit faire la connaissance du président, qui me donna des lettres de marque pour faire la course contre le Brésil.

Quelque temps après, Bento Gonzales et Zambecarri s'échappèrent à la nage et regagnèrent heureusement Rio-Grande.

Digitized by Google

VIII

CORSAIRE

Nous armâmes en guerre *le Mazzini*, petit bâtiment d'une trentaine de tonneaux, sur lequel nous faisions le cabotage ; nous nous lançâmes à la mer avec seize compagnons d'aventures. Nous étions donc enfin libres, nous naviguions donc sous un drapeau républicain, nous étions donc *corsaires !*

Avec seize hommes d'équipage et une barque, nous déclarions la guerre à un empire.

En sortant du port, je gouvernai droit sur les îles Marica, situées à cinq ou six milles de l'embouchure de la rade, en appuyant sur notre gauche ; nos armes et nos munitions étaient cachées sous des viandes boucanées avec le manioc, seule nourriture des nègres. Je m'avançai vers la plus grande de ces îles, qui possède un mouillage ; j'y jetai l'ancre, je sautai à terre, et gravis jusqu'au point le plus élevé.

Là, j'étendis les deux bras avec un sentiment de

Digitized by Google

bien-être et de fierté, et je jetai un cri pareil à celui que jette l'aigle planant au plus haut des airs.

L'Océan était à moi, et je prenais possession de mon empire.

L'occasion ne tarda point d'y exercer mon pouvoir.

Pendant que j'étais, comme un oiseau de mer, perché au haut de mon observatoire, j'aperçus une goëlette naviguant sous le pavillon brésilien.

Je fis signe de tout préparer pour nous remettre à la mer, et descendis sur la plage.

Nous orientâmes droit sur la goëlette, qui ne se doutait pas qu'elle courût un pareil danger à deux ou trois milles de la passe de Rio-Janeiro.

En l'accostant, nous nous fîmes connaître, et nous la sommâmes de se rendre; elle ne fit, il faut lui rendre cette justice, aucune résistance. Nous montâmes à bord, et nous nous emparâmes d'elle.

Je vis alors venir à moi un pauvre diable de passager portugais, tenant à la main une cassette. Il l'ouvrit : elle était pleine de diamants; il me l'offrait pour la rançon de sa vie.

Je rabattis le couvercle de la boîte et la lui rendis, en lui disant que sa vie ne courait aucun dan-

Digitized by Google

ger ; que, par conséquent, il pouvait garder ses diamants pour une meilleure occasion.

Seulement, il n'y avait pas de temps à perdre; on était en quelque sorte sous le feu des batteries du port. On transporta les armes et les vivres du *Mazzini* sur la goëlette, et l'on coula *le Mazzini*, qui, vous le voyez, eut comme corsaire une glorieuse mais courte existence.

La goëlette appartenait à un riche Autrichien habitant l'ile Grande, située à droite en sortant du port, à quinze milles à peu près de la terre; elle était chargée de café, qu'il envoyait en Europe.

Le navire était donc pour moi doublement de bonne prise, puisqu'il appartenait à un Autrichien à qui j'avais fait la guerre en Europe, et à un négociant domicilié au Brésil, auquel je faisais la guerre en Amérique.

Je donnai à la goëlette le nom de *Scarro pilla*, dérivatif de Farrapos, *gens en lambeaux*, nom que l'empire du Brésil donnait aux habitants des jeunes républiques de l'Amérique du Sud, comme Philippe II donnait celui de *gueux de terre et de mer* aux révoltés des Pays-Bas. Jusque-là, la goëlette s'était appelée *la Louise*.

Ce nom, au reste, nous allait assez bien. Tous mes compagnons n'étaient pas des Rossetti, et je

Digitized by Google

dois avouer que la figure de bon nombre d'entre eux n'était pas tout à fait rassurante; cela explique la prompte reddition de la goëlette et la terreur du Portugais qui m'offrait ses diamants.

Au surplus, pendant tout le temps que je fis le métier de corsaire, mes hommes eurent l'ordre de respecter la vie, l'honneur et la fortune des passagers... j'allais dire sous peine de mort; mais j'eusse eu tort de dire cela, puisque personne n'ayant jamais enfreint mes ordres, je n'eus jamais personne à punir.

Aussitôt les premiers arrangements faits à bord, nous mîmes le cap sur Rio de la Plata; et, pour donner l'exemple du respect que je voulais que l'on eût, à l'avenir, pour la vie, la liberté, les biens de nos prisonniers, en arrivant à la hauteur de l'île Sainte-Catherine, un peu au-dessus du cap Itapocoroya, je fis mettre à la mer la yole du bâtiment capturé, j'y fis descendre avec les passagers tout ce qui leur appartenait, je leur fis donner des vivres, et, leur faisant cadeau de la yole, je les laissai libres d'aller où ils voudraient.

Cinq nègres, esclaves à bord de la goëlette, et auxquels je rendis la liberté, s'engagèrent à mon bord comme matelots; après quoi nous continuâmes notre route pour Rio de la Plata.

Nous allâmes jeter l'ancre à Maldonato, état de la république orientale de l'Uruguay.

Digitized by Google

Nous fûmes admirablement reçus par la population, et même par les autorités de Maldonato, ce qui nous parut d'un excellent augure. Rossetti partit, en conséquence, tranquillement pour Montevideo, afin d'y régler nos petites affaires, c'est-à-dire pour y vendre une partie de notre cargaison et en faire de l'argent.

Nous restâmes à Maldonato, c'est-à-dire à l'entrée de ce magnifique fleuve, qui, à son embouchure mesure trente lieues de large, pendant huit jours, qui se passèrent en fêtes continuelles, lesquelles faillirent se terminer d'une façon tragique. Oribe, qui, en sa qualité de chef de la république de Montevideo, ne reconnaissait pas les autres républiques, donna l'ordre au chef politique de Maldonato de m'arrêter et de s'emparer de ma goëlette. Par bonheur, le chef politique de Maldonato était un brave homme qui, au lieu d'exécuter l'ordre reçu, ce qui n'eût pas été difficile, vu le peu de défiance que j'avais, me fit prévenir d'avoir à quitter au plus vite mon mouillage, et de partir pour ma destination, si j'en avais une.

Je m'engageai à partir le même soir; mais j'avais auparavant, moi aussi, de mon côté, un petit compte à régler.

J'avais vendu à un négociant de Montevideo,

Digitized by Google

quelques balles de café, distraites de notre cargaison, et quelques bijouteries appartenant à mon Autrichien, pour acheter des vivres. Or, soit que mon acheteur fût mauvaise paye, soit qu'il eût entendu dire que je courais risque d'être arrêté, il m'avait été jusque-là impossible de rentrer dans mon argent. Or, comme j'étais forcé de partir le soir, je n'avais plus de temps à perdre, et il était urgent pour moi de rentrer dans mon argent avant de quitter Maldonato, vu qu'il m'eût été encore plus difficile de me faire payer absent que présent.

En conséquence, vers neuf heures du soir, j'ordonnai d'appareiller, et, passant des pistolets à ma ceinture, je jetai mon manteau sur mes épaules et m'acheminai tranquillement vers la demeure de mon négociant.

Il faisait un clair de lune magnifique, de sorte que je voyais de loin mon homme, prenant le frais sur le seuil de sa porte ; lui aussi me vit, me reconnut et me fit signe de la main de m'éloigner, m'indiquant par ce signe que je courais un danger.

Je fis semblant de ne rien voir, j'allai droit à lui, et pour toute explication lui mettant le pistolet sur la gorge :

— Mon argent ! lui dis-je.

Il voulut entrer en explication; mais, à la troisième

Digitized by Google

fois que je lui eus répété ces deux mots : mon argent, il me fit entrer et me compta les deux mille patagons qu'il me devait.

Je remis mon pistolet à la ceinture, je pris mon sac sous mon bras, et revins à la goëlette sans avoir été le moins du monde inquiété.

A onze heures du soir, nous levâmes l'ancre pour remonter la Plata.

Digitized by Google

IX

LA PLATA

Au point du jour, à mon grand étonnement, je me trouvai au milieu des brisants de Piédras-Negras.

Comment m'étais-je mis dans une pareille situation, moi qui n'avais pas dormi une minute, moi qui n'avais cessé de tenir mes yeux fixés sur la côte; moi qui, dans cette nuit redevenue sombre après le coucher de la lune, n'avais pas un instant cessé de consulter la boussole et de me diriger d'après ses indications?

Ce n'était pas l'heure de me faire cette question; le danger était immense : nous avions des brisants à babord et à tribord, à l'avant et à l'arrière; le pont était littéralement couvert d'écume. Je sautai sur la vergue de trinquette, ordonnant de lofer sur bâbord; pendant que l'équipage accomplissait cette manœuvre, le vent emporta notre petit hunier.

Cependant de l'endroit où j'étais je dominais navire et brisants, de sorte que je pouvais indiquer le chemin qu'il fallait faire suivre à la goëlette; elle,

Digitized by Google

de son côté, comme si elle eût été animée et eût su le danger qu'elle courait, devint aussi docile au gouvernail qu'un cheval l'est à la bride; enfin, après une heure pendant laquelle nous fûmes entre la vie et la mort, et où je vis les plus vieux marins pâlir et les plus incrédules prier, nous nous trouvâmes hors de danger.

Du moment où je pus respirer, je voulus me rendre compte des causes qui m'avaient poussé au milieu de ces terribles écueils, si bien connus des navigateurs, si bien indiqués sur les cartes, et à trois milles desquels je croyais passer au moment où je me trouvais au milieu d'eux.

Je consultai la boussole : elle continuait de divaguer ; si je l'eusse écoutée, j'allais donner en pleine côte.

Enfin, tout me fut expliqué.

Au moment où je quittai la goëlette pour aller réclamer mes deux mille patagons à mon acheteur de café, j'avais donné l'ordre de monter, en cas d'attaque, les sabres et les fusils sur le pont, l'ordre avait été exécuté, et l'on avait déposé les armes dans une cabine voisine de l'habitacle.

Cette masse de fer avait tiré à elle l'aiguille aimantée. On enleva les armes, et la boussole reprit sa direction normale.

Digitized by Google

Nous continuâmes notre chemin, et nous arrivâmes à Jésus-Maria, qui, de l'autre côté de Montevideo, est à peu près à la même distance que Maldonato.

Là, rien de nouveau, si ce n'est que les vivres nous manquèrent, n'ayant pas eu le temps de nous approvisionner avant notre départ. Or, après les ordres donnés, il n'y avait pas moyen de débarquer, et cependant il fallait satisfaire à la faim de douze gaillards de bon appétit.

J'ordonnai de louvoyer, mais sans nous éloigner de la côte.

Un matin je découvris, à peu près à la distance de quatre milles dans les terres, une maison qui me parut avoir l'aspect d'une ferme. J'ordonnai de mouiller le plus près possible du rivage, et comme je n'avais plus de bateau, ayant donné le mien, comme je l'ai dit, aux personnes que j'avais débarquées à l'île Sainte-Catherine, j'organisai un radeau avec une table et des tonneaux, et, armé d'une gaffe, je me risquai sur cette embarcation d'un nouveau genre avec un seul matelot, portant comme moi le nom de Garibaldi, sans être mon parent; son prénom était Maurice.

Le navire était affourché sur deux ancres, à cause de la violence du vent qui soufflait des pampas.

Digitized by Google

Nous voilà donc lancés au milieu des brisants, non pas naviguant, mais tournant et dansant sur notre table, et risquant à chaque instant de chavirer. Enfin, après des miracles d'équilibre exercés par nous, nous parvînmes à nous échouer sur la plage; je laissai Maurice à la garde de notre radeau, et je me risquai dans l'intérieur des terres.

Digitized by Google

X

LES PLAINES ORIENTALES

Le spectacle qui s'offrit alors à ma vue, et sur lequel mon œil plongeait pour la première fois, aurait, pour être dignement et complétement décrit, besoin tout ensemble de la plume d'un poëte et du pinceau d'un artiste. Je voyais onduler devant moi, comme les vagues d'une mer solidifiée, les immenses horizons des *plaines orientales*, ainsi nommées parce qu'elles se trouvent sur la côte orientale du fleuve Uruguay, qui se jette dans le rio de la Plata, en face de Buenos-Ayres et au-dessus de la Colonia. C'était, je vous le jure, un spectacle bien nouveau pour un homme venant de l'autre côté de l'Atlantique, et surtout pour un Italien qui est né et a grandi sur un sol où il est rare de trouver un arpent de terre sans une maison ou une œuvre quelconque sortie de la main de l'homme.

Là, au contraire, rien que l'œuvre de Dieu ; telle la terre est sortie des mains du Seigneur au jour de

Digitized by Google

la création, telle elle est encore aujourd'hui. C'est une vaste, une immense, une infranchissable prairie, et son aspect, qui présente celui d'un tapis de verdure et de fleurs, bosselé de place en place, ne change que sur les bords de la rivière Arroga, où s'élèvent et se balancent au vent de charmants bouquets d'arbres au feuillage luxuriant.

Les chevaux, les bœufs, les gazelles, les autruches sont, à défaut de créatures humaines, les habitants de ces immenses solitudes, que seul traverse le gaucho, ce centaure du nouveau monde, comme pour ne pas laisser oublier à toute la troupe des animaux sauvages que Dieu leur a donné un maître. Mais ce maître, de quel œil le regardent passer les étalons, les taureaux, les autruches, les gazelles? C'est à qui protestera contre sa prétendue domination : l'étalon par ses hennissements, le taureau par ses mugissements, l'autruche et la gazelle par leur fuite.

Et cette vue me rejetait en esprit vers la terre où j'étais né, misérable terre où, lorsque passe l'Autrichien qui les opprime, les hommes, ces créatures faites à l'image de Dieu, saluent et se courbent, n'osant donner les mêmes signes d'indépendance que donnent à la vue du gaucho les animaux sauvages des pampas.

Dieu puissant, Dieu saint, jusqu'à quand permet-

trez-vous un si profond avilissement de votre créature?

Mais laissons le vieux monde, si triste et si désespéré, et revenons au nouveau monde, si jeune, si plein d'avenir et d'espoir.

Qu'il est beau, l'étalon des plaines orientales, avec ses jarrets tendus, ses naseaux fumants, ses lèvres frémissantes qui n'ont jamais senti le froid contact de l'acier! Comme respirent librement, sous les battements de sa crinière et de sa queue, ses flancs qui n'ont jamais été pressés par les genoux ni ensanglantés par l'éperon! Comme il est fier lorsqu'il rassemble, par ses hennissements, sa horde de juments éparses, et que, véritable sultan du désert, — il fuit en les emportant à sa suite, rapide comme un tourbillon, — la présence dominatrice de l'homme.

O merveille de la nature! miracle de la création! comment exprimer l'émotion qu'éprouvait à votre vue ce corsaire de vingt-cinq ans, qui pour la première fois tendait ses bras vers l'immensité!

Mais, comme ce corsaire était à pied, ni le taureau ni l'étalon ne le reconnaissaient pour un homme. Dans les déserts de l'Amérique, l'homme est complété par le cheval, et, sans lui, devient le dernier des animaux. D'abord, ils s'arrêtaient stu-

Digitized by Google

péfaits à ma vue; puis, bientôt, méprisant sans doute ma faiblesse, ils s'approchaient de moi jusqu'à mouiller mon visage de leur haleine. Ne vous inquiétez jamais du cheval, animal noble et généreux; mais ne vous fiez pas toujours au taureau, bête sournoise et sombre. Quant aux gazelles et aux autruches, après avoir, comme le cheval et le taureau, mais d'une façon plus circonspecte, fait leur reconnaissance, elles fuyaient rapides comme des flèches; puis, arrivées au sommet d'un monticule, elles se retournaient pour regarder si elles étaient poursuivies.

Dans ce temps-là, c'est-à-dire vers la fin de 1834 et le commencement de 1835, cette portion du sol oriental était encore vierge de toute guerre; voilà pourquoi l'on y rencontrait une si grande quantité d'animaux sauvages.

Digitized by Google

XI

LA POETESSE

Et cependant je m'avançai vers une *estancia*[1]. J'y trouvai une jeune femme seule ; c'était celle du *capataz*[2]. Elle ne pouvait prendre sur elle de vendre ou de donner un bœuf sans le consentement de son mari ; il fallait donc attendre le retour de ce dernier. D'ailleurs, il était tard, et, avant le lendemain, il n'y avait pas moyen de le conduire jusqu'à la mer.

Il y a des moments de la vie dont le souvenir, tout en s'éloignant, continue de vivre et de pyramider pour ainsi dire dans la mémoire, si bien que, quels que soient les autres événements de notre vie, ce souvenir y garde obstinément la place qu'il a prise. — Je devais rencontrer au milieu de ce désert, épouse d'un homme à demi sauvage, une jeune femme d'éducation cultivée, une poëtesse sachant par cœur Dante, Pétrarque, le Tasse.

1. Nom des fermes dans l'Amérique du Sud.
2. Maître de l'établissement.

Digitized by Google

Après avoir dit le peu de paroles que je savais alors en espagnol, je fus agréablement surpris de l'entendre me répondre en italien. Elle m'invita gracieusement à m'asseoir, en attendant le retour de son mari. Tout en causant, ma gracieuse hôtesse me demanda si je connaissais les poésies de Quintana; et, sur ma réponse négative, elle me fit cadeau d'un volume de ces poésies, en me disant qu'elle me le donnait afin que j'y apprisse l'espagnol pour l'amour d'elle. Je lui demandai alors si elle-même ne faisait pas des vers.

— Comment, me répondit-elle, voulez-vous qu'on ne devienne pas poëte en face d'une pareille nature?

Et alors, sans se faire prier, elle me récita plusieurs pièces que je trouvai d'un grand sentiment et d'une prodigieuse harmonie. J'eusse passé toute la soirée et toute la nuit à l'écouter, sans penser à mon pauvre Maurice, qui m'attendait en gardant la table-radeau; mais son mari rentra et mit fin au côté poétique de la soirée, pour me ramener au but matériel de ma visite. Je lui exposai ma demande, et il fut convenu que, le lendemain, il conduirait un bœuf à la plage et me le vendrait.

Au point du jour, je pris congé de ma belle poëtesse et je me hâtai d'aller retrouver Maurice;

Digitized by Google

il avait passé la nuit abrité comme il avait pu entre ses quatre tonneaux, fort inquiet de ne pas me voir revenir, et craignant que je ne fusse mangé par les tigres, fort communs dans cette partie de l'Amérique, et moins inoffensifs que les étalons et même que les taureaux.

Au bout de quelques instants apparut le capitas, traînant un bœuf au lasso. En peu d'instants l'animal fut saigné, écorché, taillé en lanières, tant est grande l'adresse des hommes du Sud dans l'accomplissement de cette œuvre de sang.

Il s'agissait maintenant de transporter le bœuf, coupé en morceaux, de la côte au bâtiment, c'est-à-dire à une distance de mille pas au moins, en traversant les brisants où se ruait une mer furieuse.

Maurice et moi, nous nous mîmes à la besogne.

On sait comment était construit le navire qui devait nous mener à bord : une table avec un tonneau attaché à chaque pied, et une espèce de pal au milieu. En venant, ce pal avait servi à suspendre nos vêtements ; en revenant, il devait supporter nos vivres en les maintenant hors de l'eau.

Nous mîmes l'équipage à la mer ; nous nous élançâmes dessus, et Maurice une perche à la main, moi ma gaffe au poing, nous nous mîmes à manœuvrer ayant de l'eau jusqu'aux genoux, vu que le poids qu'il

Digitized by Google

portait était trop fort pour le canot; mais tant pis, vogue la galère!

Notre manœuvre s'accomplissait aux grands applaudissements de l'Américain et de l'équipage de la goëlette, qui faisaient des vœux plus encore peut-être pour le salut de la viande que pour le nôtre; et d'abord la navigation fut assez heureuse; mais, arrivés à une ligne de brisants qu'il nous fallait traverser, nous nous trouvâmes par deux fois presque entièrement submergés.

Le bonheur voulut que nous la franchissions heureusement, au mépris de toute difficulté.

Mais, une fois au delà de la double ligne des brisants, le danger, au lieu d'être passé, était devenu plus grand.

Nous ne trouvâmes plus le fond avec nos gaffes, et par conséquent il nous devenait impossible de diriger l'embarcation. En outre, le courant, devenant plus fort à mesure que nous avancions dans le fleuve, nous emportait loin de la corvette.

Je vis le moment où nous allions traverser l'Atlantique, et ne nous arrêter qu'à Sainte-Hélène ou au cap de Bonne-Espérance.

Il n'y avait pas d'autre ressource pour nos compagnons, s'ils voulaient nous rattraper, que de mettre à la voile; c'est ce qu'ils firent, et, comme le

Digitized by Google

vent venait de la terre, la goëlette nous eut bientôt rejoints et dépassés.

Mais, en passant, elle nous jeta un cordage; nous amarrâmes l'embarcation au navire; on fit d'abord passer les vivres; puis nous nous hissâmes à notre tour, Maurice et moi; puis, enfin après nous, vint la table, qui fut réintégrée à sa place dans la salle à manger, et ne tarda point à être rendue à sa première destination.

Nous fûmes récompensés de la peine que nous avions prise à nous procurer nos vivres, en voyant avec quel glorieux appétit les attaquaient nos compagnons.

Quelques jours après, j'achetai, moyennant trente écus, un canot d'une balandre qui nous croisait.

Nous passâmes ce jour encore en vue de la pointe de Jésus-Maria.

Digitized by Google

XII

LE COMBAT

Nous avions passé la nuit à l'ancre, à environ six milles au midi de la pointe de Jésus-Maria, directement en face les Barrancas de San Gregorio; il soufflait une petite brise du nord, lorsque nous aperçûmes, du côté de Montevideo, deux barques que nous crûmes amies; mais, comme elles n'avaient pas le signe convenu d'un pavillon rouge, je crus qu'il était prudent de mettre à la voile en les attendant; j'ordonnai, en outre, de monter sur le pont les mousquets et les sabres.

La précaution, comme on va le voir, n'était pas inutile; la première barque continuait de s'avancer sur nous avec trois personnes seulement en évidence; arrivé à quelques pas de nous, celui qui paraissait le chef éleva la voix et nous ordonna de nous rendre; en même temps le pont de la barque se couvrit d'hommes armés qui, sans nous donner le temps de répondre à la sommation, commencè-

Digitized by Google

rent le feu. Je criai : « Aux armes ! » et sautai sur mon fusil, puis, comme nous étions en panne, tout en ripostant de mon mieux je commandai :

— Aux bras des voiles de devant !

Mais, ne sentant pas la goëlette obéir au commandement avec la docilité accoutumée, je me tournai vers le gouvernail et vis que la première décharge avait tué le timonier, qui était un de mes meilleurs matelots. Il se nommait Fiorentino et était né dans une de nos îles.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Le combat était engagé avec rage; le lancione, —c'est le nom des sortes de barques contre lesquelles nous combattions, —le lancione s'était accroché à notre jardin de droite, et quelques-uns de ses hommes étaient déjà montés sur notre bastingage; par bonheur, quelques coups de fusil et de sabre eurent raison d'eux.

Après avoir aidé mes hommes à repousser cet abordage, je sautai à l'écoute de trinquette de tribord, où Fiorentino avait été frappé, et saisis le timon abondonné. Mais, au moment ou j'appuyais la main pour le faire obéir, une balle ennemie me frappa entre l'oreille et la carotide, me traversa le cou et me renversa sans connaissance sur le pont.

Le reste du combat, qui dura une heure, fut sou-

Digitized by Google

ténu par Louis Carniglia, pilotin, par Pasquale Lodola, Giovanni Lamberti, Maurizio Garibaldi et deux Maltais. Les Italiens donc combattirent à merveille; mais les étrangers et nos cinq noirs se sauvèrent dans la cale du bâtiment. Enfin, fatigués de notre résistance, comptant une dizaine d'hommes hors de combat, l'ennemi s'enfuit, tandis que, le vent s'étant levé, nos hommes continuaient de remonter le fleuve.

Quoique le sentiment me fût revenu et que j'eusse repris mes sens, je demeurai complétement inerte et inutile, par conséquent, pendant le reste de l'affaire.

J'avoue que mes premières sensations, en rouvrant les yeux et en recommençant à vivre, furent délicieuses. Je puis dire que j'ai été mort et que j'ai ressuscité, tant mon évanouissement fut profond et privé de toute lueur d'existence. Mais hâtons-nous d'ajouter que ce sentiment de bien-être physique fut bien vite étouffé par le sentiment de la situation dans laquelle nous nous trouvions. Mortellement blessé ou à peu près, n'ayant à bord personne qui eût la moindre connaissance en navigation, la moindre notion géographique, je me fis apporter la carte, je la consultai de mes yeux couverts d'un voile que je croyais celui de la mort, et

Digitized by Google

j'indiquai du doigt Santa-Fé dans le fleuve Parana. Aucun de nous n'avait jamais navigué dans la Plata, excepté Maurice, qui une seule fois avait remonté l'Uruguay. Les matelots, terrifiés, — les Italiens, je dois le dire, ne partageaient pas ces craintes ou savaient les cacher; —les matelots, terrifiés, et de mon état et de la vue du cadavre de Fiorentino, craignant d'être pris et considérés comme pirates, avaient l'épouvante sur le visage et désertèrent à la première occasion qui se présenta. En attendant, dans chaque barque, dans chaque canot, dans chaque tronc d'arbre flottant, ils voyaient un lancione ennemi envoyé à leur poursuite.

Le cadavre de notre malheureux camarade fut jeté dans le fleuve avec les cérémonies usitées en pareille occasion, car, pendant plusieurs jours, nous ne pûmes aborder sur aucune terre. Je dois dire que ce genre d'inhumation était médiocrement de mon goût, et que j'y sentais une répugnance d'autant plus grande, que, selon toute probabilité, j'étais tout près d'en tâter. Je m'ouvris de cette répugnance à mon cher Carniglia.

Au milieu de cette ouverture, ces vers de Foscolo me revenaient particulièrement à l'esprit :

« Une pierre, une pierre qui distingue mes os de ceux que sème la mort sur la terre et dans l'Océan ! »

Digitized by Google

Et mon pauvre ami pleurait et me promettait de ne pas me laisser jeter à l'eau, mais de me creuser une fosse et de m'y coucher doucement. Qui sait, malgré le désir qu'il en avait, s'il eût pu tenir sa promesse ! Mon cadavre eût rassassié quelque loup marin, quelque caïman de l'immense Plata. Je n'eusse plus revu l'Italie, je n'eusse plus combattu pour elle ! pour elle, la seule espérance de ma vie ! mais aussi je ne l'eusse pas vue retomber dans la honte et dans la prostitution.

Qui eût dit alors à mon bien cher Louis qu'avant un an, c'était moi qui le verrais, roulé par les brisants, disparaître dans la mer, et qui chercherais vainement son cadavre pour lui tenir, à lui, la promesse qu'il m'avait faite, à moi, de l'ensevelir sur la terre étrangère, et de déposer sur sa tombe une pierre qui le recommandât à la prière du voyageur? Pauvre Louis ! il eut pour moi les soins d'une mère pendant ma longue et douloureuse maladie, qui n'avait d'autre soulagement que sa vue et les attentions que ce cœur d'or avait pour moi.

Digitized by Google

XIII

LOUIS CARNIGLIA

Je veux parler un peu de Louis. — Et pourquoi, parce que c'est un simple matelot, ne devrais-je pas en parler? Parce qu'il n'était pas... — Oh! je vous en réponds, son âme l'était, noble, pour soutenir en toute circonstance et en tout lieu l'honneur italien; noble pour affronter les tempêtes de tout genre; noble, enfin, pour me protéger, pour me garder, pour me soigner, comme il eût fait de son enfant! Quand j'étais couché, dans ma longue agonie, sur mon lit de douleur; lorsque, abandonné de tous, je délirais du délire de la mort, il se tenait assis au chevet de mon lit avec le dévouement et la patience d'un ange, ne s'éloignant de moi un instant que pour aller pleurer et me cacher ses larmes. O Luigi! tes os, épars dans les abîmes de l'Atlantique, méritaient un monument où le proscrit reconnaissant pût un jour te donner en exemple à

Digitized by Google

ses concitoyens, et te rendre ces larmes pieuses que tu as versées sur lui !

Luigi Carniglia était de Deiva, petit pays de la rivière du Levant. Il n'avait point reçu d'instruction littéraire, mais il suppléait à ce défaut par une merveilleuse intelligence. Privé de toutes les connaissances nautiques qui font le pilote, il conduisait les bâtiments jusqu'à Gualeguay, avec la sagacité et le bonheur d'un pilote consommé. Dans le combat que je viens de raconter, c'est à lui particulièrement que nous dûmes de ne pas tomber dans les mains de l'ennemi ; armé d'un tromblon, placé au poste le plus dangereux, il fut la terreur des assaillants. Élevé de stature, robuste de corps, il réunissait l'agilité à la vigueur. Doux jusqu'à la tendresse dans le cours habituel de la vie, il avait le don si rare de se faire aimer de tous. Hélas ! les meilleurs fils de notre malheureuse terre finissent ainsi, au milieu des étrangers, sans avoir la consolation d'une larme, et... oubliés !

Digitized by Google

XIV

PRISONNIER

Je restai dix-neuf jours sans autres soins que ceux qui me furent donnés par Luigi Carniglia.

Au bout de dix-neuf jours, nous arrivâmes à Gualeguay.

Nous avions rencontré à l'embouchure de l'Ibiqui, bras du Parana, un navire commandé par un Mahonais, nommé don Lucas Tartaulo, brave homme qui eut toutes sortes d'obligeances pour moi, me donnant ce qu'il croyait pouvoir être utile à mon état.

Tout ce qu'il m'offrit fut accepté, car nous manquions littéralement de tout à bord de la goëlette, excepté de café; aussi mettait-on le café à toute sauce, sans s'inquiéter si le café était pour moi une bien saine boisson et une drogue bien efficace. J'avais commencé par avoir une effroyable fièvre, accompagnée d'une difficulté d'avaler allant presque jusqu'à l'impossibilité. Cela n'était pas bien éton-

Digitized by Google

nant, la balle, pour aller d'un côté à l'autre du cou, ayant passé dans son trajet entre les vertèbres cervicales et le pharynx; puis, après huit ou dix jours, la fièvre s'était calmée; j'avais commencé d'avaler, et mon état était devenu tolérable.

Don Lucas avait fait plus : en nous quittant, il m'avait, — ainsi qu'à un de ses passagers nommé d'Arragaida, Biscayen établi en Amérique,—donné des lettres de recommandation pour Gualeguay, et particulièrement pour le gouverneur de la province d'Entra-Rios, don Pascal Echague, qui, devant faire un voyage, lui laissa son propre médecin, don Ramon Delarea, jeune Argentin de grand mérite, lequel, ayant examiné ma blessure et ayant senti, du côté opposé à celui par où elle était entrée, la balle rouler sous son doigt, en fit très-habilement l'extraction en m'incisant la peau, et, pendant quelques semaines, c'est-à-dire jusqu'à mon parfait rétablissement, continua de me donner les soins les plus affectueux et, ajoutons ceci, les plus désintéressés.

Je séjournai six mois à Gualeguay, et, pendant ces six mois, je demeurai dans la maison de don Jacinto Andreas, qui fut pour moi, ainsi que sa famille, plein d'égards infinis et de courtoises gentillesses.

Mais j'étais prisonnier, ou à peu près. Malgré

Digitized by Google

toute la bonne volonté du gouverneur don Pascal Echague, et l'intérêt que me portait la brave population de Gualeguay, j'étais obligé d'attendre la décision du dictateur de Buenos-Ayres, qui ne décidait rien.

Le dictateur de Buenos-Ayres était à cette heure Rosas, dont nous aurons à nous occuper plus tard, à propos de Montevideo.

Guéri de ma blessure, je commençai à faire des promenades; mais, par ordre de l'autorité, mes cavalcades étaient bornées. En échange de ma goëlette confisquée, on me passait un écu par jour, ce qui était beaucoup dans un pays où tout est pour rien, et dans lequel on ne trouve aucune occasion de dépense; — mais tout cela ne valait pas la liberté.

Au reste, probablement, cette dépense d'un écu par jour pesait au gouvernement, car il me fut fait des ouvertures de fuite; mais les gens qui me faisaient ces ouvertures de bonne foi étaient, sans le savoir, des agents provocateurs. On me disait que le gouvernement verrait ma disparition sans un grand chagrin. Il ne fallait pas me faire violence pour que j'adoptasse une résolution qui était déjà en projet dans mon esprit. Le gouverneur de Gualeguay, depuis le départ de don Pascal Echague,



était un certain Leonardo Millan ; il n'avait, jusque-là, été pour moi ni bien ni mal ; et, jusqu'au jour où nous étions arrivés, je n'avais aucune raison de me plaindre de lui, bien qu'il m'eût témoigné peu d'intérêt.

Je me décidai donc à fuir, et, dans ce but, je commençai mes préparatifs, afin d'être prêt à la première occasion qui se présenterait. Un soir d'orage, je me dirigeai, en conséquence, vers la maison d'un vieux brave homme que j'avais l'habitude de visiter et qui demeurait à trois milles du pays ; cette fois, je lui fis part de ma résolution, et le priai de me trouver un guide et des chevaux, avec lesquels j'espérais gagner une estancia tenue par un Anglais et située sur la rive gauche du Parana. Là, je trouverais, sans aucun doute, des bâtiments qui me transporteraient incognito à Buenos-Ayres ou à Montevideo. Il me trouva guide et chevaux, et nous nous mîmes en route à travers champs, pour ne pas être découverts. Nous devions parcourir cinquante-quatre milles à peu près, ce qui pouvait, en tenant toujours le galop, s'accomplir dans la moitié d'une nuit.

Lorsque le jour vint, nous étions en vue de l'Ibiqui, à la distance d'un demi-mille à peu près du fleuve ; le guide me dit alors de m'arrêter dans une

Digitized by Google

espèce de maquis où nous nous trouvions, tandis qu'il irait prendre langue.

J'y consentis; il me quitta et je restai seul.

Je mis pied à terre, j'accrochai la bride de mon cheval à une branche d'arbre, je me couchai au pied du même arbre, et attendis ainsi deux ou trois heures; après quoi, voyant que mon guide ne reparaissait point, je me levai et résolus de gagner la lisière du maquis, laquelle était proche; mais, au moment d'atteindre cette lisière, j'entendis derrière moi un coup de fusil et le frétillement d'une bâlle dans l'herbe. Je me retournai, et vis un détachement de cavaliers qui me poursuivaient le sabre à la main; ce détachement était déjà entre moi et mon cheval. — Impossible de fuir, inutile de me défendre; — je me rendis.

Digitized by Google

XV

L'ESTRAPADE

On me lia les mains derrière le dos, on me mit à cheval; puis on me lia les pieds comme on m'avait lié les mains, en les assujettissant à la sangle du cheval.

C'est dans cet équipage que je fus ramené à Gualeguay, où, comme on va le voir, m'attendait un pire traitement.

On ne m'accusera point d'être par trop tendre vis-à-vis de moi-même; eh bien, je l'avoue, je me sens frémir chaque fois que je me rappelle cette circonstance de ma vie.

Conduit en présence de don Leonardo Millan, je fus sommé par lui de dénoncer ceux qui m'avaient fourni les moyens de fuir. Il va sans dire que je déclarai que seul j'avais préparé, et seul exécuté ma fuite; alors, comme j'étais lié, et que don Leonardo Millan n'avait rien à craindre, il s'approcha de moi et commença de me frapper avec son

Digitized by Google

fouet; après quoi, il renouvela ses demandes, et moi, je renouvelai mes dénégations.

Il ordonna alors de me conduire en prison, et ajouta tout bas quelques mots à l'oreille de mes conducteurs.

Ces mots étaient l'ordre de me donner la torture.

En arrivant dans la chambre qui m'était destinée, mes gardes, en conséquence, me laissant les mains liées derrière le dos, me passèrent aux poignets une nouvelle corde, tournèrent l'autre extrémité autour d'une solive, et, tirant à eux, me suspendirent à quatre ou cinq pieds de terre.

Alors don Leonardo Millan entra dans ma prison, et me demanda si je voulais avouer.

Je ne pouvais que lui cracher au visage, et m'en donnai la satisfaction.

— C'est bien, dit-il en se retirant; quand il plaira au prisonnier d'avouer, vous m'appellerez, et, quand il aura avoué, on le remettra à terre.

Après quoi, il sortit.

Je restai deux heures ainsi suspendu. Tout le poids de mon corps pesait sur mes poignets ensanglantés et sur mes épaules luxées.

Tout mon corps brûlait comme une fournaise; à chaque instant je demandais de l'eau, et, plus humains que mon bourreau, mes gardiens m'en don-

Digitized by Google

naient ; mais l'eau, en entrant dans mon estomac, se desséchait comme si on l'eût jetée sur une lame de fer rougie. On ne peut se faire une idée de ce que je souffris qu'en relisant les tortures données aux prisonniers au moyen âge. Enfin, au bout de deux heures, mes gardes eurent pitié de moi ou me crurent mort, et me descendirent.—Je tombai couché tout de mon long.

Je n'étais plus qu'une masse inerte, sans autre sentiment qu'une sourde et profonde douleur, — un cadavre ou à peu près.

Dans cette situation, et sans que j'eusse la conscience de ce que l'on me faisait, on me mit dans les ceps.

J'avais fait cinquante milles à travers des marais, les mains et les pieds liés ; les moustiques, nombreux et enragés dans cette saison, avaient fait de mon visage et de mes mains une seule plaie. J'avais subi deux heures d'une effroyable torture, et lorsque je revins à moi, j'étais attaché côte à côte d'un assassin.

Quoique au milieu des plus atroces tourments je n'eusse point dit un seul mot, et que, d'ailleurs, il ne fût pour rien dans ma fuite, don Jacinto Andreas avait été emprisonné ; les habitants du pays étaient dans l'épouvante.

Digitized by Google

Quant à moi, sans les soins d'une femme, qui fut pour moi un ange de charité, je serais mort. Elle écarta toute crainte et vint au secours du pauvre torturé.

Elle s'appelait, madame Alleman.

Grâce à cette douce bienfaitrice, je ne manquai de rien dans ma prison.

Peu de jours après, le gouverneur, voyant qu'il était inutile d'essayer de me faire parler, et convaincu que je mourrais avant de dénoncer un de mes amis, n'osa probablement pas prendre sur lui la responsabilité de cette mort, et me fit conduire dans la capitale de la province Bajada. J'y restai deux mois en prison; après quoi, le gouverneur me fit dire qu'il m'était permis de sortir librement de la province. Quoique je professe des opinions opposées à Echague, et que j'aie plus d'une fois, depuis ce jour, combattu contre lui, je ne saurais cacher l'obligation que je lui ai; et je voudrais, aujourd'hui encore, être à même de lui prouver ma reconnaissance de tout ce qu'il a fait pour moi et surtout pour ma liberté rendue.

Plus tard, la fortune fit tomber entre mes mains tous les chefs militaires de la province du Gualeguay, et tous furent mis en liberté sans la moindre offense ni à leurs personnes ni à leurs propriétés.

Digitized by Google

Quant à don Leonardo Millan, je ne voulus pas même le voir, de peur que sa présence, en me rappelant ce que j'avais souffert, ne me fit commettre quelque action indigne de moi.

Digitized by Google

XVI

VOYAGE DANS LA PROVINCE DE RIO-GRANDE

De Bajada, je pris passage sur un brigantin italien, capitaine Ventura. C'était un homme recommandable et digne sous tous les rapports; il me traita avec une générosité chevaleresque, et il me conduisit jusqu'à l'embouchure de l'Iguann, affluent du Parana, où je m'embarquai pour Montevideo, sur une balandre commandée par Pascal Carbone.

J'étais dans une veine de bonheur; lui aussi me traita à merveille.

Les bonheurs comme les malheurs vont en troupe; j'en avais momentanément fini avec les derniers, et les premiers se succédaient sans interruption.

A Montevideo, je trouvai une foule d'amis, à la tête desquels je dois compter Jean-Baptiste Cuneo et Napoléon Castellini. Bientôt enfin, Rossetti, que j'avais laissé à Montevideo, on se le rappelle, vint m'y rejoindre; il arrivait de Rio-Grande, où il avait

Digitized by Google

été admirablement reçu par ces fiers républicains.

A Montevideo, ma proscription tenait toujours. Ma résistance contre les lanciones, le monde que nous leur avions tué, était un prétexte au moins spécieux. Je fus donc forcé de rester caché dans la maison de mon ami Pazante, où je demeurai un mois.

Ma reclusion, au reste, était on ne peut plus supportable, adoucie qu'elle était par les visites de tant de compatriotes qui, à cette époque de prospérité et de paix, s'étaient établis dans le pays, et exerçaient, vis-à-vis de leurs amis du vieux monde, une généreuse hospitalité. La guerre, et surtout le siége de Montevideo, changèrent la condition de la plupart d'entre eux, et, de bonne qu'elle était, la firent mauvaise et même pire. Pauvres gens ! je les ai plaints bien des fois; par malheur, je ne pouvais faire mieux que de les plaindre.

Au bout d'un mois, le temps étant venu de me mettre en voyage, nous partîmes, Rossetti et moi, pour Rio-Grande. Notre voyage devait se faire et se fit à cheval; ce fut une grande joie et un grand plaisir pour moi.

Nous voyagions ce que l'on appelle à *escotero.*

Expliquons ce que c'est que cette manière de voyager, qui, pour la rapidité, laisse bien loin la

Digitized by Google

poste, si prompte qu'elle soit dans les pays civilisés.

Que l'on soit deux, trois ou quatre, on voyage avec une vingtaine de chevaux habitués à suivre ceux qui sont montés ; lorsque le voyageur sent sa monture fatiguée, il met pied à terre, passe sa selle du dos de son cheval sur celui d'un cheval libre, l'enfourche, fait au galop trois ou quatre lieues, puis le quitte pour un autre, et toujours ainsi, jusqu'au moment où l'on décide de s'arrêter ; les chevaux fatigués se reposent en continuant la route, délivrés de leur selle et de leur cavalier.

Pendant la courte halte que font les cavaliers pour changer de cheval, toute la horde pince du bout des dents quelques touffes d'herbe, et boit, si elle trouve de l'eau ; les véritables repas se font deux fois par jour seulement, le matin et le soir.

Nous arrivâmes ainsi à Piratinin, siége du gouvernement de Rio-Grande ; la capitale était bien Porto-Allegre, mais comme la capitale était au pouvoir des impériaux, le siége de la république était à Piratinin.

Piratinin est certes un des plus beaux pays du monde, avec ses deux régions : région de plaines, région de montagnes.

La région des plaines est complétement tropi-

Digitized by Google

café; là, poussent la banane, la canne à sucre, l'oranger. Entre les tiges de ces plantes et de ces arbres rampent le serpent à sonnette, le serpent noir, le serpent corail; là, comme dans les jungles de l'Inde, bondissent le tigre, le jaguar et le puma, lion inoffensif, de la taille d'un gros chien du Saint-Bernard.

La région des montagnes est tempérée comme mon beau climat de Nice; là, on récolte la pêche, la poire, la prune, tous les fruits d'Europe; là, poussent ces magnifiques forêts dont aucune plume ne donnera jamais l'exacte description, avec leurs pins droits comme des mâts de navire, hauts de deux cents pieds, et dont cinq ou six hommes peuvent à peine embrasser la tige. A l'ombre de ces pins poussent les taquaros, roseaux gigantesques qui, pareils aux fougères du monde antédiluvien, arrivent à quatre-vingts pieds de haut, et qui à leur base atteignent à peine à la grosseur du corps d'un homme; là, poussent la *barba de pao*, littéralement la barbe des arbres, dont on se sert en guise de serviette, et ces lianes qui, par leurs multiples entrelacements, rendent les forêts inextricables; là, sont ces clairières nommées *campestres*, où poussent des villes tout entières : Lima da Serra, Vaccaria, Lages; — non-seulement trois villes, mais trois départements; —

Digitized by Google

population caucasienne, d'origine portugaise, et d'une hospitalité homérique.

Là, le voyageur n'a besoin de rien dire, de rien demander. Il entre dans la maison, va droit à la chambre des hôtes; les domestiques, sans être appelés, viennent, le déchaussent, lui lavent les pieds. Il reste le temps qu'il veut, s'en va quand il lui plaît, ne dit point adieu, ne remercie pas si c'est son bon plaisir, et malgré cet oubli, celui qui viendra après lui ne sera pas moins bien reçu que lui.

C'est la jeunesse de la nature, c'est le matin de l'humanité.

Digitized by Google

XVII

LA LAGUNE DE LOS PATOS

Arrivé à Piratinin, j'y fus admirablement reçu par le gouvernement de la république. Bento Gonzalès, — véritable chevalier errant du cycle de Charlemagne, frère par le cœur des Olivier et des Roland, vigoureux, agile, loyal comme eux, véritable centaure, maniant un cheval comme je ne l'ai vu manier qu'au général Netto,—modèle accompli du cavalier, — était absent et en marche, à la tête d'une brigade de cavalerie, pour combattre Sylva Tanaris, chef impérial, qui, ayant franchi le canal de San Gonzalès, infestait cette partie de la province Piratinine, siége alors du gouvernement républicain, et un petit village charmant par sa position alpestre, chef-lieu du département du même nom, et tout entouré d'une population belliqueuse, très-dévouée à la cause de la liberté.

En son absence, ce fut le ministre des finances, Almeida, qui me fit les honneurs de la ville.

Digitized by Google

Un mot sur Rio-Grande, que l'on pourrait croire, comme l'indique son nom, située sur le cours de quelque grande rivière, ou une grande rivière lui-même.

Rio-Grande, c'est la lagune de los Patos, — le lac des canards; — elle peut avoir une trentaine de lieues de long. A part quelques bas-fonds dont nous aurons à nous occuper plus tard, elle est profonde et peuplée de caïmans; elle est formée par cinq rivières qui viennent s'y jeter à son extrémité nord, et qui ont l'air de former les cinq doigts d'une main dont la paume est le bout de la lagune.

Il y a un endroit d'où l'on voit à la fois les cinq rivières, et qui s'appelle pour cette raison *Viamao*,— j'ai vu la main.

Viamao avait changé de nom, et s'appelait alors *Settembrina*, en commémoration de la république proclamée en septembre.

Me trouvant inoccupé à Piratinin, je demandai à passer dans la colonne d'opérations dirigée sur San Gonzalès, près du président. Ce fut là que je vis ce vaillant pour la première fois, et que je passai quelques jours dans son intimité. C'était véritablement l'enfant gâté de la nature; — elle lui avait donné tout ce qui fait le véritable héros.— Bento Gonzalès atteignait ses soixante ans lorsque je le connus.

Digitized by Google

Haut et svelte, il montait à cheval, je l'ai dit, avec une grâce et une facilité admirables. A cheval, on lui eût donné vingt-cinq ans.—Brave et heureux, il n'eût pas un instant, comme un chevalier de l'Arioste, hésité à combattre un géant, eût-il eu la taille de Polyphème et l'armure de Ferragus. — Il avait un des premiers poussé le cri de guerre, non pas dans un but de personnelle ambition, mais comme tout autre enfant de ce peuple belliqueux. Sa vie au camp était comme celle du dernier habitant des prairies : de la chair rôtie et de l'eau pure. —Le premier jour où nous nous vîmes, il m'invita à son frugal repas, et nous causâmes avec autant de familiarité que si nous eussions été compagnons d'enfance et égaux. Avec tant de dons naturels et acquis, Bento Gonzalès fut l'idole de ses concitoyens; et avec tant de dons, chose étrange, il fut presque toujours malheureux dans ses entreprises de guerre, ce qui m'a toujours fait croire que le hasard était pour beaucoup plus que le génie dans les événements de la guerre et la fortune des héros.

Je suivis la colonne jusqu'à Camodos, — passe du canal de San Gonzalès, qui relie la lagune de Los Patos à Merin. Sylva Tanaris s'y était précipitamment retiré en apprenant qu'une colonne de l'armée républicaine s'approchait.

Digitized by Google

N'ayant pu le rejoindre, le président revint en arrière. J'en fis naturellement autant que lui, et je repris à sa suite la route de Piratinin.

Vers ce temps, nous reçûmes la nouvelle de la bataille de Rio-Pardo, où l'armée impériale fut complétement battue par les républicains.

Digitized by Google

XVIII

ARMEMENT DES LANCIONS A CAMACUA

Je fus alors chargé de l'armement de deux lancions qui se trouvaient sur le Camacua, fleuve parallèle ou à peu près au canal de San Gonzalès, et qui comme lui débouche dans la lagune de los Patos.

J'avais réuni, tant des matelots venus de Montevideo que de ceux que je trouvai à Piratinin, une trentaine d'hommes de toute nation. Il va sans dire que, malheureusement pour lui, mon cher Louis Carniglia en était. J'avais en outre, comme nouvelle recrue, un Français colossal, Breton de naissance, que nous appelions Gros-Jean, et un autre nommé François, véritable flibustier, digne *frère de la côte.*

Nous arrivâmes à Camacua : là, nous trouvâmes un Américain, nommé John Griggs, qui d'une ferme de Bento Gonzalès, qu'il habitait, était en train de surveiller l'achèvement de deux sloops.

J'étais nommé chef de cette flotte encore en construction, avec le grade de *capitano tenente.*

Digitized by Google

C'était chose curieuse que cette construction, et qui faisait honneur à cette persistance américaine bien connue. On allait chercher le bois d'un côté et le fer de l'autre; deux ou trois charpentiers taillaient le bois, un mulâtre forgeait le fer. C'est ainsi que les deux sloops avaient été fabriqués, depuis les clous jusqu'aux cercles en fer des mâts.

Au bout de deux mois la flotte fut prête. On arma chaque bâtiment de deux petites pièces en bronze; quarante noirs ou mulâtres furent adjoints aux trente Européens, et portèrent le rôle des deux équipages au chiffre de soixante et dix hommes.

Les lancions pouvaient être de quinze à dix-huit tonneaux l'un, de douze à quinze tonneaux l'autre.

Je pris le commandement du plus fort, que nous baptisâmes le *Rio-Pardo*.

John Griggs reçut le commandement de l'autre, qui s'appela *le Républicain*.

Rossetti était resté à Piratinin, chargé de la rédaction du journal *le Peuple*.

Nous commencâmes, aussitôt la construction achevée, à courir la lagune de los Patos. Quelques jours s'écoulèrent à faire des prises insignifiantes.

Les impériaux avaient à opposer à nos deux sloops, de vingt-huit tonneaux à eux deux, trente navires de guerre et un bateau à vapeur.

Digitized by Google

Mais nous avions, nous, les bas fonds.

La lagune n'était navigable, pour de grands bâtiments, que dans une espèce de canal longeant le bord oriental de la lagune.

Du côté opposé, au contraire, le sol était coupé en pente, et nous-mêmes, malgré le peu d'eau que nous tirions, étions obligés de nous échouer plus de trente pas avant que d'arriver au bord.

Les bancs de sable s'avançaient dans la lagune à peu près comme les dents d'un peigne, seulement ces dents étaient très-écartées l'une de l'autre.

Lorsque nous étions obligés de nous échouer, et que le canon d'un bâtiment de guerre ou d'un bateau à vapeur nous incommodait, je criais :

— Allons, mes canards, à l'eau!

Et mes canards sautaient à l'eau, et à force de bras on soulevait le lancion et on le portait de l'autre côté du banc de sable.

Au milieu de tout cela, nous prîmes un bateau richement chargé, nous le conduisîmes sur la côté occidentale du lac, près de Camacua; et là nous le brûlâmes, après en avoir tiré tout ce qu'il fut possible d'en tirer.

C'était la première prise que nous faisions qui en valût la peine; elle réjouit fort notre petite marine. D'abord, chacun eut sa part du butin, et avec un

Digitized by Google

fonds de réserve je fis faire des uniformes à mes hommes. Les impériaux, qui nous avaient fort méprisés et ne manquaient jamais une occasion de se moquer de nous, commencèrent à comprendre notre importance dans la lagune, et employèrent de nombreux bâtimenls à protéger leur commerce. La vie que nous menions était active et pleine de dangers, à cause de la supériorité numérique de notre ennemi, mais en même temps attachante, pittoresque et en harmonie avec mon caractère. Nous n'étions pas seulement des marins, nous étions, au besoin, des cavaliers; nous trouvions au moment du danger autant et plus de chevaux qu'il ne nous en fallait, et nous pouvions former en deux heures un escadron peu élégant, mais terrible. Tout le long de la lagune se trouvaient des estancias que le voisinage de la guerre avait fait déserter par leurs propriétaires; nous y rencontrions des bestiaux de toute espèce, monture et nourriture; en outre, dans chacune de ces fermes il y avait des portions de terrain cultivées, où nous récoltions le froment en abondance, des patates douces, et souvent d'excellentes oranges, cette contrée produisant les meilleures de toute l'Amérique du Sud. La horde qui m'accompagnait, véritable troupe cosmopolite, était composée d'hommes de toutes

Digitized by Google

couleurs et de toutes nations. Je la traitais avec une bonté peut-être hors de saison avec de pareils hommes ; — mais il y a une chose que je puis affirmer, c'est que je n'eus jamais à me repentir de cette bonté, chacun obéissant à mon premier ordre, ne me mettant jamais dans la nécessité de me fatiguer ni de punir.

Digitized by Google

XIX

L'ESTANCIA DELLA BARBA

Sur la Camacua, où nous avions notre petit arsenal et d'où était sortie la flottille républicaine, habitaient, s'étendant sur une immense superficie, toutes les familles des frères de Bento Gonzalès, ainsi que des parents plus éloignés; des troupeaux sans nombre pâturaient dans ces magnifiques plaines que la guerre avait respectées, attendu qu'elles se trouvaient hors de la portée de sa main destructive.

Les productions agricoles y étaient amassées avec une abondance dont on ne peut avoir idée en Europe. J'ai déjà dit ailleurs que, dans aucun pays de la terre, on ne saurait rencontrer une hospitalité plus franche et plus cordiale; or, cette hospitalité, nous la trouvions dans ces maisons où existait pour nous la plus complète sympathie.

Les estancias dont, à cause de leur proximité du fleuve et grâce au bon accueil que nous étions sûrs d'y rencontrer, nous nous faisions plus particuliè-

Digitized by Google

ment les hôtes, étaient celles de dona Anna et de doña Antonia, sœurs du président. Elles étaient situées, la première sur les rives de la Camacua, l'autre sur celles de l'Arroyo-Grande. Je ne sais si c'était l'effet de mon imagination ou tout simplement un des priviléges de mes vingt-six ans, mais toute chose s'embellissait à mes yeux; et je puis affirmer qu'aucune époque de ma vie n'est plus présente à ma pensée et n'y est surtout présente avec plus de charme que cette période que je suis en train de raconter. La maison de doña Anna était tout particulièrement pour moi un véritable paradis; quoique n'étant plus jeune, cette charmante femme avait un caractère enjoué. Elle avait près d'elle toute une famille d'émigrés de Pelotas, ville de la province dont le chef était le docteur Paolo Ferreira; trois jeunes filles plus ravissantes les unes que les autres faisaient l'ornement de ce lieu de délices. L'une d'elles, Manoela, était la maîtresse absolue de mon âme; quoique sans espérance de la posséder jamais, je ne pouvais m'empêcher de l'aimer.

Elle était fiancée à un fils de Bento Gonzalès.

Cependant une occasion se présenta où, me trouvant en péril, j'eus lieu de reconnaître que je n'étais pas indifférent à la dame de mon cœur, et cette conscience que j'eus de sa sympathie suffit

Digitized by Google

pour me consoler de ce qu'elle ne pouvait être à moi. En général, les femmes de Rio-Grande sont fort belles; nos hommes s'étaient faits galamment leurs esclaves, mais tous, il faut le dire, n'avaient pas pour leurs idoles un culte aussi divin et aussi désintéressé que le mien pour Manoela. Aussi, toutes les fois qu'un vent contraire, une bourrasque, une expédition nous poussait vers l'Arroyo-Grande ou vers Camacua, c'était fête parmi nous; le petit bois de Firiva, qui indiquait l'entrée de l'un, ou la forêt d'orangers qui masquait l'embouchure de l'autre, étaient toujours salués par une triple salve de joyeux hourras qui indiquaient notre amoureux enthousiasme.

Or, un jour qu'après avoir tiré à terre nos embarcations nous étions à l'estancia de la Barba, appartenant à doña Antonia, sœur du président, devant un hangar qui servait à saler et à boucaner la viande, et que l'on appelle pour cette raison dans le pays *galpon da chargueada*, on vint nous avertir que le colonel Juan-Pietro de Abrecu, surnommé *Moringue*, c'est-à-dire la fouine, à cause de sa finesse, était débarqué à deux ou trois lieues de nous avec soixante et dix hommes de cavalerie et quatre-vingts d'infanterie.

La chose était d'autant plus probable que depuis

la prise de la felouque, que nous avions brûlée après nous être emparés de ce qu'elle portait de plus précieux, nous savions que Moringue avait fait serment de prendre une revanche.

Cette nouvelle me remplit de joie. Les hommes que commandait le colonel Moringue étaient des mercenaires allemands et autrichiens, auxquels je n'étais pas fâché de faire payer la dette que tout bon Italien a contractée avec leurs frères d'Europe.

Nous étions une soixantaine d'hommes en tout, mais je connaissais mes soixante hommes, et avec eux je me croyais capable de tenir tête non-seulement à cent cinquante mais à trois cents Autrichiens.

J'envoyai, en conséquence, des éclaireurs de tous côtés, en gardant avec moi une cinquantaine d'hommes.

Les dix ou douze hommes que j'avais envoyés en reconnaissance revinrent tous avec une réponse uniforme :

— Nous n'avons rien vu.

Il faisait un grand brouillard, et à l'aide de ce brouillard l'ennemi avait pu échapper à leurs recherches.

Je résolus de ne pas m'en rapporter absolument à l'intelligence de l'homme, mais d'interroger l'instinct des animaux.

Digitized by Google

Ordinairement, lorsque quelque expédition de ce genre s'accomplit, et que des hommes d'un autre pays viennent autour d'une estancia tendre quelque embuscade, les animaux, qui sentent l'étranger, donnent des signes d'inquiétude, auxquels ceux qui les interrogent ne se trompent jamais.

Les bestiaux, chassés par mes hommes, se répandirent tout autour de l'estancia, sans manifester qu'il se passât quelque chose d'inusité aux environs.

Dès lors, je crus n'avoir plus de surprise à craindre; j'ordonnai à mes hommes de déposer leurs fusils tout chargés, ainsi que leurs munitions, dans des râteliers que j'avais fait pratiquer dans le galpon, et je leur donnaï l'exemple de la sécurité en me mettant à déjeuner et en les invitant à en faire de même.

C'était, d'habitude, une invitation qu'ils acceptaient sans se faire prier.

Dieu merci! les vivres ne manquaient pas.

Le déjeuner fini, j'envoyai chacun à sa besogne.

Mes hommes travaillaient comme ils mangeaient, c'est-à-dire de tout cœur; ils ne se firent donc pas prier : les uns allèrent aux lancions qui étaient tirés sur le rivage et qu'on était en train de réparer; — les autres à la forge; — ceux-ci au bois, pour faire du charbon; — ceux-là à la pêche.

Digitized by Google

Je restai seul avec le maître cook, qui avait établi sa cuisine en plein air devant la porte du galpon, et qui surveillait la marmite ou écumait notre pot-au-feu.

Quant à moi, je savourais voluptueusement mon maté, sorte de thé du Paraguay, qui se prend dans une courge à l'aide d'un tuyau de verre ou de bois.

Je ne me doutais pas le moins du monde que le colonel la Fouine, qui était du pays, avait, par quelque ruse, dérouté la surveillance de mes hommes, donné confiance à nos animaux, et, avec ses cent cinquante Autrichiens, était couché à plat-ventre dans un bois, à cinq ou six cents pas de nous.

Tout à coup, à mon grand étonnement, j'entendis sonner la charge derrière moi.

Je me retournai. Infanterie et cavalerie chargeaient au galop, chaque cavalier ayant un homme derrière lui; ceux à qui les chevaux avaient manqué couraient à pied, accrochés aux crinières.

Je ne fis qu'un bond de mon banc dans le galpon; le cuisinier m'y suivit; mais l'ennemi était si près de nous, qu'au moment où je franchissais le seuil de la porte j'eus mon puncho percé d'un coup de lance.

J'ai dit que les fusils étaient disposés tout chargés au râtelier. Il y en avait soixante.

Digitized by Google

J'en saisis un, je le déchargeai ; puis un second, puis un troisième, et cela avec tant de rapidité, qu'on ne put croire que j'étais seul, et avec tant de bonheur, qu'il tomba trois hommes.

Un quatrième, un cinquième, un sixième coup succédèrent aux trois premiers; comme je tirais dans la masse, chaque coup portait.

Si cette masse avait eu l'idée de faire irruption dans le galpon, le corsaire et la course, tout était fini d'un seul coup ; mais le cuisinier s'étant joint à moi et ayant fait feu de son côté, le colonel la Fouine, si fin qu'il fût, s'y laissa prendre et crut que nous étions tous dans le galpon.

En conséquence, il se porta lui et ses hommes à à une centaine de pas du hangar et se mit à tirailler.

Ce fut ce qui me sauva.

Comme le cuisinier n'était pas un tireur bien expert, et que dans notre situation tout coup perdu était une faute, je lui ordonnai de se contenter de recharger les fusils déchargés et de me les passer.

J'étais sûr d'une chose, c'est que mes hommes ayant déjà soupçon que l'ennemi était débarqué, en entendant notre fusillade comprendraient tout et accourraient à mon secours.

Je ne me trompais pas. Mon brave Louis Carniglia

apparut le premier à travers le nuage de fumée qui s'étendait entre le galpon et la troupe ennemie, laquelle, de son côté, faisait un feu d'enfer.

Aussitôt après lui parurent Ignace Bilbao, brave Biscayen, et un non moins brave Italien, nommé Lorenzo. En un moment ils furent à mes côtés, et commencèrent à m'imiter de leur mieux; puis Édouard Mutru, Nacemento Raphaël et Procope; — ces deux derniers, l'un mulâtre, l'autre noir; — Francesco da Sylva, — je voudrais, au lieu de les écrire ici sur le papier, graver sur du bronze le nom de tous ces vaillants compagnons, qui, au nombre de treize, se réunirent à moi, et combattirent pendant cinq heures cent cinquante ennemis.

Ces ennemis s'étaient emparés de toutes les maisons, de toutes les baraques, de toutes les cassines qui nous environnaient, et de là faisaient sur nous un feu terrible. D'autres s'étaient hissés sur le toit, dont ils enlevaient la couverture, nous fusillant par les trous, et par les trous nous jetant des fascines allumées. Mais tandis que les uns éteignaient les fascines, les autres répondaient à la fusillade, et deux ou trois tombèrent morts au milieu de nous par les trous qu'eux-mêmes avaient faits.

De notre côté, avec nos baïonnettes nous avions pratiqué des meurtrières dans la muraille du gal-

Digitized by Google

pon, et nous faisions, à peu près à couvert, feu par là.

Vers les trois heures, le nègre Procope fit un coup heureux; il cassa le bras du colonel Moringue.

Aussitôt le colonel fit sonner la retraite et partit; il emportait ses blessés, mais laissait quinze morts.

De mon côté, sur treize hommes, j'en avais cinq tués roides et cinq blessés. Trois moururent de leurs blessures, de sorte que ce fut huit hommes que me coûta cette affaire, une des plus chaudes auxquelles j'aie pris part.

Ces combats étaient d'autant plus meurtriers pour nous que nous n'avions ni médecin, ni chirurgien. Les blessures légères se pansaient avec de l'eau fraîche, renouvelée aussi souvent que possible.

Quant aux blessures graves, c'était autre chose. En général, le blessé sentait lui-même son état; s'il n'espérait pas en revenir, il appelait son meilleur ami, lui indiquait ses courtes dispositions testamentaires, et le priait de l'achever d'un coup de fusil. L'ami examinait le blessé, puis, s'il était de son avis, on s'embrassait, on se serrait la main, et un coup de fusil ou de pistolet faisait le dénoûment du drame.

C'était triste, c'était barbare peut-être, mais que voulez-vous? il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Digitized by Google

Rossetti qui, par hasard, se trouvait à Camacua ainsi que le reste de nos compagnons, ne put, à son grand regret nous rejoindre. Les uns furent obligés, étant poursuivis et sans armes, de passer le fleuve à la nage ; les autres s'enfoncèrent dans la forêt ; un seul fut découvert et tué.

Ce combat si dangereux, et qui eut une si heureuse issue, donna une énorme confiance à nos hommes et aux habitants de cette côte, exposée depuis longtemps déjà aux excursions de cet ennemi aventureux et entreprenant.

Moringue fut, au reste, le meilleur chef d'expédition des impériaux. Il était particulièrement apte à ces sortes de surprises, et je dois dire qu'il avait conduit celle-là avec une finesse qui lui eût certes mérité le nom de fouine s'il ne l'eût pas déjà reçu. Né dans le pays, dont il avait, comme je l'ai dit, une connaissance parfaite, doué d'une astuce et d'une intrépidité à toute épreuve, il fit grand mal à la cause républicaine, et l'empire du Brésil lui doit, sans aucun doute, la meilleure part dans la soumission de cette courageuse province.

Nous, cependant, nous célébrâmes notre victoire. Doña Antonia nous donna une fête à son estancia, distante à peu près de douze milles du galpon où nous avions soutenu le combat.

Digitized by Google

Ce fut dans cette fête que je sus qu'une belle jeune fille, à l'annonce du danger que je courais, avait pâli et chaudement demandé des nouvelles de ma vie et de ma santé, — victoire plus douce à mon cœur que la victoire sanglante que j'avais remportée. O belle fille du continent américain ! j'étais fier et heureux de t'appartenir, de quelque manière que ce fût, même en pensée. Tu étais destinée, et tu dus appartenir à un autre, et le sort me réservait à moi, cette autre fleur du Brésil que je pleure aujourd'hui, et que je pleurerai toute ma vie. — Douce mère de mes fils ! je la connus, celle-là, non pas dans la victoire, mais dans l'adversité et dans le naufrage, et — bien plus que ma jeunesse, mon visage et mon mérite, — mes malheurs l'enchaînèrent à moi pour la vie.

Anita ! chère Anita !

Digitized by Google

XX

EXPÉDITION A SAINTE-CATHERINE

Peu de chose, rien même d'important, n'arriva plus sur la lagune de los Patos après cet événement.

Nous mîmes en construction deux nouveaux lancions. Les éléments premiers s'en trouvèrent dans notre prise précédente; quant à leur confection, ce fut non-seulement notre affaire, mais aussi celle des habitants du voisinage, qui nous y aidèrent valeureusement.

Les deux nouveaux bâtiments terminés et armés, nous fûmes appelés à nous joindre à l'armée républicaine, qui assiégeait alors Porto-Allegre, la capitale de la province. L'armée ne fit rien et nous non plus ne pûmes rien faire pendant tout le temps que nous passâmes sur cette partie du lac.

Ce siége était pourtant dirigé par Bento Manoel, auquel tout le monde accordait à bon droit un grand mérite comme soldat, comme général et

Digitized by Google

comme organisateur. Ce fut le même qui, depuis, trahit les républicains et passa aux impériaux.

On méditait l'expédition de Sainte-Catherine. Je fus appelé à en faire partie, et mis sous les ordres du général Canavarro.

Seulement il y avait une difficulté, c'est que nous ne pouvions pas sortir de la lagune, attendu que l'embouchure en était gardée par les impériaux.

En effet, sur la rive méridionale se trouvait la ville fortifiée de Rio-Grande du Sud, et sur la rive septentrionale San José du Nord, ville plus petite, mais fortifiée aussi. Or, ces deux places, ainsi que Porto-Allegre, se trouvaient encore au pouvoir des impériaux, et les faisaient maîtres de l'entrée et de la sortie du lac. Ils ne possédaient que ces trois points, il est vrai, mais c'était bien assez.

Cependant, avec des hommes comme ceux que je commandais, il n'y avait rien d'impossible.

Je proposai de laisser dans la lagune les deux plus petits lancions; leur chef serait un très-bon marin, nommé Zefferino d'Utra. Moi, avec les deux autres, ayant sous mes ordres Griggs et la partie la plus aventureuse de nos aventuriers, j'accompagnerais l'expédition, opérant par mer, tandis que le général Canavarro opérerait par terre.

Digitized by Google

C'était un fort beau plan, seulement il s'agissait de le mettre à exécution.

Je proposai de construire deux charrettes assez grandes et assez solides pour mettre sur chacune d'elles un lancion, et d'atteler à ces charrettes bœufs et chevaux, dans la quantité qu'il faudrait pour les traîner.

Ma proposition fut adoptée, et je fus chargé d'y donner suite.

Seulement, en y réfléchissant, j'y introduisis les modifications suivantes :

Je fis faire, par un habile charron nommé de Abreu, huit énormes roues d'une solidité à toute épreuve, avec des moyeux proportionnés au poids qu'elles devaient supporter.

A l'une des extrémités du lac,—celle qui est opposée à Rio-Grande du Sud, c'est-à-dire au nord-est,—il existe, au fond d'un ravin, un petit ruisseau qui coule de la lagune de los Patos dans le lac Tramandai, sur lequel il s'agissait de transporter nos deux lancions.

Je fis descendre dans ce ravin, en l'immergeant le plus possible, un de nos chars; puis, de même que nous faisions pour les transporter par-dessus les bancs de sable, nous soulevâmes le lancion, jusqu'à ce que sa quille reposât sur le double

Digitized by Google

essieu. Cent bœufs domestiques, attelés aux timons à l'aide de nos plus solides cordages, furent excités à la fois, et je vis, avec une satisfaction que je ne puis rendre, le plus grand de mes deux bâtiments se mettre en marche comme un colis ordinaire.

Le second char descendit à son tour, fut chargé comme le premier, et, comme le premier, s'ébranla heureusement.

Alors les habitants jouirent d'un spectacle curieux et inacoutumé, celui de deux bâtiments traversant en charrette, et traînés par deux cents bœufs, un espace de cinquante-quatre milles, c'est-à-dire dix-huit lieues, et cela sans la moindre difficulté, sans le plus petit accident.

Arrivés sur le bord du lac Tramandaï, les lancions furent remis à l'eau de la même manière qu'ils avaient été embarqués; là, on leur fit les petites réparations que nécessitait le voyage, mais qui étaient si peu de chose, qu'au bout de trois jours ils étaient aptes à la navigation.

Le lac Tramandaï est formé par des eaux courantes, prenant leur source sur le versant oriental de la chaîne des monts *do Espinasso;* il s'ouvre sur l'Atlantique, mais à si peu de profondeur, que dans les grandes marées seulement cette profondeur atteint quatre ou cinq pieds

Digitized by Google

Ajoutons à cela que sur cette côte, ouverte de toutes parts, presque jamais la mer n'est calme, mais qu'elle est, au contraire, la plupart du temps orageuse.

Le bruit des brisants qui bordent la côte, et que les marins appellent *des chevaux*, à cause de l'écume qu'ils font voler autour d'eux, s'entend à plusieurs milles à l'intérieur, et souvent est pris pour le mugissement du tonnerre.

Digitized by Google

XXI

DÉPART ET NAUFRAGE

Prêts à partir enfin, nous attendîmes l'heure de la marée haute, et nous nous aventurâmes à sortir vers quatre heures de l'après-midi.

Dans cette circonstance, nous eûmes fort à nous louer de la longue habitude que nous avions de naviguer au milieu des brisants; et malgré cette pratique, je ne saurais dire aujourd'hui par quelle audacieuse plutôt qu'habile manœuvre nous parvînmes à mettre nos deux bâtiments dehors, quoique nous eussions, comme je viens de le dire, choisi l'heure où la marée était pleine; la profondeur nous manquant partout, ce fut à la nuit tombante seulement que nos efforts aboutirent et que nous jetâmes l'ancre dans l'Océan, au-delà de ces brisants furieux, dont la rage semblait s'augmenter de voir que nous leur échappions.

Notons ici que jamais, avant les nôtres, aucun bâtiment n'était sorti du lac de Tramandaï.

Vers les huit heures du soir, nous levâmes l'ancre et nous nous mîmes en route.

Digitized by Google

Le lendemain, à trois heures du soir, nous étions naufragés à l'embouchure de l'Aseringua, fleuve qui prend sa source dans la Sierra do Espinasso, et qui se jette à la mer dans la province de Sainte-Catherine, entre les Tours et Santa Maura.

Sur trente hommes d'équipage, seize étaient noyés.

Disons comment cette terrible catastrophe s'accomplit.

Dès le soir, et dès le moment de notre départ, le vent du midi menaçait déjà, amassant les nuages et soufflant avec violence. Nous courûmes parallèlement à la côte ; le *Rio-Pardo* ayant, comme je l'ai dit, une trentaine d'hommes à bord, une pièce de douze sur pivot, une quantité de coffres, une multitude d'objets de toute espèce, tout cela par précaution, ne sachant pas combien de temps nous garderions la mer, quel rivage nous toucherions et quelles seraient les conditions dans lesquelles nous toucherions ce rivage au moment où nous nous dirigions vers un pays ennemi.

Le navire se trouvait donc surchargé ; aussi, souvent était-il entièrement couvert par les vagues, qui, de minute en minute, croissaient avec le vent et quelquefois menaçaient de l'engloutir. Je décidai donc de m'approcher de la côte, et si, la chose était possible, de prendre terre sur la partie de la plage

Digitized by Google

qui nous paraîtrait accessible; mais la mer, qui allait grossissant toujours, ne nous laissa pas choisir la position qui nous convenait; nous fûmes coiffés par une vague terrible, qui nous renversa complétement sur le côté.

Je me trouvais, en ce moment, au plus haut du mât de trinquette, d'où j'espérais découvrir un passage à travers les brisants; le lancion chavira sur tribord, et je fus lancé à une trentaine de pieds de distance.

Quoique je fusse dans une dangereuse position, la confiance que j'avais dans mes forces comme nageur fit que je ne pensai pas un instant à la mort; mais ayant avec moi quelques compagnons qui n'étaient point marins et que j'avais vus un instant auparavant couchés sur le pont et brisés par le mal de mer, — au lieu de nager vers la côte, je m'occupai à réunir une partie des objets qui, par leur légèreté, promettaient de demeurer à la surface de l'eau, et je les poussai vers le bâtiment, criant à mes hommes de se jeter d'eux-mêmes à la mer, de saisir quelque épave, et de tâcher de gagner la côte, qui était bien à un mille de nous. Le bâtiment avait été chaviré, mais la mâture le maintenait avec son flanc de bâbord hors de l'eau.

Le premier que je vis était resté accroché aux haubans; c'était Édouard Mutru, un de mes meil-

Digitized by Google

leurs amis; je poussai vers lui une portion d'écoutille, lui recommandant de ne pas l'abandonner.

Celui-là en voie de salut, je jetai les yeux sur le bâtiment.

La première chose que je vis, ou plutôt la seule chose que je vis, fut mon cher et courageux Louis Carniglia; il se trouvait au gouvernail au moment de la catastrophe, et il était resté accroché au bâtiment, à la partie de poupe vers le jardin du vent; par malheur, il était en ce moment vêtu d'une jaquette d'énorme drap, qu'il n'avait pas eu le temps d'ôter, et qui lui serrait tellement les bras qu'il lui était impossible de nager tant qu'il serait emprisonné par elle. — Il me le cria, voyant que je me dirigeais vers lui.

— Tâche de tenir bon, lui répondis-je, je vais à ton secours.

Et en effet, remontant sur le bâtiment comme eût pu faire un chat, j'arrivai jusqu'à lui; je m'accrochai alors d'une main à une saillie, et de l'autre prenant dans ma poche un petit couteau qui malheureusement coupait assez mal, je me mis à fendre le collet et le dos de la jaquette; encore un effort, et j'arrivais à délivrer le pauvre Carniglia de cet empêchement, lorsqu'un coup de mer terrible nous enveloppant, mit en pièces le bâtiment et jeta à la mer

Digitized by Google

tout ce qui restait d'hommes à bord; — Carniglia fut précipité comme les autres, et ne reparut plus.

Quant à moi, lancé au fond de la mer comme un projectile, je remontai à la surface de l'eau tout étourdi, mais, au milieu de mon étourdissement, n'ayant qu'une idée : — porter secours à mon cher Luigi. Je nageai donc autour de la carcasse du bâtiment, l'appelant à grands cris, au milieu des sifflements de la tempête et du grondement de l'orage, mais il ne me répondit pas; il était englouti pour toujours, ce bon compagnon, qui m'avait sauvé la vie à la Plata, et à qui, malgré tous mes efforts, je n'avais pu rendre la pareille!

Au moment où j'abandonnais l'espoir de porter secours à Carniglia, je rejetai les yeux autour de moi. Ce fut une grâce de Dieu, sans doute, mais dans ce moment d'agonie pour tout le monde, je n'eus pas un instant de doute pour mon propre salut, de sorte que je pus m'occuper du salut des autres.

Alors, mes compagnons m'apparurent épars et nageant vers la plage, séparés les uns des autres, selon leur habileté ou selon leur force. Je les joignis en un instant, et leur jetant un cri d'encouragement, je les dépassai, et me trouvai un des premiers, sinon le premier à travers les brisants, coupant des vagues énormes, hautes comme des montagnes.

Digitized by Google

J'atteignis le bord. Ma douleur de la perte de mon pauvre Carniglia, en me laissant indifférent sur mon propre sort, me donnait une force invincible.

A peine eus-je pris pied, que je me retournai, mu par un dernier espoir.

Peut-être allais-je revoir Luigi.

J'interrogeai, les unes après les autres, ces figures effarées, recouvertes à tout moment par les vagues, mais Carniglia était bien englouti; les abîmes de l'Océan ne me l'avaient pas rendu.

Alors, je revis Édouard Mutru, celui qui, après Carniglia, m'était le plus cher, celui auquel j'avais poussé un fragment d'écoutille, en lui recommandant de s'y cramponner de toutes ses forces. Sans doute, la violence de la mer lui avait arraché l'épave des mains. Il nageait encore, mais épuisé, et indiquant par la convulsion de ses mouvements l'extrémité où il était réduit. J'ai dit combien je l'aimais; c'était le second frère de mon cœur, que j'allais perdre dans la journée. Je ne voulus pas devenir en un instant veuf de tout ce que j'aimais au monde. Je poussai à la mer le fragment de navire qui m'avait servi à moi-même pour m'aider à gagner le rivage, et je m'élançai au milieu des vagues, retournant avec une profonde indifférence chercher le péril auquel je venais d'échapper. Au bout d'une minute, je n'é-

Digitized by Google

tais plus qu'à quelques brasses d'Edouard; je lui criai :

— Tiens ferme ! courage... me voilà ! Je t'apporte la vie.

Vaine espérance, efforts inutiles; au moment où je poussais vers lui l'épave protectrice, il s'enfonça et disparut.

Je jetai un cri, je lâchai mon soutien, je plongeai. Puis, ne le trouvant pas, je pensai qu'il était peut-être revenu à la surface de l'eau. J'y revins ; rien ! Je replongeai de nouveau, de nouveau je remontai. Je poussai les mêmes cris de désespoir que pour Carniglia ; comme pour Carniglia tout fut inutile ; il était englouti, lui aussi, dans les profondeurs de cet Océan, qu'il n'avait pas craint de traverser pour venir me rejoindre, et pour servir la cause des peuples.

Encore un martyr de la liberté italienne, qui n'aura pas sa tombe, qui n'aura pas sa croix !

Les cadavres des seize noyés que nous comptâmes dans ce désastre, fidèles compagnons jusque-là de mes aventures, engloutis dans la mer, furent roulés par les vagues, emportés par les courants, à plus de trente milles de distance vers le nord. Je cherchai alors, parmi les quatorze qui avaient survécu, et qui tous en ce moment avaient gagné le rivage, un visage ami, une figure italienne.

Digitized by Google

Pas une !

Les six Italiens qui m'accompagnaient étaient morts : Carniglia, Mutru, Staderini, Navone, Giovanni... Je ne me rappelle pas le nom du sixième.

Je demande pardon à la patrie de l'avoir oublié ; je sais bien que j'écris ceci à douze ans de distance ; je sais bien que, depuis ce temps-là, bien des événements autrement terribles que celui que je viens de raconter ont passé dans ma vie ; je sais bien que j'ai vu tomber une nation, que j'ai essayé vainement de défendre une ville ; je sais bien que, poursuivi, exilé, traqué comme une bête fauve, j'ai déposé dans la tombe la femme qui était devenue le cœur de mon cœur ; je sais bien qu'à peine la fosse comblée, j'ai été obligé de la fuir comme ces damnés de Dante, qui marchent devant eux, mais dont la tête tordue regarde en arrière ; je sais bien que je n'ai plus d'asile ; que de la pointe extrême de l'Afrique, je regarde cette Europe qui me repousse comme un bandit, moi, qui n'ai jamais eu qu'une pensée, qu'un amour, qu'un désespoir : la patrie. Je sais bien tout cela, mais il n'en est pas moins vrai que je devrais me rappeler ce nom.

Hélas ! je ne me le rappelle pas !

Tanger, mars-avril 1859.

G. G.


Digitized by Google

XXII

JEAN GRIGS

Chose étrange, c'étaient, à part moi, les bons, les forts nageurs qui avaient disparu ; sans doute, se confiant dans leur habileté, avait-ils négligé de s'emparer des débris flottants, et avaient-ils espéré se soutenir sur l'eau sans ce secours, tandis qu'au contraire, parmi ceux que je retrouvais sains et saufs autour de moi, étaient quelques jeunes Américains que j'avais vus embarrassés pour traverser un bras de rivière de dix pieds de large.

Cela me paraissait incroyable, et cependant c'était la vérité.

Le monde me semblait un désert.

Je m'assis sur la plage, je laissai tomber ma tête dans mes mains, et je crois que je pleurai.

Au milieu de mon atonie une plainte pénétra jusqu'à moi.

Je me rappelai alors que, quoique ces hommes me fussent inconnus, presque étrangers, — puisque j'étais leur chef dans le combat ou le naufrage, — je devais être leur père dans la détresse.

Digitized by Google

Je relevai la tête.

— Qu'y a-t-il, demandai-je, et qui se plaint?

Deux ou trois bouches grelottantes répondirent :

— J'ai froid.

Alors, moi qui n'y avais point pensé jusque-là, je sentis aussi que j'avais froid.

Je me levai, je me secouai, quelques-uns de mes compagnons étaient déjà engourdis et assis ou couchés pour ne plus se relever.

Je les tirai par le bras.

Trois ou quatre étaient dans cette période de torpeur qui fait préférer la langueur de la mort à la souffrance du mouvement.

J'appelai à mon aide les plus vigoureux, je forçai ceux qui étaient engourdis à se lever, j'en pris un par la main, je dis à ceux qui n'avaient pas encore perdu leurs forces d'en faire autant, et je leur criai :

— Courons !

En même temps, je donnai l'exemple.

Ce fut d'abord une difficulté, je dirai plus, une douleur très-grande que d'être obligés de faire jouer nos articulations roidies ; mais peu à peu nos membres retrouvèrent leur élasticité.

Nous nous livrâmes pendant une heure à peu près à cet exercice ; au bout d'une heure, notre sang réchauffé avait repris sa circulation dans nos veines.

Digitized by Google

Nous nous étions livrés à cette gymnastique près du fleuve l'Aserigua, qui court parallèlement à la mer pour s'y jeter à un demi-mille de distance de l'endroit où nous étions ; nous remontâmes la rive droite du fleuve, et à quatre milles environ de notre point de départ, nous trouvâmes une estancia, et dans cette estancia l'hospitalité qui demeure éternellement assise à la porte d'une maison américaine.

Notre second bâtiment, commandé par Griggs, et nommé *le Seival*, quoique à peine plus grand que le *Rio-Pardo*, mais de construction différente, put lutter contre la tempête, la braver, et poursuivre victorieusement son chemin.

Il faut dire aussi que Griggs était un excellent marin.

J'écris au jour le jour, obligé de quitter demain peut-être l'asile où je me repose aujourd'hui, — je ne sais pas si j'aurai plus tard le temps de dire de cet excellent et valeureux jeune homme tout le bien que j'en pense; je vais donc, puisque son nom se trouve sous ma plume, payer le tribut que je dois à sa mémoire.

Pauvre Griggs ! j'ai à peine dit un mot de lui, et cependant où ai-je rencontré jamais un homme d'un plus admirable courage et d'un plus charmant

caractère? — Né d'une riche famille, il était venu offrir son or, son génie et son sang à la république naissante, et il lui a donné tout ce qu'il lui avait offert. — Un jour arriva une lettre de ses parents de l'Amérique du Nord l'invitant à venir recueillir un colossal héritage; mais il avait déjà recueilli le plus bel héritage qui soit réservé à l'homme de conviction et de foi, — la palme du martyre, — il était mort pour un peuple infortuné, mais généreux et vaillant. Et moi qui ai vu tant de glorieuses morts, j'avais vu le corps de mon pauvre ami séparé en deux comme le tronc d'un chêne par la hache du bûcheron; le buste était resté debout sur le pont de *la Cassapara,* avec son visage intrépide, encore empourpré de la flamme du combat, mais les membres fracassés et détachés du corps étaient épars autour de lui; un coup de canon chargé à mitraille l'avait frappé à vingt pas, et il se présenta à moi mutilé ainsi, le jour où moi et un compagnon, mettant le feu à la flottille, par ordre du général Canavarro, je montai sur le navire de Griggs, qui venait d'être littéralement foudroyé par l'escadre ennemie.

O liberté! liberté! quelle reine de la terre peut se vanter d'avoir à sa suite le cortége de héros que tu as au ciel!

Digitized by Google

XXIII

SAINTE CATHERINE.

La partie de la province de Sainte-Catherine, où nous naufrageâmes, s'était heureusement soulevée contre l'empereur à la nouvelle de l'approche des forces républicaines; au lieu de trouver des ennemis, nous trouvâmes donc des alliés; au lieu d'être combattus, nous fûmes fêtés; nous eûmes donc à l'intant même à notre disposition tous les moyens de transport que pouvaient nous offrir les pauvres habitants à qui nous avions demandé l'hospitalité.

Le capitaine Baldonino me fit présenter son cheval, et nous nous mîmes immédiatement en marche pour rejoindre l'avant-garde du général Canavarro, commandée par le colonel Texeira, qui se portait aussi rapidement que possible sur la lagune de Sainte-Catherine, dans l'espérance de la surprendre [1].

Je dois avouer que nous n'eûmes pas grand mal

1. Cette province de Sainte-Catherine est celle qui fut donnée en dot par l'empereur du Brésil à sa sœur, lorsqu'elle épousa le prince de Joinville.

Digitized by Google

à nous emparer de la petite ville qui commande la lagune, et qui lui a emprunté son nom. La garnison battit précipitamment en retraite, et trois petits navires de guerre se rendirent après un faible combat ; je passai avec mes naufragés à bord de la goëlette *Itaparika*, armée de sept pièces de canon.

Pendant les premiers jours de cette occupation, la fortune semblait avoir fait un pacte avec les républicains : ne croyant point à une invasion si subite, dont ils n'avaient que de vagues nouvelles, les impériaux avaient ordonné de fournir la lagune d'armes, de munitions et de soldats ; or, armes, munitions, soldats, arrivèrent quand nous étions déjà maîtres de la ville, et, par conséquent, tombèrent dans nos mains, sans aucune peine de notre part ; quant aux habitants, ils nous accueillirent comme des frères et comme des libérateurs, titre que nous ne sûmes point justifier pendant notre séjour au milieu de cette population amie.

Canavarro établit son quartier général dans la ville de la lagune, baptisée par les républicains Giuliana, parce qu'ils y étaient entrés pendant le mois de juillet. Il promit l'érection d'un gouvernement provincial, duquel fut premier président un prêtre vénérable et qui exerçait un grand prestige sur tout ce peuple ; Rossetti, avec le titre de secrétaire du

Digitized by Google

gouvernement, en fut véritablement l'âme; il est vrai que Rossetti était taillé pour tous les emplois.

Tout marchait donc à merveille : le colonel Texeira, avec sa brave colonne d'avant-garde, avait poursuivi les ennemis jusqu'à les forcer de s'enfermer dans la capitale de la province, et s'était emparé de la majeure partie du pays; de tous les côtés, nous étions reçus à bras ouverts, et nous recueillions bon nombre de déserteurs impériaux.

De magnifiques projets étaient faits par le général Canavarro, loyal soldat s'il en fut : rude en apparence, excellent au fond, il avait l'habitude de de dire que de cette lagune de Sainte-Catherine, sortirait l'hydre qui dévorerait l'empire, et peut-être eût-il dit vrai, si l'on eût pourvu à cette expédition avec plus de jugement et de prévoyance; mais nos orgueilleuses façons vis-à-vis des habitants et l'insuffisance des moyens, firent perdre le fruit de cette brillante campagne.

Digitized by Google

XXIV

UNE FEMME

Je n'avais jamais songé au mariage, et je me regardais comme parfaitement incapable de faire un mari, vu ma trop grande indépendance de caractère et mon irrésistible vocation pour la vie d'aventures; — avoir une femme et des enfants me paraissait une chose souverainement impossible à l'homme qui a consacré sa vie à un principe dont le succès, si complet qu'il soit, ne doit jamais lui laisser la quiétude nécessaire à un père de famille. Le destin en avait décidé autrement : après la mort de Luigi, d'Édouard et de mes autres compagnons, je me trouvais dans un isolement complet, et il me semblait être seul au monde.

Il ne m'était pas resté un seul de ces amis, dont le cœur a besoin comme la vie d'aliment. — Ceux qui avaient survécu, je l'ai déjà dit, m'étaient étrangers; sans doute c'étaient des âmes vaillantes et de bons cœurs; mais je les connaissais depuis trop peu de temps pour être en intimité avec aucun d'eux. Dans ce vide immense qu'avait fait autour de moi la terrible catastrophe, je sentais le besoin d'une âme qui m'aimât; sans cette âme, l'existence m'était insup-

Digitized by Google

portable, presque impossible. — J'avais bien retrouvé Rossetti, — c'est-à-dire un frère ; mais Rossetti, retenu par les devoirs de sa charge, ne pouvait vivre avec moi, et à peine le voyais-je une fois par semaine. J'avais donc besoin, comme je l'ai dit, de quelqu'un qui m'aimât, qui m'aimât sans retard. Or, l'amitié est le fruit du temps : il lui faut des années pour mûrir, tandis que l'amour, c'est l'éclair, fils de l'orage parfois. Mais qu'importe, je suis de ceux qui préfèrent les orages, quels qu'ils soient, aux calmes de la vie, aux bonaces du cœur.

C'était donc une femme qu'il me fallait; une femme seule pouvait me guérir ; une femme, c'est-à-dire l'unique refuge, le seul ange consolateur, l'étoile de la tempête; une femme, c'est la divinité qu'on n'implore jamais en vain quand on l'implore avec le cœur et surtout quand on l'implore dans l'infortune.

C'était avec cette incessante pensée que de ma cabine de *l'Itaparika* je tournai mon regard vers la terre. — Le morne de la Barra était voisin, et de mon bord je découvrais de belles jeunes filles, occupées à divers ouvrages domestiques. — Une d'elles m'attirait préférablement aux autres. — On m'ordonna de débarquer, et aussitôt je me dirigeai vers la maison sur laquelle depuis si longtemps se fixait

Digitized by Google

mon regard; mon cœur battait, mais il renfermait, si agité qu'il fût, une de ces résolutions qui ne faiblissent pas. — Un homme m'invita à entrer, — je fusse entré quand même il me l'eût défendu; — j'avais vu cet homme une fois. Je vis la jeune fille et lui dis : « Vierge, tu seras à moi! » J'avais par ces paroles créé un lien que la mort seule pouvait rompre. — J'avais rencontré un trésor défendu, mais un trésor d'un tel prix!... S'il y eut une faute commise, la faute fut à moi tout entière. — Ce fut une faute si, en se joignant, deux cœurs déchiraient l'âme d'un innocent.

Mais elle est morte, et lui est vengé. — Où ai-je connu la grandeur de la faute? — Là, aux bouches de l'Éridan, le jour où espérant la disputer à la mort, je serrais convulsivement son pouls pour en compter les derniers battements, j'absorbais son haleine fugitive, je recueillais avec mes lèvres son souffle haletant, je baisais, hélas! des lèvres mourantes, hélas! j'étreignais un cadavre, et je pleurais les larmes du désespoir[1].

1. Cet endroit est à dessein couvert d'un voile d'obscurité, car, lorsque après l'avoir lu, je retournai vers Garibaldi en lui disant :

— Lisez cela, cher ami; la chose ne me paraît pas claire.

Il lut, en effet; puis, après un instant :

— Il faut que cela reste ainsi, me dit-il avec un soupir. — Deux jours après il m'envoya un cahier intitulé *Anita Garibaldi.*

XXV

LA COURSE

Le général avait décidé que je sortirais avec trois bâtiments armés pour attaquer les bannières impériales croisant sur la côte du Brésil. Je me préparai à cette rude mission, en réunissant tous les éléments nécessaires à mon armement. — Mes trois bâtiments étaient *le Rio-Pardo*, commandé par moi, — *la Cassapara*, commandée par Griggs, — toutes deux goëlettes, — et *le Seival*, commandé par l'Italien Lorenzo. L'embouchure de la lagune était bloquée par les bâtiments de guerre impériaux ; — mais nous sortîmes de nuit et sans être inquiétés. — Anita, désormais la compagne de toute ma vie, et par conséquent de tous mes dangers, avait absolument voulu s'embarquer avec moi.

Arrivés à la hauteur de Santos, nous rencontrâmes une corvette impériale, qui nous donna inutilement la chasse pendant deux jours. — Dans le second jour, nous nous approchâmes de l'île *do Abrigo*, où nous prîmes deux sumaques chargées de riz. — Nous poursuivîmes la croisière et fîmes quelques

Digitized by Google

autres prises. Huit jours après notre départ, je mis le cap sur la lagune.

Je ne sais pourquoi, j'avais un sinistre pressentiment de ce qui s'y passait,— attendu qu'avant notre départ déjà un certain mécontentement se manifestait contre nous. J'étais prévenu, en outre, de l'approche d'un corps considérable de troupes, commandé par le général Andréa, à qui la pacification *del Para* avait donné une grande réputation.

A la hauteur de l'île Sainte-Catherine, et comme nous revenions, nous rencontrâmes une patache de guerre brésilienne. Nous étions avec *le Rio-Pardo* et *le Seival*.— Depuis plusieurs jours, *la Cassapara*, pendant une nuit obscure, s'était séparée de nous. Nous la découvrîmes à notre proue, et il n'y avait pas moyen de l'éviter.—Nous marchâmes donc sur elle et l'attaquâmes résolûment.—Nous commençâmes le feu et l'ennemi répondit; mais le combat eut un médiocre résultat à cause de la grosse mer. — Son issue fut la perte de quelques-unes de nos prises, — leurs commandants, effrayés par la supériorité de l'ennemi, ayant amené leurs pavillons.

D'autres donnèrent à la côte voisine.

Une seule de nos prises fut sauvée; elle était commandée par Ignazio Bilbao, notre brave Biscayen, qui aborda avec elle dans le port d'Imbituba, alors

Digitized by Google

en notre pouvoir. *Le Seival*, ayant eu son canon démonté et faisant eau, prit la même route; je fus donc obligé de faire comme eux à mon tour, trop faible que j'étais pour tenir seul la mer.

Nous entrâmes dans Imbituba, poussés par le vent du nord-est; avec un pareil vent, il nous était impossible de rentrer dans la lagune, et certainement, les bâtiments impériaux stationnés à Sainte-Catherine, informés par *l'Andurinka*, bâtiment de guerre auquel nous avions eu affaire, allaient venir nous attaquer; il fallut donc nous préparer à combattre. Le canon démonté du *Seival* fut hissé sur un promontoire qui formait la baie du côté du levant; et sur ce promontoire, nous construisîmes une batterie gabionnée.

En effet, à peine le jour du lendemain se leva-t-il, que nous aperçûmes trois bâtiments se dirigeant sur nous. *Le Rio-Pardo* fut embossé au fond de la baie, et commença un combat fort inégal, les Impériaux étant incomparablement plus forts que nous.

J'avais voulu descendre Anita à terre, mais elle s'y était refusée, et comme au fond du cœur j'admirais son courage et en étais fier, je ne fis rien dans cette circonstance, comme dans les autres, les premières prières repoussées, pour forcer sa volonté.

L'ennemi, favorisé dans sa manœuvre par le vent

Digitized by Google

qui croissait, se maintenait à la voile, courant de petites bordées, et nous canonnant avec fureur. Il pouvait de cette façon, ouvrir à sa volonté tous les angles de diversion de son feu et le dirigeait tout entier sur notre goëlette. Cependant, nous combattions de notre côté avec la plus obstinée résolution; et, comme nous attaquions de si près que l'on pouvait se servir des carabines, le feu, de part et d'autre, était des plus meurtriers; en raison de notre faiblesse numérique, les pertes étaient plus grandes chez nous que chez les impériaux, et déjà notre pont était couvert de cadavres et de mutilés; mais, bien que le flanc de notre bâtiment fût criblé de boulets, bien que notre mâture eût subi de grandes avaries, nous étions résolus de ne pas céder, et de nous faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de nous rendre. Il est vrai que nous étions maintenus dans cette généreuse résolution par la vue de l'amazone brésilienne que nous avions à bord. Non-seulement Anita, comme je l'ai dit, n'avait pas voulu débarquer, mais encore, la carabine à la main, elle prenait part au combat; nous étions, il faut l'avouer, vaillamment soutenus par le brave Manoel Rodriguez, commandant de notre batterie de terre, et tant que dura l'engagement, ses coups furent habilement et vigoureusement dirigés.

Digitized by Google

L'ennemi était très-acharné, surtout contre la goëlette. Plusieurs fois, pendant le combat, il la serra de si près, que je crus qu'il nous voulait aborder. Il eût été le bienvenu. Nous étions préparés à tout.

Enfin, après cinq heures d'une lutte opiniâtre, l'ennemi, à notre grand étonnement, se mit en retraite; nous sûmes depuis que c'était à cause de la mort du commandant de la *Belle-Américaine*, qui avait été tué roide, — mort qui avait mis fin au combat.

J'eus, pendant ce combat, une des plus vives et des plus cruelles émotions de ma vie. Pendant que Anita, sur le pont de la goëlette, encourageait nos hommes, le sabre à la main, un boulet de canon la renversa avec deux d'entre eux. Je bondis vers elle, croyant ne plus trouver qu'un cadavre; mais elle se releva saine et sauve; les deux hommes étaient tués. Je la suppliai alors de descendre dans l'entre-pont.

— Oui, j'y vais descendre, en effet, dit-elle, mais pour en faire sortir les poltrons qui s'y sont cachés.

Elle y descendit, en effet, et en ressortit bientôt, poussant devant elle deux ou trois matelots, tout honteux d'être moins braves qu'une femme.

Nous employâmes le reste du jour à ensevelir les morts et à réparer les dommages causés à notre

Digitized by Google

goëlette par le feu ennemi, et ces dommages n'étaient pas minces. Le lendemain, les impériaux ne reparaissant pas, et se préparant sans doute à quelque nouvelle attaque contre nous, nous embarquâmes notre canon, nous levâmes l'ancre vers la nuit, et nous nous dirigeâmes de nouveau vers la lagune.

Lorsque l'ennemi s'aperçut de notre départ, nous étions déjà loin ; il se mit néanmoins à notre poursuite, mais ce ne fut que dans la journée du lendemain qu'il put nous envoyer quelques coups de canon qui restèrent sans effet ; de sorte que nous rentrâmes sans autre accident dans la lagune, où nous fûmes fêtés par les nôtres, qui s'émerveillaient que nous eussions pu échapper à un ennemi si supérieur en nombre.

Digitized by Google

XXVI.

LAC D'IMERUI

D'autres événements nous attendaient à la lagune.

Comme les ennemis continuaient de s'avancer contre nous par terre en nombre tellement supérieur qu'il n'y avait pas chance de leur résister, et que, d'un autre côté, nos maladresses et nos brutalités nous avaient aliéné les habitants de la province Sainte-Catherine, tout prêts à se révolter et à se réunir aux impériaux, et que déjà même s'était révoltée la population de la ville d'Imirui, située à l'extrémité du lac, je reçus du général Canavarro l'ordre de châtier ce malheureux pays par le fer et par le feu : force me fut d'obéir au commandement.

Les habitants et la garnison avaient fait des préparatifs de défense du côté de la mer; je débarquai donc à trois milles de distance, et les assaillis au moment où ils s'y attendaient le moins, du côté de la montagne; surprise et battue, la garnison fut

Digitized by Google

mise en fuite, et nous nous trouvâmes maîtres d'Imirui.

Je désire pour moi, comme pour toute créature qui n'a pas cessé d'être homme, ne jamais recevoir un ordre pareil à celui que j'avais reçu, et qui était tellement positif, qu'il n'y avait pas pour moi moyen de m'en écarter. Quoiqu'il existe de longues et prolixes relations de faits pareils, je crois qu'il est impossible que la plus terrible relation approche de la réalité. Dieu me regarde en pitié et me pardonne, mais je n'ai jamais eu dans ma vie journée qui laissât en mon âme un aussi amer souvenir que celle-là : nul ne se fera une idée, en laissant le pillage libre, de la fatigue que j'eus à subir pour empêcher la violence contre les personnes, et pour circonscrire la destruction dans la limite des choses inanimées, et cependant j'y parvins, je crois, au delà de mes espérances; mais relativement aux biens, il me fut impossible d'éviter le désordre. Rien n'y put, ni l'autorité du commandement, ni les punitions, ni même les coups. J'en arrivai jusqu'à la menace du retour de l'ennemi. Je répandis le bruit qu'ayant reçu des renforts, il revenait contre nous, tout fut inutile; et si l'ennemi était revenu, en effet, nous trouvant ainsi débandés, il eût fait littéralement de nous une boucherie. Par

Digitized by Google

malheur, la ville, quoique petite, renfermait quantité de magasins pleins de vins et de liqueurs alcooliques, de sorte qu'à part moi, qui ne bois jamais que de l'eau, et quelques officiers que je parvins à garder sous ma main, l'ivresse fut à peu près générale. Ajoutez à cela que mes hommes étaient pour la majeure partie des gens que je connaissais à peine, nouvelles recrues, indisciplinées par conséquent. Cinquante hommes bien déterminés, venant nous attaquer à l'improviste, eussent bien certainement eu raison de nous. Enfin, à force de menaces et d'efforts, je parvins à rembarquer ces bêtes sauvages déchaînées.

On porta à bord du bâtiment quelques vivres et quelques effets sauvés du pillage, et destinés à la division, et l'on revint à la lagune.

Pendant ce temps, l'avant-garde commandée par le colonel Texeira, se retirait devant l'ennemi, qui s'avançait rapide et nombreux.

Lorsque nous revînmes à la lagune, on commençait à faire passer les bagages sur la rive droite, et bientôt les troupes durent suivre les bagages.

Digitized by Google

XXVII

NOUVEAUX COMBATS

J'eus fort à faire pendant la journée où s'opéra le passage de la division sur la rive méridionale, car si l'armée était peu nombreuse, les bagages et les embarras de toute espèce n'avaient pas de fin.— Vers le point de l'embouchure le plus étroit, le courant redoublait de violence. — On travailla donc depuis le lever du soleil jusqu'à midi pour faire passer la division avec l'aide de tout ce que l'on put se procurer de barques.

Vers midi commença d'apparaître la flottille ennemie, composée de vingt-deux voiles; elle combinait ses mouvements avec les troupes de terre, et les vaisseaux eux-mêmes portaient, outre les équipages, un grand nombre de soldats. Je gravis la plus proche montagne pour observer l'ennemi, et je reconnus à l'instant que son plan était de réunir ses forces à l'entrée de la lagune; j'en donnai immédiatement avis au général Canavarro, et immédiatement les ordres furent donnés par lui en

Digitized by Google

conséquence ; mais, nonobstant ces ordres, nos hommes n'arrivèrent pas à temps pour défendre l'entrée de la lagune. Une batterie élevée par nous à la pointe du môle, et dirigée par le brave Capotto, ne put que faiblement résister, n'ayant que des pièces de petit calibre, — mal servies d'ailleurs par des artilleurs inhabiles. — Restaient nos trois petits bâtiments républicains, réduits à moitié d'équipage, le reste des hommes ayant été envoyés à terre pour aider au passage des troupes. Les uns par impossibilité, les autres parce qu'ils aimaient autant se tenir loin du terrible combat qui se préparait, malgré les ordres que j'envoyai, ne se joignirent pas à nous, et nous laissèrent tout le fardeau de la lutte.

Pendant ce temps, l'ennemi venait sur nous à toutes voiles, poussé par le vent et la marée. Je me hâtai donc, de mon côté, de me rendre à mon poste à bord du *Rio-Pardo*, où déjà ma courageuse Anita avait commencé la canonnade, pointant et mettant le feu elle-même à la pièce qu'elle s'était chargée de diriger, et animant de la voix nos hommes quelque peu intimidés.

Le combat fut terrible et plus meurtrier qu'on n'eût pu le croire. Nous ne perdîmes pas beaucoup de monde, parce que plus de la moitié des équi-

Digitized by Google

pages était à terre, mais des six officiers répartis sur les trois bâtiments, seul je survécus.

Toutes nos pièces étaient démontées.

Mais nos pièces démontées, le combat continua à la carabine, et nous ne cessâmes point de tirer pendant tout le temps que passa devant nous l'ennemi. Pendant tout ce temps, Anita demeura près de moi, au poste le plus dangereux, ne voulant ni débarquer, ni profiter d'aucun abri, dédaignant même de s'incliner, comme fait l'homme le plus brave, quand il voit la mèche s'approcher du canon ennemi.

Enfin, je crus avoir trouvé un moyen de l'éloigner du danger.

Je lui ordonnai, et il fallut un ordre de moi pour qu'elle obéît, et surtout cette probabilité que l'homme que j'enverrais trouverait quelque prétexte pour ne pas revenir; — je lui ordonnai d'aller demander du renfort au général, promettant que s'il voulait m'envoyer ce renfort, je rentrerais dans la lagune à la poursuite des Impériaux et les occuperais de telle façon, qu'ils ne penseraient pas à débarquer, dussé-je, la torche à la main, mettre le feu à leur flotte. J'obtins d'ailleurs d'Anita qu'elle resterait à terre et m'enverrait la réponse par un homme sûr ; mais, à mon grand regret, elle revint elle-même : le général n'avait pas d'hommes

Digitized by Google

à m'envoyer; il m'ordonnait, non pas de brûler la flotte ennemie, ce qu'il regardait comme un effort désespéré et inutile, mais de revenir en sauvant les armes de main et les munitions.

J'obéis. Alors, sous un feu qui ne se ralentit pas un instant, nous arrivâmes à faire transporter à terre, par les survivants, les armes et les munitions, opération qu'à défaut d'officier, dirigeait Anita, tandis que, passant d'un bâtiment à l'autre, je déposais dans l'endroit le plus inflammable de chacun d'eux le feu qui devait le dévorer.

Ce fut une mission terrible, en ce qu'elle me fit passer une triple revue de morts et de blessés. C'était un véritable abattoir de chair humaine; on marchait sur les bustes séparés des corps; à chaque pas, on poussait du pied des membres épars. Le commandant de *l'Itaparika*, Juan Enriquez de la Raguna, était couché au milieu des deux tiers de son équipage, avec un boulet qui lui faisait, au milieu de la poitrine, un trou à passer le bras. Le pauvre John Griggs avait eu, comme je l'ai dit ailleurs, le corps coupé en deux par une mitraillade, presque reçue à bout portant. Je me tâtais, à la vue d'un pareil spectacle, et je me demandais comment, ne m'étant pas plus ménagé que les autres, j'avais pu rester entier.

Digitized by Google

En un instant, un nuage de fumée enveloppa nos bâtiments, — et nos braves morts eurent du moins, brûlés sur le pont de leurs bâtiments, — un bûcher digne d'eux.

Pendant que j'avais accompli mon œuvre de destruction, Anita avait accompli son œuvre de sauvetage. — Mais de quelle façon, bon Dieu! de manière à me faire trembler. Peut-être, pour le transport des armes à la côte et son retour au bâtiment, fit-elle vingt voyages, passant constamment sous le feu de l'ennemi. Elle était dans une petite barque avec deux rameurs, et les pauvres diables se courbaient le plus possible pour éviter balles et boulets. Mais elle, debout à la poupe, au milieu de la mitraille, elle apparaissait droite, calme et fière comme une statue de Pallas, et Dieu, qui étendait une main sur moi, la couvrait en même temps de l'ombre de cette main.

Il était nuit presque close, lorsque ayant réuni les survivants, je rejoignis la queue de notre division, en retraite vers Rio-Grande, et suivant la même route que nous avions suivie quelques mois auparavant, le cœur plein d'espérance, et précédés par la victoire.

Digitized by Google

XXVIII

A CHEVAL

Au milieu des péripéties de mon aventureuse existence, j'ai toujours eu de douces heures, de bons moments, et quoique celui où je me trouvais ne paraisse pas au premier abord faire partie de ceux qui m'ont laissé un agréable souvenir, je le réclame cependant, sinon comme plein de bonheur, du moins comme plein d'émotions.

A la tête de quelques hommes restés de tant de combattants qui avaient, à juste titre, mérité le nom de braves, je marchais à cheval, fier des vivants, fier des morts, presque fier de moi-même. A mes côtés chevauchait la reine de mon âme, la femme digne de toute admiration. J'étais lancé dans une carrière plus attrayante que celle de la marine : que m'importait de n'avoir, comme le philosophe grec, que ce que je portais avec moi? de servir une pauvre république qui ne payait personne, et dont, fût-elle riche, je n'eusse pas voulu être payé? N'avais-je pas un sabre battant à mon côté, une carabine posée en travers de mes arçons?

N'avais-je pas près de moi Anita, mon trésor, cœur aussi ardent que le mien pour la cause des peuples? N'envisageait-elle pas les combats comme un divertissement, comme une simple distraction de la vie des camps? L'avenir me souriait serein et fortuné; et plus se présentaient sauvages et désertes les solitudes américaines, plus délicieuses et plus belles elles m'apparaissaient.

Nous continuâmes donc notre marche de retraite jusqu'à Las Torres, limite des deux provinces, où nous établîmes notre camp. L'ennemi s'était contenté de reprendre la lagune, et avait cessé de nous poursuivre. Se combinant avec la division Andréa, la division Acunha, venant de la province de San Paolo se dirigeait vers Cima-da-Serra, département de la montagne appartenant à la province de Rio-Grande.

Les montagnards nos amis, attaqués par des forces supérieures, demandèrent secours au général Canavarro, et il disposa, pour leur venir en aide, une expédition aux ordres du colonel Texeira. Nous fîmes partie de cette expédition. Reçus par les Serramins, commandés par le colonel Aranha, nous battîmes complétement, à Santa Vittoria, la division ennemie. Acunha se noya dans le fleuve Pelatas, et la majeure partie de ses troupes resta prisonnière,

Digitized by Google

Cette victoire remit sous le commandement de la république les deux départements de Vaccaria et de Lages, et nous entrâmes triomphants dans le chef-lieu de ce dernier.

La nouvelle de l'invasion impériale avait relevé le parti brésilien, et Mello, chef ennemi, avait accru dans cette province son corps de cinq cents hommes environ de cavalerie.

Le général Bento-Manoel, chargé de le combattre, ne l'avait pu faire à cause de sa retraite, et il s'était contenté d'envoyer le colonel Portinko à la poursuite de Mello, qui se dirigeait sur Saint-Paul.

Notre position et nos forces nous mettaient à même, non-seulement de nous opposer au passage de Mello, mais encore de l'anéantir. La fortune ne le voulut pas : le colonel Texeira, incertain si l'ennemi venait par Vaccaria ou par Coritibani, divisa sa troupe en deux corps, envoyant le colonel Aranha à Vaccaria avec sa meilleure cavalerie, tandis que nous, avec l'infanterie et quelques hommes à cheval seulement, pris presque tous parmi les prisonniers, nous nous dirigeâmes vers Coritibani.

Ce fut cette route que prit l'ennemi.

Cette division de nos forces nous fut fatale : notre récente victoire, le caractère ardent de notre chef, et les nouvelles que nous avions de l'ennemi, nous

Digitized by Google

le faisaient par trop mépriser. En trois jours de marche, nous fûmes à Coritibani, et nous campâmes à peu de distance du Maromba, où l'on supposait que les impériaux devaient passer. On plaça un poste sur le rivage, et des sentinelles dans les endroits où on le jugea nécessaire, et l'on s'endormit parfaitement tranquille.

Quant à moi, l'habitude que j'avais de ces sortes de guerres fit que je ne dormis que d'un œil.

Vers minuit, le poste du fleuve fut attaqué avec tant de furie, qu'à peine eut-il le temps de fuir en échangeant quelques coups de fusil avec l'ennemi.

Au premier coup de feu j'étais sur pied, criant : Aux armes ! A ce cri, tout le monde s'éveilla et se tint prêt au combat. Quelque temps après la naissance du jour, l'ennemi parut, et, ayant passé le fleuve, s'arrêta à quelque distance de nous, se tenant en bataille. Tout autre que Texeira, en voyant la supériorité du nombre, aurait expédié des courriers pour appeler le second corps à son aide, et, jusqu'à la jonction d'Acunha, eût amusé l'ennemi; mais le vaillant républicain craignit qu'il ne se retirât, et que, par sa fuite, il ne perdît l'occasion de combattre. Il se lança donc au combat, s'inquiétant peu de la position avantageuse qu'occupait son adversaire.

Digitized by Google

L'ennemi, profitant des inégalités du terrain, avait établi sa ligne de bataille sur une colline assez élevée, devant laquelle se trouvait une vallée profonde, obstruée par beaucoup de broussailles; il avait, en outre, embusqué sur ses flancs quelques pelotons. Texeira ordonna l'attaque; l'ordre fut vigoureusement accompli. L'ennemi alors simula une retraite. Nos hommes se mirent à sa poursuite sans cesser la fusillade; mais tout à coup ils furent attaqués par les pelotons embusqués qu'ils n'avaient pas vus, et qui, les prenant en flanc, les obligèrent de repasser la vallée en désordre. Nous laissâmes dans cette échauffourée un de nos meilleurs officiers, Manoel N..., lequel était fort aimé de notre chef. Mais notre ligne, bientôt reformée, se reporta en avant avec une nouvelle impétuosité; l'ennemi recula et se mit en retraite.

Il n'y eut pas un grand nombre de tués ni de blessés de part ou d'autre, peu de troupes ayant été engagées.

Cependant, l'ennemi se retirait avec précipitation, et nous le poursuivions avec acharnement; mais ses deux lignes de cavalerie continuant de fuir pendant l'espace de neuf milles, nous ne pûmes le poursuivre avec notre infanterie. En approchant du *Passa du Maromba*, notre chef d'avant-

Digitized by Google

garde, le major Giacinto, donna avis au colonel que l'ennemi faisait passer dans le plus grand désordre la rivière à ses bœufs et à ses chevaux; ce qui était, selon lui, la preuve qu'il voulait continuer sa retraite. Texeira n'hésita pas un instant : il ordonna à notre petit peloton de cavalerie de se mettre au galop, et me recommanda de le suivre d'aussi près que possible avec mon infanterie.

Mais cette retraite n'était qu'une feinte de notre astucieux ennemi; et, malheureusement, cette feinte ne lui réussit que trop. — Par l'effet des accidents de terrain et de la précipitation avec laquelle il l'avait franchi, il s'était trouvé hors de notre vue, et, arrivé au fleuve, il avait bien, comme nous l'avait fait dire le major Giacinto, poussé de l'autre côté du fleuve ses bœufs et ses chevaux, mais la troupe s'était cachée, elle, derrière des collines boisées qui la dérobaient entièrement à nos yeux.

Ces mesures prises, et ayant laissé un peloton pour soutenir leur ligne de tirailleurs, les impériaux, prévenus de l'imprudence que nous avions eue de laisser notre infanterie en arrière, firent une contre-marche, et bientôt les escadrons apparurent, gravissant la pente facile d'une vallée.

Notre peloton, qui poursuivait l'ennemi dans sa fuite simulée, fut le premier à s'apercevoir du piége,

sans avoir le temps de l'éviter. Pris de flanc, il fut complétement culbuté; nos trois autres escadrons de cavalerie eurent le même sort, et cela malgré le courage et la résolution de Texeira et de quelques-uns de nos officiers de Rio-Grande; en quelques instants nos cavaliers furent rompus et éparpillés dans toutes les directions.

C'étaient, je l'ai dit, presque tous des prisonniers de Santa Vittoria, sur lesquels nous avions peut-être un peu légèrement compté; — en effet, ils ne pouvaient guère être bien affectionnés à notre cause; —puis, soldats nouveaux et venus de province, peu faits à l'exercice du cheval; — aussi se débandèrent-ils au premier choc, et, à part quelques morts, se laissèrent-ils faire en grande partie prisonniers. — Je ne perdis rien des incidents de la catastrophe. — Monté sur un bon cheval, après avoir excité mes fantassins à marcher le plus rapidement possible, je m'étais lancé en avant, et, arrivé au sommet d'une colline, je suivais des yeux le triste résultat du combat.

Mes fantassins firent tout au monde pour arriver à temps, mais ce fut en vain. — Du haut de mon éminence, je jugeai qu'il était trop tard pour qu'ils pussent ramener à nous la victoire, mais encore assez tôt pour empêcher que tout ne fût perdu. — J'appelai à moi une douzaine de mes anciens compa-

Digitized by Google

gnons, les plus lestes et les plus braves : ils accoururent. Je laissai le major Peichotto chargé du reste, et avec cette poignée de vaillants je pris, au sommet d'une colline, une position fortifiée par des arbres.—De là nous fîmes tête à l'ennemi, qui s'aperçut qu'il n'était pas tout à fait vainqueur, et nous servîmes de point de ralliement à ceux des nôtres qui n'avaient pas complétement perdu courage. — Le colonel se replia sur nous avec quelques cavaliers, après avoir fait des miracles de courage; le reste de l'infanterie nous rejoignit sur ce point, et alors la défense devint terrible et meurtrière.

Cependant, forts de notre position et réunis au nombre de soixante et treize, nous combattîmes avec avantage; l'ennemi, manquant d'infanterie et peu habitué à combattre contre cette arme, nous chargeait inutilement : cinq cents hommes d'excellente cavalerie, toute bouillante et enorgueillie de la victoire, s'épuisèrent devant quelques hommes résolus, sans pouvoir un seul instant les entamer. — Cependant, malgré cet avantage momentané, il ne fallait pas donner le temps à l'ennemi de réunir ses forces, dont plus de la moitié était encore occupée à poursuivre nos fugitifs; et surtout il fallait chercher un refuge plus solide que celui qui nous avait protégés jusqu'alors. — Un îlot d'arbres s'offrit

Digitized by Google

à notre vue, distant d'un mille environ. — Nous commençâmes notre retraite en nous dirigeant vers lui. — En vain l'ennemi cherchait-il à nous rompre, en vain nous chargeait-il chaque fois qu'il trouvait l'avantage du terrain, tout fut inutile.

Ce fut, au reste, dans cette circonstance un grand avantage pour nous que les officiers fussent armés de carabines; et comme nous étions tous des hommes aguerris, tous nous tenant serrés, faisant face à l'ennemi de quelque côté qu'il se présentât, — reculant toujours ainsi en bon ordre avec un feu terrible et bien dirigé, nous gagnâmes notre refuge, où n'osa pénétrer l'ennemi. Une fois à couvert dans notre bosquet, nous trouvâmes une clairière, et, toujours serrés, toujours le fusil au poing, nous attendîmes la nuit.

De tous côtés l'ennemi nous criait : — Rendez-vous ! — mais nous ne lui répondions que par notre silence.

Digitized by Google

XXIX

LA RETRAITE

La nuit venue, nous nous préparâmes à partir; notre intention était de reprendre la route de Lages. La plus grande difficulté de ce départ était le transport des blessés. Le major Peichotto surtout ne pouvait aucunement s'aider, étant atteint d'une balle au pied.

Vers dix heures du soir, les blessés accommodés du mieux possible, nous commençâmes notre marche, abandonnant notre bouquet de bois, et tâchant de suivre la ligne de la forêt. Cette forêt, la plus grande peut-être qu'il y ait au monde, s'étend des alluvions de la Plata à celles des Amazones, ces deux reines des rivières, couronnant les crêtes de la Sierra de Espinasso, sur une étendue de trente-quatre degrés de latitude; je ne connais pas son extension en longitude, elle doit être immense.

Les trois départements de Cima da Serra, de Vaccaria et de Lages sont, je crois l'avoir déjà dit, situés dans des clairières de cette forêt. Coritibani, espèce de colonie établie par les habitants de la ville de Coritiba, située dans le district de

Digitized by Google

Lages, province de Sainte-Catherine, était le théâtre de l'événement que je raconte; nous côtoyions donc notre bois isolé pour nous approcher le plus possible de la forêt, et tâcher de rejoindre dans la direction de Lages le corps d'Aranha, éloigné de nous si mal à propos.

A notre sortie du bois, il nous arriva un de ces événements qui prouvent combien l'homme est fils des circonstances, et ce que peut une terreur panique, même sur les plus courageux. Nous marchions en silence, comme il convenait à notre situation, disposés à combattre l'ennemi, s'il se fût opposé à notre retraite. Un cheval, qui se trouvait sur la lisière du bois, au peu de bruit que nous fîmes, prit peur et s'enfuit.

On entendit une voix qui criait :

—C'est l'ennemi !

A l'instant même, ces soixante et treize hommes qui avaient résisté à cinq cents, avec tant de courage qu'on pouvait dire qu'ils les avaient vaincus, s'épouvantèrent et prirent la fuite se dsipersant de telle façon, que ce fut un miracle que quelqu'un des fugitifs n'allât point heurter l'ennemi et lui donner l'éveil.

Enfin je parvins à réunir un noyau auquel peu à peu se joignit le reste, de sorte qu'au lever du

Digitized by Google

jour nous étions à la lisière de cette forêt, nous dirigeant sur Lages.

L'ennemi, que rien n'avait prévenu de notre fuite, nous chercha inutilement le jour suivant.

Le jour du combat, le danger avait été grand, la fatigue énorme, la faim impérieuse, la soif ardente; mais il fallait combattre, combattre pour la vie, et cette idée dominait toutes les autres. Une fois dans la forêt, il n'en fut pas de même; tout nous manqua, et la détresse, n'ayant plus la distraction du péril, se fit sentir terrible, cruelle, insupportable. L'absence des vivres, l'abattement de tous, les blessures de quelques-uns, l'absence de moyens de les panser, faillirent nous jeter dans le découragement.

Nous restâmes quatre jours sans trouver autre chose que des racines; et je renonce à peindre la fatigue que nous eûmes à nous tracer un chemin dans cette forêt, où il n'existait pas même un sentier, et où la nature, impitoyablement féconde, fait, sous des pins gigantesques, pousser et épaissir une seconde forêt de roseaux, dont les débris forment en certains endroits d'infranchissables remparts.

Quelques-uns de nos hommes désertèrent, désespérés; ce fut un travail de les rallier et de leur imposer à force d'énergie. Il n'y avait qu'une seule ressource peut-être à ce découragement, et ce fut

Digitized by Google

moi qui la trouvai. Je les réunis et leur dis que je leur donnais toute liberté de se retirer, chacun de son côté, comme ils l'entendraient, ou de continuer à marcher unis et en corps, protégeant les blessés et se défendant les uns les autres. Le remède fut efficace : à partir de ce moment, chacun étant libre de son départ, nul ne songea plus à déserter, et la confiance du salut revint à tous.

Cinq jours après le combat, nous trouvâmes une *picada*, sentier de la largeur d'un homme, rarement de deux, tracé dans la forêt. Ce sentier nous conduisit à une maison, où nous nous rassasiâmes en tuant deux bœufs.

De là, nous continuâmes notre chemin vers Lages, où nous arrivâmes par un effroyable jour de pluie.

Digitized by Google

XXX

SÉJOUR A LAGES ET DANS LES ENVIRONS

Ce bon pays de Lages, qui nous avait si bien fêtés victorieux, avait, à la nouvelle de notre défaite, retourné sa bannière, et quelques-uns des plus résolus avaient rétabli le système impérial. Ceux-là, au reste, s'enfuirent à notre arrivée, et comme ils étaient marchands, la plupart d'entre eux avaient laissé leurs magasins approvisionnés de toutes choses. Ce fut une providence, car nous crûmes pouvoir, sans remords, nous approprier les marchandises de nos ennemis, et, grâce à la variété des commerces qu'ils exerçaient, améliorer singulièrement notre position.

Cependant, Teixeira écrivit à Aranha, en lui ordonnant de se joindre à nous, et il eut vers ce temps, la nouvelle de l'arrivée du colonel Portinko, qui avait été envoyé par Bento Manoel pour suivre ce même corps de Mello, si malheureusement rencontré par nous à Coritibani.

J'ai servi en Amérique la cause des peuples, et l'ai sincèrement servie ; j'étais donc l'adversaire de

Digitized by Google

l'absolutisme, là-bas comme en Europe; amant du système en harmonie avec mon opinion, et par conséquent ennemi du système contraire. J'ai quelquefois admiré les hommes, je les ai souvent plaints, je ne les ai jamais haïs. Lorsque je les ai trouvés égoïstes et méchants, j'ai mis leur méchanceté et leur égoïsme sur le compte de notre malheureuse nature. Depuis, je me suis éloigné du théâtre où se sont passés les événements que je raconte; j'en suis à deux mille lieues au moment où j'écris ces lignes, on peut, par conséquent, croire à mon impartialité. Eh bien, je le dis pour mes amis comme pour mes ennemis, c'étaient d'intrépides enfants du continent américain ceux que je combattais, mais non moins intrépides ceux dans les rangs desquels j'avais pris ma place.

Ce fut donc une audacieuse entreprise que celle que nous arrêtâmes de défendre Lages contre un ennemi dix fois supérieur à nous, et dont une récente victoire doublait la confiance. Séparés de lui par le fleuve Canoas, que nous ne pouvions garnir suffisamment pour le défendre, nous attendîmes pendant de longs jours la jonction d'Aranha et de Portinko; pendant toute cette période, l'ennemi fut maintenu par une poignée d'hommes. Et aussitôt les renforts arrivés, nous marchâmes résolûment

Digitized by Google

à lui; mais ce fut lui alors qui n'accepta plus le combat, et qui se retira sur la province voisine de San Paolo, où il espérait trouver un puissant secours.

Ce fut dans cette circonstance que je constatai les défauts et les vices généralement reprochés aux armées républicaines : ces armées se composent d'ordinaire d'hommes pleins de patriotisme et de courage, mais qui n'entendent rester sous les drapeaux que tant que l'ennemi menace, s'en éloignent et les abandonnent quand celui-ci disparaît. Ce vice fut presque notre ruine, ce défaut faillit causer notre perte, dans cette circonstance, où un ennemi, mieux renseigné, eût pu nous anéantir en en profitant.

Les Serraniens donnèrent l'exemple d'abandonner leurs rangs. Les hommes de Portinko le suivirent. Notez bien que les déserteurs, non-seulement emmenaient leurs propres chevaux, mais ceux de la division, si bien, que nos forces se fondirent de jour en jour, avec une telle rapidité, que nous fûmes bientôt forcés d'abandonner Lages, et de nous retirer vers la province de Rio-grande, craignant la présence de cet ennemi, qui avait été forcé de fuir devant nous, et dont la fuite nous avait vaincus.

Digitized by Google

Que cela serve d'exemple aux peuples qui veulent être libres; qu'ils sachent bien que ce n'est point avec des fleurs, des fêtes, des illuminations que l'on combat les soldats aguerris et disciplinés du despotisme, mais avec des soldats plus disciplinés et plus aguerris qu'eux; qu'ils ne se mettent donc pas à ce rude ouvrage, ceux qui ne sont pas capables d'aguerrir et de discipliner un peuple après l'avoir soulevé.

Il y a aussi des peuples qui ne valent pas la peine d'être soulevés, la gangrène ne se guérit pas.

Le reste de nos forces, ainsi diminuées, lorsque nous étions privés des choses les plus nécessaires, et particulièrement d'habits,—privation terrible à l'approche de l'hiver sombre et rude de ces régions élevées,—le reste de nos forces, disais-je, commença de se démoraliser, et de demander, à haute voix, de rejoindre ses foyers. Teixeira fut donc forcé de céder à cette exigence, et m'ordonna de descendre des montagnes et de me réunir à l'armée, se préparant de son côté à en faire autant. Cette retraite fut rude, et à cause de la difficulté des chemins, et à cause des hostilités cachées des habitants de la forêt, ennemis acharnés des républicains.

Au nombre de soixante-dix, à peu près, nous descendîmes donc la *picada di Peloffo*. — J'ai déjà

Digitized by Google

dit ce que c'était qu'une picada, et nous eûmes à affronter des embuscades réitérées et imprévues, que nous traversâmes avec un bonheur inouï, grâce à la résolution des hommes que je conduisais, et un peu à la confiance sans bornes qu'en général j'inspire à ceux que je commande. Le sentier que nous suivions était étroit à laisser passer deux hommes à peine, et de tout côté enveloppé de maquis; l'ennemi, né dans le pays, au fait de toutes les localités, s'embusquait aux endroits les plus favorables, puis il nous entourait, se dressant tout à coup, avec des cris furieux, tandis qu'un cercle de flamme s'allumait en petillant autour de nous, sans que nous pussions voir les tireurs, heureusement plus bruyants qu'habiles. Au reste, la contenance admirable de mes hommes, leur union dans le danger furent telles, que quelques-uns seulement furent légèrement blessés, et que nous n'eûmes qu'un cheval tué.

Ces événements rappellent, en vérité, les forêts enchantées du Tasse, où chaque arbre vivait, et avait une voix et du sang.

Nous rejoignîmes le quartier général à *Mala-Casa*, où se trouvait alors Bento Gonzalos, réunissant les fonctions de président et de général en chef.

Digitized by Google

XXXI

BATAILLE DE TAQUARI

L'armée républicaine se préparait à se mettre en marche. Quant à l'ennemi, depuis la bataille perdue de Rio-Pardo, il s'était refait à Porto-Allegre, en était sorti sous les ordres du vieux général Georgio, et avait établi son camp sur les rives du Cahé, attendant la jonction du général Calderon, qui, avec un corps imposant de cavalerie, était parti de Rio-Grande, et devait se réunir à lui en traversant la campagne.

Le grand inconvénient que j'ai signalé plus haut, c'est-à-dire la dispersion des troupes républicaines quand elles ne se trouvaient plus en face de l'ennemi, lui donnait facilité dans tout ce qu'il voulait entreprendre; de sorte qu'au moment où le général Netto, qui commandait les forces de la campagne, eut réuni un nombre d'hommes suffisant pour battre Calderon, celui-ci avait déjà rejoint sur le Cahé le gros de l'armée impériale.

Il était indispensable au président de s'adjoindre la division Netto, s'il voulait être en état de com-

Digitized by Google

battre l'ennemi : c'est pourquoi il leva le siége. Cette manœuvre et la jonction qui s'ensuivit eurent un heureux résultat, et firent grand honneur à la capacité militaire de Bento Gonzales. Nous partîmes avec l'armée de Mala-Casa, prenant la direction de San Leopoldo, et passant à deux milles de l'armée ennemie ; et après deux jours et deux nuits de marche continuelle, pendant lesquelles nous demeurâmes sans manger et sans boire, ou à peu près, nous arrivâmes dans le voisinage de Taquari, où nous rencontrâmes le général Netto qui venait au-devant de nous.

J'ai dit sans manger, et j'ai dit la vérité. Dès que l'ennemi eut appris notre mouvement, il marcha résolûment à nous, et plusieurs fois nous joignit et nous attaqua pendant que nous nous reposions un instant, et étions occupés à faire rôtir la viande, qui faisait notre seule nourriture. Or, dix fois, notre viande cuite à point, les sentinelles crièrent aux armes, et il nous fallut combattre au lieu de déjeuner ou de dîner. Enfin, nous fîmes halte à Pinhurinho, à six milles de Taquari, et nous prîmes toute disposition pour combattre.

L'armée républicaine, forte de mille hommes d'infanterie et de cinq mille de cavalerie, occupait les hauteurs de Pinhurinho, montagne couverte de

Digitized by Google

pins, comme l'indique son nom, peu élevée, mais cependant dominant les montagnes voisines. L'infanterie était au centre, commandée par le vieux colonel Crezunzio. L'aile droite obéissait au général Netto, et l'aile gauche à Canavarro. Les deux ailes étaient donc composées de pure cavalerie, et, sans contredit, de la meilleure du monde. L'infanterie, elle aussi, était excellente. Le désir d'en venir aux mains était donc général.

Le colonel S. Antonio formait la réserve avec un corps de cavalerie.

L'ennemi, de son côté, avait quatre mille fantassins, et, disait-on, trois mille hommes de cavalerie, et quelques pièces de canon; sa position était prise sur l'autre côté d'un petit torrent qui nous séparait de lui, et sa contenance était loin d'être méprisable. Son armée se composait des meilleures troupes de l'empire, commandées par un général très-vieux et très-capable.

Le général ennemi avait jusque-là marché ardemment à notre poursuite, et avait pris toutes les dispositions pour une attaque en règle. Deux pièces de canon, placées sur son côté du torrent, foudroyaient notre ligne de cavalerie. Déjà nos vaillants de la première brigade, aux ordres de Netto, avaient tiré les sabres du fourreau, et n'attendaient plus que le son

de la trompette pour s'élancer sur les deux bataillons qui avaient traversé le torrent. Ces braves continentaux avaient la conscience de la victoire, eux et Netto n'ayant jamais été battus. L'infanterie, échelonnée en divisions au sommet de la colline, et couverte par un pli de terrain, frémissait du désir de combattre. Déjà les terribles lanciers de Canavarro avaient fait un mouvement en avant, enveloppant le flanc droit de l'ennemi, obligé par eux à changer de front, changement qui s'était fait en désordre.

C'était une véritable forêt de lances, que cet incomparable corps, composé dans sa presque totalité d'esclaves délivrés par la république, et choisis parmi les meilleurs dompteurs de chevaux de la province; tous noirs, excepté les officiers supérieurs. Jamais l'ennemi n'avait vu les épaules de ces enfants de la liberté. Leurs lances, dépassant la mesure ordinaire de cette arme; leurs visages basanés, leurs robustes membres, corroborés encore par leurs âpres et fatigants exercices; leur parfaite discipline, enfin, tout les rendait la terreur de l'ennemi.

Déjà la voix animatrice du chef avait frémi dans toutes les poitrines : « Que chacun combatte aujourd'hui comme s'il avait quatre corps pour dé-

Digitized by Google

fendre la patrie et quatre âmes pour l'aimer! » avait dit ce vaillant, qui avait toutes les qualités d'un grand capitaine, excepté le bonheur.

Quant à nous, notre âme, pour ainsi dire, sentait les palpitations de la bataille, et s'inondait de la confiance de la victoire. Jamais jour plus beau, jamais plus magnifique spectacle ne s'était offert à moi. Placé au centre de notre infanterie, à l'extrême sommet de la colline, je découvrais tout, champ de bataille et double armée. Les plaines sur lesquelles se jouait le jeu meurtrier de la guerre étaient semées de plantes basses et rares, ne faisant aucun obstacle ni aux mouvements stratégiques, ni au regard qui les suivait; et je pouvais me dire qu'à mes pieds, au-dessous de moi, dans quelques minutes, seraient résolues les destinées de la plus grande partie du continent américain, peut-être même du plus grand empire du monde.

Y aura-t-il un peuple ou non? Ces corps, si compacts, si bien soudés les uns aux autres, vont-ils être défaits et dispersés? Tout cela dans un instant ne va-t-il pas être cadavres et membres broyés détachés du corps, nageant dans le sang? Toute cette belle et vivante jeunesse va-t-elle engraisser de ses débris ces magnifiques campagnes? Allons donc! sonnez fanfares, tonnez canons, rugis bataille, et

que tout soit décidé, comme à Zama, comme à Pharsale, comme à Actium!

Mais non, il n'en devait pas être ainsi : cette plaine ne devait pas être celle du carnage. Le général ennemi, intimidé par notre forte position et par notre ferme contenance, hésita, fit repasser le torrent à ses deux bataillons, et de l'offensive qu'il avait prise en revint à la défensive. Le général Calderon avait été tué dès le commencement de l'attaque, et de là était venue peut-être l'hésitation de Georgio. Du moment où il ne nous attaquait pas, ne devions-nous pas l'attaquer, nous? Telle était l'opinion de la majorité. Eussions-nous bien fait? Le combat s'engageant dans les conditions primitives, et malgré notre admirable position, toutes les chances étaient pour nous. Mais abandonnant cette position pour suivre un ennemi quatre fois plus fort que nous en infanterie, il fallait reporter le combat sur l'autre bord du torrent.

C'était scabreux, bien que tentant.

En somme, nous ne combattîmes point ou nous combattîmes à peine, et nous passâmes toute la journée en présence, nous contentant d'escarmoucher.

Dans notre armée la viande avait manqué, et l'infanterie était particulièrement affamée; plus insupportable encore peut-être que la faim était la soif;

Digitized by Google

nulle part on ne trouvait d'eau que dans ce torrent, qui était au pouvoir de l'ennemi. Mais nos hommes étaient faits à toutes les privations, et une seule plainte sortit de la bouche de ces mourants de faim et de soif, — celle de ne pas combattre. — O Italiens! Italiens! le jour où vous serez unis et sobres, et patients à la fatigue et aux privations comme ces hommes du continent américain, l'étranger, soyez-en sûrs, ne foulera plus votre terre et ne souillera plus votre foyer. Ce jour-là, ô Italiens! l'Italie aura repris sa place, non-seulement au milieu, mais à la tête des nations de l'univers.

Pendant la nuit, le vieux général Georgio avait disparu, et, le jour venu, nous cherchâmes en vain l'ennemi; seulement, vers dix heures du matin, au moment où le brouillard se levait, on le revit dans les fortes positions de Taquari.

Peu de temps après, nous eûmes avis que sa cavalerie traversait le fleuve. Les impériaux étaient donc en pleine retraite; il fallait les attaquer et notre général n'hésita point.

La cavalerie ennemie avait passé le fleuve, assistée dans ce passage par quelques bâtiments ennemis; mais l'infanterie était tout entière restée sur la gauche, protégée par ces mêmes bâtiments et par la forêt: sa position était donc des plus avan-

Digitized by Google

tageuses. Notre seconde brigade d'infanterie, composée du troisième et du vingtième bataillons, était destinée à commencer l'attaque. Elle l'effectua avec toute la bravoure dont elle était capable. Mais l'ennemi était numériquement si supérieur à ces braves, qu'après avoir fait des prodiges de valeur ils furent forcés de se retirer, soutenus par la première brigade et par le premier bataillon d'artillerie, — sans canon, — et de la marine. Le combat fut terrible, dans la forêt surtout, où le bruit des coups de fusil et des arbres brisés semblait, au milieu d'une épaisse fumée, celui d'une infernale tempête.

Nous ne comptions pas moins de cinq cents tués et blessés de chaque côté. Les cadavres de nos vaillants républicains furent trouvés jusque sur la berge du fleuve où ils avaient repoussé et presque précipité l'ennemi dans le courant. Par malheur, ces pertes furent sans résultat relativement à leur importance, puisque, la deuxième brigade en retraite, le combat fut suspendu.

Sur ces entrefaites, la nuit vint, et l'ennemi put librement achever de passer le fleuve.

Au milieu de ses brillantes qualités, dont je crois avoir fait la part, je signalerai quelques défauts du général Bento Gonzales : le plus déplorable d'entre eux était une certaine hésitation, cause probable

Digitized by Google

des désastreuses issues de ses opérations. On eût désiré qu'au lieu de lancer ces cinq cents hommes, si inférieurs en nombre à ceux qu'ils attaquaient, on eût poussé contre l'ennemi, non-seulemnnt tout ce que nous avions de fantassins, mais encore notre cavalerie mise à pied, puisque, à cause de la difficulté du terrain, elle ne pouvait combattre à sa manière accoutumée; une telle manœuvre nous eût certainement donné une splendide victoire, si, faisant perdre pied à l'ennemi, nous parvenions à le jeter dans le fleuve; mais, par malheur, le général craignit d'aventurer toute son infanterie, la seule qu'il eût, la seule qu'eût la République.

En tout cas, le résultat fut, de notre part, une irréparable perte, ne sachant comment remplacer nos braves fantassins, tandis qu'au contraire l'infanterie faisait la principale force de l'ennemi, et que de nombreuses recrues comblaient aussitôt le vide fait dans ses rangs.

L'ennemi, en somme, resta sur la rive droite du Taquari, maître par conséquent de toute la campagne. Quant à nous, nous reprîmes la route de *Mala Casa*.

Toutes ces fausses manœuvres empiraient la situation de la République. Nous revînmes à San Leopoldo et à la Settembrina; enfin à notre ancien

Digitized by Google

camp de ***Mala Casa***, abandonné au bout de quelques jours pour celui de ***Bella Vista***.

Une opération imaginée vers ce temps par le général eût pu nous remettre en excellente position si la fortune avait, comme elle le devait, secondé les efforts de cet homme aussi malheureux que supérieur.

Digitized by Google

XXXII

ASSAUT DE SAN JOSÉ DU NORD

L'ennemi, pour être en état de faire ses excursions dans la campagne, avait été forcé de dégarnir d'infanterie ses places fortes; — San José du Nord était particulièrement affaibli.

Cette place, située sur la rive septentrionale de l'embouchure du lac de *Los Patos*, était une des clefs de la province, aussi bien sous le rapport commercial que sous le rapport politique; — sa possession eût pu changer la face des choses, si assombries pour les républicains en ce moment; sa prise devenait plus qu'utile, — elle était nécessaire. — En effet, la ville renfermait des objets de tout genre, indispensables à l'habillement du soldat, qui, de notre côté, était dans l'état le plus déplorable; or, non-seulement sur ce point, et sur celui de son importance dominatrice de l'unique port de la province, San José du Nord méritait que l'on fît tous les sacrifices pour s'en emparer, mais encore de ce côté seulement on trouvait *l'atalaga*, c'est-à-dire le mât des signaux des

Digitized by Google

bâtiments, lequel leur indiquait la profondeur des eaux à l'embouchure.

Il arriva par malheur, dans cette expédition, la même chose qui était arrivée à Taquari.— Conduite avec une admirable sagesse et un profond secret, on en perdit tout le fruit pour avoir hésité à frapper le dernier coup.

Une marche obstinée de huit jours, à vingt-cinq milles par jour, nous conduisit sous les murs de la place.

C'était une de ces nuits d'hiver, pendant lesquelles un abri et du feu sont un bienfait de la Providence, et nos pauvres soldats de la liberté, affamés, vêtus de lambeaux, les membres roidis par le froid, le corps glacé par la pluie d'une effroyable tempête, notre compagne pendant la plus grande partie de la marche, s'avançaient silencieux contre les forts et les tranchées, garnis de sentinelles.

A peu de distance des murailles, on laissa les chevaux des chefs sous la garde d'un escadron de cavalerie, commandé par le colonel Amaral, et chacun rassemblant ses pauvres forces, se prépara au combat.

Le qui-vive de la sentinelle fut le signal de l'assaut; la résistance fut faible et de peu de durée sur les murailles, et à peine si les canons des forts

Digitized by Google

firent feu. A une heure et demie du matin nous livrions l'assaut, à deux heures nous nous emparions des tranchées et des trois ou quatre forts qui les garnissaient, et qui furent pris à la baïonnette.

Maîtres de toute la tranchée, maîtres des forts, entrés dans la ville, il semblait impossible qu'elle nous échappât. — Eh bien! cette fois encore ce qui semblait devoir être impossible nous était réservé. — Une fois dans les murs, une fois dans les rues de San José, nos soldats crurent que tout était fini : la plus grande partie se dispersa, entraînée par l'appât du pillage. — Pendant ce temps, revenus de leur surprise, les impériaux se réunirent dans un quartier fortifié de la ville. Nous les y attaquâmes, mais ils nous repoussèrent; les chefs cherchaient de tous côtés des soldats pour renouveler les attaques, — la recherche était inutile, — ou si l'on rencontrait quelques-uns d'entre eux, on les trouvait ou chargés de butin, ou ivres, ou bien ayant cassé ou endommagé leurs fusils à force de briser ou d'enfoncer les portes des maisons.

L'ennemi, de son côté, ne perdait pas de temps : plusieurs bâtiments de guerre qui se trouvaient dans le port prirent position, enfilant de leurs batteries les rues où nous nous trouvions. On fit demander du secours à Rio-Grande du Sud, ville si-

Digitized by Google

tuée sur la rive opposée de l'embouchure de Los Patos, tandis qu'un seul fort, que nous avions négligé d'occuper, servait de refuge à l'ennemi.— Le premier de tous ces forts, celui de l'Empereur, dont l'occupation nous avait coûté un glorieux et meurtrier assaut, fut rendu inutile par une explosion terrible de la poudrière, qui nous tua bon nombre de gens. — Enfin le plus glorieux des triomphes était changé, vers midi, en la plus honteuse retraite; les bons pleuraient de rage et de désespoir.— Comparativement à notre situation et aux efforts faits par nous, notre perte fut immense.

A partir de ce moment, notre infanterie ne fut plus qu'un squelette; quant au peu de cavalerie qui était venue à l'expédition, elle servit à protéger la retraite.

La division rentra dans ses logements de Bella Vista, et moi je restai à Saint-Simon avec la marine.

Toute ma troupe était réduite à une quarantaine d'hommes, officiers et soldats.

Digitized by Google

XXXIII

ANITA

Le motif de mon départ pour Saint-Simon eut pour but, sinon pour résultat, de faire exécuter quelques-uns de ces canots, faits d'un seul tronc d'arbre, à l'aide desquels je voulais ouvrir des communications avec une autre partie du lac. Mais pendant les quelques mois que j'y restai, les arbres promis ne parurent jamais, et rien de notre projet ne put, par conséquent, s'accomplir. Il en résulta que, comme j'ai l'oisiveté en horreur, au lieu de m'occuper de barques, je m'occupai de chevaux. Il y avait, en effet, à Saint-Simon des poulains en quantité, lesquels servirent à faire des cavaliers de mes marins.

Saint-Simon était une très-belle et très-spacieuse ferme, bien qu'alors abandonnée et détruite en partie; elle appartenait à un comte de Saint-Simon, autrefois exilé, à ce que je crois, et dont les héritiers étaient eux-mêmes exilés comme ennemis de la République. Je ne sais s'il était quelque chose au fameux comte de Saint-Simon, fondateur de cette religion dont les adeptes m'avaient initié au cosmopolitisme et à la fraternité universelles.

Digitized by Google

Mais, pour le moment, comme ces Saint-Simon-là étaient pour nous des ennemis, nous traitâmes leur ferme en bien conquis : c'est-à-dire que nous nous emparâmes des maisons pour en faire des logements, et des bestiaux pour en faire notre nourriture.

Quant à nos récréations, elles consistaient à dompter nos poulains, ou plutôt, les poulains de MM. de Saint-Simon.

Ce fut là que ma chère Anita me mit entre les bras notre premier-né. Au lieu de lui donner le nom d'un saint, je lui donnai celui d'un martyr.

Il s'appelle Menotti.

Il naquit le 16 septembre 1840, et avait, selon toute probabilité, été engendré le jour du combat de Santa Vittoria. Sa venue en ce monde sans accident était un vrai miracle, après les privations et les dangers soufferts par sa mère. Ces privations et ces souffrances, dont je n'ai point parlé afin de ne point interrompre mon récit, doivent trouver place au point où nous en sommes arrivés; et c'est pour moi une piété que de faire connaître, sinon au monde, du moins aux quelques amis qui liront ce journal [1], l'admirable créature que j'ai perdue.

1. Inutile de répéter que ce journal n'avait été écrit que pour quelques amis, et qu'il fallut les influences les plus intimes pour que Garibaldi me le confiât.

Digitized by Google

Anita, comme toujours, avait voulu m'accompagner et m'avait accompagné dans la campagne que nous venions de faire et que je viens de raconter.

On se rappelle que, réunis aux Serraniens, commandés par le colonel Aranha, nous battîmes à Santa Vittoria le brigadier Acunha, de telle façon que la division ennemie fut complétement détruite. Pendant ce combat, Anita demeura à cheval au milieu du feu, spectatrice de notre victoire et de la défaite des impériaux. Elle fut, ce jour-là, la providence de nos blessés, qui, n'ayant ni chirurgien ni ambulance, étaient, tant bien que mal, pansés par nous-mêmes. Cette victoire remit, momentanément du moins, les trois départements de Lages, de Vaccaria et de Cima da Serra, sous l'autorité de la République, et j'ai déjà raconté comment, au bout de quelques jours, nous entrâmes triomphants dans Lages.

Mais il n'en fut pas de même du combat de Coritibani.

J'ai raconté comment, malgré le courage de Texeira, notre cavalerie fut rompue, et comment, avec mes soixante-trois fantassins, je restai enveloppé par plus de cinq cents hommes de cavalerie ennemie.

Digitized by Google

Anita devait, dans cette journée, assister aux plus sombres péripéties de la guerre.

Ne se soumettant qu'à regret au rôle de simple spectatrice du combat, elle pressait la marche des munitions, craignant que les cartouches ne manquassent aux combattants : le feu que nous étions obligés de faire donnait à supposer, en effet, que si nos munitions n'étaient pas renouvelées, elles seraient bientôt épuisées ; elle s'approchait donc dans ce but du lieu principal du combat, quand une vingtaine de cavaliers ennemis, poursuivant quelques-uns de nos fugitifs, tombèrent sur nos soldats du train. Excellente cavalière, et montant un admirable cheval, Anita pouvait fuir et leur échapper; mais cette poitrine de femme renfermait un cœur de héros : au lieu de fuir, elle excita nos soldats à se défendre, et se trouva tout à coup entourée par les impériaux. Un homme se fût rendu : elle mit les éperons dans le ventre de son cheval, et, d'un vigoureux élan, passa au milieu de l'ennemi, n'ayant reçu qu'une seule balle au travers de son chapeau, laquelle lui avait enlevé les cheveux, mais sans même effleurer le crâne. Peut-être se sauvait-elle, si son cheval ne s'était abattu, frappé à mort par une autre balle ; elle dut alors se rendre, et fut présentée au colonel ennemi.

Digitized by Google

Sublime de courage dans le danger, Anita grandissait encore, s'il est possible, dans l'adversité; de sorte qu'en présence de cet état-major, émerveillé de son courage, mais qui n'eut pas le bon goût de cacher devant une femme l'orgueil de la victoire, elle repoussa avec une rude et dédaigneuse fierté quelques mots qui lui parurent sentir le mépris pour les républicains vaincus, et combattit aussi vigoureusement de la parole qu'elle avait fait avec les armes.

Anita me croyait mort. Dans cette croyance, elle demanda et obtint la permission d'aller au milieu des cadavres chercher mon corps sur le champ de bataille. Longtemps elle erra seule et pareille à une ombre sur la plaine ensanglantée, cherchant celui qu'elle craignait de rencontrer, retournant ceux des morts qui étaient tombés le visage contre terre, et auxquels, par les vêtements ou par la taille, elle trouvait quelque ressemblance avec moi.

La recherche fut inutile; c'était à moi, au contraire, que le sort réservait cette douleur, de baigner de mes larmes ses joues glacées; et lorsque cette angoisse suprême m'étreignit, il me fut défendu de répandre une poignée de terre, de jeter une fleur sur la tombe de la mère de mes fils!

Dès qu'elle fut à peu près sûre que j'existais

Digitized by Google

encore, Anita n'eut plus qu'une pensée, celle de fuir; — l'occasion ne tarda point à se présenter. — Profitant de l'ivresse de l'ennemi victorieux, elle passa dans une maison voisine de celle où on la gardait prisonnière, et où, sans la connaître, une femme la reçut et la protégea. — Mon manteau, que j'avais jeté loin de moi pour être plus libre de mes mouvements, était tombé au pouvoir d'un ennemi; elle le lui échangea contre le sien, plus beau et d'une plus grande valeur. — La nuit vint, Anita s'élança dans la forêt et y disparut; il fallait à la fois avoir le cœur de lion et de gazelle de cette sainte créature, pour se risquer ainsi. Celui-là seul qui a vu les immenses forêts qui couvrent les cimes de l'Espinano, avec leurs pins séculaires, qui semblent destinés à soutenir le ciel et qui sont les colonnes de ce splendide temple de la nature, les gigantesques roseaux qui en peuplent les intervalles, et qui fourmillent d'animaux féroces et de reptiles dont la piqûre est mortelle, pourra se faire une idée des dangers qu'elle avait à courir, des difficultés qu'elle avait à surmonter. Heureusement la fille des steppes américains ignorait ce que c'était que la peur; c'était, de Coritibani à Lages, vingt lieues à faire dans des bois impénétrables, seule, sans aliments; comment y parvint-elle? Dieu le sait.

Digitized by Google

Le peu d'habitants de cette partie de la province qu'elle pouvait rencontrer, était hostile aux républicains, et aussitôt qu'ils connurent notre défaite, ils s'armèrent et dressèrent des embuscades sur plusieurs points, et particulièrement dans les picadas que devaient suivre les fugitifs dans la direction de Coritibani à Lages.

Dans les *cabecaes*, c'est-à-dire dans les parties presque impraticables de ces sentiers, il se fit un affreux carnage de nos malheureux compagnons. Anita traversa de nuit ces pas dangereux, et, soit sa bonne étoile, soit l'admirable résolution avec laquelle elle les franchit, son aspect fit toujours fuir les assassins, qui fuirent, disaient-ils, poursuivis par un être mystérieux !

En effet, c'était chose étrange à voir, que cette vaillante montée sur un ardent coursier demandé et obtenu dans une maison où elle avait reçu l'hospitalité, et cela, pendant une nuit de tempête, se ruant au galop à travers les rochers, à la lueur des éclairs et aux bruits de la foudre ; car telle fut réellement cette nuit de malheur. Quatre cavaliers, placés au passage du fleuve Canoas, s'enfuirent à l'aspect de cette vision, se précipitant derrière les buissons de la rive ; pendant ce temps, Anita arrivait elle-même sur le bord du torrent; le torrent, gonflé par les

Digitized by Google

pluies, doublé par les ruisseaux descendus des montagnes, était devenu un fleuve; et cependant elle le traversait, ce fleuve furieux, non plus comme elle avait fait quelques jours auparavant dans une bonne barque, mais à la nage, mais cramponnée à la crinière de son cheval, que sa voix encourageait.

Le flot se précipitait en grondant, non pas dans un étroit espace, mais sur une étendue de cinq cents pas. Eh bien, saine et sauve elle atteignit l'autre rive.

Une tasse de café, avalé à la hâte à Lages, fut tout ce que prit l'intrépide voyageuse, pendant l'espace de quatre jours qu'elle mit à rejoindre à Vaccaria, le corps du colonel Aranha.

Là, nous nous retrouvâmes, Anita et moi, après une séparation de huit jours, et nous étant crus morts tous les deux.

On juge quelle joie fut la nôtre.

Eh bien, une plus grande joie encore m'attendait le jour où mon Anita, sur la péninsule qui ferme la lagune de Los Patos du côté de l'Atlantique, mit au jour, dans un rancho où elle avait reçu la plus généreuse hospitalité, notre bien-aimé Menotti.

L'enfant vint au monde avec une cicatrice à la tête; cette cicatrice lui venait de la chute de cheval qu'avait faite sa mère.

Digitized by Google

Et qu'ici, encore une fois, je renouvelle tous mes remercîments aux excellentes gens qui nous avaient donné l'hospitalité; je leur garde, qu'ils le croient bien, une éternelle reconnaissance. Dans le camp, où nous manquions des choses les plus nécessaires, et où je n'eusse certes pas trouvé un mouchoir à donner à la pauvre accouchée, elle n'eût pu triompher à ce moment suprême, où la femme a besoin de tant de forces et de tant soins.

Je me décidai néanmoins, pour aider mes pauvres chéris, car bien des choses manquaient, à faire un petit voyage à la Settembrina pour y acheter quelques vêtements. J'avais là de bons amis, et parmi eux un excellent nommé Blingini; je me mis donc en voyage à travers les campagnes inondées, et où j'avais de l'eau jusqu'au ventre de mon cheval; je passai au milieu d'un champ autrefois cultivé, nommé *Rossa-Velha*, où je rencontrai le capitaine de lanciers Massimo, lequel me reçut en bon compagnon; il était dans cet excellent hivernage préposé à la garde des chevaux.

J'arrivai là, le soir, avec une pluie torrentielle; et le second jour n'étant pas meilleur, le bon capitaine fit tout ce qu'il put pour me retenir.

Mais l'objet pour lequel j'étais parti me tenait trop au cœur, pour m'arrêter en chemin, et, malgré

les observations de ce bon ami, je me remis en chemin, par ces plaines qui ressemblaient à un vaste lac. A la distance de quelques milles, j'entendis une vive fusillade du côté que je venais de quitter; il me vint quelques soupçons pleins d'angoisse, mais je ne pouvais revenir sur mes pas.

J'arrivai donc à la Settembrina, où j'achetai les quelques effets dont j'avais besoin; après quoi, toujours inquiet de cette fusillade, je me remis en route pour Saint-Simon; en repassant à la Rossa-Velha, je sus la cause du bruit que j'avais entendu, et le triste événement arrivé le jour même de mon départ.

Morinque, — le même qui m'avait surpris à Camacua, et que mes quatorze hommes et moi avions forcé de battre en retraite, avec un bras cassé, — Morinque avait surpris le capitaine Massimo, tous ses gens et tous ses quadrupèdes, la majeure partie des chevaux; les meilleurs avaient été embarqués, les autres tués. Morinque avait exécuté cette surprise avec des navires de guerre et de l'infanterie; après quoi, ayant rembarqué ses fantassins, il s'était, avec sa cavalerie, dirigé sur Rio-Grande du Nord, en épouvantant sur sa route tous les petits partis républicains qui, se croyant en sûreté, s'étaient éparpillés sur le territoire; parmi eux ce

Digitized by Google

trouvaient mes quelques marins, qui furent forcés de se réfugier dans la forêt.

Mon premier cri, on le comprend bien, fut : « Anita ! Qu'est devenue Anita ? »

Anita, le douzième jour après ses couches, par une effroyable tempête, était montée à cheval, à moitié nue, et son pauvre enfant en travers de sa selle, avait été obligée de se réfugier dans la forêt.

Je ne retrouvai donc au rancho, ni Anita, ni les bonnes gens qui lui avaient donné l'hospitalité; mais je les rejoignis à la lisière d'un bois où ils se tenaient, ne sachant pas exactement où en était l'ennemi, et s'ils avaient encore quelque chose à craindre.

Nous retournâmes à Saint-Simon, et nous y restâmes quelque temps encore; de là nous changeâmes notre camp, et l'établîmes sur la rive gauche du Capivari, c'est-à-dire sur le même fleuve où, une année auparavant, nous travaillions à transporter en chars nos bâtiments pour l'expédition de Sainte-Catherine, expédition qui nous avait si mal réussi.

Hélas ! là, mon cœur avait battu, gonflé d'espérances qui s'étaient tristement évanouies.

Le Capivari se forme de différents ruisseaux échappés des lacs nombreux qui garnissent la partie septentrionale de la province de Rio-Grande,

Digitized by Google

sur les côtes de la mer et sur le versant oriental de la chaîne de l'Espinano, il prend son nom de la *capinara*, espèce de roseaux très-communs dans l'Amérique méridionale, et qui dans les colonies se nomment *capineios*.

De Capivari et de Sangrador do Abreu, canal qui sert de communication entre un marais et un lac où nous avions réuni quelques canots avec des peines inouïes, nous fîmes quelques voyages à la côte occidentale du lac, établissant des communications entre les deux rives, et transportant *della gente* [1].

1. Qu'on nous permette de nous servir de l'expression italienne, qui n'a pas d'équivalent en français; *della gente* veut tout dire : des hommes, des femmes, des enfants, des voyageurs, des négociants, des flâneurs, etc., etc.

Digitized by Google

XXXIV

LEVÉE DU SIÉGE — ROSSETTI

Cependant la situation de l'armée républicaine empirait de jour en jour; ses besoins devenaient plus grands, ses ressources moindres; les deux combats de Taquari et de San Jose du Nord, avaient décimé l'infanterie, qui, quoique peu nombreuse, était le nerf des opérations du siége. Les suprêmes besoins engendrèrent la désertion; les populations, comme il arrive dans ces guerres par trop prolongées, se lassèrent; la maladie de l'indifférence, la pire de toutes, les prit, et de chaque côté on sentit que le moment était venu d'en finir.

Dans cet état de choses, les impériaux firent des propositions d'accommodement, qui, bien qu'avantageuses relativement pour les républicains, furent refusées par eux : ce refus augmenta le mécontentement dans la partie la plus malheureuse, et par conséquent la plus fatiguée de l'armée et du peuple; enfin on décida que le siége serait abandonné et que l'on se retirerait.

La division Canavarro, dont faisaient partie les ma-

Digitized by Google

rins, fut désignée pour commencer le mouvement, et ouvrir les passages de la serra, occupés par le général Labattue, Français au service de l'empereur. Bento Gonzalès, avec le reste de l'armée, marcherait à la queue et formerait l'arrière-garde.

La garnison républicaine de Settembrina devait le suivre et marcher la dernière; mais elle ne put exécuter ce mouvement; surprise par le fameux Morinque, la ville fut emportée.

Là fut tué mon cher Rossetti.

Tombé de cheval après avoir fait des prodiges de valeur, blessé dangereusement, sommé de se rendre, il aima mieux se faire tuer que de donner son épée.

Encore une âpre blessure pour mon cœur. On m'a entendu parler plus d'une fois de Rossetti, on sait combien je l'aimais; qu'on me permette donc, si insuffisante que soit ma plume, de dire à l'Italie ce que tant de fois je lui ai dit déjà:

O Italie, ma mère, nous venons de perdre, moi un de mes frères les plus chers; et toi, un de tes fils les plus généreux!

Celui-là était enfant de Gênes. Il avait, par des parents qui connaissaient peu son caractère, été destiné à l'Église; c'était un des plus ardents patriotes ita-

Digitized by Google

liens que j'aie jamais connus. Enclin à la vie aventureuse, et ne pouvant respirer en Italie, il partit pour Rio de Janeiro, où tantôt il fit du commerce et tantôt du courtage; mais Rossetti n'était pas né pour être négociant, c'était une plante exotique poussant mal sur la terre de l'agio et du calcul; ce n'est pas que Rossetti ne fût d'une intelligence fine et d'une nature apte à s'enrichir de toutes les connaissances; certes, en toutes choses, il pouvait aspirer au premier rang; mais Rossetti était le plus Italien de tous les Italiens, c'est-à-dire le plus généreux et le plus prodigue des hommes. — Or, avec de tels vices commerciaux, on ne fait pas fortune, mais on marche à pas de géant vers la ruine.

Il en fut ainsi de Rossetti.

Bon avec tous, sa maison était la maison de tous, particulièrement des Italiens malheureux. Il n'attendait pas que les proscrits vinssent le trouver, il allait au-devant d'eux; aussi fut-il bientôt à bout de ressources. Malheureux lui-même, ce cœur d'ange ne pouvait voir souffrir un Italien; s'il ne pouvait l'aider de sa bourse, il le faisait attendre dans sa pauvre cabane, courait les rues de la ville, et ne rentrait chez lui que rapportant du secours pour celui ou pour ceux qui attendaient; il est vrai que sa bonté, sa franchise, sa loyauté, l'avaient

Digitized by Google

fait l'ami de tout le monde, et que, dans ses pieux embarras, tout le monde l'aidait avec plaisir.

La bataille de Tarifa eut lieu, les républicains y furent battus par les impériaux; Bento Gonzalès et les principaux chefs, faits prisonniers : ils furent conduits à Rio de Janeiro. Parmi eux était notre capitaine Zambeccari, et nous le connûmes, comme je l'ai raconté, dans les prisons de Santa Cruz. On parla de faire la course, de nous délivrer des lettres de marque; dès lors, Rossetti et moi n'eûmes plus de tranquillité que nous ne fussions lancés sur l'immensité de l'Océan, avec la bannière républicaine. Rossetti se chargea de tout, et parvint au but que nous nous proposions.

On sait le reste, puisque, à partir de ce moment-là, on ne nous a pas perdus de vue.

Hélas! il n'y a pas un coin de terre où ne dorment les os d'un Italien généreux; c'est pourquoi l'Italie ne devrait pas se réjouir, mais au contraire se couvrir de deuil. O pauvre Italie, tu sentiras véritablement leur absence, le jour où tu tenteras d'arracher ton cadavre aux corbeaux qui le dévorent.

Digitized by Google

XXXV

LA PICADA DAS ANTAS

Cette retraite, entreprise dans la saison d'hiver, au milieu d'un pays montagneux et par une pluie incessante, fut la plus terrible et la plus désastreuse que j'aie jamais vue.

Nous emmenions avec nous, pour toutes provisions, quelques vaches en laisse, sachant d'avance que nous ne trouverions aucun animal bon pour notre nourriture sur la route que nous allions parcourir.

Tout en battant en retraite nous-mêmes, nous poursuivions la division du général Labattue, mais sans la pouvoir jamais rejoindre. Seuls les Selvagiens[1], manifestant leurs sympathies pour nous, attaquèrent son avant-garde. Nous vîmes de près ces hommes de la nature, et ils ne nous furent pas hostiles.

Anita, pendant cette retraite de trois mois, souffrit tout ce que l'on peut humainement souffrir sans

1. Habitants de la forêt.

rendre l'âme. Ah ! tout ! elle supporta tout avec un stoïcisme et un courage inexprimables.

Il faut avoir quelque connaissance des forêts de cette partie du Brésil, pour se faire une idée des privations endurées par une troupe sans moyens de transport, n'ayant pour toute ressource d'approvisionnement que le lasso, arme très-utile dans les plaines couvertes de bestiaux ou de gros gibier, mais parfaitement inutile dans ces épaisses forêts, repaires des tigres et des lions.

Pour comble de malheur, les fleuves, très-rapprochés dans ces forêts vierges, grossissaient outre mesure. Cette effroyable pluie qui nous poursuivait ne cessant de tomber, il en résultait que souvent une partie de nos troupes se trouvait emprisonnée entre deux cours d'eau, et restait là privée de toute nourriture. Alors, la faim faisant son œuvre, parmi les femmes et les enfants surtout, c'était un carnage plus lamentable que celui qu'eussent pu faire les balles et les boulets.

Notre pauvre infanterie était en proie à des souffrances et à des privations que l'on ne saurait dire, car elle n'avait pas même, comme la cavalerie, la ressource de manger ses chevaux. Peu de femmes et encore moins d'enfants sortirent de la forêt. Le peu qui échappa fut sauvé par les cava-

Digitized by Google

liers qui, ayant eu le bonheur de conserver leurs chevaux, avaient pitié des pauvres petites créatures abandonnées par leurs mères mortes ou mourant de faim, de froid et de fatigue.

Anita frissonnait à l'idée de perdre notre Menotti, que nous ne sauvâmes, au reste, que par miracle. Aux endroits les plus dangereux de la route et au passage des fleuves, je portais le pauvre enfant, âgé de trois mois, suspendu à mon cou dans un mouchoir; et, de cette façon, je pouvais le réchauffer avec mon haleine. D'une douzaine d'animaux, tant de chevaux que de mules, qui étaient entrés avec moi dans la forêt, tant pour mon service que pour celui de mon équipage, j'étais resté seulement avec deux mules et deux chevaux; le reste était tombé mourant de faim ou écrasé de fatigue. Pour comble de malheur, les guides avaient perdu le chemin, et ce fut la principale cause de nos souffrances dans cette terrible forêt *das Antas* [1].

Plus nous allions, moins nous voyions arriver la fin de cette picada maudite; je restai en arrière avec deux mules horriblement fatiguées, et que j'espé-

1. L'anta est un animal de la stature d'un âne, parfaitement inoffensif, dont la chair est exquise. On fait avec son cuir différents travaux fort élégants. Je ne l'ai jamais vu.

(*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

rais sauver, en les faisant avancer pas à pas, et en les nourrissant avec des feuilles de taquara, roseaux auxquels le Taquari a emprunté son nom. Pendant ce temps, j'envoyai Anita en avant, avec un domestique et l'enfant, afin qu'ils cherchassent l'issue de cette interminable forêt, et tâchassent de trouver quelque nourriture.

Les deux chevaux que j'avais laissés à Anita, montés alternativement par la courageuse femme, nous sauvèrent tous. Elle trouva enfin le bout de la forêt, et, au bout de la forêt, un piquet de mes braves soldats, avec un feu allumé, ce qui n'était point commun par une pareille pluie.

Mes compagnons, qui, par bonheur, avaient conservé quelques vêtements de laine, en enveloppèrent l'enfant, le réchauffèrent et le ramenèrent à la vie, quand la pauvre mère commençait déjà à désespérer de lui. Ce ne fut pas tout : ces excellentes gens se mirent alors à chercher avec une tendre sollicitude quelques aliments qu'ils n'eussent pas cherchés pour eux, mais qu'ils cherchèrent pour l'amour de moi, et avec lesquels ils réconfortèrent un peu la mère et l'enfant.

Celui qui leur porta les premiers et les plus efficaces secours s'appelait Manzio; que son nom soit béni !

Digitized by Google

J'avais pris une peine inutile pour sauver mes deux chevaux; je finis par être forcé d'abandonner les deux pauvres bêtes, poussives et fourbues, et, fort détérioré moi-même, je fis à travers la forêt le reste du chemin à pied.

Le même jour, je retrouvai ma femme et mon enfant, et sus tout ce que mes compagnons avaient fait pour eux.

Neuf jours après son entrée dans la forêt, à peine la queue de notre division en sortait-elle. Peu d'officiers avaient réussi à sauver leurs chevaux. L'ennemi qui nous précédait avait, en fuyant devant nous, laissé deux pièces de canon dans la picada; mais à peine les regardâmes-nous en passant. Les moyens de transport manquaient, et sans doute sont-elles encore à la même place où je les vis en passant.

Les tempêtes semblaient circonscrites dans la forêt. A peine en fûmes-nous sortis, qu'en approchant de Cima-da-Serra et de Vaccaria, nous trouvâmes le beau temps, et quelques bœufs qui nous tombèrent sous la main et nous indemnisèrent de notre long jeûne, nous firent oublier la fatigue, la faim et la pluie.

Nous restâmes dans le département de Vaccaria quelques jours à attendre la division de Bento Gon-

Digitized by Google

sales, qui nous rejoignit en désordre et diminuée d'un tiers.

C'est que l'infatigable Moringué, informé de la retraite de cette division, s'était mis à la poursuite de son arrière-garde, la poursuivant sans relâche, l'attaquant en toute occasion, s'alliant pour cette œuvre de destruction aux montagnards, toujours hostiles aux républicains. Tout cela donna à Labattue le temps de faire sa retraite, puis sa jonction avec l'armée impériale; mais, lors de cette jonction, à peine avait-il quelques centaines d'hommes à sa suite : les mêmes inconvénients qui avaient existé pour nous avaient existé pour lui. L'ennemi eut, en outre, à surmonter un obstacle imprévu, et que je note à cause de son étrangeté.

Le général Labattue, devant traverser dans son chemin deux bois appelés *di Mattos*, y trouva quelques-unes de ces tribus indigènes connues sous le nom de *Bugrès*, lesquelles sont des plus sauvages que l'on connaisse au Brésil. Ces tribus, sachant le passage des impériaux, les assaillirent dans trois ou quatre embuscades, et leur firent tout le mal qu'ils purent. Quant à nous, ils ne nous inquiétèrent aucunement, et quoiqu'il y eût sur le chemin beaucoup de ces trappes que les Indiens tendent sous les pas de leurs ennemis, au lieu d'être

Digitized by Google

dissimulées sous du gazon ou des branches, toutes étaient découvertes, et, par conséquent, aucune n'était dangereuse.

Pendant la courte halte que nous fîmes sur la lisière d'un de ces bois gigantesques, nous en vîmes sortir une femme qui, dans sa jeunesse, avait été enlevée par les sauvages, et qui avait profité de notre voisinage pour s'enfuir.

La pauvre créature était dans un déplorable état.

Comme nous n'avions plus aucun ennemi à fuir ni à poursuivre dans ces régions élevées, nous continuâmes notre marche, à courtes étapes, il est vrai, car nous manquions complétement de chevaux, et il nous fallait dompter des poulains, chemin faisant.

Le corps des lanciers républicains étant resté complétement démonté, fut obligé de se refaire rien qu'avec des poulains.

C'était, au reste, un splendide spectacle, toujours nouveau quoique quotidiennement répété, que celui de ces jeunes et robustes noirs, dont chacun méritait l'épithète de dompteur de chevaux, que Virgile donne à Pélops. Il fallait les voir sautant sur ces sauvages enfants des steppes, ignorants du mors, de la selle et de l'éperon, se cramponnant à leur crinière et tourbillonnant avec eux dans la

Digitized by Google

plaine jusqu'à ce que, cédant à l'homme, le quadrupède s'avouât vaincu.

Mais la lutte était longue; l'animal ne se rendait qu'après avoir épuisé tous ses efforts pour se débarrasser de son tyran; l'homme, de son côté, admirable d'adresse, de force et de courage, lié à tous ses mouvements, le serrant entre ses jambes comme entre des tenailles, bondissant avec lui, se roulant avec lui, se relevant avec lui, et ne se séparant de lui que lorsque, ruisselant de sueur, blanc d'écume, frémissant sur ses jarrets, le cheval était dompté.

Trois jours suffisent à un bon dompteur de chevaux pour que l'animal le plus rebelle subisse le mors.

Mais rarement les poulains sont-ils bien domptés par les soldats, surtout dans les marches, où trop d'occupations empêchent ces dompteurs de leur donner tous les soins nécessaires.

Les *Mattos* passés, nous traversâmes la province de Missiones, nous dirigeant sur Cruz-Alta, chef-lieu de cette petite province; puis, de Cruz-Alta, nous marchâmes sur Saint-Gabriel, où s'établit le quartier général, et où l'on bâtit des baraques pour le campement de l'armée.

Six ans de cette vie d'aventures et de dangers ne m'avaient pas fatigué tant que j'étais resté seul; mais maintenant que j'avais une petite famille, cette

Digitized by Google

séparation de toutes mes anciennes connaissances, cette ignorance de ce que, depuis tant d'années, étaient devenus mes parents, me firent naître le désir de me rapprocher d'un point où des nouvelles de mon père et de ma mère pussent me parvenir; j'avais pu un instant refouler dans mon cœur toutes ces tendres affections, mais elles s'étaient amassées et demandaient à reprendre leur cours. Ajoutez à cela que je ne savais rien non plus de cette autre mère qu'on appelle l'Italie! La famille est puissante, mais la patrie est irrésistible.

Je me décidai donc à regagner Montevideo, du moins temporairement, et je demandai mon congé au président, ainsi que la permission de me faire un petit troupeau de bœufs, dont la vente pièce à pièce devait, tout le long de la route, subvenir à mes dépenses.

Digitized by Google

XXXVI

CONDUCTEUR DE BŒUFS

Me voilà donc *truppiere*, c'est-à-dire conducteur de bœufs.

En conséquence, dans une estancia appelée *del Corral de Pedras*, avec l'autorisation du ministre des finances, je parvins à réunir en une vingtaine de jours, et avec une indicible fatigue, environ neuf cents animaux; ces animaux étaient complétement sauvages. Une plus grande fatigue m'attendait encore pendant la route, où je rencontrai des obstacles presque insurmontables; le plus grand de tous, fut le Rio-Negro, où je faillis voir s'engloutir tout mon capital. Du passage du fleuve, de mon inexpérience dans mon nouveau métier, et surtout du brigandage de certains *capitaz* mercenaires loués par moi comme conducteurs, je sauvai à peu près cinq cents bêtes, qui, attendu la mauvaise nourriture, la longue route et la fatigue des passages, furent jugées incapables d'atteindre leur destination.

Je résolus, en conséquence, de les tuer, de les

Digitized by Google

écorcher et de vendre leurs peaux, opération après laquelle, dépenses prélevées, il me resta une centaine d'écus qui servirent à faire face aux premières nécessités de la famille.

C'est ici que je dois consigner une rencontre qui me donna un de mes plus chers, de mes meilleurs et de mes plus tendres amis.

Hélas! encore un qui est allé attendre dans un monde meilleur la délivrance de l'Italie.

En m'approchant de Saint-Gabriel, dans la retraite que nous venions d'exécuter, j'avais entendu parler d'un officier italien d'un grand esprit, d'un grand cœur, d'une grande instruction, qui, exilé comme carbonaro, s'était battu en France au 5 juin 1832, puis à Oporto, pendant le long siége qui avait valu à cette ville le nom d'imprenable, et qui enfin, forcé comme moi de quitter l'Europe, était venu mettre son courage et sa science au service des jeunes républiques de l'Amérique du Sud.

On racontait de lui des traits de courage, de sang-froid et de force qui m'avaient fait répéter dix fois :

— Quand je rencontrerai cet homme, il sera mon ami.

Cet homme s'appelait Anzani.

Un de ces traits, surtout, avait fait grand bruit.

Digitized by Google

En arrivant en Amérique, Anzani s'était présenté, avec une lettre de recommandation, chez deux de nos compatriotes, MM. ***, négociants à Saint-Gabriel.

Ces messieurs avaient fait de lui leur factotum.

Anzani était tout à la fois chez eux le caissier, le teneur de livres, l'homme de confiance; — disons mieux que cela, Anzani était le bon génie de leur maison.

Comme tous les gens forts et courageux, Anzani était calme et doux.

La maison dont il était devenu le véritable directeur était une de ces maisons comme on en trouve seulement dans l'Amérique du Sud, et qui tiennent tout ce qu'il est possible d'imaginer, réunissant en un seul commerce à peu près tous les commerces connus.

Or, la ville où résidaient nos deux compatriotes était, pour son malheur, voisine de la forêt qui servait de refuge à ces tribus d'Indiens Bugrès dont j'ai dit quelques mots dans le chapitre précédent.

Un des chefs de ces Indiens s'était fait la terreur de cette petite ville, dans laquelle, deux fois par an, il descendait avec sa tribu, et qu'il rançonnait à son plaisir, sans que celle-ci osât faire résistance.

Digitized by Google

Descendant d'abord avec deux ou trois cents hommes, puis avec cent, puis avec cinquante, selon qu'il avait vu la terreur croissante y établir son pouvoir, il avait fini par s'y sentir tellement le maître, qu'il y venait seul, et, tout seul qu'il était, y donnait ses ordres et y manifestait ses exigences comme s'il eût eu derrière lui sa tribu prête à mettre la ville à feu et à sang.

Anzani avait fort entendu parler de ce matamore, et avait écouté tout ce qu'on en avait dit sans aucunement manifester son opinion sur l'audace du chef sauvage et sur la terreur qu'inspirait sa férocité.

Cette terreur était si grande, que, lorsque ce cri retentissait : « Le chef *di Mattos !* » toutes les fenêtres se fermaient, toutes les portes se verrouillaient, comme si l'on eût crié au chien enragé.

L'Indien était habitué à ces signes de terreur, qui flattaient son orgueil.—Il choisissait la porte qu'il lui plaisait de se faire ouvrir, y frappait, et la porte ouverte, — ce qui se faisait avec la célérité de l'effroi, — il pouvait dévaliser la maison tout entière sans que maîtres, voisins ou habitants, quels qu'ils fussent, songeassent à inquiéter sa retraite.

Or, depuis deux mois, Anzani dirigeait la maison de commerce dans les plus grands comme dans les

Digitized by Google

plus petits détails, à la grande satisfaction de ses deux patrons, lorsque ce cri terrible retentit :

— Le chef *di Mattos !*

Comme d'habitude, portes et volets se fermèrent précipitamment.

Anzani était seul à la maison, occupé à relever les comptes de la semaine. Il ne jugea point que la bruyante annonce que l'on venait de faire valût la peine de se déranger, et resta en conséquence derrière son comptoir, porte et fenêtres ouvertes.

L'Indien s'arrêta étonné devant cette maison qui, au milieu du bouleversement général que causait sa présence, paraissait indifférente à sa venue.

Il entra et vit, de l'autre côté du comptoir, un homme au visage placide qui faisait ses comptes.

Il s'arrêta en face de lui, les bras croisés et le regardant avec étonnement.

Anzani leva la tête.

Anzani était la politesse même.

— Que voulez-vous, mon ami? demanda-t-il à l'Indien.

— Comment ! ce que je veux? demanda celui-ci.

— Sans doute, fit Anzani, lorsqu'on entre dans un magasin, c'est qu'on désire acheter quelque chose.

L'Indien éclata de rire.

Digitized by Google

— Tu ne me connais donc pas? demanda-t-il à Anzani.

— Comment veux-tu que je te connaisse? C'est la première fois que je te vois.

— Je suis le chef di Mattos, répliqua l'Indien en décroisant ses bras, et en montrant à sa ceinture un arsenal composé de quatre pistolets et d'un poignard.

— Eh bien, chef di Mattos, que veux-tu? demanda Anzani.

— Je veux à boire, répondit celui-ci.

— Et que veux-tu à boire?

— Un verre d'*aguardiente*.

— Rien de plus facile; paye d'abord, et je te servirai ton verre après.

L'Indien se mit à rire une seconde fois.

Anzani fronça légèrement le sourcil.

— Voilà, dit-il, la seconde fois qu'au lieu de me répondre, tu me ris au nez. Je ne trouve pas cela poli. Je te préviens donc que, si cela t'arrive une troisième fois, je te mets à la porte.

Anzani avait prononcé ces mots avec un accent de fermeté qui, à tout autre qu'un Indien, eût donné la mesure de l'homme auquel il avait affaire.

Peut-être le sauvage comprit-il, mais il eut l'air de ne pas comprendre.

Digitized by Google

— Je t'ai dit de me donner un verre d'aguardiente, répéta-t-il en frappant du poing sur le comptoir.

— Et moi, je t'ai dit de payer d'abord, répéta Anzani, ou sinon que tu n'aurais rien.

L'Indien lança un regard de colère à Anzani, mais le regard d'Anzani rencontra le sien ; — l'éclair avait croisé l'éclair.

Anzini avait l'habitude de dire :

— Il n'y a de force réelle que la force morale. Regardez hardiment, fixement et obstinément l'homme qui vous regarde ; — s'il baisse les yeux, vous êtes son maître ; — mais ne baissez pas les yeux, car alors c'est lui qui sera le vôtre.

Le regard d'Anzani avait une irrésistible puissance. Ce fut l'Indien qui baissa les yeux.

Il sentit son infériorité ; et, furieux de cette domination inconnue, il voulut se donner du cœur en buvant.

— C'est bien, dit-il, voilà une demi-piastre, sers-moi.

— C'est mon état de servir les gens qui me payent, dit tranquillement Anzani.

Et il servit à l'Indien un verre d'eau-de-vie.

L'Indien l'avala.

— Un autre, dit-il.

Digitized by Google

Anzani lui en servit un autre.

L'Indien l'avala comme le premier.

— Un autre, dit-il encore.

Tant qu'il y eut de l'argent pour couvrir les libations de l'Indien, Anzani ne fit aucune observation; mais, lorsque le buveur eut ingurgité de l'eau-de-vie pour une valeur égale à celle de sa pièce, il s'arrêta.

— Eh bien? demanda l'Indien.

Anzani lui fit son compte.

— Après? insista le sauvage.

— Après?... Pas d'argent, pas d'eau-de-vie, reprit Anzani.

L'Indien avait calculé juste. Les cinq ou six verres d'eau-de-vie qu'il avait bus lui avaient rendu le courage que lui avait fait perdre le regard léonin d'Anzani.

— De l'aguardiente! dit-il portant la main à l'un de ses pistolets; de l'aguardiente, ou je te tue!...

Anzani, qui se doutait que la chose finirait par là, se tenait prêt. C'était un homme de cinq pieds neuf pouces, d'une force prodigieuse, d'une adresse admirable. Il appuya sa main droite sur le comptoir, sauta de l'autre côté, et se laissa tomber de tout son poids sur l'Indien, saisissant, avant qu'il

Digitized by Google

eût eu le temps d'armer son pistolet, le poignet droit de son adversaire avec sa main gauche.

L'Indien ne put soutenir le choc. Il tomba à la renverse; Anzani tomba sur lui, et lui appuya le genou sur la poitrine.

Alors, maintenant avec sa main gauche la main droite de l'Indien dans une ligne qui rendait son arme inoffensive, de l'autre main, Anzani lui enleva de la ceinture pistolets et poignard, qu'il éparpilla dans le magasin; puis il lui arracha le pistolet de la main, le prit par le canon, et, à grands coups de crosse, lui écrasa la figure; enfin, quand il crut que l'Indien, pour nous servir des termes de l'art, en avait assez, il se releva, et, le poussant à grands coups de pied du côté de la porte, il le roula jusqu'au ruisseau, au beau milieu duquel il le laissa.

L'Indien, en effet, en avait assez.

Il se sauva comme il put, et ne reparut jamais à Saint-Gabriel.

Anzani avait fait, sous un autre nom que le sien, — sous le nom de Ferrari, — la guerre de Portugal. Sous ce nom, il s'était admirablement conduit; sous ce nom, il avait conquis le grade de capitaine; sous ce nom, il avait reçu deux blessures graves, l'une à la tête, l'autre à la poitrine.

Digitized by Google

Si graves, qu'au bout de seize ans, il mourut de l'une d'elles.

La blessure de la tête était un coup de sabre qui lui avait ouvert le crâne.

Celle de la poitrine était une balle qui s'était arrêtée dans le poumon, et qui, plus tard, détermina une phthisie pulmonaire.

Lorsqu'on parlait à Anzani des merveilles de courage qu'il avait accomplies sous le nom de Ferrari, il souriait et soutenait que ce Ferrari et lui étaient deux hommes différents.

Par malheur, pauvre Anzani, il ne pouvait, en même temps qu'il mettait ses exploits sur le compte de l'être imaginaire qu'il avait créé, lui renvoyer ses blessures.

C'était là l'homme dont on m'avait parlé; c'était là l'homme que je désirais connaître, et dont je voulais faire mon ami.

A Saint-Gabriel, j'appris qu'il était, pour affaires, allé à une soixantaine de milles. Je me renseignai, et je montai à cheval pour aller à sa rencontre.

En route, sur la rive d'un petit ruisseau, je trouvai un homme, la poitrine nue et lavant sa chemise; — je compris que c'était cet homme-là que je cherchais.

J'allai à lui, je lui tendis la main, je me nommai.

A partir de ce moment, nous fûmes frères.

Il n'était plus alors dans sa maison de commerce ; mais, comme moi, il était entré au service de la république de Rio-Grande. Il commandait l'infanterie de la division Juan Antonio, un des chefs républicains les plus renommés. Comme moi, au reste, il quittait le service, se dirigeant *al salto.*

Après un jour passé ensemble, nous nous donnâmes nos adresses respectives, et il fut convenu que nous ne ferions rien d'important sans nous prévenir l'un l'autre.

Qu'on me permette un détail qui fera connaître notre misère et notre fraternité.

Anzani n'avait qu'une chemise, mais il avait deux pantalons.

J'étais aussi pauvre que lui en fait de chemises, tandis qu'il était d'un pantalon plus riche que moi.

Nous couchâmes sous le même toit, mais Anzani partit avant le jour et sans me réveiller.

En me réveillant, je trouvai sur mon lit le meilleur de ses deux pantalons.

J'avais vu à peine Anzani, mais Anzani était un homme qu'on jugeait à première vue ; aussi, lorsque je pris du service près de la république de Montevideo, et que je fus chargé d'organiser la lé-

Digitized by Google

gion italienne, mon premier soin fut d'écrire à Anzani de venir partager ce travail avec moi.

Il vint, et nous ne nous quittâmes plus jusqu'au jour où, touchant la terre d'Italie, il mourut entre mes bras.

Digitized by Google

XXXVII

PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES ET COURTIER DE COMMERCE

Je descendis à Montevideo dans la maison d'un de mes amis, nommé Napoléon Castellini. A sa gentillesse et à celle de sa femme je dois beaucoup trop pour m'acquitter jamais autrement que par la reconnaissance que je leur ai vouée, et cela comme à mes autres bien chers G.-B. Cuneo, — cet ami de toute ma vie, — les frères Antonini et Giovanni Risso.

Les quelques écus provenant de la vente de mes peaux de bœuf dépensés, pour ne pas demeurer avec ma femme et mon enfant à la charge de mes amis, j'entrepris deux industries qui, je dois l'avouer, à elles deux et cumulées, suffisaient à peine à mes besoins.

La première était celle de courtier en marchandises; je portais des échantillons de toute espèce sur moi. Je tenais tout, depuis la pâte d'Italie jusqu'aux étoffes de Rouen.

Digitized by Google

La seconde était celle de professeur de mathématiques dans la maison de l'estimable M. Paolo Semidei.

Ce genre de vie dura jusqu'à mon entrée dans la légion orientale.

La question de Rio-Grande commençait à s'établir et à s'arranger. Je n'avais plus rien à voir de ce côté. La république Orientale, — c'était ainsi que se nommait la république deMontevideo,— me sachant libre, ne tarda point à m'offrir une compensation plus en harmonie avec mes moyens, et surtout avec mon caractère, que celles de professeur de mathématiques et de colporteur d'échantillons.

On m'offrit et j'acceptai le commandement de la corvette *la Constitution*.

L'escadre orientale se trouvait sous les ordres du colonel Cosse; celle de Buenos-Ayres aux ordres du général Brown.

Plusieurs rencontres et plusieurs combats avaient eu lieu entre les deux escadres, mais ils n'avaient eu que de médiocres résultats.

Vers le même temps, un certain Vidal, de triste mémoire, fut chargé du ministère général de la République.

Un des premiers et des plus déplorables actes de cet homme fut de se débarrasser de l'escadre,

Digitized by Google

qu'il disait trop onéreuse à l'État. Cette escadre, qui avait coûté d'immenses sommes à la République, et qui entretenue, comme la chose était facile alors, pouvait constituer une prééminence marquée sur la Plata, fut complétement détruite, et l'on en dilapida le matériel.

Je fus destiné à une expédition du résultat de laquelle devaient naître bien des événements.

On m'envoya à Corrientes, avec le brigantin de dix-huit canons *le Pereyra*. Il avait, outre ces dix-huit pièces d'artillerie, deux canons à pivot.

De conserve avec moi devait naviguer la goëlette *Procida*.

Corrientes combattait alors contre Rosas, et je devais l'aider dans ses mouvements contre les forces du dictateur. Peut-être l'expédition avait-elle un autre but, mais c'était le secret de M. le ministre général.



Que l'on permette à celui qui publie ces Mémoires de donner aux lecteurs, sur l'état de la république de Montevideo en 1841, quelques explications que le général Garibaldi n'a pas cru devoir donner dans un journal écrit au jour le jour.

Ces explications seront d'autant plus exactes,

Digitized by Google

qu'elles ont été dictées à celui qui les publie aujourd'hui, en 1849, par un homme qui a joué un grand rôle dans les événements de la république Orientale : par le général Pacheco y Obes, l'un de nos meilleurs amis.

Puis, soyez tranquilles, chers lecteurs, nous rendrons immédiatement la plume à cet autre ami, non moins bon, ayant nom Joseph Garibaldi.

Car, vous voyez que comme César, ce premier émancipateur de l'Italie, il manie la plume non moins bien que l'épée.

MONTEVIDEO

Lorsque le voyageur arrive d'Europe sur un des vaisseaux que les premiers habitants du pays prirent pour des maisons volantes, ce qu'il aperçoit d'abord, lorsque le matelot en vigie a crié : « Terre ! » ce sont deux montagnes :

Une montagne de briques, qui est la cathédrale, l'église mère, la *Matriz*, comme on dit là-bas.

Puis une montagne de granit, marbrée de quelque verdure, et surmontée d'un fanal.

Digitized by Google

Celle-là s'appelle le *Cerro*.

Au fur et à mesure qu'il approche des tours de la cathédrale, dont les dômes de porcelaine scintillent au soleil, le voyageur distingue les *miradores* sans nombre et aux formes variées qui surmontent presque toutes les maisons; puis ces maisons elles-mêmes, rouges ou blanches, avec leurs terrasses, fraîches stations du soir; puis, au pied du *Cerro*, les *Saladeras*, vaste édifice où l'on sale les viandes; puis, enfin, au fond de la baie, bordant la mer, les charmantes *quintas*, délices et orgueil des habitants, et qui font que, les jours de fête, on n'entend que ces mots courant par les rues :

— Allons dans le *Miguelète;* — allons dans la *Aguada;* — allons dans l'*Arroyo-Seco*.

Alors, si vous jetez l'ancre entre le Cerro et la ville dominée, de quelque point que vous la regardiez, par la gigantesque cathédrale; si la yole vous emporte rapidement vers la plage sous les efforts de ses six rameurs; si, le jour, vous voyez sur la route de ces belles quintas des groupes de femmes en amazone, des cavaliers en habit de cheval; si, le soir, à travers les fenêtres ouvertes, et versant dans la rue des torrents de lumière et d'harmonie, vous entendez les chants du piano ou les plaintes de la harpe, les trilles petillantes des quadrilles ou les

Digitized by Google

notes plaintives de la romance, c'est que vous êtes à Montevideo, la vice-reine de ce fleuve d'argent dont Buenos-Ayres prétend être la reine, et qui se jette dans l'Atlantique par une embouchure de quatre-vingts lieues.

Ce fut Juan-Dias de Solis qui, le premier, vers le commencement de 1516, découvrit la côte et la rivière de la Plata. La première chose qu'aperçut la sentinelle en vigie fut le Cerro. Pleine de joie alors, elle s'écria en langue latine :

— *Montem video!*

De là le nom de la ville dont nous allons rapidement esquisser l'histoire.

Solis, déjà fier d'avoir découvert, un an auparavant, Rio de Janeiro, ne jouit pas longtemps de sa nouvelle découverte.

Ayant lancé dans la baie deux de ses navires, et ayant remonté la Plata avec le troisième, il céda aux signes d'amitié que lui firent les Indiens, tomba dans une embuscade et fut tué, rôti et mangé sur les bords d'un ruisseau qui, en mémoire de ce terrible événement, porte encore aujourd'hui le nom de *Arroyo de Solis*.

Cette horde d'Indiens anthropophages, très-braves du reste, appartenait à la tribu primitive des Charruas; elle était maîtresse du pays, comme à

Digitized by Google

l'extrémité opposée du grand continent, les Hurons et les Sioux.

Aussi résista-t-elle aux Espagnols, qui furent forcés de bâtir Montevideo au milieu des combats de tous les jours, et surtout d'attaques de toutes les nuits : si bien que, grâce à cette résistance, Montevideo, quoique découverte, comme nous l'avons dit, en 1516, compte à peine cent ans de fondation.

Enfin, vers la fin du dernier siècle, un homme fit aux maîtres primitifs de la côte une guerre d'extermination, dans laquelle ils furent anéantis. Trois derniers combats — pendant lesquels, comme les anciens Teutons, ils placèrent au milieu d'eux femmes et enfants, et tombèrent sans reculer d'un pas — virent disparaître leurs derniers restes; et, monuments de cette défaite suprême, le voyageur peut encore aujourd'hui voir, blanchis, au pied de la montagne *Augua*, les ossements des derniers Charruas.

Cet autre Marius, vainqueur de ces autres Teutons, c'était le *commandant de la campagne*, Jorge Pacheco, père du général Pacheco y Obes, de la bouche duquel, nous l'avons déjà dit, nous tenons les détails que nous allons mettre sous les yeux des lecteurs.

Mais les sauvages détruits léguaient au com-

Digitized by Google

mandant Pacheco des ennemis bien plus tenaces, bien plus dangereux, et surtout bien plus inexterminables que les Indiens, — attendu que ceux-là étaient soutenus, non par une croyance religieuse qui allait chaque jour s'affaiblissant, mais, au contraire, par un intérêt matériel qui allait chaque jour augmentant; — et ces ennemis, c'étaient les contrebandiers du Brésil.

Le système prohibitif était la base du commerce espagnol : c'était donc une guerre acharnée entre le commandant de la campagne et les contrebandiers qui, tantôt par ruse, tantôt par force, essayaient d'introduire, sur le territoire montevidéen, leurs étoffes et leur tabac.

La lutte fut longue, acharnée, mortelle. Don Jorge Pacheco, homme d'une force herculéenne, d'une taille gigantesque, d'une surveillance inouïe, était enfin arrivé, — il l'espérait du moins, — non pas à anéantir les contrebandiers, comme il avait fait des Charruas, c'était chose impossible, mais à les éloigner de la ville,—lorsque tout à coup ils reparurent plus hardis, plus actifs et mieux ralliés que jamais, autour d'une volonté unique aussi puissante, aussi courageuse et surtout aussi intelligente que pouvait l'être celle du commandant Pacheco.

Digitized by Google

Le commandant lança ses espions par la campagne, et s'informa des causes de cette recrudescence d'hostilités.

Tous revinrent avec un même nom à la bouche :

— Artigas!

Qu'était-ce donc que cet Artigas?

Un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, brave comme un vieil Espagnol, subtil comme un Charrua, alerte comme un gaucho : il avait des trois races, sinon dans le sang, du moins dans l'esprit.

Ce fut alors une lutte admirable de ruse et de force entre le vieux commandant de la campagne et le jeune contrebandier; mais l'un était jeune et croissait en force; l'autre était, non pas vieux, mais fatigué.

Pendant quatre ou cinq ans, Pacheco poursuivit Artigas, le battant partout où il se montrait; mais Artigas, battu, n'était point tué ni pris; — le lendemain, il reparaissait. — L'homme de la ville se fatigua le premier de la lutte, et, comme un de ces anciens Romains du temps de la République, qui sacrifiaient leur orgueil au bien du pays, il alla proposer au gouvernement de résigner ses pouvoirs, à la condition que l'on ferait Artigas chef de la campagne à sa place; Artigas, à son avis, pouvant seul mettre fin à l'œuvre que lui, Pacheco, ne pouvait

Digitized by Google

accomplir, c'est-à-dire à l'extermination des contrebandiers.

Le gouvernement accepta, et, comme ces bandits romains qui font leur soumission au pape, et qui se promènent vénérés dans la ville dont ils ont été la terreur, Artigas fit son entrée à Montevideo, et reprit l'œuvre d'extermination au point où elle s'était échappée des mains de son prédécesseur.

Au bout d'un an, la contrebande était, sinon anéantie, du moins disparue.

Cela se passait cinquante-huit ou soixante ans avant les événements auxquels va se trouver mêlé Garibaldi; mais nous sommes auteur dramatique avant tout, et nous ne pouvons nous habituer à ne pas ouvrir nos drames par un prologue; ce prologue, au reste, n'est pas sans intérêt, et fait connaître des hommes et des localités assez inconnus en France.

Artigas avait alors vingt-sept ou vingt-huit ans; ainsi, à l'époque où le général Pacheco me donnait ces détails, il en avait quatre-vingt-treize, et vivait ignoré dans une petite quinta du président du Paraguay. Depuis, sans doute, est-il mort.

C'était un jeune homme, beau, brave et fort, et qui représentait une des trois puissances qui régnèrent tour à tour sur Montevideo.

Digitized by Google

Don Jorge Pacheco était le type de la valeur chevaleresque du vieux monde; cette valeur chevaleresque qui a traversé les mers avec Colomb, Pizarre et Fernand Cortez.

Artigas était, lui, l'homme de la campagne; il pouvait représenter ce qu'on appelait là-bas le parti national, placé entre les Portugais et les Espagnols, c'est-à-dire entre les étrangers restés Portugais et Espagnols par leur séjour dans des villes où tout leur rappelait des mœurs portugaises et espagnoles.

Puis restait un troisième type et même une troisième puissance, dont il faut bien que nous parlions, et qui est à la fois le fléau de l'homme des villes et de l'homme de la campagne.

Ce troisième type, c'est le gaucho, dont Gari baldi vous a dit un mot caractéristique et pittoresque. Il l'a appelé « le centaure du nouveau monde. »

En France, nous appelons gaucho tout ce qui vit dans ces vastes plaines, ces immenses steppes, ces pampas infinies qui s'étendent des bords de la mer au versant oriental des Andes. Nous nous trompons: le capitaine Head, de la marine anglaise, mit le premier en vogue cette manie de confondre le gaucho avec l'habitant de la campagne, qui, dans

Digitized by Google

sa fierté, repousse non-seulement la similitude, mais encore la comparaison.

Le gaucho est le bohémien du nouveau monde. Sans biens, sans maison, sans famille, il a pour tout bien son puncho, son cheval, son couteau, son lasso et ses *bolas*.

Son couteau, c'est son arme; son lasso et ses bolas, c'est son industrie.

Artigas demeura donc commandant de la campagne, à la grande satisfaction de tout le monde, à l'exception des contrebandiers; et il se trouvait encore chargé de cette importante fonction lorsque éclata la révolution de 1810, révolution qui avait pour but et qui eut, en effet, pour résultat d'anéantir la domination espagnole dans le nouveau monde.

Elle commença donc en 1810, à Buenos-Ayres, et s'acheva en Bolivie, à la bataille d'Ayacuncho, en 1824.

Le chef des forces indépendantes était alors le général Antonio-José de Suere; il avait cinq mille hommes sous ses ordres.

Le général en chef des troupes espagnoles était don Jose de Laserna, le dernier vice-roi du Pérou; il commandait onze mille hommes.

Les patriotes n'avaient qu'un seul canon; ils étaient un contre deux, pas même un contre deux,

Digitized by Google

comme on le voit par les chiffres que nous venons de poser. Ils manquaient de munitions, de provisions de bouche, de poudre et de pain. On n'avait qu'à attendre, ils se rendaient; on attaqua, ils vainquirent.

Ce fut le général patriote Alejo Cordova qui commença la bataille. Il commandait à quinze cents hommes. Il mit son drapeau au bout de son épée et cria :

— En avant!

— Au pas accéléré ou au pas ordinaire? demanda un officier.

— Au pas de la victoire, répondit-il.

Le soir, l'armée espagnole tout entière avait capitulé et se trouvait prisonnière de ceux qu'elle avait tenus prisonniers.

Artigas, un des premiers, avait salué la révolution comme une libératrice. Il s'était mis à la tête du mouvement dans la campagne, et alors il était venu offrir à Pacheco de résigner à son tour entre ses mains le commandement, comme autrefois Pacheco avait fait pour lui.

Cet échange allait peut-être s'opérer, lorsque Pacheco fut surpris dans la maison de Casablanca, sur l'Uruguay, par des marins espagnols, et resta prisonnier entre leurs mains.

Artigas n'en continua pas moins son œuvre de

Digitized by Google

délivrance. En peu de temps, il chassa les Espagnols de toute cette campagne dont il s'était fait roi, et les réduisit à la seule ville de Montevideo. Mais Montevideo pouvait présenter une sérieuse résistance, attendu qu'elle était la seconde ville fortifiée d'Amérique.

La première était Saint-Jean d'Ulloa.

A Montevideo s'étaient réfugiés tous les partisans des Espagnols, appuyés d'une armée de quatre mille hommes. Artigas, soutenu par l'alliance de Buenos-Ayres, mit le siége devant la ville.

Mais une armée portugaise vint en aide aux Espagnols et débloqua Montevideo.

En 1812, nouveau siége de Montevideo. Le général Rondeau pour Buenos-Ayres, et Artigas pour les patriotes montévidéens, ont réuni leurs forces et sont revenus envelopper la ville.

Le siége dura vingt-trois mois; puis, enfin, une capitulation livra le siége de la future république Orientale aux assiégeants, commandés alors par le général Alvear.

Comment le général en chef était-il Alvear et non Artigas? Nous allons le dire.

C'est qu'au bout de vingt mois de siége, après trois ans de contact entre les hommes de Buenos-Ayres et ceux de Montevideo, les dissemblances d'ha-

Digitized by Google

bitudes, de mœurs, je dirais presque de race, qui avaient été d'abord de simples causes de dissentiment, étaient peu à peu devenues des motifs de haine.

Artigas, comme Achille, s'était donc retiré sous sa tente, ou plutôt il emportait sa tente avec lui. Il avait disparu dans ces profondeurs de la prairie, si bien connues de sa jeunesse, au temps qu'il faisait le métier de contrebandier.

Le général Alvear l'avait remplacé, et se trouvait, lors de la reddition de Montevideo, général en chef des *Portenos*.

C'est ainsi qu'on appelle dans le pays les hommes de Buenos-Ayres, tandis qu'on appelle les Montevidéens les *Orientaux*.

Tâchons de faire comprendre ici les différences nombreuses qui existent entre les Portenos et les Orientaux.

L'homme de Buenos-Ayres, fixé dans le pays depuis trois cents ans dans la personne de son aïeul, a perdu, dès la fin du premier siècle de sa translation en Amérique, toutes les traditions de la mère patrie, c'est-à-dire de l'Espagne. Ses intérêts ressortent du sol; sa vie s'y est attachée. Les habitants de Buenos-Ayres sont presque aussi Américains aujourd'hui que l'étaient autrefois les Indiens, qu'ils ont conquis et auxquels ils se sont substitués.

Digitized by Google

L'homme de Montevideo, au contraire, fixé depuis un siècle à peine dans le pays, — toujours dans la personne de son aïeul, bien entendu, — l'homme de Montevideo n'a pas eu le temps d'oublier qu'il est fils, petit-fils, arrière-petit-fils d'Espagnol. Il a le sentiment de sa nationalité nouvelle, mais sans avoir oublié les traditions de la vieille Europe, à laquelle il tient par la civilisation; tandis que l'homme de la campagne de Buenos-Ayres s'en éloigne tous les jours pour rentrer dans la barbarie.

Le pays non plus n'est pas sans influence sur ce mouvement, rétrograde d'un côté, progressif de l'autre.

La population de Buenos-Ayres, répandue sur des landes immenses, avec des habitations très-éloignées les unes des autres, dans des contrées dépourvues d'eau, manquant de bois, tristes d'aspect, — la population habitant des chaumières mal construites, puise dans cet isolement, dans ces privations, dans ces distances, un caractère sombre, misérable, querelleur. Ses tendances remontent vers l'Indien sauvage des frontières du pays, avec lequel elle fait commerce de plumes d'autruche, de manteaux pour le cheval, et de bois de lances, toutes choses qu'il apporte des pays où la civilisation n'a pas pénétré, de centres inconnus des Européens, et qu'il échange contre de

Digitized by Google

l'eau-de-vie, du tabac, qu'il emporte vers ces grandes plaines, des pampas dont il a pris le nom, ou auxquelles il a peut-être donné le sien.

La population de Montevideo, tout au contraire, occupe un beau pays, qu'arrosent des ruisseaux, que coupent des vallées. Elle n'a pas de grands bois, elle ne possède pas de vastes forêts, comme l'Amérique du Nord, c'est vrai; mais, au fond de chacune de ses vallées, elle a des ruisseaux ombragés par le *quebrocho* à l'écorce de fer, par l'*ubajai*, par le *sauce* aux riches rameaux. En outre, elle est bien logée, bien nourrie. Ses maisons, villas, fermes ou métairies, sont rapprochées les unes des autres; et son caractère, ouvert et hospitalier, est enclin à cette civilisation dont le voisinage de la mer lui apporte incessamment le parfum sur les ailes du vent qui vient d'Europe.

Pour la population de Buenos-Ayres, le type de la perfection est l'Indien à cheval.

Pour l'homme de la campagne de Montevideo, c'est l'Européen, sanglé dans son habit, ficelé dans sa cravate, emprisonné entre ses sous-pieds et ses bretelles.

L'homme de Buenos-Ayres a la prétention d'être le premier en élégance. Il s'échauffe et s'apaise facilement. Il a plus d'imagination que les Montevi-

Digitized by Google

déens. Les premiers poëtes que l'Amérique a connus sont nés à Buenos-Ayres. Varela et Lofinur, Dominguez et Marmol, sont des poëtes porteños.

L'homme de Montevideo est moins poétique, mais plus calme et plus ferme dans ses résolutions et dans ses projets. Si son rival a la prétention d'être le premier en élégance, il a celle d'être le premier en courage. Parmi ses poëtes, on trouve les noms d'Hidalgo, de Berro, de Figuerta, de Juan-Carlos Gomez.

De leur côté, les femmes de Buenos-Ayres ont la prétention d'être les plus belles femmes de l'Amérique méridionale, depuis le détroit de Lemaire jusqu'à la rivière des Amazones.

Peut-être, en effet, le visage des femmes de Montevideo est-il moins éclatant que celui de leurs voisines, mais leurs formes sont merveilleuses, mais leurs pieds, leurs mains et leurs tournures semblent être directement empruntées soit à Séville, soit à Grenade.

Ainsi, entre les deux pays :

Rivalité de courage et d'élégance pour les hommes;

Rivalité de beauté, de grâce et de tournure pour les femmes;

Rivalité de talent pour les poëtes, ces hermaphrodites de la société, irritables comme des hom-

mes, capricieux comme des femmes, et, avec tout cela, naïfs parfois comme des enfants.

Il y avait, on le voit par tout ce que nous venons de dire, des causes suffisantes de rupture entre les hommes de Buenos-Ayres et ceux de Montevideo, entre Artigas et Alvear.

Ce fut non-seulement une séparation, mais une haine; non-seulement une haine, mais une guerre.

Tous les éléments d'antipathie furent soulevés contre les hommes de Buenos-Ayres par l'ancien chef de contrebandiers. Peu lui importaient désormais les moyens, pourvu qu'il arrivât à son but; et son but était de chasser du pays les Porteños.

Ce fut alors qu'Artigas, réunissant tout ce que le pays lui offrait de ressources, se mit à la tête de ces bohémiens de l'Amérique que l'on appelle les gauchos.

C'était la guerre sainte, en quelque sorte, que faisait Artigas. Aussi rien ne put-il lui résister, ni l'armée de Buenos-Ayres, ni le parti espagnol, qui comprenait que la rentrée d'Artigas à Montevideo, c'était la substitution de la force brutale à l'intelligence.

Ceux qui avaient prévu ce retour à la barbarie ne s'étaient pas trompés. — Pour la première fois, des hommes vagabonds, incivilisés, sans organisation,

Digitized by Google

se voyaient réunis en corps d'armée et avaient un général. Ainsi, avec Artigas dictateur commence une période qui a quelque analogie avec le sans-culottisme de 1793. Montevideo va voir passer le règne de l'homme aux pieds nus, aux *casonsillos* flottants, à la *chiripa* écossaise, au *poncho* déchiré recouvrant tout cela, et au chapeau posé sur l'oreille et assuré par le *barbijo.*

Alors Montevideo devient le témoin de scènes inouïes, grotesques, quelquefois terribles. Souvent les premières classes de la société sont réduites à l'impuissance d'action; Artigas, moins la cruauté et plus le courage, devint alors ce que fut plus tard Rosas.

Si désastreux qu'il fût, le dictatoriat d'Artigas eut cependant son côté brillant et national. Ce côté, ce fut la lutte de Montevideo contre Buenos-Ayres, qu'Artigas battit sans cesse, et dont il finit par repousser entièrement l'influence, et sa résistance opiniâtre à l'armée portugaise qui envahit le pays en 1815.

Le prétexte de cette invasion fut le désordre de l'administration d'Artigas, et la nécessité de sauver les peuples voisins de désordres pareils, que pouvait faire naître en eux la contagion de l'exemple. Ces désordres avaient, au sein du pays même, doublé

Digitized by Google

l'opposition que faisait le parti de la civilisation. Les classes élevées, surtout, appelaient de tous leurs vœux une victoire qui substituât la domination portugaise à cette domination nationale qui entraînait avec elle la licence et la brutale tyrannie de la force matérielle.—Cependant, malgré cette sourde conspiration à l'intérieur, malgré les attaques des Porteños et des Portugais, Artigas résista quatre ans, livra trois batailles rangées à l'ennemi, et, vaincu enfin, ou plutôt écrasé en détail, se retira dans l'Entre-Rios, c'est-à-dire de l'autre côté de l'Uruguay.—Là, tout fugitif qu'il était, Artigas représentait encore, sinon par ses forces, du moins par son nom, une puissance redoutable, lorsque Ramire, son lieutenant, se révolta, souleva contre lui les trois quarts des hommes qui lui restaient, le battit de façon à lui ôter tout espoir de reconquérir sa position perdue, et le força de sortir de ce pays, où, comme Antée, il semblait reprendre des forces toutes les fois qu'il touchait la terre.

Ce fut alors que, pareil à une de ces trombes qui s'évaporent après avoir laissé la désolation et les ruines sur son passage, Artigas disparut et s'enfonça dans le Paraguay, où, comme nous l'avons dit, en 1848, à l'époque où Garibaldi défendait Montevideo, il vivait encore, âgé de quatre-vingt-treize

Digitized by Google

à quatre-vingt-quatorze ans, jouissant de toutes ses facultés intellectuelles, et presque de toutes ses forces.

Artigas vaincu, rien ne fit plus opposition à la domination portugaise. Elle s'établit dans le pays, et le baron da Laguna, Français d'origine, fut son représentant en 1825. En 1825, Montevideo, comme toutes les possessions portugaises, fut cédé au Brésil.

Montevideo fut alors occupé par une armée de huit mille hommes, et tout semblait assurer sa possession paisible à l'empereur.

C'est alors qu'un Montévidéen proscrit, qui habitait Buenos-Ayres, réunit trente-deux compagnons proscrits comme lui, et décida avec eux qu'il rendrait la liberté à la patrie, ou qu'il mourrait.

Cette poignée de patriotes s'embarqua sur deux canots, et mit pied à terre à l'Arenal-Grande.

Le chef qui les commandait avait nom Juan-Antonio Lavalleja.

Lavalleja avait d'avance noué des intrigues avec un propriétaire du pays, qui devait, au moment de son débarquement, lui tenir des chevaux prêts. Aussi, à peine eut-il pris terre qu'il envoya un message à cet homme; mais celui-ci fit répondre que tout était découvert, que les chevaux avaient

Digitized by Google

été enlevés, et que s'il avait un conseil à donner à Lavalleja et à ses compagnons, c'était de se rembarquer et de retourner au plus tôt à Buenos-Ayres.

Mais Lavalleja répondit qu'il était parti dans l'intention d'aller plus en avant, et non de retourner en arrière; en conséquence, il donna l'ordre aux rameurs de regagner sans lui Buenos-Ayres, et le 19 avril il prit, lui et ses trente hommes, possession du territoire de Montevideo, au nom de la liberté.

Le lendemain, la petite troupe, qui avait fait une razzia de chevaux, razzia à laquelle, au reste, la plupart des propriétaires avaient prêté leur concours,—le lendemain, la petite troupe, déjà en marche sur la capitale, fut rencontrée par un détachement de deux cents cavaliers. Parmi ces deux cents cavaliers, quarante étaient Brésiliens et cent soixante Orientaux.

Cette troupe était commandée par un ancien frère d'armes de Lavalleja, le colonel Julien Laguna. Lavalleja pouvait éviter le combat, mais, tout au contraire, il marcha droit aux deux cents cavaliers. Seulement, avant d'en venir aux mains, Lavalleja demanda une entrevue à Laguna.

— Que voulez-vous et que cherchez-vous dans le pays? demanda Laguna venant de lui-même audevant de Lavalleja.

Digitized by Google

— Je viens délivrer Montevideo de la domination étrangère, répondit Lavalleja. Si vous êtes pour moi, venez avec moi. Si vous êtes contre moi, rendez-moi vos armes, ou préparez-vous à combattre.

— Je ne sais pas ce que veulent dire ces mots *rendre ses armes*, répondit Laguna, et j'espère que personne ne me l'apprendra jamais.

— Alors, allez vous mettre à la tête de vos hommes, et voyons pour quelle cause Dieu sera.

— J'y vais, repondit Laguna.

Et il partit au galop pour rejoindre ses soldats.

Mais, au même moment, Lavalleja déploya le drapeau national, bleu, blanc et rouge, comme le nôtre, et aussitôt les cent soixante Orientaux passèrent de son côté.

Les quarante Brésiliens furent faits prisonniers.

La marche de Lavalleja sur Montevideo devint dès lors une marche triomphale, dont le résultat fut que la république Orientale, proclamée par la volonté et l'enthousiasme de tout un peuple, prit rang parmi les nations.

ROSAS

Pendant ce temps, grandissait un nom qui devait être un jour la terreur de la fédération argentine.

Peu de temps après la révolution de 1810, un jeune homme de quinze à seize ans sortait de Buenos-Ayres, abandonnant la ville et gagnant la campagne. Il avait le visage troublé et le pas rapide.

Ce jeune homme s'appelait Juan-Manoel *Rosas*.

Pourquoi, presque enfant encore, ce fugitif abandonnait-il la maison où il était né? Pourquoi, homme de la ville, allait-il demander un asile aux hommes de la montagne? C'est que lui, qui devait un jour souffleter la patrie, venait de souffleter sa mère, et que la malédiction paternelle le poursuivait.

Cet événement, sans importance d'ailleurs, se perdit bientôt dans le bruit des événements plus sérieux qui s'accomplissaient, et tandis que tous les anciens compagnons du fugitif se réunissaient sous l'étendard de l'indépendance, pour combattre la domination espagnole, lui se perdait dans les pampas, se donnait à la vie du gaucho, adoptait son costume et ses mœurs, devenait un des meilleurs cavaliers et l'un des hommes les plus habiles

Digitized by Google

dans le maniement du lasso et de la bola, de sorte qu'en le voyant si adroit à ces exercices sauvages, celui qui ne l'eût pas connu l'eût pris, non plus pour un homme de la ville, mais pour un homme de la campagne; non plus pour un *pueblero* fugitif, mais pour un véritable gaucho.

Rosas entra d'abord comme *peon*, c'est-à-dire comme journalier, dans une estancia; puis il devint *capataz*,—Garibaldi nous a dit ce que c'était qu'un *capataz*, —puis *mayordomo*, titre qui s'explique de lui-même.

En cette dernière qualité, il régissait les biens de la puissante famille Anchorena. C'est de là que date sa fortune comme propriétaire.

Comme notre intention est de faire connaître Rosas sous tous ses aspects, disons, au milieu des événements qui s'accomplissaient, quelle était la situation de son esprit.

Rosas s'était trouvé à Buenos-Ayres pendant les prodiges enfantés par la révolution contre l'Espagne. Alors, celui qui avait le courage cherchait la célébrité sur le champ de bataille; celui qui avait le talent, l'instruction, la prudence, la cherchait dans les conseils. Rosas était ambitieux de célébrité; mais à quelle célébrité pouvait-il atteindre? Quelle renommée pouvait-il acquérir, lui qui n'a-

Digitized by Google

vait ni le courage du champ de bataille, ni les lumières du conseil? A chaque instant, il entendait résonner quelque glorieux nom à ses oreilles. C'étaient, comme ministres, les noms de Rivadavia, de Pasos, d'Aguero; c'étaient, comme guerriers, les noms de Saint-Martin, de Baleace, de Rodriguez et de Las Heras.

Et tous ces noms, dont le bruit venait de la ville, allaient éveiller l'écho des solitudes; tous ces noms ravivaient en même temps sa haine contre cette ville qui, ayant des triomphes pour tous, n'avait eu pour lui que l'exil.

Mais déjà, à cette époque, Rosas rêvait l'avenir et le préparait. Errant dans les pampas, confondu avec les gauchos, il se faisait le compagnon de misère du pauvre, flattant les préjugés de l'homme des plaines, l'excitant contre le citadin, lui révélant sa force, lui démontrant la supériorité du nombre, et tâchant de lui faire comprendre que, dès qu'elle le voudrait à son tour, la campagne serait maîtresse de la ville, qui si longtemps avait été sa reine.

Cependant les années s'écoulaient, et l'on arrivait à 1820.

C'est alors que Rosas commence à apparaître à l'horizon lointain des pampas, appuyé sur l'influence à laquelle il a soumis l'habitant des plaines.

Digitized by Google

Nous avons vu ce qui s'était passé à Montevideo. Voyons ce qui se passait à Buenos-Ayres.

La milice de Buenos-Ayres s'insurge contre le gouverneur Rodriguez. Alors un régiment des milices de la campagne, *los colorados de las Conchäs*, les rouges des Conchas, entrent dans la ville, le 5 octobre 1820, ayant à leur tête un colonel à qu Buenos-Ayres est connu, et qui est connu à Buenos-Ayres.

Ce colonel était Rosas.

Le lendemain, les milices de la campagne et les milices de la ville en viennent aux mains; seulement, ce jour-là, le colonel n'était plus à la tête de son régiment.

Un violent mal de dents, dont Rosas cessa de souffrir aussitôt le combat fini, l'éloignait, à son grand regret sans doute, de la mêlée.

Pourquoi pas? Octave avait bien la fièvre le jour de la bataille d'Actium.

Rosas avait beaucoup de choses d'Octave; seulement la différence est que, plus tard, Octave devint Auguste, ce que jamais, selon toute probabilité, ne deviendra Rosas.

Cette entrée de Rosas à Buenos-Ayres fut le seul exploit guerrier qu'il compta dans toute sa vie politique.

Digitized by Google

Les insurgés de la ville furent vaincus.

Ce fut alors que Rivadavia, déjà célèbre depuis longtemps, nommé ministre de l'intérieur, se plaça à la tête des affaires.

Rivadavia était un de ces hommes de génie, comme il en apparaît à la surface des révolutions pendant les jours de tourmente. Il avait voyagé longtemps en Europe. Il possédait une instruction universelle, et paraissait animé du plus ardent et surtout du plus pur patriotisme : seulement, la vue de cette civilisation européenne, qu'il avait étudiée à Paris et à Londres, lui avait faussé l'esprit à l'endroit de son application sur un peuple qui, n'ayant pas derrière lui dix siècles de luttes sociales, ne marchait pas du même pas que nous. Il voulut doubler la marche du temps, faire pour l'Amérique ce que Pierre le Grand avait fait pour la Russie; mais, n'ayant pas les mêmes moyens que Pierre, il échoua.

Peut-être, au reste, avec un peu d'adresse mêlée à son génie, peut-être Rivadavia eût-il réussi ; mais il blessa les hommes dans leurs habitudes : certaines habitudes sont une nationalité; d'autres, un orgueil. Il railla le costume américain, il manifesta sa répugnance pour la *chaqueta*, son mépris pour la *chiripa*, la veste et la jupe de l'homme de la

Digitized by Google

campagne; et comme en même temps il ne cachait point sa préférence pour l'habit et la redingote, il se dépopularisa peu à peu, et sentit le pouvoir lui échapper par les soupapes inférieures.

Et cependant que de choses ne donne-t-il pas au pays, en échange de ces deux vêtements qu'il veut lui ôter? Son administration est la plus prospère que Buenos-Ayres ait jamais eue; il fonde des universités et des lycées; il introduit l'enseignement mutuel dans les écoles. Sous son administration, des savants sont appelés d'Europe; les arts sont protégés et se développent; enfin Buenos-Ayres est appelée, dans la terre de Colomb, l'Athènes de l'Amérique du Sud.

Nous avons déjà parlé de la guerre du Brésil, survenue en 1826. Pour soutenir cette guerre, Buenos-Ayres fit des sacrifices gigantesques, épuisa ses finances, et par cet épuisement affaiblit les ressorts de l'administration.

Les finances épuisées, les ressorts du gouvernement affaiblis, les révolutions recommencèrent.

Nous l'avons dit, à Buenos-Ayres comme à Montevideo, les campagnes et la ville étaient rarement en harmonie d'opinions, n'étant point en harmonie d'intérêts.

Buenos-Ayres fit une révolution.

Digitized by Google

Aussitôt la campagne se leva en masse, se porta sur Buenos-Ayres, envahit la ville, et fit son chef, chef du gouvernement.

Ce chef, c'était Rosas.

Nous fermons la parenthèse ouverte quelques pages plus haut.

En 1830, Rosas est donc élu gouverneur par l'influence de la campagne, et malgré l'opposition de la ville, qu'il trouve à moitié policée par l'administration de Rivadavia.

Alors Rosas essaye, lui le gaucho des pampas, de se réconcilier avec la civilisation. Il semble oublier les mœurs sauvages adoptées par lui jusque-là : le serpent veut changer de peau.

Mais la ville résiste à ses avances, mais la civilisation refuse de gracier le transfuge qui a passé dans le camp de la barbarie. Rosas se montre-t-il revêtu d'un uniforme, les hommes d'épée se demandent tout bas sur quel champ de bataille Rosas a conquis ses épaulettes; parle-t-il dans une réunion, le poëte demande à l'homme de goût dans quelle estancia Rosas a pris un pareil style; apparaît-il dans une tertullia, les femmes se le montrent du doigt en disant : « Voilà le gaucho travesti ! » Et tout cela, qui l'attaque de côté et par derrière, lui revient en face avec la morsure poignante de l'épigramme ano-

Digitized by Google

nyme, pour laquelle les Porteños sont si renommés.

Les trois années de son gouvernement se passèrent dans cette lutte mortelle à son orgueil, et peut-être dut-il aux tortures morales qu'on lui fit éprouver pendant cette période, non pas sa férocité tout entière, mais un surcroît de férocité. Si bien que, lorsqu'il résigna le pouvoir et descendit l'escalier du palais, l'âme navrée de haine, le cœur trempé de fiel, comprenant que désormais il n'y avait plus pour lui avec la ville d'alliance possible, il s'en alla retrouver ses fidèles gauchos, ses estancias, dont il était le seigneur, cette campagne dont il était le roi; mais tout cela, avec l'intention de rentrer un jour à Buenos-Ayres en dictateur, comme Sylla, qu'il ne connaissait point, dont il n'avait probablement jamais entendu parler, était rentré dans Rome l'épée d'une main, la torche de l'autre.

Pour arriver à ce but, voici ce qu'il fit. Il demanda au gouvernement de lui donner un commandement quelconque dans l'armée qui marchait contre les Indiens sauvages. Le gouvernement, qui le redoutait, crut l'éloigner en lui accordant cette faveur. Il lui donna toutes les troupes dont il pouvait disposer, oubliant que, tout à la fois, il s'affaiblissait et donnait des forces à Rosas.



Rosas, une fois à la tête de l'armée, suscita une révolution à Buenos-Ayres, se fit appeler au pouvoir, ne l'accepta qu'avec les conditions qu'il voulut imposer, parce qu'il tenait la force armée du pays, et rentra à Buenos-Ayres avec la dictature la plus absolue que l'on eût jamais connue, c'est-à-dire avec *toda la suma del poder publico* (avec toute l'étendue du pouvoir public).

Le gouverneur qu'il fit tomber, ou plutôt qu'il précipita, était le général Juan-Ramon Balcace, un des hommes qui avaient le plus fait dans la guerre de l'indépendance, un des chefs du parti fédéral, dont Rosas se proclamait le soutien. Balcace était un noble cœur. Sa croyance à la patrie était une religion. Il avait cru dans Rosas, et avait beaucoup fait pour son élévation. Balcace fut le premier que sacrifia Rosas. Balcace mourut proscrit, et lorsque son cadavre repassa la frontière, protégé par la mort, Rosas refusa à la famille de rendre à Balcace, non pas les honneurs publics dus à un homme qui avait été gouverneur, mais les simples devoirs funèbres que l'on rendait à un citoyen.

C'est donc à dater de 1833 que commença le véritable pouvoir de Rosas. Son premier gouvernement, tout de dissimulation, n'avait pas mis au jour ses instincts de cruauté, qui lui ont fait, depuis, une

Digitized by Google

célébrité de sang. Cette période n'avait été marquée que par la fusillade du major Montero et des prisonniers de Saint-Nicolas. Cependant, n'oublions pas que c'est à cette époque que correspondent plusieurs morts sombres et inattendues, de ces morts dont l'histoire, à tout hasard, inscrit la date en lettres rouges sur le livre des nations.

Ainsi disparurent deux chefs de la campagne, dont l'influence pouvait faire ombrage à Rosas. Ainsi, à cette date, remontent les morts d'Arbolito et de Molina. Quelque chose de pareil, ce nous semble, arriva aux deux consuls qui avaient accompagné Octave à sa première bataille contre Antoine.

Peignons tout de suite Rosas, qui ne nous apparaît encore que comme dictateur, mais arrivé au plus haut degré de pouvoir que jamais un homme se soit arrogé le droit d'exercer sur une nation.

Vers 1833, c'est-à-dire à l'époque où nous sommes arrivés, Rosas a trente-neuf ans. Il a l'aspect européen, les cheveux blonds, le teint blanc, les yeux bleus, les favoris coupés à la hauteur de la bouche. Point de barbe, ni aux moustaches ni au menton. Son regard serait beau, si l'on pouvait le juger; mais Rosas s'est habitué à ne regarder en face ni ses amis ni ses ennemis, parce qu'il sait que dans un ami il a presque toujours un ennemi déguisé. Sa

Digitized by Google

voix est douce, et, quand il a besoin de plaire, sa conversation ne manque pas d'attrait. Sa réputation de lâcheté est proverbiale. Sa renommée de ruse est universelle. Il adore les mystifications. C'était sa grande occupation avant qu'il se livrât aux affaires sérieuses. Une fois au pouvoir, ce ne fut plus qu'une distraction.

Ses distractions étaient brutales comme sa nature; la ruse s'allie à merveille à la brutalité.

Citons un ou deux exemples :

Un soir qu'il devait souper en tête-à-tête avec un de ses amis, il cacha le vin destiné au souper, et laissa seulement dans le buffet une bouteille de cette fameuse médecine Leroy, à la célébrité de laquelle il ne manque que d'avoir été inventée du temps de Molière. L'ami chercha du vin, mit la main sur la bouteille. Quant à son contenu, lui trouvant un goût assez agréable, il la vida tout en soupant. Rosas, affectant la sobriété, ne but que de l'eau, et partit pour son estancia aussitôt après le souper.

Pendant la nuit, l'ami pensa crever. Rosas rit beaucoup de la plaisanterie. Si l'ami fût mort, Rosas eût sans doute encore ri bien davantage.

Quand il recevait quelque citadin dans une de ses estancias, il se plaisait à lui faire monter les che-

Digitized by Google

vaux les plus mal dressés, et sa joie était d'autant plus grande que la chute du cavalier était plus dangereuse.

Au gouvernement, il était toujours entouré de fous et de paillasses, et, au milieu des affaires les plus sérieuses, il gardait ce singulier entourage. Lorsqu'il assiégeait Buenos-Ayres, en 1829, il avait près de lui quatre de ces pauvres diables. Il en avait fait des moines, dont, en vertu de son autorité privée, il s'était constitué le prieur. Il les appelait : fray Bigna, fray Chaja, fray Lechuza, et fray Biscacha. Outre les paillasses et les bouffons, Rosas aimait fort aussi les confitures : il en avait toujours, et de toutes les espèces, sous sa tente. Les confitures n'étaient pas non plus détestées des moines, et, de temps en temps, il en disparaissait quelques pots. Alors Rosas appelait toute la communauté en confession. Les moines savaient ce qu'il leur en coûterait de mentir : le coupable avouait donc.

A l'instant le coupable était dépouillé de ses habits et fustigé par ses trois compagnons.

Tout le monde a connu à Buenos-Ayres son mulâtre Eusebio, et cela d'autant mieux qu'un jour de réception publique, Rosas eut l'idée de faire pour lui ce que madame Dubarry faisait à l'occasion de son nègre Zamore.

Digitized by Google

Eusebio, vêtu en gouverneur, reçut les hommages des autorités au lieu et place de son maître.

Malgré l'amitié que Rosas portait à son mulâtre, il prit un jour fantaisie à ce terrible ami de lui faire une *farce*, farce sauvage, comme toutes celles qu'inventait Rosas. Il feignit que l'on venait de découvrir une conspiration dont Eusebio était le chef. Il ne s'agissait pas moins que de le poignarder, lui, Rosas. Eusebio fut arrêté malgré ses protestations de dévouement. Rosas avait ses juges à lui, qui ne s'inquiétaient pas si l'accusé était coupable ou ne l'était pas. Rosas accusait, ils jugèrent et condamnèrent le pauvre Eusebio à la peine de mort.

Eusebio subit tous les apprêts du supplice, se confessa, fut conduit sur le lieu de l'exécution, y trouva le bourreau et ses aides; puis tout à coup, comme le dieu de la tragédie antique, apparut Rosas, qui annonça à Eusebio que sa fille, Manuelita, étant devenue amoureuse de lui et voulant l'épouser, il lui faisait grâce.

Inutile de dire qu'Eusebio, tout en ne mourant pas du supplice, faillit mourir de peur.

Nous avons prononcé ce nom de Manuelita; nous avons vu que c'était la fille de Rosas. Disons à nos lecteurs français, à qui il est permis de l'ignorer, ce qu'est, comme femme, cette Manuelita, que la

Providence plaça près de son père comme un bon génie, dont la principale occupation, pendant les beaux jours de sa vie, fut de répéter chaque jour le mot grâce, et à laquelle grâce parfois fut accordée.

Manuelita est aujourd'hui une femme de quarante ans, qui, par dévouement pour son père, et peut-être un peu pour la mission qu'elle avait reçue du ciel, ne s'est point mariée, ou plutôt ne s'était pas encore mariée en 1850, époque où nous l'avons perdue de vue.

Manuelita n'était pas précisément une belle femme; c'était mieux : c'était une charmante personne, d'une figure distinguée, d'un tact profond, coquette comme une Européenne, très-préoccupée surtout de l'effet qu'elle produisait sur les étrangers.

Manuelita a été fort calomniée, et c'est tout naturel : c'était la fille de Rosas, c'est-à-dire de l'homme sur lequel convergeaient toutes les haines. On l'accusa d'avoir hérité des instincts cruels de son père, et d'avoir, comme la fille du pape Borgia, oublié l'amour filial dans un autre amour plus tendre et moins chrétien.

Il n'est rien de tout cela. Manuelita resta fille pour deux raisons : d'abord, parce que Rosas sentait parfois le besoin d'être aimé, et qu'il savait que le seul amour réel, dévoué, infini, sur lequel il pût

Digitized by Google

compter, c'était l'amour de sa fille. Manuelita est restée fille encore peut-être parce que, dans ses rêves de royauté, Rosas, aujourd'hui simple particulier perdu dans un coin de l'Angleterre, je crois, voyait au fond de l'avenir briller, pour Manuelita, quelque alliance plus aristocratique que celles auxquelles il avait droit de prétendre alors.

Non, autant l'histoire doit être sévère à Rosas, autant, à moins d'être injuste, elle sera douce, et en étant douce, elle sera équitable à Manuelita; et ce que nous disons ici de ce côté du monde, chacun le sait là-bas, et, au fond du cœur, chacun le reconnaîtra comme une vérité, Manuelita fut la digue éternelle, impuissante parfois, qui arrêtait la colère de son père, toujours prête à déborder. Enfant, elle avait un étrange moyen d'obtenir de Rosas les grâces qu'elle demandait : elle faisait mettre le mulâtre Eusebio nu ou à peu près; elle le faisait seller et brider comme un cheval; elle chaussait à ses petits pieds andalous des éperons de gaucho. Eusebio se mettait à quatre pattes; Manuelita montait sur son dos, et l'amazone étrange venait faire caracoler son bucéphale humain devant son père, lequel riait de cette singulière plaisanterie, et, ayant ri, accordait à Manuelita la grâce qu'elle demandait.

Digitized by Google

Plus tard, lorsqu'elle comprit qu'elle ne pouvait plus employer ce moyen, si efficace qu'il fût, elle s'appliqua à faire, près du dictateur, l'œuvre que faisait Mécène près d'Auguste, lorsqu'il lui jetait ses tablettes sur lesquelles il avait écrit : *Surge, carnifex!* Mais Manuelita s'y prenait autrement. Elle connaissait son père mieux que personne; elle savait les vanités secrètes auxquelles il était accessible. Elle temporisait, elle sollicitait; et quelquequefois, douce sœur de charité bénie du Seigneur, elle obtenait.

C'était Manuelita qui était tout à la fois la reine et l'esclave du foyer domestique. Elle gouvernait la maison, soignait son père, et, chargée de toutes les relations diplomatiques, elle était le véritable ministre des affaires étrangères de Buenos-Ayres.

En somme, de même que Rosas était un être à part, qui ne touchait à rien et ne se confondait avec personne dans la société, Manuelita, devenue plus tard Manuela, était une créature non-seulement étrange au milieu de tous, mais même étrangère à tous, et qui passa solitaire en ce monde, loin de l'amour des hommes, hors de la sympathie des femmes.

Rosas avait, en outre, un fils nommé Juan, mais qui jamais ne fut mêlé à la politique de son père.

Digitized by Google

De plus, une petite fille échappant à peine à l'enfance, aujourd'hui chaste épouse, heureuse mère, portant, dans la personne de son mari, un nom honorable et honoré.

Une fois arrivé au pouvoir, le grand travail de Rosas fut d'anéantir la fédération.

Lopez, le fondateur de la fédération, tombe malade : Rosas le fait venir à Buenos-Ayres et le soigne chez lui.

Lopez meurt empoisonné.

Quiroga, le chef de la fédération, a échappé à vingt combats plus meurtriers les uns que les autres; son courage est passé en exemple, sa loyauté en proverbe.

Quiroga meurt assassiné.

Cullen, ce conseil de la fédération, devient gouverneur de Santa-Fé. Rosas lui improvise une révolution; Cullen est livré à Rosas par le gouverneur de Santiago.

Cullen est fusillé.

Tout ce qu'il y a de marquant dans le parti fédéral a le sort de ce qu'il y avait de marquant en Italie sous les Borgia. Et, peu à peu, Rosas, en employant les mêmes moyens qu'Alexandre VI et que son fils César, parvient à régner sur la république Argentine, qui, quoique réduite à une parfaite

Digitized by Google

unité, n'en conserve pas moins le titre pompeux de fédération, et, ce qu'il y a de bizarre, va devenir l'ennemie des *unitaires*.

Disons quelques mots des hommes que nous venons de nommer, et faisons un instant revivre leurs spectres accusateurs. Ce sera quelque chose comme la scène de Shakspeare dans *Richard III* avant la bataille.

Il y a d'ailleurs dans tous ces hommes une saveur de sauvagerie primitive qui mérite d'être connue.

Nous avons commencé par le général Lopez. Une seule anecdote donnera non-seulement une idée de ce chef, mais encore des hommes auxquels il avait affaire.

Lopez était gouverneur de Santa-Fé. Il avait, dans l'Entre-Rios, un ennemi personnel, le colonel Ovando. Ce dernier, à la suite d'une révolte, fut conduit prisonnier au général Lopez.

Le général déjeunait. Il reçut à merveille Ovando, et l'invita à s'asseoir à sa table. La conversation s'engagea entre eux comme entre deux convives auxquels une égalité de condition eût commandé la plus parfaite et la plus égale courtoisie.

Cependant, au milieu du repas, Lopez s'interrompit tout à coup.

— Colonel, dit-il, si je fusse tombé en votre pou-

Digitized by Google

voir, comme vous êtes tombé au mien, et cela au moment du repas, qu'eussiez-vous fait?

— Je vous eusse invité à vous mettre à table, comme vous avez fait vous-même à mon égard.

— Oui, mais après le déjeuner?

— Je vous eusse fait fusiller.

— Je suis enchanté que cette idée-là vous soit venue, car c'est aussi la mienne. Vous serez fusillé en sortant de table.

— Dois-je en sortir à l'instant ou achever de déjeuner?

— Oh! achevez, colonel, achevez; nous ne sommes pas pressés.

On continua donc le repas. On prit le café et les liqueurs; puis, le café et les liqueurs pris :

— Je crois qu'il est temps, dit Ovando.

— Je vous remercie de ne pas avoir attendu que je vous le rappelasse, répondit Lopez.

Puis, appelant son planton :

— L'escouade est-elle prête? demanda-t-il.

— Oui, mon général, répondit le planton.

Alors, se retournant vers Ovando :

— Adieu, colonel, dit-il.

— Non, pas adieu; au revoir, répondit celui-ci : on ne vit pas longtemps dans des guerres pareilles à celles que nous faisons.

Digitized by Google

Et, saluant Lopez, il sortit. Cinq minutes après, une fusillade, retentissant sur la porte même de Lopez, lui annonçait que le colonel Ovando avait cessé d'exister.

Passons à Quiroga.

Celui-ci est plus connu de nous. Sa réputation, en traversant les mers, a eu son écho à Paris. La mode s'en est emparée : de 1820 à 1823, on a porté des manteaux à la Quiroga et des chapeaux à la Bolivar; il est probable que ni l'un ni l'autre n'ont jamais porté ni le manteau ni le chapeau que leurs admirateurs adoptaient à deux mille lieues d'eux.

Quiroga, lui aussi, comme Rosas, était un homme de la campagne. Il avait, dans sa jeunesse, servi en qualité de sergent dans l'armée de ligne contre les Espagnols. — Retiré dans son pays natal, la Rioja, il se mêla aux partis internes, devint le maître de son pays, et, une fois arrivé à ce premier degré de puissance, il se jeta dans la lutte des différentes factions de la République, et dans cette lutte se révéla pour la première fois à l'Amérique.

Au bout d'un an, Quiroga était l'épée du parti fédéral. Jamais homme n'a obtenu de pareils résultats par la simple application de la valeur personnelle. Son nom en était arrivé à avoir un prestige qui valait des armées. — Sa grande tactique,

au milieu du combat, était d'appeler à lui la plus forte somme de dangers qu'il pouvait réunir, et lorsque, dans la mêlée, il jetait son cri de guerre en faisant frémir dans sa main cette longue lance qui était son arme de prédilection, les plus braves cœurs faisaient alors connaissance avec la crainte.

Quiroga était cruel, ou plutôt féroce; mais, dans sa férocité, il y avait toujours quelque chose de grand et de généreux.—C'était la férocité du lion, et non celle du tigre.

Quand le colonel Pringles, un de ses plus grands ennemis, est fait prisonnier et assassiné après avoir été pris, celui qui l'a assassiné, et qui sert sous les ordres de Quiroga, se présente à celui-ci, croyant avoir gagné une bonne récompense.

Quiroga lui laisse raconter son crime, et à l'instant même le fait fusiller.

Une autre fois, deux officiers appartenant au parti ennemi, sont faits prisonniers par ses gens, qui se souviennent du supplice de leur compagnon, et qui, cette fois, les lui amènent vivants.— Il leur offre d'abandonner leur drapeau et de servir sous ses ordres.

L'un d'eux accepte, — l'autre refuse.

— C'est bien, dit-il à celui qui a accepté, montons à cheval et allons voir fusiller votre camarade.

Digitized by Google

Celui-ci, sans faire d'observation, s'empresse d'obéir, cause gaiement tout le long de la route avec Quiroga, dont il se croit déjà l'aide de camp, tandis que le condamné, escorté d'un piquet aux armes chargées, marche tranquillement à la mort.

Arrivé sur le lieu de l'exécution, Quiroga ordonne à l'officier qui a refusé de trahir son parti de se mettre à genoux; — mais, après le commandement: *En joue!* il s'arrête.

— Allons, dit-il à celui qui se croyait déjà mort, vous êtes un brave.—Prenez le cheval de monsieur, et partez.

Et il désignait le cheval du rénégat.

— Mais moi? demande celui-ci.

— Toi, répond Quiroga, tu n'as plus besoin de cheval, car tu vas mourir.

Et malgré les supplications que lui adresse en faveur de son camarade celui qu'il vient de rendre à la vie, il le fait fusiller.

Quiroga ne fut vaincu qu'une fois, et ce fut par le général Paz, le Fabius américain, homme vertueux et pur s'il en fut jamais.— Deux fois il détruisit les armées de Quiroga dans les terribles batailles de la Tablada et d'Oncativo. C'était un beau spectacle pour ces jeunes républiques qui sortaient à peine de terre, que de voir l'art, la tac-

Digitized by Google

tique et la stratégie en lutte contre le courage indomptable et la volonté de fer de Quiroga. — Mais une fois le général Paz fait prisonnier, à cent pas de son armée, par un coup de bola qui enveloppa les jambes de son cheval, Quiroga fut invincible.

La guerre une fois terminée entre le parti unitaire et le parti fédéral, Quiroga entreprit un voyage dans les provinces de l'intérieur. Mais, en revenant de voyage, il fut assailli, à Barrancallaco, par une trentaine d'assassins, qui firent feu sur sa voiture. Quiroga, malade, s'y tenait couché ; une balle, après avoir traversé un des panneaux, lui brisa la poitrine. Quoique blessé à mort, il se souleva, et, pâle, ensanglanté, ouvrit la portière. En voyant le héros debout, quoique déjà cadavre, les assassins prirent la fuite. Mais Santos Perez, leur chef, marcha droit à Quiroga, et, comme celui-ci était tombé sur un genou, il le tua.

Alors les assassins revinrent et achevèrent l'œuvre commencée. C'étaient les frères Renafé, commandant à Cordoue, qui dirigeaient cette expédition, d'accord avec Rosas. Mais Rosas avait eu soin de se tenir dans un lointain si éloigné, qu'on ne l'aperçut pas. Il put, dès lors, prendre le parti de celui qu'il avait fait assassiner, et poursuivre ses assassins.

Digitized by Google

Ils furent arrêtés et fusillés.

Reste Cullen.

Cullen, né en Espagne, s'était établi dans la ville de Santa-Fé, où il s'était lié avec Lopez, et était devenu son ministre et le directeur de sa politique. L'immense influence que Lopez eut sur la république Argentine, depuis 1820 jusqu'à sa mort, arrivée en 1833, fit de Cullen un personnage extrêmement important. Lorsqu'aux jours du malheur Rosas, proscrit, émigra à Santa-Fé, il reçut de Cullen toute espèce de services; mais ces services rendus ne purent faire oublier au futur dictateur que Cullen était un des hommes qui voulaient mettre fin au règne de l'arbitraire dans la république Argentine. Cependant il sut cacher son mauvais vouloir sous les apparences de la plus grande amitié envers Cullen.

A la mort de Lopez, Cullen fut nommé gouverneur de Santa-Fé, et se consacra à établir des améliorations dans la province; en même temps, au lieu de se montrer l'ennemi du blocus français, Cullen ne cacha point ses sympathies pour la France, considérant que le pouvoir de celle-ci était un grand appui pour ses idées civilisatrices. Alors Rosas lui suscita une révolution qu'il appuya publiquement et par un concours de troupes. Cullen, vaincu, se

Digitized by Google

réfugia dans la province de Santiago del Estero, que commandait son ami, le gouverneur Ibarra. Rosas, qui, tout en détruisant la fédération, avait déjà déclaré Cullen *sauvage unitaire*, entama des négociations avec Ibarra, afin qu'on lui livrât la personne de Cullen.

Pendant longtemps ces négociations échouèrent, et Cullen, sur les assurances de son ami Ibarra, qui jurait de ne jamais le livrer, se croyait sauvé, lorsqu'un jour, au moment où il s'y attendait le moins, il fut arrêté par les soldats d'Ibarra, et conduit à Rosas; mais celui-ci, ayant appris qu'on lui amenait Cullen captif, envoya l'ordre de le fusiller à moitié chemin, parce que, dit-il dans une lettre au gouverneur de Santa-Fé qui avait succédé à Cullen, *son procès était fait par ses crimes, que tout le monde connaissait.*

Cullen était un homme d'une société agréable et d'un caractère humain. Son influence sur López fut toujours employée à écarter toute espèce de rigueur; et c'est en raison de cette influence que le général Lopez, malgré les supplications de Rosas, ne permit point de fusiller un seul des prisonniers faits pendant la campagne de 1831, campagne qui mit en son pouvoir les chefs les plus importants du parti unitaire.

Digitized by Google

Au reste, Cullen avait tous les dehors de la civilisation; mais son instruction était superficielle, et ses talents étaient médiocres.

Ce fut ainsi que Rosas, le seul homme peut-être qui n'eût aucune gloire militaire parmi les chefs du parti fédéral, se débarrassa des champions de ce parti; dès lors, il demeura le seul personnage important de la république Argentine, en même temps qu'il était le maître absolu de Buenos-Ayres.

Alors Rosas, arrivé à la toute-puissance, commença sa vengeance contre les classes élevées, qui l'avaient si longtemps tenu en mépris. Au milieu des hommes les plus aristocrates et les plus élégants, il se montrait sans cesse vêtu de la chaqueta ou sans cravate, il donnait des bals qu'il présidait avec sa femme et sa fille, et auxquels, à l'exclusion de tout ce qu'il y avait de distingué à Buenos-Ayres, il invitait des charretiers, des bouchers, et jusqu'aux affranchis de la ville.

Un jour il ouvrit le bal, lui dansant avec une esclave, et Manuelita avec un gaucho.

Mais ce ne fut point seulement de cette façon qu'il punit la fière cité; il proclama ce principe terrible :

« Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Dès lors, tout homme lui déplaisant fut qualifié

Digitized by Google

du nom de *sauvage unitaire*, et celui que Rosas avait une fois désigné de ce nom n'avait plus droit ni à la liberté, ni à la propriété, ni à la vie, ni à l'honneur.

Alors, pour mettre en pratique les théorics de Rosas, s'organisa sous ses auspices la fameuse société de MAS-HORCA, c'est-à-dire *encore des potences*. Cette société était composée de tous les hommes sans aveu, de tous les banqueroutiers, de tous les sbires de la ville.

A cette société de la Mas-Horca étaient affiliés, par ordre supérieur : le chef de police, les juges de paix, tous ceux enfin qui devaient veiller au maintien de l'ordre public; de sorte que, lorsque les membres de cette société forçaient la maison d'un citoyen pour piller cette maison ou assassiner le citoyen, celui dont la vie ou la propriété était menacée avait beau appeler à son aide, personne n'était là pour s'opposer aux violences dont il était l'objet. Ces violences étaient faites au milieu du jour comme en pleine nuit, sans aucun moyen de s'y soustraire.

Veut-on quelques exemples? Soit. Chez nous, on doit le remarquer, le fait suit toujours immédiatement l'accusation.

Les élégants de Buenos-Ayres avaient, à cette

Digitized by Google

époque, l'habitude de porter leurs favoris en collier. Mais, sous le prétexte que la barbe taillée ainsi formait la lettre U, et voulait dire unitaire, la Mas-Horca s'emparait de ces malheureux, et les rasait avec des couteaux mal affilés, et la barbe tombait avec des lambeaux de chair ; après quoi, on abandonnait la victime aux caprices de la dernière populace, rassemblée par la curiosité du spectacle, et qui parfois poussait la sanglante farce jusqu'à la mort.

Les femmes du peuple commençaient alors à porter dans leurs cheveux ce ruban rouge, connu sous le nom de *mono*. Un jour, la Mas-Horca se porta au seuil des principales églises, et alors, toutes les femmes qui entraient ou sortaient sans avoir le mono sur la tête, s'en voyaient fixer un avec du goudron brûlant.

Ce n'était pas non plus chose extraordinaire, que de voir une femme dépouillée de ses habits et fouettée au milieu de la rue, et cela parce qu'elle portait un mouchoir, une robe, une parure quelconque, sur laquelle on distinguait la couleur bleue ou verte. Il en était de même pour les hommes de la plus haute distinction, et il suffisait, pour qu'ils courussent les plus grands dangers, qu'ils se fussent hasardés en public avec un habit ou une cravate.

Digitized by Google

En même temps que les personnes sans doute désignées à l'avance, et qui appartenaient à ces classes supérieures de la société que poursuivait une vengeance invisible mais connue, étaient victimes de ces violences, on emprisonnait par centaines les citoyens dont les opinions n'étaient point en harmonie, nous ne dirons pas avec celles du dictateur, mais avec les combinaisons encore inconnues de sa politique à venir. Nul ne connaissait le crime pour lequel il était arrêté, et c'était chose superflue, puisque Rosas le connaissait. De même que le crime restait inconnu, le jugement était déclaré inutile, et chaque jour, pour faire place aux prisonniers des jours suivants, les prisons encombrées se débarrassaient du trop plein de leurs captifs à l'aide de nombreuses fusillades. Ces fusillades avaient lieu dans l'obscurité, et tout à coup la ville se réveillait en sursaut au bruit de ces tonnerres nocturnes qui la décimaient.

Et le matin, ce que l'on n'avait pas vu en France pendant les plus terribles jours de 1793, on voyait les charretiers de la police recueillir tranquillement dans les rues les corps des assassinés, et aller prendre à la prison les corps de ceux qu'on avait fusillés, puis, assassinés et fusillés, conduire tous ces cadavres à un grand fossé, où on les jetait

Digitized by Google

pêle-mêle, sans qu'il fût même permis aux parents des victimes de venir reconnaître les leurs et de leur rendre les devoirs funèbres.

Ce n'était point le tout : les charretiers qui conduisaient ces restes déplorables annonçaient leur venue par d'atroces plaisanteries qui faisaient fermer les portes et fuir la population; on en a vu détacher les têtes des corps, de ces têtes emplir des paniers, et du cri habituel aux marchands de fruits de la campagne, les offrir aux passants effrayés en criant :

— Voilà des pêches unitaires; qui veut des pêches unitaires?

Bientôt le calcul se joignit à la barbarie, la confiscation à la mort.

Rosas comprenait que le moyen de se conserver au pouvoir était de créer autour de lui des intérêts inséparables des siens.

Alors il montra à une partie de la société la fortune de l'autre, en lui disant : « Cela t'appartient. »

A partir de ce moment, la ruine des anciens propriétaires de Buenos-Ayres fut consommée, et l'on vit s'élever les fortunes rapides et scandaleuses des amis de Rosas.

Ce que n'avait osé rêver aucun tyran, ce qui n'était venu à l'idée, ni de Néron ni de Domitien,

Digitized by Google

Rosas l'a exécuté; après avoir tué le père, il a défendu au fils de porter le deuil. La loi qui contenait cette défense fut proclamée et affichée, et il fallait bien la proclamer et l'afficher, car sans elle il n'y eût eu que des habits de deuil à Buenos-Ayres!

Les excès de ce despotisme frappèrent les étrangers, et entre autres quelques Français. Rosas, qui se croyait tout permis envers eux, lassa la patience du roi Louis-Philippe, — patience bien connue cependant, — et amena la formation du premier blocus fait par la France.

Mais les hautes classes de la société, ainsi maltraitées, commencèrent à fuir Buenos-Ayres, et, pour trouver un refuge, jetèrent leurs regards sur l'État oriental, où la plus grande partie de la ville proscrite vint chercher un asile.

Ce fut en vain que la police de Rosas redoubla de vigilance, ce fut en vain qu'une loi punit de mort l'émigration, ce fut en vain qu'à cette mort on joignit des détails atroces, — car Rosas vit bientôt que la mort ne suffisait plus; — la terreur et la haine qu'inspirait Rosas étaient plus fortes que les moyens inventés par lui, l'émigration allait croissant d'heure en heure, de minute en minute. Pour réaliser la fuite de toute une famille, il s'agissait

seulement de trouver une barque assez grande pour la contenir; la barque trouvée, père, mère, enfants, frères, sœurs, s'y entassaient confusément, abandonnant maison, biens, fortune; et chaque jour on voyait arriver dans l'État oriental, c'est-à-dire à Montevideo, quelques-unes de ces barques de passagers, qui n'avaient plus pour tous biens que les vêtements qu'ils portaient sur eux.

Et aucun de ces passagers n'eut à se repentir de la confiance qu'il avait mise dans l'hospitalité du peuple oriental; cette hospitalité fut grande et généreuse, comme l'eût été celle d'une république antique; — hospitalité telle, au reste, que devait l'attendre le peuple argentin, d'amis, — ou plutôt de frères, qui tant de fois avaient réuni leurs drapeaux à ses drapeaux pour combattre l'Anglais, l'Espagnol, ou le Brésilien, — ennemis communs, ennemis étrangers, — moins dangereux cependant que cet ennemi qui était né au milieu d'eux.

Les Argentins arrivaient en foule et débarquaient, et sur le port les habitants les attendaient, choisissant à mesure qu'ils mettaient pied à terre, en raison de leurs ressources pécuniaires ou de la grandeur de leur habitation, le nombre d'émigrants qu'ils pouvaient recueillir. Alors, vivres, argent, habits, tout était mis à la disposition de ces mal-

Digitized by Google

heureux, jusqu'à ce qu'ils se fussent créé quelques ressources, ce à quoi tout le monde les aidait; et de leur côté ceux-ci, reconnaissants, se mettaient aussitôt au travail, afin d'alléger le fardeau qu'ils imposaient à leurs hôtes, et de leur donner ainsi le moyen d'accueillir de nouveaux fugitifs. Pour arriver au but, les personnes les plus habituées à toutes les jouissances du luxe travaillaient aux derniers métiers, les ennoblissant d'autant mieux que ces métiers étaient plus en opposition avec leur état social.

Ce fut ainsi que les plus beaux noms de la république Argentine figurèrent dans l'émigration.

Lavallé, la plus brillante épée de son armée; Florencio Varela, son plus beau talent; Aguero, un de ses premiers hommes d'État; Echaverria, le Lamartine de la Plata; La Vega, le Bayard de l'armée des Andes; Guttierez, l'heureux chantre des gloires nationales; Alsina, le grand avocat et l'illustre citoyen, apparaissent au nombre des émigrants, comme apparaissent aussi Saenz, Valiente, Molino Torrès, Ramos, Megia, les grands propriétaires; comme apparaissent encore Rodriguez, le vieux général des armées de l'indépendance et des armées unitaires; Olozabal, un des plus braves de cette armée des Andes, dont nous avons dit que La Vega

Digitized by Google

était le Bayard. — C'est que Rosas poursuivait également l'*unitaire* et le *fédéral*, ne se préoccupant que d'une chose, c'est-à-dire de se débarrasser de tous ceux qui pouvaient être un obstacle à sa dictature.

C'est à cette hospitalité accordée aux hommes qu'il poursuivait, qu'il faut attribuer la haine que Rosas portait à l'État oriental.

A l'époque que nous citons, la présidence de la République était exercée par le général Fructuose Rivera.

Rivera, dont nous venons de prononcer le nom, était un homme de la campagne, comme Rosas, comme Quiroga; seulement, tous ses instincts le portaient à la civilisation, ce qui faisait de lui l'opposé de Rosas. Comme homme de guerre, la bravoure de Rivera n'a point été surpassée; comme homme de parti, sa générosité n'a pas été atteinte. Pendant trente-cinq ans, on l'a vu figurer dans les scènes politiques de son pays. Pendant trente-cinq ans, on l'a vu sauter sur ses armes au moment même où le mot : Guerre à l'étranger! a été prononcé.

Lorsque la révolution contre l'Espagne commença, il sacrifia sa fortune; car, pour lui, c'était un besoin irrésistible que de donner; il n'était pas généreux, il était prodigue.

Et, de même que Rivera était prodigue envers

Digitized by Google

les hommes, Dieu avait été prodigue envers lui. C'était un beau cavalier, dans le sens du mot espagnol *caballero*, qui comprend à la fois le soldat et le gentilhomme; au teint brun, à la taille élevée, au regard perçant, causant avec grâce, et entraînant ses interlocuteurs dans le cercle fascinateur d'un geste qui n'appartenait qu'à lui; aussi a-t-il été l'homme le plus populaire de l'État oriental; mais, il faut le dire, jamais, en même temps, plus mauvais administrateur ne désorganisa les ressources pécuniaires d'un peuple. Il avait dérangé sa fortune particulière, il dérangea la fortune publique, non pour se reconstituer une fortune, mais parce que, homme public, il avait conservé toutes les façons princières de l'homme privé.

Mais à l'époque où nous voilà arrivés, cette ruine ne se faisait pas encore sentir. Rivera commençait sa présidence, et sa présidence était entourée des hommes les plus capables du pays : Obez, Herrera, Vasquez, Alvares, Ellauri, Luiz-Édouard Perez, étaient véritablement, sinon ses ministres, du moins les directeurs de son gouvernement; et avec ces hommes, tout ce qui était progrès, liberté et prospérité était assuré à ce beau pays.

Obez, le premier des amis de Rivera, était un homme d'un caractère antique; son patriotisme, sa

Digitized by Google

grandeur, ses talents éminents, son instruction profonde, le mettent au nombre des grands hommes de l'Amérique. Pour que rien ne manquât à sa popularité, il est mort dans la proscription, une des premières victimes du système de Rosas dans l'État oriental.

Luiz-Édouard Perez était l'Aristide de Montevideo. Républicain sévère, patriote exalté, il consacra sa longue existence à la vertu, à la liberté et à son pays.

Vasquez, homme de talent et d'instruction, commença de rendre ses premiers services au pays au siége de Montevideo, dans la guerre contre l'Espagne, et finit sa carrière pendant le siége contre Rosas.

Herrera, Alvarez et Ellauri, beaux-frères d'Obez, ne restèrent point en arrière de ceux que nous avons nommés; ils appartiennent non-seulement à l'État oriental comme défenseurs dévoués, mais encore à la cause américaine tout entière.

Aussi leurs noms seront-ils toujours sacrés à cette vaste terre de Colomb, qui s'étend du cap Horn au détroit de Behring.

Digitized by Google

MANUEL ORIBE

La présidence de Rivera prit fin en 1834. Le général Manuel Oribe lui succéda, par l'influence de Rivera lui-même, qui comptait avoir en lui un ami et un continuateur de son système. En effet, Manuel Oribe avait été nommé général par Rivera, et avait fait partie de la précédente administration comme ministre de la guerre.

Oribe appartenait aux premières familles du pays. Il combattit pour sa défense, et s'est toujours distingué par sa bravoure personnelle. Son esprit était faible, son intelligence étroite : cela explique son alliance avec Rosas, auquel il se donna tout entier, sans songer que cette alliance entraînait avec elle la perte de cette même indépendance pour laquelle, lui, Oribe, avait combattu tant de fois.

Comme général, son incapacité était complète. Ses passions avaient la violence des organisations nerveuses, et le portaient à la cruauté. Comme particulier, c'est un honnête homme.

Comme administrateur, il fut plus économe que Rivera, et l'on ne peut lui reprocher d'avoir aug-

Digitized by Google

menté le déficit du trésor public, et cependant c'est à lui qu'appartient toute la responsabilité de la ruine de l'État oriental. Oubliant que pour être chef de parti ce n'est pas assez de le vouloir, il refusa de rester lié au grand parti national, qui avait Rivera pour chef. Il voulut se former un parti, excita les méfiances du pays, et, effrayé de sa faiblesse, il se jeta un jour dans les bras de Rosas. Quoique le traité restât secret, le pays connut cette alliance aux sourdes hostilités du gouvernement contre l'émigration argentine, et comme rien n'était plus opposé à l'opinion du pays que le système de Rosas, le pays suivit le général Rivera, au moment où celui-ci se mit, en 1836, à la tête d'une révolution contre Oribe.

Malgré cette presque unanimité qui le menaçait, Oribe résista jusqu'en 1838.

Oribe descendit de la présidence par une renonciation faite officiellement devant les chambres, et il sortit du pays, ayant demandé la permission à ces mêmes chambres de se retirer.

Mais, sorti du pays, Rosas le força de protester contre cette renonciation, et, chose qui ne s'était jamais vue en Amérique, il le reconnut comme chef du gouvernement d'un pays dont lui-même avait été chassé. C'était quelque chose comme si Louis-

Philippe, à Claremont, eût nommé le duc de Bordeaux vice-roi à la république française.

On commença par rire, à Montevideo, de cette excentricité du dictateur. Mais lui se prépara, pendant ce temps, à changer ce rire en larmes.

La conséquence naturelle de cette conduite de Rosas était la guerre entre les deux nations.

Cette guerre fut terrible.

Oribe, que quelques-uns de nos journaux, payés par Rosas, ont appelé l'*illustre* et *vertueux* Oribe, y fut tout à la fois général et bourreau.

Dépouillons quelques pages de ces tables de sang, publiées par *l'Amérique du Sud*, et sur lesquelles, comme une mère plaintive dans le présent, et comme une déesse vengeresse pour l'avenir, elle a enregistré dix mille assassinats.

Prenons au hasard, dans les rapports faits à Rosas par ses officiers et ses agents.

Le général don Mariano Acha, qui sert dans l'armée opposée à Rosas, défend San-Juan, et, le 22 août 1841, se rend après quarante-huit heures de résistance. Don José-Santos Ramirez, officier de Rosas, transmet alors au gouvernement de San-Juan le rapport officiel de cet événement. On y trouve cette phrase :

Tout est en notre pouvoir, mais avec pardon et ga-

Digitized by Google

rantie pour tous les prisonniers. Parmi eux se trouve un fils de Lamadrid.

Prenez le n° 2067 du *Diario de la Tarde*, c'est-à-dire du journal du soir de Buenos-Ayres, du 22 octobre 1841, et en regard du rapport officiel de José-Santos Ramirez, qui constate la garantie de la vie pour les prisonniers, vous pourrez lire ce paragraphe :

« Desaguedero, 22 septembre 1841.

» *Le prétendu sauvage unitaire, Mariano Acha, a été décapité hier, et sa tête exposée aux regards du public.*

» *Signé :* ANGEL PACHECO. »

Ne pas confondre cet Angel Pacheco, lieutenant de Rosas, avec son cousin Pacheco y Obes, un de ses ennemis les plus acharnés.

Attendez, vous vous rappelez que dans le rapport de Santos Ramirez, se trouve cette phrase :

Parmi les prisonniers existe un fils de Lamadrid.

Ouvrez la *Gaceta mercantile*, n° 5703, au 22 avril 1842, et vous y trouverez cette lettre, écrite par Mazario Benavidez à don Juan-Manoel Rosas :

« Miraflore-la-Marche, 7 avril 1842.

» Dans une dépêche précédente, je vous ai fait part des motifs pour lesquels je conservais le sau-

Digitized by Google

vage Ciriaco Lamadrid; mais, sachant que ce dernier s'est adressé à plusieurs chefs de la province pour les entraîner à la défection, j'ai fait, à mon arrivée à la Rioja, *décapiter le premier, ainsi que le sauvage unitaire Manoel-Julian Frias, natif de Santiago.*

Signé : MAZARIO BENAVIDEZ. »

Manoel Oribe, à la tête des armées de Rosas chargées de soumettre les provinces Argentines, défait, le 15 avril 1842, sur le territoire de Santa-Fé, les forces commandées par le général Juan-Pablo Lopez.

Au nombre des prisonniers se trouve le général don Juan-Apostol Martinez.

Lisez ce fragment d'une lettre d'Oribe :

« Au quartier général de Banancas de Cosonda, le 17 avril 1842.

» Trente et quelques morts, et quelques prisonniers, dont le prétendu sauvage *Juan-Apostol Martinez, auquel la tête a été coupée hier.*

» *Signé* : MANOEL ORIBE. »

Si la *Gaceta mercantile* est encore sous votre main, rouvrez-la, et au n° 5903, à la date du 20 septembre 1842, vous trouverez un rapport officiel de

Digitized by Google

Manoel-Antonio Saravia, employé dans l'armée d'Oribe.

Ce rapport contient une liste de dix-sept individus, dont un chef de bataillon et un capitaine, qui furent faits prisonniers à Numayan, et subirent *le châtiment ordinaire de la* PEINE DE MORT.

Revenons à *l'illustre et vertueux* Oribe, n° 3007 du *Diario de la Tarde.*

C'est à propos de la bataille de Monte-Grande, dont il fait le rapport.

« Quartier général au Ceibal, 14 septembre 1841.

» Parmi les prisonniers s'est trouvé le traître sauvage unitaire, ex-colonel Facundo Borda, qui *fut exécuté à l'instant même avec d'autres prétendus officiers, tant de cavalerie que d'infanterie.*

» MANOEL ORIBE. »

Oribe est en veine ; un traître lui livre le gouvernement de Tucuman et ses officiers. Aussi s'empresse-t-il d'annoncer cette nouvelle à Rosas.

Voici la lettre :

« Quartier général de Métau, 3 octobre 1841.

» Les sauvages unitaires que m'a livrés le commandant Sandoval et qui sont : Marion, le prétendu

gouverneur général de Tucuman; Avellanieda, le prétendu colonel J.-M. Vilela; le capitaine José Espejo et le lieutenant en premier Léonard Sosa, *ont été sur-le-champ exécutés dans la forme ordinaire*, à l'exception d'Avellanieda, à qui j'ai ordonné que l'on coupât la tête, et que cette tête, une fois coupée, on l'exposât aux regards du public, sur la place de Tucuman.

» MANOEL ORIBE. »

Laissons celui-là, et passons à un autre bourreau de Rosas.

» Casamarca, le 29 du mois de Rosas 1841.

» *A Son Excellence monsieur le gouverneur D. Cl. A. Arredondo.*

» Après plus de deux heures de feu, et après avoir passé au fil de l'épée toute l'infanterie, à son tour toute la cavalerie a été mise en déroute, et le chef seul s'est échappé par le cerro d'Ambaste, avec trente hommes; on le poursuit, et sa tête sera bientôt sur la place publique, comme y sont déjà les têtes des prétendus ministres Gonzalès Dulce et celle d'Espeche.

» Vive la fédération!

» M. MAZA. »

Digitized by Google

« *Liste nominative des sauvages unitaires, prétendus chefs et officiers, qui ont été exécutés après l'action du 29.*

» Colonel : Vicente Mercao.

» Commandants : Modesto Villafane, Juan-Pedro Ponce, Damasio Arias, Manuel Lopez, Pedro Rodriguez.

» Chefs de bataillon : Manuel Riso, Santiago de la Cruz-José.

» Capitaines : Juan-de-Dios Ponce, Jose Salas, Pedro Aranjo, Isidore Ponce, Pedro Barros.

» Adjudants : Damasio Sarmiento, Eugenio Novillo, Francisco Quinteros, Daniel Rodriguez.

» Lieutenant : Domingo Diaz.

» M. MAZA. »

Puisque nous en sommes à Maza, continuons; puis nous reviendrons à Rosas :

« Casamarca, 4 novembre 1841.

» Je vous ai annoncé déjà que nous avions mis en déroute complète le sauvage unitaire Cubas, qui était poursuivi, et que nous aurions bientôt la tête du bandit. Il a été pris en effet au Cerro des Ambastes : il a été pris dans son lit même; en con-

Digitized by Google

séquence, la tête dudit brigand Cubas est exposée sur la place publique de cette ville.

» *Après l'action :*

» On a pris dix-neuf officiers qui suivaient Cubas. Je n'ai *point fait de quartier*. Le triomphe a été complet, et pas un n'a échappé.

» M. MAZA. »

Glanons en passant, dans le *Boletin de Mendosa*, n° 12, cette lettre écrite du champ de bataille d'Arroyo-Grande, et adressée au gouverneur Aldao par le colonel don Geronimo Costa :

« *Nous avons pris plus de cent cinquante chefs et officiers, qui furent exécutés à l'instant.* »

Tout feu d'artifice a son bouquet; terminons par son bouquet ce feu d'artifice de sang.

J'ai promis de revenir à Rosas; j'y reviens.

Le colonel Zelallaran est tué; on apporte sa tête à Rosas.

Rosas passa trois heures à rouler cette tête du pied et à cracher dessus; alors il apprend qu'un autre colonel, frère d'armes de celui-ci, est prisonnier; son premier mouvement est de le faire fusiller, mais il se ravise; au lieu de le condamner à la mort, il le condamne à la torture : le prison-

Digitized by Google

nier, pendant trois jours, aura, douze heures par jour, cette tête coupée exposée devant lui sur une table.

Rosas fait fusiller, au milieu de la place San-Nicolas, une portion des prisonniers du général Paz.

Parmi des prisonniers se trouvait le colonel Vedela, ancien gouverneur de Saint-Louis; au moment du supplice, le fils du condamné se jette dans les bras de son père.

— Fusillez-les tous les deux, dit Rosas.

Et fils et père tombent frappés dans les bras l'un de l'autre.

En 1832, Rosas fit conduire, sur une place de Buenos-Ayres, quatre-vingts prisonniers indiens, et, au milieu du jour, à la vue de tous, il les fit égorger à coups de baïonnette.

Camilla O'Gorman, jeune fille de dix-huit ans, d'une des premières familles de Buenos-Ayres, est séduite par un prêtre de vingt-quatre ans. Ils quittent tous deux Buenos-Ayres et se réfugient dans un petit village de Corrientes, où, se disant mariés, ils ouvrent une espèce d'école. Corrientes tombe au pouvoir de Rosas. Reconnus par un prêtre et dénoncés par lui à Rosas, le fugitif et sa compagne sont ramenés tous deux à Buenos-Ayres, où,

Digitized by Google

sans jugement, Rosas ordonne qu'ils soient fusillés.

— Mais, fait-on observer à Rosas, Camilla O'Gorman est enceinte de huit mois.

— Baptisez le ventre, dit Rosas, qui, en bon chrétien, veut sauver l'âme de l'enfant.

Le ventre baptisé, Camilla O'Gorman est fusillée.

Trois balles traversent les bras de la malheureuse mère, qui, par un mouvement instinctif, les avait étendus pour protéger son enfant.

Maintenant, comment se fait-il que la France se fasse des amis comme Rosas et des ennemis comme Garibaldi?

Et en effet, le traité de 1840, signé de l'amiral Mackau, et qui porte son nom, relevait le pouvoir de Rosas, en laissant la république Orientale seule engagée dans la lutte.

Ce fut alors qu'apparut Garibaldi à son retour de Rio-Grande.

D'un côté, Rosas et Oribe, — c'est-à-dire la force, la richesse, la puissance, combattant pour le despotisme.

De l'autre côté, une pauvre petite république, — une ville démantelée, un trésor à sec, un peuple sans ressources, ne pouvant payer ses défenseurs, mais combattant pour la liberté.

Digitized by Google

Garibaldi n'hésita point.—Il alla droit au peuple et à la liberté.

Nous lui rendons la plume, et lui laissons raconter ses luttes pendant ce siége acharné, qui dura neuf ans, comme celui de Troie.

ALEX. DUMAS.

FIN DU PREMIER VOLUME

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DU PREMIER VOLUME

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie de Édouard BLOT, rue Saint-Louis, 46.

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Digitized by Google

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Cᵉ

RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS,

Digitized by Google



MÉMOIRES

DE

GARIBALDI

Traduits sur le manuscrit original

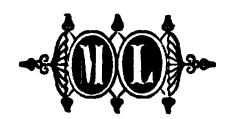
PAR

ALEXANDRE DUMAS

—

DEUXIÈME SÉRIE

— DEUXIÈME ÉDITION. —



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1861

Tous droits réservés

Digitized by Google



Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

JOSEPH GARIBALDI

I

TOUT PERDU, FORS L'HONNEUR

Le vrai motif de l'expédition n'était pas de porter des secours aux habitants de Corrientes et de les ravitailler, le vrai motif était de se débarrasser de moi.

Comment, étant encore si peu de chose, avais-je déjà de si puissants ennemis ? C'est un secret que je n'ai jamais pu approfondir.

Lors de mon entrée dans le fleuve, l'armée orientale se trouvait à San-José dans l'Uruguay, et celle d'Oribe à la Boyada, capitale de la province d'Entre-Rios ; toutes deux se préparaient à la lutte. L'armée de Corrientes, de son côté, se disposait à se réunir à l'armée orientale.

Digitized by Google

Je devais remonter le Parana jusqu'à Corrientes, c'est-à-dire jusqu'à une distance de six cents milles entre deux rives ennemies, et, de plus, poursuivi par une escadre quatre fois plus forte que la mienne.

Pendant tout ce trajet, je ne pouvais atterrir que dans des îles ou sur des côtes désertes.

Lorsque je quittai Montevideo, il y avait cent à parier contre un que je n'y rentrerais jamais.

En sortant de Montevideo, j'eus à soutenir un premier combat contre la batterie de Martin-Garcia, île située dans le voisinage du confluent des deux grands fleuves Uruguay et Parana, et près de laquelle il faut absolument passer, vu qu'un seul canal existe à demi-portée de canon de l'île pour les bâtiments d'un certain tonnage.

J'eus quelques morts, et, parmi eux, un brave officier italien, Pocarobba; il eut la tête emportée par un boulet de canon.

J'eus, en outre, huit ou dix blessés.

A trois milles de l'île de Martin-Garcia, *la Constitution* s'ensabla; malheureusement, l'accident arriva à la marée basse.

Il nous en coûta un immense travail pour la remettre à flot; mais, grâce au courage de nos hommes, notre petite flottille se tira encore d'affaire en cette occasion.

Digitized by Google

Tandis que nous étions occupés à transporter sur la goëlette tous les objets pesants, nous commençâmes à voir venir à nous l'escadre ennemie; elle apparaissait de l'autre côté de l'île et se dirigeait sur nous en belle ordonnance.

J'étais dans une mauvaise situation; pour alléger *la Constitution*, j'avais fait transporter tous les canons sur la goëlette *Procida*, où ils étaient amoncelés; en conséquence, ils nous étaient complétement inutiles; il ne nous restait donc que le brigantin *Teresia*, dont le courageux commandant se trouvait près de moi avec la majeure partie de son équipage, nous aidant dans notre travail.

En attendant, l'ennemi s'avançait vers nous; superbe à voir au milieu des acclamations des troupes de l'île, sûr de la victoire, avec sept navires de guerre.

Malgré le danger imminent où je me trouvais, je ne me laissai point aller au désespoir. Non, Dieu me fait la grâce, dans les occasions suprêmes, de garder toujours ma confiance en lui; mais je laisse à juger aux autres, et surtout aux marins, quelle était ma situation. Il s'agissait non-seulement de la vie, —j'y eusse volontiers renoncé en un pareil moment, —mais encore de l'honneur à sauver. Plus les gens qui m'avaient poussé où j'étais avaient pensé que

Digitized by Google

j'y laisserais ma réputation, plus j'étais décidé à la tirer de ce mauvais pas, sanglante mais pure.

Il n'y avait point à éviter le combat, il fallait le recevoir dans la meilleure situation possible. En conséquence, comme mes bâtiments, plus légers que ceux de l'ennemi, tiraient aussi moins d'eau, je fis approcher le plus possible de la côte, qui m'offrait, quand tout serait perdu sur le fleuve, un dernier moyen de salut, le débarquement. Je fis, autant que possible, débarrasser le pont de la goëlette afin que quelques canons pussent servir, et, ces dispositions prises, j'attendis.

L'escadre qui allait m'attaquer était commandée par l'amiral Brown; je savais donc que j'avais affaire à l'un des plus braves marins du monde.

Le combat dura trois jours, sans que l'ennemi jugeât à propos d'en venir à l'abordage.

Le matin du troisième jour, il me restait encore de la poudre, mais je manquais de projectiles. Je fis briser les chaînes des bâtiments, je fis réunir les clous, les marteaux, tout ce qui, cuivre ou fer, pouvait remplacer les boulets et la mitraille, et je crachai le tout au visage de l'ennemi; cela nous aida à passer la journée.

Enfin, vers le déclin du troisième jour, n'ayant plus un projectile à bord, ayant perdu plus de la

Digitized by Google

moitié de mes hommes, je fis mettre le feu aux trois bâtiments, tandis que, sous la canonnade ennemie, nous gagnions la terre, chaque homme emportant son mousquet et ayant sa part de ce qui nous restait de cartouches.

Tout ce qu'il y avait de blessés transportables fut emmené avec nous. Quant aux autres... j'ai dit comment cela se passait en pareille circonstance.

Mais nous étions à cent cinquante ou deux cents milles de Montevideo et sur une côte ennemie.

Ce fut d'abord la garnison de l'île de Martin-Garcia qui essaya de nous molester; mais, encore tout chauds de notre combat avec l'amiral Brown, nous la reçûmes de telle façon, qu'elle n'y revint pas.

Puis nous nous mîmes en route à travers le désert, vivant des quelques provisions que nous avions emportées et de ce que nous parvenions à nous procurer sur la route.

Les Orientaux venaient de perdre la bataille de l'Arroyo-Grande; nous nous réunîmes aux fugitifs, que je ralliai autour de moi, et, après cinq ou six jours de luttes, de combats, de privations, de souffrances dont rien ne saurait donner une idée, nous rentrâmes à Montevideo, rapportant intact ce que l'on avait si bien cru que je laisserais en route :

L'honneur!

Digitized by Google

Ce combat, et plusieurs autres que je soutins contre lui, laissèrent de moi un si bon souvenir à l'amiral Brown, que, ayant abandonné le service de Rosas, la guerre durant encore, il vint à Montevideo et, avant de voir sa famille, voulut d'abord me voir. Il accourut donc me trouver dans ma maison du Portone, m'embrassa et me rembrassa, comme si j'eusse été son propre fils; il ne pouvait, l'excellent homme, se lasser de me serrer contre sa poitrine et de me témoigner sa sympathie.

Puis, lorsqu'il en eut fini avec moi, se tournant vers Anita:

— Madame, lui dit-il, j'ai longtemps combattu contre votre mari, et cela sans succès; je m'acharnais à le vaincre et à le faire mon prisonnier, mais il réussit toujours à me résister et à m'échapper. Si j'avais eu la chance de le prendre, il eût vu, à la façon dont je l'aurais traité, l'estime que je faisais de lui.

Je raconte cette anecdote, parce qu'elle fait encore plus d'honneur à l'amiral Brown qu'à moi-même.

Digitized by Google

II

ON FORME LES LÉGIONS

Après la victoire d'Arroyo-Grande, Oribe marcha sur Montevideo, déclarant qu'il ne ferait grâce à personne, pas même aux étrangers.

En attendant, tout ce qu'il rencontrait sur sa route avait la tête tranchée ou était fusillé.

Alors, comme il y avait à Montevideo un grand nombre d'Italiens qui y étaient venus, les uns pour affaires de commerce, les autres parce qu'ils étaient proscrits, j'adressai une proclamation à mes compatriotes, en les invitant à prendre les armes, à former une légion et à combattre jusqu'à la mort pour ceux qui leur avaient donné l'hospitalité.

Rivera, pendant ce temps, réunissait les restes de son armée.

De leur côté, les Français composèrent une légion à laquelle se joignirent les Basques français, tandis que les Espagnols en formaient une à laquelle se réunissaient les Basques espagnols. Mais, trois ou

Digitized by Google

quatre mois après sa formation, la légion espagnole, composée en grande partie de carlistes, passa à l'ennemi et devint le nerf de l'attaque, comme la légion italienne fut le nerf de la défense.

La légion italienne n'avait pas de paye, elle n'avait que des rations de pain, de vin, de sel, d'huile, etc.; cependant, après la guerre, on devait donner aux survivants, et aux veuves et aux orphelins, des terres et des bestiaux.

La légion se composa d'abord de quatre à cinq cents hommes; ensuite elle monta jusqu'à huit cents, attendu qu'au fur et à mesure que les bâtiments européens amenaient des Italiens proscrits ou venus pour chercher fortune, et dont l'espoir était déçu par le mauvais état des affaires, on les enrôlait.

La légion fut, dans le principe, divisée en trois bataillons, l'un commandé par Danuzio, l'autre par Ramella, et le troisième par Mancini.

Oribe savait tous ces préparatifs de défense; seulement, il n'y croyait pas. Il marcha sur Montevideo, comme je l'ai dit, mais campa au Cerrito. Peut-être, dans l'état de désordre où était la ville, eût-il pu y entrer du même coup; mais il croyait avoir des partisans nombreux, et il attendit une démonstration de leur part. La démonstration fut vai-

Digitized by Google

nement attendue, et Oribe donna le temps à Montevideo d'organiser la défense.

Il resta donc à une heure de marche, à peu près, de Montevideo, avec douze ou quatorze mille hommes.

Montevideo pouvait, au bout d'un certain temps, lui opposer neuf mille hommes, dont cinq mille noirs, auxquels on avait rendu la liberté, et qui firent d'excellents soldats.

Lorsque Oribe eut perdu l'espérance d'entrer amicalement à Montevideo, il se fortifia au Cerrito, et les escarmouches commencèrent.

De leur côté, les Montévidéens se fortifièrent de leur mieux; notre ingénieur était le colonel Echevarrio.

L'organisation générale des troupes appartenait au général Paz.

Joaquin Souarez était président, Pacheco y Obes ministre de la guerre.

Bientôt Paz quitta Montevideo pour faire soulever Corrientes et Entre-Rios.

La première fois que l'on sortit des lignes, je ne sais si ce fut la faute des chefs ou des soldats, mais la légion tout entière fut prise d'une panique, et rentra sans avoir tiré un coup de fusil.

J'obligeai l'un des trois commandants à donner sa

Digitized by Google

démission. Je fis une vigoureuse allocution aux Italiens, et j'écrivis pour la seconde fois à Anzani, qui était dans une maison de commerce de l'Uruguay, de venir me rejoindre.

Cet excellent ami arriva vers le mois de juillet.

Avec lui, tout reprit force et vie; la légion était horriblement administrée : il y donna tous ses soins.

Pendant ce temps, on avait, tant bien que mal, réorganisé une petite flottille; on m'en confia le commandement.

Mancini reprit ma place à la tête de la légion.

La flottille communiquait par le fleuve avec le Cerro, forteresse restée au pouvoir des Montévidéens, quoiqu'elle fût à trois ou quatre lieues plus loin sur la rive de la Plata que le Cerrito, tombé au pouvoir d'Oribe.

Le Cerro nous était très-nécessaire. C'était à la fois un point d'appui pour nous ravitailler, pour envoyer des partis dans la plaine et pour recueillir les fugitifs.

Avant l'organisation de la défense, l'escadre de l'amiral Brown avait fait une tentative sur le Cerro et sur l'île de los Ratos. Pendant trois jours, je défendis l'île et la forteresse. L'île avait des canons de dix-huit et de trente-six, et je forçai l'amiral Brown à se retirer avec de grandes pertes.

J'ai dit qu'à l'arrivée d'Anzani les concussions

Digitized by Google

avaient cessé; son honorabilité planait sur tous les marchés; ce n'était point l'affaire des concussionnaires. Alors se forma un complot qui avait pour but de nous assassiner tous deux et de vendre à l'ennemi la légion italienne.

Anzani en fut averti.

Les conjurés virent qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là, et, un matin que la légion était aux avant-postes, vingt officiers et cinquante soldats passèrent à l'ennemi.

Mais les soldats, rendons-leur cette justice, revinrent peu à peu et un à un.

La légion, purgée des traîtres, ne s'en porta que mieux ; Anzani la réunit.

— Si j'avais voulu faire un choix entre les bons et les mauvais, dit-il, je n'eusse pas si bien réussi que les mauvais viennent de le faire.

De mon côté, je haranguai les troupes ; le général Pacheco lui-même fit un discours.

Quelques jours après la première sortie où la légion italienne avait donné d'elle un si triste programme, je tins à la réhabiliter et je proposai une expédition qui fut acceptée. C'était d'aller attaquer les troupes d'Oribe, qui étaient devant le Cerro. J'embarquai la légion italienne sur notre petite escadre, et nous prîmes terre au Cerro. Là, nous nous

Digitized by Google

mîmes à la tête de la légion, Pacheco et moi ; l'ennemi fut attaqué à deux heures de l'après-midi, et mis en fuite à cinq.

La légion, composée de quatre cents hommes, chargea un bataillon de six cents. Pacheco combattait à cheval ; moi, je le faisais à pied ou à cheval, selon le besoin. Nous tuâmes cent cinquante hommes à l'ennemi, et lui fîmes deux cents prisonniers. Nous eûmes cinq ou six tués, une dizaine de blessés, entre autres un officier nommé Ferrucci, auquel il fallut couper la jambe.

Nous revînmes en triomphe à Montevideo ; le lendemain, Pacheco rassembla la légion, la remercia, la loua et donna un fusil d'honneur au sergent Loreto.

L'affaire avait eu lieu le 28 mars 1843.

Maintenant, j'étais tranquille ; la légion avait reçu le baptême du feu.

Au mois de mai, on bénit le drapeau.

Il était d'étoffe noire, avec le Vésuve peint dessus. C'était l'emblème de l'Italie et des révolutions qu'elle renfermait dans son sein. Il fut donné en garde à Sacchi, jeune homme de vingt ans, qui s'était admirablement conduit dans le combat du Cerro.

C'est le même qui combattit avec moi plus tard à Rome, et qui est aujourd'hui colonel.

Digitized by Google

III

LE COLONEL NEGRA

Le 17 novembre de la même année, la légion italienne se trouvait de service aux avant-postes ; je m'y trouvais avec elle.

Après le déjeuner, le colonel montévidéen Negra monta à cheval et parcourut la ligne avec quelques hommes.

On tira sur lui, et il tomba de cheval, blessé mortellement.

En le voyant tomber, l'ennemi chargea et s'empara de son corps.

A peine eus-je appris cette nouvelle, que, ne voulant pas laisser le corps d'un si brave officier exposé aux insultes de l'ennemi, je pris une centaine d'hommes qui me tombèrent sous la main et je chargeai avec eux.

Je repris le corps du colonel.

Mais alors ce furent les soldats d'Oribe qui s'acharnèrent, et il arriva à l'ennemi un tel renfort

Digitized by Google

d'hommes, que je me trouvai enveloppé. Les nôtres, voyant cela, vinrent à mon secours, si bien que, peu à peu, toute la légion se trouva aux prises.

Exaltés par ma voix, mes hommes alors s'élancèrent en avant, culbutèrent tout, prirent une batterie et chassèrent l'ennemi de ses positions.

Mais bientôt il revint sur nous en masse.

Toutes les forces, ou à peu près toutes les forces de la garnison sortirent; le combat devint général et dura huit heures.

Nous avions été obligés d'abandonner les positions prises du premier élan; mais nous avions fait subir à Oribe une perte énorme, et nous rentrâmes à Montevideo, vainqueurs en réalité et convaincus désormais de notre supériorité sur l'ennemi.

Nous avions eu soixante hommes tués ou blessés.

Je m'étais laissé emporter à charger comme un simple soldat; je n'avais donc vu que ce qui se passait autour de moi.

Mais, au milieu de la mêlée, j'avais aperçu Anzani combattant avec son calme ordinaire, et je savais que, dominant la lutte, aucun détail ne lui avait échappé.

Le soir même, je lui demandai un rapport sur ceux qui s'étaient distingués.

Digitized by Google

Le lendemain, je réunis la légion, je la louai et la remerciai au nom de l'Italie, et je fis des promotions d'officiers et de sous-officiers.

Après ces deux combats, la légion italienne avait pris une telle influence sur l'ennemi, que, lorsqu'il la voyait marcher sur lui à la baïonnette, il ne l'attendait plus, ou, s'il l'attendait, il était culbuté.

Pendant ce temps, Rivera était parvenu à réunir un petit corps d'armée de cinq ou six mille hommes, avec lequel il tenait la campagne et combattait l'ennemi.

Il avait devant lui Urquiza, aujourd'hui président de la république Argentine. De temps en temps, il envoyait par le Cerro des approvisionnements à Montevideo.

Oribe se lassa de voir manœuvrer ainsi Rivera; il détacha un certain nombre d'hommes de son armée, leur ordonnant de joindre Urquiza et de lui transmettre l'ordre de combattre et de détruire Rivera à l'aide du renfort qu'il lui envoyait.

Digitized by Google

IV

PASSAGE DE LA BOYADA

Nous apprîmes à Montevideo la marche des hommes d'Oribe. Alors le général Paz résolut de profiter de cet affaiblissement de l'armée ennemie.

Au delà de Cerrito était un corps de dix-huit cents hommes, à peu près, observant le Cerro.

Nous partîmes le 23 avril 1844, à dix heures du soir.

Voici quel était le plan :

Attaquer le corps d'observation du Cerro; voyant cette attaque, Oribe enverrait au secours du Cerro et s'affaiblirait d'autant; pendant ce temps, la garnison sortirait et attaquerait le camp.

Nous suivîmes les bords de la mer, nous passâmes l'Arroyo-Seco, qui, malgré son nom, nous mit de l'eau jusque sous les épaules.

Au delà, nous prîmes la plaine et nous contournâmes le campement.

Digitized by Google

Nous marchions avec de telles précautions, que nous ne réveillâmes personne.

Enfin nous arrivâmes en vue du corps d'observation.

La garnison du Cerro devait sortir et seconder notre attaque. Une discussion s'éleva entre les deux officiers qui commandaient au Cerro, et qui tous deux voulaient prendre le commandement. Les dix-huit cents hommes en fuite, nous devions revenir sur Oribe et le prendre entre deux feux, le nôtre et celui de la garnison de la ville. Cette discussion fit tout manquer; la garnison sortit; mais, maître de toutes ses forces, Oribe la repoussa, et ce fut lui qui, à son tour, put marcher sur nous et exécuter le plan de bataille formé contre lui.

Nous fûmes donc attaqués à la fois par l'armée d'Oribe et par le corps d'observation; nous n'avions qu'une chose à faire : nous mettre en retraite sur le Cerro et faire, en reculant, le plus de mal possible à l'ennemi.

Je pris le commandement de l'arrière-garde, afin de soutenir cette retraite le plus vigoureusement que je pourrais.

Il y avait, entre nous et le Cerro, une espèce de rivière fangeuse qu'on appelait la Boyada. Il fallait la traverser avec de la boue jusqu'au ventre.

Digitized by Google

Pour tâcher de jeter du désordre dans le passage, l'ennemi avait établi sur un monticule une batterie de quatre pièces de canon qui se mirent à faire feu au moment où nous commencions à passer. Mais la légion italienne s'aguerrissait de plus en plus : elle ne fit pas plus attention à cette grêle de mitraille que si c'eût été une grêle ordinaire.

C'est alors que je vis quels braves gens c'étaient que nos nègres. Ils se firent tuer en attendant l'ennemi, un genou en terre. J'étais au milieu d'eux; je pus donc voir comment ils se comportaient. Le combat dura six heures.

Il y avait au service de Montevideo un Anglais.— Mon Anglais de la dernière campagne m'a plus d'une fois rappelé son compatriote. — Cet Anglais avait carte blanche de Pacheco, qui le connaissait, pour faire tout ce qu'il croirait utile à Montevideo. Il avait réuni une quarantaine ou une cinquantaine d'hommes. Nous l'appelions Samuel; je ne sais s'il avait un autre nom.

Je n'ai pas connu d'homme plus brave que lui.

Après le passage de la Boyada, je le vis arriver seul avec son ordonnance.

— Eh bien, Samuel, lui demandai-je, où est ton régiment?

— Régiment, cria-t-il, prenez garde à vous!

Digitized by Google

Personne ne parut, personne ne répondit; ses hommes avaient tous été tués, depuis le premier jusqu'au dernier.

Un ordre du jour du général Paz donna les plus grands éloges à la légion italienne : elle avait eu soixante et dix hommes mis hors de combat.

Nous rentrâmes à Montevideo par le Cerro.

Samuel s'occupa immédiatement de reformer son corps.

Digitized by Google

V

LA LÉGION ITALIENNE REFUSE LES TERRES QUI LUI SONT OFFERTES.

Le 30 janvier 1845, le général Rivera, émerveillé de la conduite qu'avait tenue la légion italienne au combat du Cerro et au passage de la Boyada, m'écrivit la lettre suivante :

« Monsieur,

» Lorsque, l'an dernier, je fis don à l'honorable légion française, don qui fut accepté, comme vous l'auront appris les journaux, d'une certaine quantité de terres, j'epérais que le hasard conduirait à mon quartier général quelque officier de la légion italienne, qui m'eût ainsi donné l'occasion de satisfaire à un ardent désir de mon cœur, en montrant à la légion italienne l'estime que je professe pour les importants services rendus par vos compagnons

Digitized by Google

à la République, dans la guerre que nous soutenons contre la force armée d'invasion de Buenos-Ayres.

» Pour ne pas différer plus longtemps ce que je regarde comme l'accomplissement d'un devoir sacré, je renferme dans la présente, et cela avec le plus grand plaisir, un acte de la donation que je fais à l'illustre et valeureuse légion italienne, comme un gage sincère de ma reconnaissance personnelle pour les éminents services rendus par ce corps à mon pays.

» Le don n'est, certes, égal ni aux services ni à mon désir; et cependant vous ne refuserez pas, je l'espère, de l'offrir en mon nom à vos camarades et de les informer de mon bon vouloir et de ma reconnaissance pour eux, de même que pour vous, monsieur, qui les commandez si dignement, et qui déjà, antérieurement à cette période, avez conquis, en aidant notre république, un droit si incontestable à notre recônnaissance.

» Je saisis cette occasion, colonel, pour vous prier d'agréer l'assurance de ma parfaite considération et de ma profonde estime.

» FRUCTUOSO RIVERA. »

Il y a cela de remarquable que cet excellent

Digitized by Google

patriote prenait sur sa propre fortune pour nous faire ce don. Les terres qu'il nous offrait n'étaient point des terres de la République, c'était son propre patrimoine.

Aussi lui répondis-je, le 23 mai suivant, époque où sa lettre me fut communiquée :

« *Eccellentissimo signore* [1] !

» Le colonel Parrodi, en présence de tous les officiers de la légion italienne, m'a remis, selon votre désir, la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire en date du 30 janvier, et, avec cette lettre, un acte par lequel vous faites don spontané à la légion italienne d'une portion de terres prises dans vos propriétés et s'étendant entre l'Arroyo de las Avenas et l'Arroyo-Grande au nord du rio Negro ; et, en outre, d'un troupeau de bestiaux, ainsi que des haciendas existant sur le terrain.

» Vous dites que le don est fait par vous comme rémunération de nos services à la République.

» Les officiers italiens, après avoir pris connaissance de votre lettre et de ce qu'elle renferme, ont à l'unanimité déclaré, au nom de la légion, qu'ils

1. Nous mettons en italien ces deux mots, difficiles à traduire en français, langue dans laquelle les mots *excellent seigneur* n'ont pas une signification équivalente.

Digitized by Google

n'avaient point entendu, en demandant des armes et en offrant leurs services à la République, recevoir autre chose que l'honneur de partager les périls que courent les enfants du pays qui leur a donné l'hospitalité. Ils obéissaient, en agissant ainsi, à la voix de leur conscience. Ayant satisfait à ce qu'ils regardent simplement comme l'accomplissement d'un devoir, ils continueront, tant que les nécessités du siége l'exigeront, à partager les peines et les périls des nobles Montévidéens; mais ils ne désirent pas d'autre prix et d'autre récompense de leurs travaux.

» J'ai donc l'honneur de vous communiquer, Excellence, la réponse de la légion, avec laquelle mes sentiments et mes principes concordent complétement.

» En conséquence, je vous renvoie l'original de la donation.

» Puisse Dieu vous donner de longs jours !

» GIUSEPPE GARIBALDI. »

Les Italiens continuèrent de servir sans rétribution aucune; leur seule façon d'avoir un peu d'argent, lorsqu'ils avaient absolument besoin de renouveler telle ou telle pièce de leur habillement, était de faire le service de quelque négociant français ou

Digitized by Google

basque, qui alors payait à son remplaçant à peu près deux francs de France.

Il va sans dire que, s'il y avait combat, le remplaçant combattait et se faisait tuer pour le titulaire.

Digitized by Google

VI

DISGRACE DE RIVERA

J'ai dit quel était le plan du général Paz lors de notre sortie nocturne de Montevideo.

Ce plan, s'il réussissait, changeait la face des choses et faisait, selon toute probabilité, lever le siége à Oribe; mais, ce plan une fois tombé dans l'eau, nous revînmes à notre garnison de tous les jours, c'est-à-dire aux postes avancés qui, de part et d'autre, allaient se fortifiant de plus en plus, jusqu'à ce que nous eussions, de notre côté, une ligne de batteries à peu près correspondante aux batteries ennemies.

Sur ces entrefaites, le général Paz nous quitta et partit pour diriger l'insurrection de la province de Corrientes, et aider ainsi la cause nationale en divisant les forces du général Urquiza, qui se trouvait en face du général Rivera.

Mais les choses furent loin de tourner comme on l'espérait, et cela par l'impatience du général

Rivera, lequel, sans s'inquiéter des ordres du gouvernement qui lui défendaient d'accepter une bataille décisive, accepta cette bataille et la perdit complétement dans les champs d'India-Muerte.

Notre armée de campagne fut battue ; deux mille prisonniers, davantage peut-être, furent étranglés, pendus, décapités, contre toutes les lois de l'humanité et de la guerre.

Beaucoup restèrent sur le champ de bataille, d'autres furent dispersés dans les steppes immenses. Le général Rivera, avec quelques-uns des siens, gagna la frontière du Brésil, et fut, comme cause de cet immense désastre, exilé par le gouvernement.

La bataille d'India-Muerte perdue, Montevideo resta livré à ses propres ressources. Le colonel Correa prit le commandement de la garnison. Cependant le soin supérieur de la défense demeura concentré entre Pacheco et moi. Quelques-uns de nos chefs, après cette déplorable bataille, parvinrent à réunir divers détachements de soldats dispersés et firent avec eux la guerre de partisans dans les lieux les plus propres à cette guerre.

Le général Llanos réunit deux cents hommes, à peu près, et, préférant se réunir aux défenseurs de Montevideo, se rua sur les ennemis qui observaient

Digitized by Google

le Cerro, fit une trouée, parvint jusqu'au fort et nous rejoignit.

Pacheco, en recevant ce petit renfort, eut l'idée d'un coup de main.

Le 27 mai 1843, nous embarquâmes à Montevideo, pendant la nuit, la légion italienne et quelques autres forces prises au Cerro, et, avec ce petit corps, nous allâmes nous embusquer dans une vieillê poudrière abandonnée.

Dans la matinée du 28, la cavalerie du général Llanos sortait, protégée par l'infanterie, et attirait l'ennemi du côté de la poudrière; lorsque celui-ci ne fut plus qu'à une petite distance, les nôtres sortirent, la légion italienne en tête, et, chargeant à la baïonnette, couvrirent le terrain de cadavres.

Alors toute la division en observation au Cerro se porta sur la ligne, et il s'engagea un combat meurtrier qui finit par se décider à notre avantage.

L'ennemi fut mis en pleine déroute, poursuivi la baïonnette dans les reins, et il fallut un de ces ouragans mêlés de tonnerre, de grêle et de pluie, comme seuls peuvent s'en faire une idée ceux qui les ont vus, pour mettre fin au combat.

Les pertes de l'ennemi furent considérables.

Il eut grand nombre de blessés et de morts, et, parmi ces derniers, le général Nunz, un des meil-

Digitized by Google

leurs et des plus braves généraux ennemis, qui fut tué par la balle d'un de nos légionnaires.

En outre, on recueillit un copieux butin en bestiaux; de sorte que nous rentrâmes à Montevideo avec la joie et l'espérance dans le cœur.

La réussite de ce coup de main fit que j'en proposai un autre au gouvernement : il s'agissait d'embarquer sur la flottille la légion italienne, de remonter le fleuve, en cachant mes hommes autant qu'il serait possible, jusqu'à Buenos-Ayres, et, arrivé là, de débarquer de nuit, de me diriger sur la maison de Rosas, de l'enlever et de le ramener à Montevideo.

Cette expédition, réussissant, terminait la guerre d'un seul coup; mais le gouvernement refusa.

Quoi qu'il en soit, dans les intervalles de repos que prenait notre armée de terre, je remontais sur notre petite flottille, et, malgré le blocus, dont je trompais la vigilance, je prenais le large, et j'allais jeter le grappin sur quelque bâtiment de commerce, qu'à la barbe de l'amiral Brown, je ramenais prisonnier dans le port.

D'autres fois, par des manœuvres bien combinées, attirant à moi toutes les forces du blocus, j'ouvrais le port à des barques marchandes qui apportaient toute sorte de provisions à la ville assiégée.

Souvent encore, m'embarquant la nuit avec une

Digitized by Google

centaine de mes légionnaires les plus résolus, j'essayais de donner l'assaut aux bâtiments ennemis que je ne pouvais attaquer de jour, à cause de leur grosse artillerie; mais c'était presque toujours inutilement : l'ennemi, se doutant de mes surprises, ne restait point la nuit sur ses ancres et se transportait dans quelque endroit éloigné de celui où je croyais le trouver.

Enfin un jour, voulant en avoir le cœur net, je sortis avec trois petits bâtiments les moins mauvais de l'escadrille, et, en plein jour, je résolus d'aller attaquer l'ennemi sur son arrimage dans la rade de Montevideo.

L'escadre de Rosas se composait de trois navires : *le 25 Mars, le Général Echague* et *le Maypu*.

Ces trois navires portaient quarante-quatre pièces de canon.

J'en avais huit de petit calibre seulement; mais je connaissais mes hommes : si nous arrivions à aborder l'ennemi, il était perdu.

Je m'avançai contre l'escadre en ligne de bataille.

Nous étions déjà presque à portée de canon; un mille encore, et le combat était inévitable. Toutes les terrasses de Montevideo étaient couvertes de curieux; les mâts des navires de toutes les nations

Digitized by Google

stationnant dans le port étaient, pour ainsi dire, pavoisés d'hommes.

Tous ces spectateurs attendaient avec anxiété l'issue d'un combat que chaque instant rendait de plus en plus inévitable.

Mais le commandant de la flotte argentine ne voulut pas courir les risques de cette lutte; il prit la mer, et nous rentrâmes dans le port, mal dédommagés par les applaudissements universels qui nous saluèrent.

Digitized by Google

VII

INTERVENTION ANGLO-FRANÇAISE

Cependant les affaires allaient au plus mal pour Montevideo, lorsque l'intervention anglo-française vint faire cesser le blocus; les deux puissances alliées s'emparèrent de la flotte ennemie, et se la partagèrent.

Alors on résolut une expédition sur l'Uruguay.

Le but de cette expédition était de s'emparer de l'île de Martin-Garcia, de la ville de Colonia et de quelques autres points, et principalement du Salto, par lequel on pouvait ouvrir des communications avec le Brésil, en même temps que l'on y formerait un noyau d'armée de campagne destinée à remplacer celle qui était détruite.

J'embarquai deux cents volontaires sur ma flottille, et je me dirigeai sur le fort de Martin-Garcia. Nous le trouvâmes abandonné par l'ennemi, et nous l'occupâmes.

La ville de Colonia était abandonnée de même,

Digitized by Google

lorsque se présentèrent devant elle l'escadre anglo-française et notre petite flottille.

La légion italienne descendit, combattit et repoussa le général Montero, qui se trouvait, avec des forces supérieures, de l'autre côté de la ville.

Les escadres, pendant ce temps, je ne saurais dire dans quel but, ouvrirent un feu très-vif contre la ville abandonnée; elles mirent leurs troupes à terre et ces troupes formèrent notre réserve pour l'attaque contre le général Montero.

Vers les deux heures de l'après-midi, nous fîmes notre entrée dans la ville.

La légion italienne fut casernée dans une église; je donnai les ordres les plus sévères pour qu'on respectât les moindres choses appartenant aux habitants ennemis, forcés d'abandonner leurs maisons.

Inutile de dire que les légionnaires obéirent religieusement à mes ordres.

La ville fut gardée et fortifiée par les nôtres, qui y laissèrent garnison. Les flottilles anglaise et française entrèrent dans le Parana et détruisirent, dans un combat qui dura trois jours, les batteries commandant le cours du fleuve.

La résistance de l'ennemi fut héroïque.

Je continuai alors, avec ma petite flottille, com-

Digitized by Google

posée d'un brick, d'une goëlette et de plusieurs petits bâtiments, à remonter le fleuve.

Pendant tout le temps que nous avions marché de conserve, l'amiral français et le commodore anglais m'avaient témoigné la plus vive sympathie, sympathie dont l'amiral Lainé particulièrement me continua les preuves.

Bien souvent l'un et l'autre vinrent s'asseoir à notre bivac et goûter de la chair boucanée qui faisait notre seule nourriture.

Anzani, qui nous accompagnait dans notre expédition, partageait cette honorable sympathie. C'était un de ces hommes qu'on n'avait besoin que de voir pour l'aimer et l'estimer.

Tandis que notre flotte remontait l'Uruguay, nous vîmes se réunir à nous quelques hommes de cavalerie commandés par le capitaine de la Cruz, véritable héros, c'est-à-dire homme du plus beau caractère et du plus grand courage.

Ces quelques hommes suivirent la flottille en côtoyant l'Uruguay, et nous servirent énormément, d'abord comme explorateurs, et ensuite comme fournisseurs de vivres.

Ils occupèrent différents pays, las Vacas, Mercedes, etc.

L'ennemi, partout où on le rencontrait, était battu.

Digitized by Google

Paysanda, forteresse de la plage de l'Uruguay, essaya de nous écraser sous son artillerie; mais, en somme, elle ne nous fit pas grand mal.

Au-dessus de Paysanda, nous prîmes position dans une estancia appelée l'Hervidero, où nous restâmes plusieurs jours.

Le général Lavalleja tenta sur nous une attaque de nuit avec infanterie, cavalerie et artillerie; mais il fut repoussé avec des pertes considérables par nos invincibles légionnaires.

De l'Hervidero, j'écrivis au gouvernement par l'intermédiaire du capitaine Montaldi, qui retournait à Montevideo sur une goëlette de commerce; la goëlette fut attaquée en passant devant Paysanda, enveloppée par les embarcations ennemies, et prise après une vigoureuse résistance du capitaine Montaldi, qui, abandonné seul sur le pont, fut fait prisonnier.

Une foule de barques, naviguant sous bannière ennemie, tombaient chaque jour en notre pouvoir. Je laissais la plus grande partie de ceux qui les montaient libres de retourner vers les leurs.

Gualeguaychu, ville située sur la rive droite de l'Uruguay et sur le Gualeguay, dans l'Entre-Rios, tomba par surprise entre nos mains.

Ce fut là que je repris ce même don Leonardo

Digitized by Google

Millan qui, autrefois, me tenant prisonnier, m'avait fait donner l'estrapade.

Il va sans dire que je lui rendis la liberté sans lui faire aucun mal, lui laissant, pour toute punition, la peur qu'il avait eue en me reconnaissant.

Gualeguaychu fut abandonnée : ce n'était pas une position tenable; mais elle paya une bonne contribution en argent, en habits, en armes.

Enfin, après une foule de combats et d'aventures, nous arrivâmes, avec l'escadre, au lieu dit le Salto, parce que l'Uruguay forme en ce lieu une cataracte, et n'est plus navigable au-dessus de cette cataracte que pour les petites barques.

Le général Lavalleja, qui occupait le pays, l'abandonna dès notre arrivée, forçant tous les habitants à le suivre.

Le pays, au reste, était parfaitement approprié au but de l'expédition, ne se trouvant pas trop loin de la frontière.

Je résolus de nous y établir.

Ma première opération fut, en conséquence, de marcher contre Lavalleja, campé sur le Zapevi, affluent de l'Uruguay.

Je mis en route, pendant la nuit, notre infanterie et les quelques hommes de cavalerie commandés par de la Cruz.

Digitized by Google

Au point du jour, nous étions près du camp, que nous trouvâmes défendu, d'un côté, par les chariots, de l'autre, par l'Uruguay, et adossé au Zapevi.

Je formai mes hommes en deux petites colonnes, et, avec ma cavalerie sur mes ailes, je marchai à la charge.

Après un combat de quelques minutes, nous étions maîtres du camp; l'ennemi était en pleine fuite et passait le Zapevi.

Le résultat de cette opération fut d'abord le retour au Salto de toutes les familles qui avaient été entraînées violemment hors de chez elles.

Nous fîmes à peu près cent prisonniers à l'ennemi, et lui prîmes beaucoup de chevaux, de bœufs, de munitions et une pièce d'artillerie, la même qui avait tiré sur nous à l'attaque de l'Hervidero; elle était de fonderie italienne et portait sur le bronze nom de son fondeur, Cosimo Cenni, et la date 1492.

Cette expédition fit le plus grand honneur à la légion et eut de grandes conséquences. Environ trois mille habitants rentrèrent dans leurs foyers.

Dirigés par Anzani, mes légionnaires s'occupèrent aussitôt d'élever une batterie sur la place de la ville, position qui dominait les alentours.

Digitized by Google

J'envoyai des courriers au Brésil pour me mettre en communication avec les réfugiés, et, grâce à eux, commença la réorganisation d'une armée de campagne.

En peu de temps, la batterie fut construite et armée de deux canons; si bien que, le soir du 5 décembre 1845, elle se trouva prête à répondre aux attaques du général Urquiza, qui se présenta, dans la matinée du 6, avec trois mille cinq cents hommes de cavalerie, huit cents d'infanterie, et une batterie de campagne.

Mes dispositions furent celles que l'on prend quand on veut centupler les forces matérielles par l'influence morale.

J'ordonnai à l'escadre de se retirer et de ne pas laisser une seule barque à notre portée. Je répandis mes hommes dans les ruelles, les leur faisant barricader et ne laissant ouvertes que les principales rues. Je publiai un ordre du jour énergique, et j'attendis Urquiza, qui, confiant dans sa force, avait déclaré à ses soldats que les hommes qu'ils avaient en face d'eux avaient des *cœurs de poule*.

Vers les neuf heures du matin, il nous attaqua sur tous les points; nous lui répondîmes par des feux de tirailleurs sortant de toutes les ruelles et par le feu de nos deux pièces de canon.

Digitized by Google

Le moment venu, et lorsque je le vis étonné de notre résistance, je le fis charger par deux compagnies de réserve, et il se retira honteusement, laissant bon nombre de morts et de blessés dans les maisons dont il avait commencé de s'emparer, et ne gagnant rien à son attaque que de nous emporter quelques bestiaux, et cela encore par la faute du piquet d'une embarcation de guerre anglaise qui, unie à un bâtiment français, nous avait suivis jusqu'au Salto.

Ces deux embarcations avaient offert de nous aider à défendre le pays; le piquet anglais changea en fort une maison qui défendait *le Corral*, où étaient enfermées environ six cents bêtes. L'ennemi envoya un détachement de son infanterie sur ce point; les soldats anglais furent pris d'une terreur panique, de sorte que, les uns s'enfuyant par les fenêtres, les autres par la porte, ils laissèrent toute facilité aux soldats d'Urquiza d'emmener les animaux.

Pendant vingt-trois jours, l'ennemi renouvela ses attaques sans obtenir aucun résultat.

La nuit venue, c'était notre tour; nous ne lui laissions pas un moment de repos. Nous manquions de viande; mais nous mangeâmes nos chevaux. Enfin, convaincu de l'inutilité de ses efforts, Urquiza prit le parti de se retirer, avouant qu'il avait, dans

Digitized by Google

ses diverses attaques contre nous, perdu plus de monde qu'à la bataille d'India-Muerte.

L'ennemi, en se retirant, essaya de s'emparer de mes embarcations pour passer l'Uruguay; mais, grâce à ma surveillance, son projet ayant échoué, il fut obligé de traverser le fleuve douze lieues au-dessous; après quoi, il revint camper dans les champs de Camardia, en face du Salto.

Pendant qu'Urquiza tenait ce campement, je fis, en plein jour, passer le fleuve à quelques hommes de cavalerie, protégés par nos embarcations et par notre infanterie.

Cette petite troupe attaqua les hommes qui gardaient un immense troupeau de chevaux paissant dans les pampas, et, chassant une centaine de chevaux devant elle pour remplacer ceux que nous avions mangés, leur fit passer le fleuve et me les amena avant que l'ennemi fût revenu de sa surprise et tentât même de rien empêcher.

Digitized by Google

VIII

AFFAIRE DU SALTO SAN-ANTONIO

Cependant le colonel Baez, venant du Brésil, s'était réuni à nous, avec deux cents hommes environ de cavalerie.

Le général Medina rassemblait des forces, et nous l'attendions de jour en jour. En effet, le 7 février 1846, je reçus un message de lui qui m'avisait que, le jour suivant, il se trouverait sur les hauteurs du Zapevi avec cinq cents cavaliers.

Il demandait des nouvelles de l'ennemi, et un secours, en cas d'attaque.

Son messager remporta l'avis que, le 8, je serais, avec des forces suffisantes pour protéger son entrée dans le pays, sur les hauteurs du Zapevi.

En conséquence, vers neuf heures, je partis avec cent cinquante hommes de la légion et deux cents cavaliers, côtoyant l'Uruguay.

Nous nous portions à Las Laperas, à trois lieues

Digitized by Google

à peu près du Salto, flanqués par quatre cents ennemis appartenant au corps du général Servando Gomez, seules forces qui, pour le moment, se trouvassent en observation au Salto.

Notre infanterie prit position sous un *zapère*, — un zapère est un toit de paille soutenu par quatre poteaux, — lequel ne nous offrait d'autre avantage que de nous garantir des rayons dévorants du soleil.

La cavalerie, commandée par le colonel Baez et le major Caraballo, s'étendait jusqu'au Zapevi.

Anzani était resté à la défense du Salto, souffrant qu'il était d'une jambe, et, avec lui, malades comme lui, étaient restés trente ou quarante soldats.

En outre, une dizaine d'hommes étaient de garde à la batterie.

Il était environ onze heures du matin; je vis s'avancer, des plaines du Zapevi vers les hauteurs où je me trouvais, un nombre considérable d'ennemis à cheval; presque en même temps, je m'aperçus que chaque cavalier portait un fantassin en croupe. Et, en effet, à peu de distance des hauteurs où je me trouvais, les cavaliers se dédoublèrent et mirent à terre leurs fantassins, qui aussitôt s'ordonnèrent pour marcher sur nous.

Notre cavalerie ouvrit le feu contre l'ennemi;

Digitized by Google

mais, supérieur en nombre comme il était, il la chargea et la mit promptement en fuite.

Elle se dirigea, tout en fuyant, vers notre zapère, auquel arrivaient déjà les balles ennemies.

Alors, comprenant que la vraie résistance était avec mes braves légionnaires, et qu'où ils seraient serait le combat, je m'élançai dans leur direction; mais, comme j'arrivais aux premiers rangs, au milieu du feu ennemi, je sentis tout à coup mon cheval qui manquait sous moi et qui, en tombant, m'entraînait dans sa chute.

Ma première idée fut qu'en me voyant tomber, mes hommes allaient me croire mort et que cette croyance pouvait mettre le trouble parmi eux. En tombant, j'eus donc la présence d'esprit de prendre un pistolet dans mes fontes, et, me relevant aussitôt, de le tirer en l'air pour que l'on vît bien que j'étais sain et sauf.

On eut, en effet, à peine le temps de me voir à terre, que j'étais déjà relevé et au milieu des miens.

Cependant l'ennemi s'avançait toujours, fort de douze cents hommes de cavalerie et de trois cents d'infanterie.

Abandonnés par notre cavalerie, nous étions restés cent quatre-vingt-dix hommes en tout. Je n'avais

Digitized by Google

pas le temps de faire un long discours; d'ailleurs, ce n'est point ma manière. J'élevai la voix et ne dis que ces mots :

— Les ennemis sont nombreux, nous sommes en petit nombre; tant mieux! moins nous sommes, plus le combat sera glorieux. Du calme! Ne faisons feu qu'à bout portant, et chargeons à la baïonnette.

Ces paroles étaient dites à des hommes sur lesquels chaque mot faisait l'effet d'une étincelle électrique.

D'ailleurs, toute autre détermination eût été funeste. A un mille environ, sur notre droite, nous avions l'Uruguay avec quelques massifs de bois; mais une retraite, dans un pareil moment, eût été le signal de notre perte à tous; je l'avais compris, aussi je n'y songeai même pas.

Arrivée à soixante pas de nous, à peu près, la colonne ennemie fit une décharge qui nous causa un grand dommage; mais les nôtres lui répondirent par une fusillade bien autrement meurtrière, d'autant plus que nos fusils étaient chargés, non-seulement à balles, mais encore à chevrotines.

Le commandant de l'infanterie tomba frappé à mort; les files se disjoignirent, et, à la tête de mes

Digitized by Google

braves, un fusil à la main, je les entraînai dans une charge à fond.

Il était temps : la cavalerie était déjà sur nos flancs et sur nos épaules.

La mêlée fut terrible.

Quelques hommes de l'infanterie ennemie durent leur salut à une fuite rapide. Cela me donna le temps de faire face à la cavalerie.

Nos hommes pivotèrent comme si chacun avait reçu l'ordre d'exécuter cette manœuvre.

Tous combattirent, officiers et soldats, comme des géants.

Une vingtaine de cavaliers, alors, conduits par un brave officier nommé Vega, ayant honte de la fuite de Baez et de ses hommes, qui nous laissaient seuls, tournèrent bride, aimant mieux venir partager notre sort que de continuer leur honteuse retraite.

Nous les vîmes tout à coup repasser au milieu de l'ennemi et se placer à nos côtés.

Il y avait, je vous en réponds, du courage à faire ce qu'ils faisaient.

Au reste, la charge qu'ils accomplirent en nous rejoignant nous servit beaucoup dans ce moment critique : elle sépara et culbuta l'ennemi, dont une partie s'était mise à la poursuite des fuyards.

Aussi, à notre seconde décharge, la cavalerie,

Digitized by Google

voyant son infanterie détruite et vingt-cinq ou trente hommes des siens tomber sous notre feu, la cavalerie, dis-je, fit un pas de retraite et mit à terre six cents hommes environ qui, s'armant de carabines, nous enveloppèrent de tous côtés.

Nous avions tout autour de nous un espace de terrain couvert de cadavres de chevaux et d'hommes, tant des ennemis que des nôtres.

Je pourrais raconter d'innombrables actes de bravoure particuliers.

Tous combattirent comme nos anciens preux du Tasse et de l'Arioste; beaucoup étaient couverts de blessures de toutes sortes, balles, tranchants de sabre, pointes de lance.

Un jeune trompette de quinze ans, que nous appelions le Rouge, et qui nous animait durant le combat avec son clairon, fut frappé d'un coup de lance. Jeter sa trompette, prendre son couteau, s'élancer sur le cavalier qui l'avait frappé, fut l'affaire d'un instant.

Seulement, en frappant, il expira.

Après le combat, les deux cadavres furent retrouvés cramponnés l'un à l'autre. Le jeune homme était couvert de blessures; le cavalier portait à la cuisse la marque profonde d'une morsure que lui avait faite son ennemi.

Digitized by Google

Du côté de nos adversaires, il y eut aussi des actes d'une prodigieuse témérité. L'un d'eux, voyant que cette espèce de hangar autour duquel nous étions groupés, s'il n'était point un rempart contre les balles, était du moins un abri contre le soleil, prit un tison enflammé, s'élança à grande course de cheval, passa au milieu de nous, et, en passant, lança, comme un éclair, le tison sur le toit de paille.

Le tison tomba à terre sans remplir le but du cavalier; mais celui-ci n'avait pas moins accompli une action téméraire.

Nos hommes allaient tirer sur lui; je les en empêchai.

— Il faut conserver les braves, leur criai-je; ils sont de notre race.

Et personne ne fit feu.

C'était miracle comme tous ces braves gens m'écoutaient.

Un mot de moi rendait la force aux blessés, le courage aux hésitants, et doublait l'ardeur des forts.

Lorsque je vis l'ennemi décimé par notre feu, lassé de notre résistance, alors seulement je parlai de retraite, en disant, non pas : *Retirons-nous!* mais :

Digitized by Google

— En nous retirant, nous ne laisserons pas, je l'espère, un seul blessé sur le champ de bataille.

— Non ! non ! crièrent toutes les voix.

Au reste, blessés, nous l'étions presque tous.

Lorsque je vis tout mon monde bien calme et bien assuré, je donnai tranquillement l'ordre de se retirer tout en combattant.

Par bonheur, je n'avais pas une égratignure, ce qui me permettait d'être partout, et, quand un ennemi s'approchait trop témérairement de nous, de le faire repentir de sa témérité.

Le peu d'hommes valides qu'il y eût parmi nous chantaient des hymnes patriotiques, auxquels les blessés répondaient en chœur.

L'ennemi n'y comprenait rien.

Ce dont nous souffrions le plus, c'était du manque d'eau.

Les uns arrachaient des racines et les mâchaient ; les autres suçaient des balles de plomb ; quelques-uns burent leur urine,

Enfin, la nuit vint et, avec elle, un peu de fraîcheur.

Je serrai mes hommes en colonne, et plaçai les blessés au milieu. Deux seulement, qu'il était impossible de transporter, furent laissés sur le champ de bataille. Je recommandai bien à ma petite

Digitized by Google

troupe de ne pas se disperser, et de se retirer dans la direction d'un petit bois.

L'ennemi s'en était emparé avant nous; mais il en fut vigoureusement chassé.

J'envoyai alors des explorateurs, qui revinrent me disant que l'ennemi avait mis presque tous ses hommes à terre et faisait paître ses chevaux. Sans doute se persuadait-il que c'étaient la faim et le manque de munitions qui nous avaient fait faire halte; la faim, nous ne la sentions pas; quant aux munitions, nous en avions trouvé, sur nos adversaires morts, autant que nous en avions voulu.

Maintenant, le plus difficile nous restait à faire.

L'ennemi était campé entre nous et le Salto; après un repos d'une heure, qui fit croire à nos adversaires que nous resterions toute la nuit où nous étions, j'ordonnai à mes hommes de se reformer en colonne, et, au pas de course, la baïonnette en avant, nous nous lançâmes comme un torrent au milieu d'eux.

Les trompettes ennemies sonnèrent le boute-selle; mais, avant que chaque homme eût trouvé selle, rênes et cheval, nous étions déjà passés.

Nous nous dirigeâmes de nouveau vers une espèce de maquis. Une fois dans le fourré, je donnai

Digitized by Google

l'ordre à tout le monde de se coucher ventre à terre. L'ennemi venait à nous sans nous voir, sonnant la charge.

Je le laissai approcher à cinquante pas du bois, et, alors seulement, je criai : « Feu ! » en donnant l'exemple.

Vingt-cinq ou trente hommes et autant de chevaux tombèrent; l'ennemi tourna bride et rentra dans son camp. Je dis à mes hommes :

— Allons, mes enfants, je crois que le moment est venu d'aller boire.

Et, côtoyant toujours notre petit bois, portant nos blessés, tenant à distance les plus acharnés de nos adversaires, qui ne voulaient pas nous abandonner, nous gagnâmes le bord de la rivière. A l'entrée du village nous attendait une grande émotion : Anzani était là, pleurant de joie.

Il m'embrassa le premier, et voulut embrasser tous les autres après moi.

Anzani, lui aussi, avait eu son combat : il avait été, avec ses quelques hommes, attaqué par l'ennemi, qui, avant l'engagement, l'avait sommé de se rendre, lui disant que nous étions tous morts ou prisonniers.

Mais Anzani avait répondu :

— Les Italiens ne se rendent pas; décampez tous

Digitized by Google

tant que vous êtes, ou je vous foudroie avec mes escadrons. Tant que j'aurai un de mes compagnons avec moi, nous combattrons ensemble, et, quand je serai seul, alors je mettrai le feu aux poudres, et me ferai sauter, et vous avec moi.

L'ennemi n'en demanda pas davantage, il se retira. Aussi, mes hommes, qui retrouvaient tout en abondance au Salto, disaient-ils en s'adressant à moi :

— Tu nous as sauvés une première fois; mais Anzani nous a sauvés une seconde!

Le lendemain, j'écrivis cette lettre à la commission de la légion italienne à Montevideo :

« Frères,

» Avant-hier, nous avons eu, dans les champs de San-Antonio, à une lieue et demie de la ville, le plus terrible et le plus glorieux de nos combats. Les quatre compagnies de notre légion et une vingtaine d'hommes de cavalerie, réfugiés sous notre protection, non-seulement se sont défendus contre douze cents hommes de Servando Gomez, mais ont entièrement détruit l'infanterie ennemie, qui les avait assaillis au nombre de trois cents hommes. Le feu, commencé à midi, a fini à minuit.

Digitized by Google

» Ni le nombre des ennemis, ni ses charges répétées, ni sa masse de cavalerie, ni les attaques de ses fusiliers à pied, n'ont rien pu sur nous; quoique nous n'eussions d'autre abri qu'un hangar en ruine soutenu par quatre piliers, les légionnaires ont constamment repoussé les assauts des ennemis acharnés; tous les officiers se sont faits soldats dans cette journée; Anzani, qui était resté au Salto et auquel l'ennemi intima l'ordre de se rendre, répondit la mèche à la main et le pied sur la sainte-barbe de la batterie, quoique l'ennemi l'eût assuré que nous étions tous morts ou prisonniers.

» Nous avons eu trente morts et cinquante blessés; tous les officiers ont été frappés, moins Scarone, Saccarello aîné et Traversi, tous légèrement.

» Je ne donnerais pas aujourd'hui mon nom de légionnaire italien pour un monde d'or.

» A minuit, nous nous sommes mis en retraite sur le Salto; nous restions un peu plus de cent légionnaires sains et saufs. Ceux qui n'étaient que légèrement atteints marchaient en tête, contenant l'ennemi quand il s'émancipait par trop.

» Ah! c'est une affaire qui mérite d'être coulée en bronze!

Digitized by Google

» Adieu! je vous écrirai plus longuement une autre fois.

» Votre GIUSEPPE GARIBALDI.

» P. S. Les officiers blessés sont : Casana, Marochetti, Beruti, Remorini, Saccarello jeune, Sacchi, Grafigna et Rodi. »

Ce fut notre dernière grande affaire à Montevideo.

Digitized by Google

IX

J'ÉCRIS AU PAPE

Ce fut vers ce temps que j'appris, à Montevideo, l'exaltation au pontificat de Pie IX.

On sait quels furent les commencements de ce règne.

Comme beaucoup d'autres, je crus à une ère de liberté pour l'Italie.

Je résolus aussitôt, pour seconder le saint-père dans les généreuses résolutions dont il était animé, de lui offrir mon bras et celui de mes compagnons d'armes.

Ceux qui croient à une opposition systématique de ma part à la papauté verront, par la lettre qui va suivre, qu'il n'en était rien; mon dévouement était à la cause de la liberté en général, sur quelque point du globe que cette liberté se fît jour.

On comprendra cependant que je donnasse la

Digitized by Google

préférence à mon pays, et que je fusse prêt à servir sous celui qui paraissait appelé à être le messie politique de l'Italie.

Nous crûmes, Anzani et moi, que ce sublime rôle était réservé à Pie IX, et nous écrivîmes au nonce du pape la lettre suivante, le priant de transmettre à Sa Sainteté nos vœux et ceux de nos légionnaires :

« Très-illustre et très-respectable seigneur,

» Du moment où nous sont arrivées les premières nouvelles de l'exaltation du souverain pontife Pie IX et de l'amnistie qu'il concédait aux pauvres proscrits, nous avons, avec une attention et un intérêt toujours croissants, compté les pas que le chef suprême de l'Église a faits sur la route de la gloire et de la liberté. Les louanges dont l'écho arrive jusqu'à nous de l'autre côté des mers, le frémissement avec lequel l'Italie accueille la convocation des députés et y applaudit, les sages concessions faites à l'imprimerie, l'institution de la garde civique, l'impulsion donnée à l'instruction populaire et à l'industrie, sans compter tant de soins, tous dirigés vers l'amélioration et le bien-être des classes pauvres et vers la formation d'une ad-

Digitized by Google

ministration nouvelle, tout, enfin, nous a convaincus que venait enfin de sortir, du sein de notre patrie, l'homme qui, comprenant les besoins de son siècle, avait su, selon les préceptes de notre auguste religion, toujours nouveaux, toujours immortels, et sans déroger à leur autorité, se plier cependant à l'exigence des temps; et nous, quoique tous ces progrès fussent sans influence sur nous-mêmes, nous les avons néanmoins suivis de loin, en accompagnant de nos applaudissements et de nos vœux le concert universel de l'Italie et de toute la chrétienté; mais, quand, il y a quelques jours, nous avons appris l'attentat sacrilége au moyen duquel une faction fomentée et soutenue par l'étranger, — n'étant point encore fatiguée, après un si long temps, de déchirer notre pauvre patrie, — se proposait de renverser l'ordre de choses aujourd'hui existant, il nous a semblé que l'admiration et l'enthousiasme pour le souverain pontife étaient un trop faible tribut et qu'un plus grand devoir nous était imposé.

» Nous qui vous écrivons, très-illustre et très-respectable seigneur, nous sommes ceux qui, toujours animés de ce même esprit qui nous a fait affronter l'exil, avons pris les armes à Montevideo, pour une cause qui nous paraissait juste, et réuni

Digitized by Google

quelques centaines d'hommes, nos compatriotes, qui étaient venus ici, espérant y trouver des jours moins tourmentés que ceux que nous subissions dans notre patrie.

» Or, voilà cinq années que, pendant le siége qui enveloppe les murailles de cette ville, chacun de nous a été mis à même de faire preuve de résignation et de courage ; et, grâce à la Providence et à cet antique esprit qui enflamme encore notre sang italien, notre légion a eu occasion de se distinguer, et, châque fois que s'est présentée cette occasion, elle ne l'a pas laissée échapper ; si bien que — je crois qu'il est permis de le dire sans vanité — elle a, sur le chemin de l'honneur, dépassé tous les autres corps qui étaient ses rivaux et ses émules.

» Donc, si, aujourd'hui, les bras qui ont quelque usage des armes sont acceptés par Sa Sainteté, inutile de dire que, bien plus volontiers que jamais, nous les consacrerons au service de celui qui fait tant pour la patrie et pour l'Église.

» Nous nous tiendrons donc pour heureux, si nous pouvons venir en aide à l'œuvre rédemptrice de Pie IX, nous et nos compagnons, au nom desquels nous vous portons la parole, et nous ne croirons pas la payer trop cher de tout notre sang.

Digitized by Google

» Si Votre illustre et respectable Seigneurie pense que notre offre puisse être agréable au souverain pontife, qu'elle la dépose au pied de son trône.

» Ce n'est point la puérile prétention que notre bras soit nécessaire qui nous fait l'offrir; nous savons trop bien que le trône de saint Pierre repose sur des bases que ne peuvent ni ébranler ni raffermir les secours humains, et que, d'ailleurs, le nouvel ordre de choses compte de nombreux défenseurs qui sauront vigoureusement repousser les injustes agressions de ses ennemis; mais, comme l'œuvre doit être répartie parmi les bons, et le dur travail donné aux forts, faites-nous l'honneur de nous compter parmi ceux-là.

» En attendant, nous remercions la Providence d'avoir préservé Sa Sainteté des machinations *dei tristi*, et nous faisons des vœux ardents pour qu'elle lui accorde de nombreuses années pour le bonheur de la chrétienté et de l'Italie.

» Il ne nous reste plus maintenant qu'à prier Votre illustre et très-vénérable Seigneurie de nous pardonner le dérangement que nous lui causons, et de vouloir bien agréer les sentiments de notre arfaite estime et du profond respect avec lequel

Digitized by Google

nous sommes de Sa très-illustre et très-respectable Seigneurie les bien dévoués serviteurs.

» G. GARIBALDI,

» F. ANZANI.

» Montevideo, 12 octobre 1847. »

Nous attendîmes vainement ; aucune nouvelle ne nous arriva, ni du nonce ni de Sa Sainteté. Ce fut alors que nous prîmes la résolution d'aller en Italie avec une partie de notre légion.

Mon intention était d'y seconder la Révolution là où elle était déjà en armes, et de la susciter où elle était encore endormie, dans les Abruzzes, par exemple.

Seulement, aucun de nous n'avait le premier sou pour faire la traversée.

Digitized by Google

X

JE REVIENS EN EUROPE — MORT D'ANZANI

J'eus recours à un moyen qui réussit toujours près des cœurs généreux : j'ouvris une souscription parmi mes compatriotes.

La chose commençait à marcher, lorsque quelques mauvais esprits essayèrent de soulever parmi les légionnaires un parti contre moi, en intimidant ceux qui étaient disposés à me suivre. On insinuait à ces pauvres gens que je les conduisais à une mort certaine, que l'entreprise que je rêvais était impossible, et qu'un sort pareil à celui des frères Bandiera leur était réservé. Il en résulta que les plus timides se retirèrent, et que je restai avec quatre-vingt-cinq hommes, et encore, sur ces quatre-vingt-cinq, vingt-neuf nous abandonnèrent-ils, une fois embarqués.

Par bonheur, ceux qui demeuraient avec moi étaient les plus vaillants, survivants presque tous de notre combat de San-Antonio. En outre, j'avais

Digitized by Google

quelques Orientaux confiants dans ma fortune et, parmi eux, mon pauvre nègre Aguyar, qui fut tué au siége de Rome.

J'ai dit que j'avais provoqué, parmi les Italiens, une souscription pour aider à notre départ. La plus forte partie de cette souscription avait été fournie par Étienne Antonini, Génois établi à Montevideo.

Le gouvernement, de son côté, offrit de nous aider de tout son pouvoir ; mais je le savais si pauvre, que je ne voulus accepter de lui que deux canons et huit cents fusils, que je fis transporter sur notre brick.

Au moment du départ, il nous arriva, avec le commandant du *Biponte-Gazolo*, de Nervi, la même chose qui arriva aux Français, lors de la croisade de Baudouin avec les Vénitiens, ceux-ci ayant promis de les transporter en terre sainte : c'est que son exigence fut telle, qu'il fallut tout vendre, jusqu'à nos chemises, pour le satisfaire, si bien que, pendant la traversée, quelques-uns restèrent couchés faute d'habits pour se vêtir.

Nous étions déjà à trois cents lieues des côtes, à peu près à la hauteur des bouches de l'Orénoque, et je m'amusais avec Orrigoni à harponner des marsouins sur le beaupré, quand tout à coup j'entendis retentir le cri « Au feu ! »

Digitized by Google

Sauter du beaupré sur la poulaine, de la poulaine sur le pont, et me laisser couler par le panneau, fut l'affaire d'une seconde.

En faisant une distribution de vivres, le distributeur avait eu l'imprudence de tirer de l'eau-de-vie d'un baril avec une chandelle à la main; l'eau-de-vie avait pris feu, celui qui la tirait avait perdu la tête, et, au lieu de refermer le baril, avait laissé l'eau-de-vie couler à flots; la soute aux vivres, séparée de la sainte-barbe par une planche épaisse d'un pouce à peine, était un véritable lac de feu.

C'est là que je vis combien les hommes les plus braves sont accessibles à la peur, quand le danger se présente à eux sous un aspect autre que celui dont ils ont l'habitude.

Tous ces hommes, qui étaient des héros sur le champ de bataille, se heurtaient, couraient, perdaient la tête, tremblants et effarés comme des enfants.

Au bout de dix minutes, aidé d'Anzani, qui avait quitté son lit au premier cri d'alarme, j'avais éteint le feu.

Le pauvre Anzani, en effet, gardait le lit, non pas qu'il fût tout à fait dénué de vêtements, mais parce qu'il était déjà violemment atteint de la maladie

Digitized by Google

dont il devait mourir en arrivant à Gênes, c'est-à-dire d'une phthisie pulmonaire.

Cet homme admirable, auquel son plus mortel ennemi, s'il avait pu avoir un ennemi, n'aurait pas su trouver un seul défaut, après avoir consacré sa vie à la cause de la liberté, voulait que ses derniers moments fussent encore utiles à ses compagnons d'armes ; tous les jours, on l'aidait à monter sur le pont ; quand il ne put plus y monter, il s'y fit porter, et, là, couché sur un matelas, souvent s'appuyant sur moi, il donnait des leçons de stratégie aux légionnaires, rassemblés autour de lui à l'arrière du bâtiment.

C'était un véritable dictionnaire des sciences que le pauvre Anzani ; il me serait aussi difficile d'énumérer les choses qu'il savait que de trouver une chose qu'il ne sût pas.

A Palo, à cinq milles environ d'Alicante, nous descendîmes à terre pour acheter une chèvre et des oranges à Anzani.

Ce fut là que nous sûmes, par le vice-consul sarde, une partie des événements qui se passaient en Italie.

Nous apprîmes que la constitution piémontaise avait été proclamée et que les cinq glorieuses journées de Milan avaient eu lieu, — toutes

Digitized by Google

choses que nous ne pouvions pas savoir lors de notre départ de Montevideo, c'est-à-dire le 27 mars 1848.

Le vice-consul nous dit qu'il avait vu passer des bâtiments italiens avec le drapeau tricolore. Il ne m'en fallut pas davantage pour me décider à arborer l'étendard de l'indépendance. J'amenai le pavillon de Montevideo, sous lequel nous naviguions, et je hissai immédiatement, à la corne de notre bâtiment, le drapeau sarde, improvisé avec un demi-drap de lit, une casaque rouge et le reste des parements verts de notre uniforme de bord.

On se rappelle que notre uniforme était la blouse rouge à parements verts, lisérés de blanc.

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, nous arrivâmes en vue de Nice. Beaucoup étaient d'avis que nous ne devions pas débarquer sans plus amples renseignements.

Je risquais plus que personne, puisque j'étais encore sous le coup d'une condamnation à mort.

Je n'hésitai pas cependant,— ou, plutôt, je n'eusse pas hésité, car, reconnu par des hommes qui montaient une embarcation, mon nom se répandit aussitôt, et à peine mon nom fut-il répandu, que Nice tout entière se précipita vers le port, et qu'il fallut, au milieu des acclamations, accepter les fêtes qui nous étaient offertes de tous les côtés. Dès que l'on

Digitized by Google

sut que j'étais à Nice, et que j'avais traversé l'Océan pour venir en aide à la liberté italienne, les volontaires accoururent de toutes parts.

Mais j'avais, pour le moment, des vues que je croyais meilleures.

De même que j'avais cru dans le pape Pie IX, je croyais dans le roi Charles-Albert; au lieu de me préoccuper de Medici, que j'avais expédié, comme je l'ai dit, à Via-Reggio, pour y organiser l'insurrection, trouvant l'insurrection organisée et le roi de Piémont à sa tête, je crus que ce que j'avais de mieux à faire était d'aller lui offrir mes services.

Je dis adieu à mon pauvre Anzani, adieu d'autant plus douloureux que nous savions tous deux que nous ne devions plus nous revoir, et je me rembarquai pour Gênes, d'où je gagnai le quartier général du roi Charles-Albert.

L'événement me prouva que j'avais eu tort. Nous nous quittâmes, le roi et moi, mécontents l'un de l'autre, et je revins à Turin, où j'appris la mort d'Anzani.

Je perdais la moitié de mon cœur.

L'Italie perdait un de ses enfants les plus distingués.

O Italie! Italie! mère infortunée! quel deuil pour toi le jour où ce brave parmi les braves, ce loyal

Digitized by Google

parmi les loyaux, ferma les yeux pour toujours à la lumière de ton beau soleil!

A la mort d'un homme comme Anzani, je te le dis, ô Italie! la nation qui lui a donné naissance doit, du plus profond de ses entrailles, pousser un cri de douleur, et, si elle ne pleure pas, si elle ne se lamente pas comme Rachel dans Rama, cette nation n'est digne ni de sympathie ni de pitié, elle qui n'aura eu ni sympathie ni pitié pour ses plus généreux martyrs.

Oh! martyr, cent fois martyr fut notre bien-aimé Anzani, et la torture la plus cruelle soufferte par ce vaillant fut de toucher la terre natale, pauvre moribond, et de ne pas finir comme il avait vécu, en combattant pour elle, pour son honneur, pour sa régénération.

O Anzani! si un génie pareil au tien avait présidé aux combats de la Lombardie, à la bataille de Novare, au siége de Rome, l'étranger ne souillerait plus la terre natale et ne foulerait pas insolemment les ossements de nos preux!

La légion italienne, on l'a vu, avait peu fait avant l'arrivée d'Anzani; lui venu, sous ses auspices, elle parcourut une carrière de gloire à rendre jalouses les nations les plus vantées.

Parmi tous les militaires, les soldats, les com-

Digitized by Google

battants, parmi tous les hommes portant le mousquet ou l'épée enfin, que j'ai connus, je n'en sais pas un qui puisse égaler Anzani dans les dons de la nature, dans les inspirations du courage, dans les applications de la science. Il avait la valeur bouillante de Massena, le sang-froid de Davesio, la sérénité, la bravoure et le tempérament guerrier de Manara [1].

Les connaissances militaires d'Anzani, sa science de toutes choses, n'étaient égalées par personne. Doué d'une mémoire sans pareille, il parlait avec une précision inouïe des choses passées, ces choses passées remontassent-elles à l'antiquité.

Dans les dernières années de sa vie, son caractère s'était sensiblement altéré; il était devenu âcre, irascible, intolérant, et, pauvre Anzani, ce n'était pas sans motif qu'il avait ainsi changé! Tourmenté presque constamment par des douleurs, suites de ses nombreuses blessures et de la vie orageuse qu'il avait menée pendant tant d'années, il traînait une intolérable existence, une existence de martyr.

Je laisse à une main plus habile que la mienne

1. Le lecteur ne connaît pas encore ces trois autres martyrs de la liberté italienne; mais bientôt il fera connaissance avec eux. Garibaldi, qui n'écrivait pas pour être imprimé, parle, en quelque sorte, à lui-même, et non aux lecteurs.

A. D.

Digitized by Google

le soin de tracer la vie militaire d'Anzani, digne d'occuper les veilles d'un écrivain éminent. En Italie, en Grèce, en Portugal, en Espagne, en Amérique, on retrouvera, en suivant ses traces, les documents de la vie d'un héros.

Le journal de la légion italienne de Montevideo, tenu par Anzani, n'est qu'un épisode de sa vie. Il fut l'âme de cette légion, dressée, conduite, administrée par lui, et avec laquelle il s'était identifié.

O Italie ! quand le Tout-Puissant aura marqué le terme de tes malheurs, il te donnera des Anzani pour guider tes fils à l'extermination de ceux qui te vilipendent et te tyrannisent !

G. G.

Digitized by Google

XI

ENCORE MONTEVIDEO

Avant de commencer le récit de la campagne de Lombardie, exécutée par Garibaldi en 1848, disons, à propos de Montevideo, tout ce que lui, dans sa modestie, n'a pas pu dire, racontons tout ce qu'il n'a pas pu raconter.

*
* *

On se rappelle le combat du 24 avril 1844, le périlleux passage de la Boyada; on sait de quelle façon les légionnaires italiens s'y comportèrent.

L'officier qui faisait le rapport au général Paz se contenta, à propos des légionnaires, de lui dire :

— Ils se sont battus comme des tigres.

— Ce n'est pas étonnant, répondit le général Paz, ils sont commandés par un lion.

Digitized by Google

* * *

Après la bataille de San-Antonio, l'amiral Lainé, qui commandait la station de la Plata, frappé d'étonnement par ce merveilleux fait d'armes, écrivit à Garibaldi la lettre suivante, dont l'autographe est entre les mains de G.-B. Cuneo, ami de Garibaldi. L'amiral Lainé montait la frégate *l'Africaine*.

« Je vous félicite, mon cher général, d'avoir si puissamment contribué, par votre intelligente et intrépide conduite, à l'accomplissement du fait d'armes dont se seraient enorgueillis les soldats de la grande armée qui, pour un moment, domina l'Europe.

» Je vous félicite également pour la simplicité et la modestie qui rendent plus précieuse la lecture de la relation dans laquelle vous donnez les plus minutieux détails d'un fait d'armes duquel on peut, sans crainte, vous attribuer tout l'honneur.

» Au reste, cette modestie vous a captivé les sympathies des personnes aptes à apprécier convenablement ce que vous êtes arrivé à faire depuis six mois, personnes parmi lesquelles il faut compter, au premier rang, notre ministre plénipotentiaire, l'honorable baron Deffaudis, qui honore votre caractère et dans lequel vous avez un chaud défenseur,

Digitized by Google

surtout lorsqu'il s'agit d'écrire à Paris dans le but d'y détruire les impressions défavorables que peuvent faire naître certains articles de journaux, rédigés par des personnes peu habituées à dire la vérité, même lorsqu'elles racontent des faits arrivés sous leurs propres yeux.

» Recevez, général, l'assurance de mon estime.

» LAINÉ. »

Ce ne fut pas tout que d'avoir écrit à Garibaldi, l'amiral Lainé voulut lui porter ses compliments en personne. Il se fit débarquer à Montevideo et se rendit dans la rue du Portone, où habitait Garibaldi. Ce logement, aussi pauvre que celui du dernier légionnaire, ne fermait point et était, jour et nuit, ouvert à tout le monde, *particulièrement au vent et à la pluie*, comme me le disait Garibaldi en me racontant cette anecdote.

Or, il était nuit; l'amiral Lainé poussa la porte et, comme la maison n'était pas éclairée, il se heurta contre une chaise.

— Holà! dit-il, faut-il absolument que l'on se casse le cou lorsqu'on vient voir Garibaldi?

— Hé! femme, cria Garibaldi à son tour, sans reconnaître la voix de l'amiral, n'entends-tu pas qu'il y a quelqu'un dans *l'antichambre? Éclaire.*

Digitized by Google

— Et avec quoi veux-tu que j'éclaire ! répondit Anita, ne sais-tu pas qu'il n'y a pas deux sous à la maison pour acheter une chandelle?

— C'est vrai, répondit philosophiquement Garibaldi.

Et il se leva; et, allant ouvrir la porte de la pièce où il était :

— Par ici, dit-il, par ici! — afin que sa voix, à défaut de lumière, guidât le visiteur.

L'amiral Lainé entra; l'obscurité était telle, qu'il fut obligé de se nommer pour que Garibaldi sût à qui il avait affaire.

— Amiral, dit-il, vous m'excuserez, mais, quand j'ai fait mon traité avec la république de Montevideo, j'ai oublié, parmi les rations qui nous sont dues, de spécifier une ration de chandelles. Or, comme vous l'a dit Anita, la maison, n'ayant pas eu deux sous pour acheter une chandelle, reste dans l'obscurité. Par bonheur, je présume que vous venez pour causer avec moi et non pour me voir.

L'amiral, en effet, causa avec Garibaldi, mais ne le vit pas.

En sortant, il se rendit chez le général Pacheco y Obes, ministre de la guerre, et lui raconta ce qui venait de lui arriver.

Digitized by Google

Le ministre de la guerre, qui venait de rendre le décret qu'on va lire, prit aussitôt cent patagons (cinq cents francs) et les envoya à Garibaldi.

Garibaldi ne voulut pas blesser son ami Pacheco en les refusant; mais, le lendemain, au point du jour, prenant les cent patagons, il alla les distribuer aux veuves et aux enfants des soldats tués au Salto San-Antonio, ne conservant pour lui que ce qu'il en fallait pour acheter une livre de chandelles, qu'il invita sa femme à économiser, pour le cas où l'amiral Lainé viendrait lui faire une seconde visite.

Voici le décret que rédigeait Pacheco y Obes, lorsque l'amiral Lainé était venu faire un appel à sa munificence :

ORDRE GÉNÉRAL

« Pour donner à nos preux compagnons d'armes qui se sont immortalisés dans les champs de San-Antonio, une haute preuve de l'estime dans laquelle les tient l'armée qu'ils ont illustrée comme eux dans ce mémorable combat;

» Le ministre de la guerre décide :

» 1° Le 15 courant, jour désigné par l'autorité pour remettre à la légion italienne copie du décret suivant, il y aura une grande parade de la garnison, qui se réunira dans la rue du Marché, appuyant sa

Digitized by Google

droite à la petite place du même nom et dans l'ordre qu'indiquera l'état-major.

» 2° La légion italienne se réunira sur la place de la Constitution, tournant le dos à la cathédrale, et, là, elle recevra la susdite copie, qui lui sera remise par une députation présidée par le colonel Francesco Tagës, et composée d'un chef, d'un officier, d'un sergent et d'un soldat de chaque corps.

» 3° La députation, rentrée dans ses corps respectifs, se dirigera avec eux vers la place indiquée en défilant en colonne d'honneur devant la légion italienne, et cela tandis que les chefs de corps salueront du cri de *Vive la Patrie! vivent le général Garibaldi et ses braves compagnons!*

» 4° Les régiments devront être en ligne à dix heures du matin.

» 5° Il sera donné copie authentique de cet ordre du jour à la légion italienne et au général Garibaldi.

» Pacheco y Obes. »

Le décret portait :

1° Que les mots suivants seraient inscrits en lettres d'or sur la bannière de la légion italienne :

Action du 8 février 1846 de la légion italienne aux ordres de Garibaldi.

Digitized by Google

2° Que la légion italienne aurait la préséance dans toutes les parades;

3° Que les noms des morts tombés dans cette rencontre seraient inscrits sur un tableau placé dans la salle du gouvernement;

4° Que tous les légionnaires porteraient pour marque distinctive, au bras gauche, un écu sur lequel une couronne entourerait l'inscription suivante :

Invincibili combatterono, 8 *febraio* 1846.

En outre, Garibaldi, voulant donner une suprême attestation de sa sympathie et de sa reconnaissance aux légionnaires qui étaient tombés en combattant à ses côtés, dans la journée du 8 février, fit élever sur le champ de bataille une grande croix qui portait sur une de ses faces cette inscription :

Aux XXXVI Italiens morts le 8 *février MDCCCXLVI.*

Et de l'autre côté :

CLXXXIV Italiens dans le champ San-Antonio.

Digitized by Google

*
* *

Si pauvre que fût Garibaldi, il trouva cependant, un jour, un légionnaire plus pauvre que lui.

Ce légionnaire n'avait pas de chemise.

Garibaldi l'emmena dans un coin, ôta sa chemise et la lui donna.

En rentrant chez lui, il en demanda une autre à Anita.

Mais Anita, secouant la tête :

— Tu sais bien, dit-elle, que tu n'en avais qu'une; tu l'as donnée, tant pis pour toi!

Et ce fut Garibaldi qui resta à son tour sans chemise, jusqu'à ce qu'Anzani lui en eût donné une.

Mais c'est qu'aussi Garibaldi était incorrigible.

Un jour, ayant capturé un navire ennemi, il partagea le butin avec ses compagnons.

Les parts faites, il appela à lui ses hommes, les uns après les autres, et les interrogea sur l'état de leur famille.

Aux plus besoigneux il faisait une part sur la sienne, disant :

— Prenez ceci, c'est pour vos enfants.

Il y avait, en outre, une forte somme d'argent à

Digitized by Google

bord; mais Garibaldi l'envoya au trésor de Montevideo, n'en voulant pas toucher un centime.

Quelque temps après, la part de prise était si bien partie, qu'il ne restait plus que trois sous à la maison.

Ces trois sous sont l'objet d'une anecdote que m'a racontée Garibaldi lui-même.

Un jour, il entendit sa petite fille Teresita pousser de grands cris.

Il adorait l'enfant; il courut voir ce dont il s'agissait.

L'enfant avait roulé du haut en bas de l'escalier; elle avait la figure en sang.

Garibaldi, ne sachant comment la consoler, avisa trois sous qui formaient toute la fortune de la maison et que l'on réservait pour les grandes circonstances.

Il prit ces trois sous, et sortit pour acheter quelque jouet qui pût consoler l'enfant.

A la porte, il rencontra un émissaire du président Joaquin Souarez, qui le cherchait de la part de son maître pour une communication importante.

Garibaldi se rendit aussitôt chez le président, oubliant le motif qui l'avait fait sortir et tenant machinalement les trois sous dans sa main.

La conférence dura deux heures; il s'agissait, en effet, de choses importantes.

Digitized by Google

Garibaldi, au bout de ces deux heures, rentra chez lui ; l'enfant était calmée, mais Anita était fort inquiète.

— On a volé la bourse ! lui dit-elle dès qu'elle le vit.

Garibaldi pensa alors aux trois sous qu'il avait toujours dans la main.

C'était lui le voleur.

Digitized by Google

XII

CAMPAGNE DE LOMBARDIE

Maintenant, nous allons, avec l'aide d'un ami de Garibaldi, du brave colonel Medici, que l'on jugera, d'ailleurs, par la simplicité de ses paroles, reprendre notre récit où Garibaldi l'a interrompu.

Son départ pour la Sicile nous forcerait d'arrêter ici ses Mémoires, si Medici ne se chargait de les continuer.

Et, nous l'avouons, cette manière de parler de Garibaldi nous plaît mieux que de le laisser parler lui-même de lui-même.

En effet, lorsque Garibaldi raconte, il oublie sans cesse la part qu'il a prise aux actions qu'il narre pour exalter celle qu'y ont prise ses compagnons. Or, puisque c'est spécialement de lui que nous nous

Digitized by Google

occupons, mieux vaut, pour le voir dans son véritable jour, qu'il y soit placé par un autre que lui-même.

Nous allons donc laisser le colonel Medici raconter la campagne de Lombardie en 1848.



Je partis de Londres pour Montevideo vers la moitié de l'année 1846.

Aucun motif politique ni commercial ne m'appelait dans l'Amérique du Sud : j'y allais pour ma santé.

Les médecins me croyaient atteint de phthisie pulmonaire; mes opinions libérales m'avaient fait exiler de l'Italie; je me décidai à traverser la mer.

J'arrivai à Montevideo sept ou huit mois après l'affaire du Salto San-Antonio. La réputation de la légion italienne était dans toute son efflorescence. Garibaldi était alors le héros du moment. Je fis connaissance avec lui, je le priai de me recevoir dans sa légion : il y consentit.

Le lendemain, j'avais revêtu la blouse rouge aux parements verts, et je me disais avec orgueil :

— Je suis soldat de Garibaldi !

Digitized by Google

Bientôt je me liai plus intimement avec lui. Il me prit en amitié, puis en confiance, et, lorsque tout fut décidé pour son départ, un mois avant qu'il quittât Montevideo, je partis sur un paquebot faisant voile pour le Havre.

J'avais ses instructions, instructions claires et précises, comme toutes celles que donne Garibaldi.

J'étais chargé d'aller en Piémont et en Toscane et d'y voir plusieurs hommes éminents, et, entre autres, Fanti, Guerazzi et Beluomini, le fils du général.

J'avais l'adresse de Guerazzi, caché près de Pistoia.

Aidé de ces puissants auxiliaires, je devais organiser l'insurrection; Garibaldi, en débarquant à Via-Reggio, la trouverait prête; nous nous emparerions de Lucques et nous marcherions où serait l'espérance.

Je traversai Paris lors de l'émeute du 15 mai; je passai en Italie, et, au bout d'un mois, j'avais trois cents hommes prêts à marcher où je les conduirais, fût-ce en enfer.

Ce fut alors que j'appris que Garibaldi était débarqué à Nice.

Mon premier sentiment fut d'être vivement blessé

Digitized by Google

qu'il eût ainsi oublié ce qui était convenu entre nous.

J'appris bientôt que Garibaldi avait quitté Nice et y avait laissé Anzani mourant.

J'aimais beaucoup Anzani; tout le monde l'aimait.

Je courus à Nice; Anzani était encore vivant.

Je le fis transporter à Gênes, où il reçut l'hospitalité de l'agonie au palais du marquis Gavotto, dans l'appartement qu'y occupait le peintre Gallino.

Je m'établis à son chevet et ne le quittai plus.

Il était préoccupé, plus que cela n'en valait la peine, de ma bouderie contre Garibaldi. Souvent il m'en parlait; un jour, il me prit la main et, avec un accent prophétique qui avait l'air d'avoir son inspiration dans un autre monde :

— Medici, me dit-il, ne sois pas sévère pour Garibaldi; c'est un homme qui a reçu du ciel une telle fortune, qu'il est bien de l'appuyer et de la suivre. L'avenir de l'Italie est en lui; c'est un prédestiné. Je me suis plus d'une fois brouillé avec lui; mais, convaincu de sa mission, je suis toujours revenu à lui le premier.

Ces mots me frappèrent comme nous frappent les dernières paroles d'un mourant, et bien sou-

Digitized by Google

vent, depuis, je les ai entendus bruire à mon oreille.

Anzani était philosophe et pratiquait peu les devoirs matériels de la religion. Cependant, au moment de mourir, et comme on lui demandait s'il ne voulait pas voir un prêtre :

— Oui, répondit-il, faites-en venir un.

Et, comme je m'étonnais de cet acte, que j'appelais une faiblesse :

— Mon ami, me dit-il, l'Italie attend beaucoup en ce moment de deux hommes, de Pie IX et de Garibaldi. Eh bien, il ne faut pas que l'on accuse les hommes revenus avec Garibaldi d'être des hérétiques.

Sur quoi, il reçut les sacrements.

La même nuit, vers trois heures du matin, il mourut entre mes bras sans avoir perdu un instant sa connaissance, sans avoir eu une minute de délire.

Ses derniers mots furent :

— N'oublie pas ma recommandation à propos de Garibaldi.

Et il rendit le dernier soupir.

Le corps et les papiers d'Anzani furent remis à son frère, homme entièrement dévoué au parti autrichien.

Digitized by Google

Le corps fut ramené à Alzate, patrie d'Anzani, et le cadavre de cet homme qui, six mois auparavant, n'eût pas trouvé, dans toute l'Italie, une pierre où poser sa tête, eut une marche triomphale.

Lorsqu'on apprit sa mort à Montevideo, ce fut un deuil général dans la légion; on lui chanta un *Requiem*, et le docteur Bartolomeo Udicine, médecin et chirurgien de la légion, prononça une oraison funèbre.

Quant à Garibaldi, pour faire autant que possible revivre son souvenir lors de l'organisation des bataillons de volontaires lombards, il nomma le premier bataillon : bataillon Anzani.

Après la mort d'Anzani, j'étais parti pour Turin.

Un jour, le hasard fit qu'en me promenant sous les arcades, je me trouvai face à face avec Garibaldi.

A sa vue, la recommandation d'Anzani me revint à la mémoire; il est vrai qu'elle était secondée par la profonde et respectueuse tendresse que je portais à Garibaldi.

Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Puis, après nous être tendrement embrassés, le souvenir de la patrie nous revint à tous deux en même temps.

Digitized by Google

— Eh bien, qu'allons-nous faire? nous demandâmes-nous.

— Mais, vous, lui demandai-je, ne venez-vous point de Roverbella? n'avez-vous point été offrir votre épée à Charles-Albert?

Sa lèvre se plissa dédaigneusement.

— Ces gens-là, me dit-il, ne sont pas dignes que des cœurs comme les nôtres leur fassent soumission. Pas d'hommes, mon cher Medici : la patrie toujours, rien que la patrie !

Comme il ne paraissait pas disposé à me donner les détails de son entrevue avec Charles-Albert, je cessai de l'interroger.

Plus tard, j'appris que le roi Charles-Albert l'avait reçu plus que froidement, le renvoyant à Turin pour *qu'il y attendît les ordres* de son ministre de la guerre, M. Ricci.

M. Ricci avait daigné se souvenir que Garibaldi attendait ses ordres, l'avait fait venir et lui avait dit :

— Je vous conseille fortement de partir pour Venise; là, vous prendrez le commandement de quelques petites barques, et vous pourrez, comme corsaire, être très-utile aux Vénitiens. Je crois que votre place est là et non ailleurs.

Garibaldi ne répondit point à M. Ricci; seu-

Digitized by Google

lement, au lieu de s'en aller à Venise, il resta à Turin.

Voilà pourquoi je le rencontrai sous les arcades.

— Eh bien, qu'allons-nous faire? nous demandâmes-nous derechef.

Avec les hommes de la trempe de Garibaldi, les résolutions sont bientôt prises.

Nous résolûmes d'aller à Milan, et nous partîmes le même soir.

Le moment était bon; on venait d'y recevoir la nouvelle des premiers revers de l'armée piémontaise.

Le gouvernement provisoire donna à Garibaldi le titre de général, et l'autorisa à organiser des bataillons de volontaires lombards.

Garibaldi et moi (sous ses ordres), nous nous mîmes à l'instant même à la besogne.

Nous fûmes tout d'abord rejoints par un bataillon de volontaires de Vicence, qui nous arrivait tout organisé de Pavie.

C'était un noyau.

Garibaldi créait le bataillon Anzani, qu'il eut bientôt porté au complet.

Moi, j'avais charge de discipliner toute cette jeunesse des barricades qui, pendant les cinq jours.

Digitized by Google

avec trois cents fusils et quatre ou cinq cents hommes, avait chassé de Milan Radetzki et ses vingt mille soldats.

Mais nous éprouvions les mêmes difficultés que Garibaldi éprouva en 1859.

Ces corps de volontaires, qui représentent l'esprit de la Révolution, inquiètent toujours les gouvernements.

Un seul mot donnera une idée de l'esprit du nôtre.

C'était Mazzini qui en était le porte-drapeau, et une de ses compagnies s'appelait la compagnie Medici.

Aussi commença-t-on par nous refuser des armes: un homme à lunettes, occupant une place importante au ministère, dit tout haut que c'étaient des armes perdues et que Garibaldi était un sabreur, et pas autre chose.

Nous répondîmes que c'était bien; que, quant aux armes, nous nous en procurerions, mais qu'on voulût bien nous donner, au moins, des uniformes.

On nous répondit qu'il n'y avait pas d'uniformes; mais on nous ouvrit les magasins où se trouvaient des habits autrichiens, hongrois et croates.

C'était une assez bonne plaisanterie à l'endroit

Digitized by Google

de gens qui demandaient à se faire tuer en allant combattre les Croates, les Hongrois et les Autrichiens.

Tous ces jeunes gens, qui appartenaient aux premières familles de Milan, dont quelques-unes étaient millionnaires, refusèrent avec indignation.

Cependant il fallut se décider; on ne pouvait pas combattre, les uns en frac, les autres en redingote; nous prîmes les habits de toile des soldats autrichiens, ceux qu'on appelle *ritters*, et nous en fîmes des espèces de blouses.

C'était à mourir de rire: nous avions l'air d'un régiment de cuisiniers. Il eût fallu avoir l'œil bien exercé pour reconnaître, sous cette toile grossière, la jeunesse dorée de Milan.

Pendant qu'on retaillait les habits à la mesure de chacun, on se procurait des fusils et des munitions par tous les moyens possibles.

Enfin, une fois armés et habillés, nous nous mîmes en marche sur Bergame, en chantant des hymnes patriotiques.

Quant à moi, j'avais sous mes ordres environ cent quatre-vingts jeunes gens, presque tous, je l'ai dit, des premières familles de Milan.

Nous arrivâmes à Bergame, où nous fûmes rejoints par Mazzini, qui venait prendre sa place

Digitized by Google

dans nos rangs et qui y fut reçu avec acclamation.

Là, un régiment de Bergamasques, conscrits réguliers de l'armée piémontaise, se joignit à nous, traînant à sa suite deux canons appartenant à la garde nationale.

A peine étions-nous arrivés, qu'un ordre du comité de Milan nous rappela ; le comité se composait de Fanti, de Maestri et de Restelli.

L'ordre portait que nous eussions à revenir à marche forcée.

Nous obéîmes, et commençâmes notre retour sur Milan.

Mais, arrivés à Monza, nous apprîmes, à la fois, que Milan avait capitulé et qu'un corps de cavaliers autrichiens était détaché à notre poursuite.

Garibaldi ordonna aussitôt la retraite sur Como ; notre jeu était de nous rapprocher autant que possible des frontières suisses.

Garibaldi me plaça à l'arrière-garde pour soutenir la retraite.

Nous étions très-fatigués de la marche forcée que nous venions de faire. Nous n'avions pas eu le temps de manger à Monza, nous tombions de faim et de lassitude; nos hommes se retirèrent en désordre et complétement démoralisés.

Digitized by Google

Le résultat de cette démoralisation fut que, arrivés à Como, la désertion se mit parmi nous.

Sur cinq mille hommes qu'avait Garibaldi, quatre mille deux cents passèrent en Suisse; nous restâmes avec huit cents.

Garibaldi, comme s'il avait toujours ses cinq mille hommes, prit, avec son calme habituel, position à la Camerlata, point de jonction de plusieurs routes en avant de Como.

Là, il met en batterie ses deux pièces de canon et expédie des courriers à Manara, à Griffini, à Durando, à d'Apice, enfin à tous les chefs de corps volontaires de la haute Lombardie, les invitant à se mettre d'accord avec lui dans les fortes positions qu'ils occupaient, positions d'autant plus sûres, et tenables jusqu'au dernier moment, qu'elles étaient appuyées à la Suisse.

L'invitation demeura sans résultat.

Alors Garibaldi se retira de Camerlata sur ce même San-Fermo où, en 1859, nous battîmes si complétement les Autrichiens.

Mais, avant de prendre position sur la place de San-Fermo, il nous réunit et nous harangua. — Les harangues de Garibaldi, vives, pittoresques, entraînantes, ont la véritable éloquence du soldat. Il nous dit qu'il fallait continuer la guerre en par-

Digitized by Google

tisans, par bandes, que cette guerre était la plus sûre et la moins dangereuse, qu'il s'agissait seulement d'avoir confiance dans le chef et de s'appuyer sur ses compagnons.

Malgré cette chaleureuse allocution, de nouvelles désertions eurent lieu pendant la nuit, et, le lendemain, notre troupe se trouvait réduite à quatre ou cinq cents hommes.

Garibaldi, à son grand regret, se décide à rentrer en Piémont; mais, au moment de traverser la frontière, une honte le prend. Cette retraite sans combat répugne à son courage; il s'arrête à Castelletto sur le Tessin, m'ordonne de parcourir les environs et de lui ramener le plus de déserteurs possible. Je vais jusqu'à Lugano, je ramène trois cents hommes; nous nous comptons, nous sommes sept cent cinquante. Garibaldi trouve le nombre suffisant pour marcher contre les Autrichiens.

Le 12 août, il fait sa fameuse proclamation, dans laquelle il déclare que Charles-Albert est un traître, que les Italiens ne peuvent plus et ne doivent plus se fier à lui, et que tout patriote doit regarder comme un devoir de faire la guerre pour son ompte.

Cette proclamation faite, au moment où, de tous côtés, on bat en retraite, nous seuls marchons en

Digitized by Google

avant, et Garibaldi, avec sept cent cinquante hommes, fait un mouvement offensif contre l'armée autrichienne.

Nous marchons sur Arona; nous nous emparons de deux bateaux à vapeur et de quelques petites embarcations.

Nous commençons l'embarquement; il dure jusqu'au soir, et, le lendemain, au point du jour, nous arrivons à Luino.

Garibaldi était malade; il avait une fièvre intermittente contre les accès de laquelle il essayait vainement de lutter.

Pris par un de ces accès, il entra à l'auberge de *la Bécasse*, maison isolée en avant de Luino, et séparée du village par une petite rivière sur laquelle est jeté un pont; puis il me fit appeler.

— Medici, me dit-il, j'ai absolument besoin de deux heures de repos; remplace-moi et veille sur nous.

L'auberge de *la Bécasse* était mal choisie pour un fiévreux qui voulait dormir tranquille. C'était la sentinelle avancée de Luino, la première maison qui dût être attaquée par l'ennemi, en supposant l'ennemi dans les environs.

Nous n'avions aucune nouvelle des mouvements des Autrichiens, nous ne savions pas si nous étions

Digitized by Google

à dix lieues d'eux ou à un kilomètre. Je n'en dis pas moins à Garibaldi de dormir tranquille, l'assurant que j'allais prendre mes précautions pour que son sommeil ne fût pas troublé. Cette promesse faite, je sortis ; les fusils étaient en faisceaux de l'autre côté du pont, nos hommes campés entre le pont et Luino.

Je plaçai des sentinelles en avant de l'auberge de *la Bécasse*, et j'envoyai des paysans explorer les environs.

Au bout d'une demi-heure, mes batteurs d'estrade revinrent tout effarés, en criant :

— Les Autrichiens ! les Autrichiens !

Je me précipitai dans la chambre de Garibaldi en poussant le même cri :

— Les Autrichiens !

Garibaldi était en plein accès de fièvre ; il sauta à bas de son lit, en m'ordonnant de faire battre le rappel et de réunir nos hommes ; de sa fenêtre, il découvrait la campagne et nous rejoindrait quand il serait temps.

En effet, dix minutes après, il était au milieu de nous.

Il divisa notre petite troupe en deux colonnes ; l'une, barrant la route, fut destinée à faire face aux Autrichiens ; l'autre, prenant une position de flanc,

Digitized by Google

empêchait que nous ne fussions tournés, et même pouvait attaquer.

Les Autrichiens parurent bientôt sur la grande route; nous évaluâmes qu'ils pouvaient être mille à douze cents; ils s'emparèrent immédiatement de *la Bécasse*.

Garibaldi donna aussitôt à la colonne qui fermait la grande route l'ordre de l'attaque; cette colonne, qui se composait de quatre cents hommes, en attaqua résolûment douze cents.

C'est l'habitude de Garibaldi de ne jamais compter ni les ennemis ni ses propres hommes; on est en face de l'ennemi : donc, on doit attaquer l'ennemi.

Il faut avouer que, presque toujours, cette tactique lui réussit.

Cependant, les Autrichiens tenant bon, Garibaldi jugea qu'il devenait nécessaire d'engager toutes ses forces; il appela la colonne de flanc et renouvela l'attaque.

J'avais devant moi un mur, que j'escaladai avec ma compagnie; je me trouvai dans le jardin; les Autrichiens faisaient feu par toutes les ouvertures de l'auberge.

Mais nous nous ruâmes au milieu des balles, nous attaquâmes à la baïonnette, et, par toutes ces ou-

Digitized by Google

vertures, qui, un instant auparavant, vomissaient le feu, nous entrâmes.

Les Autrichiens se retirèrent en pleine déroute.

Garibaldi avait dirigé l'attaque à cheval, en avant du pont, à cinquante pas de l'auberge, au milieu du feu; c'était un miracle, qu'exposé comme une cible au feu de l'ennemi, aucune balle ne l'eût atteint.

Dès qu'il vit les Autrichiens en fuite, il me cria de les poursuivre avec ma compagnie.

La désertion l'avait réduite à une centaine d'hommes, à peu près, et, avec mes cent hommes, je me mis à la poursuite de onze cents.

Il n'y avait pas grand mérite : les Autrichiens semblaient pris d'une véritable panique; ils se sauvaient, jetant fusils, sacs et gibernes; ils coururent jusqu'à Varèse.

Ils laissaient dans *la Bécasse* une centaine de morts et de blessés, et dans nos mains quatre-vingts prisonniers.

J'entendis dire qu'ils s'étaient arrêtés à Germiniada; je revins sur Germiniada, ils en étaient déjà partis. Je me mis sur leurs traces; mais, si bien que je courusse, je ne pus les rejoindre.

Pendant la nuit, la nouvelle arriva qu'un second

Digitized by Google

corps autrichien, plus considérable que le premier, marchait sur nous. Garibaldi m'ordonna de tenir à Germiniada; je fis, à l'instant même, faire des barricades et créneler les maisons.

Nous avions une telle habitude de ces sortes de fortifications, qu'il ne nous fallait guère qu'une heure pour mettre la dernière bicoque en état de soutenir un siége.

La nouvelle était fausse.

Garibaldi envoya deux ou trois compagnies dans différentes directions; puis, à leur retour, réunissant tout son monde, il donna l'ordre de marcher sur Guerla et, de là, sur Varèse, où il fut reçu en triomphe.

Nous avancions droit sur Radetzki.

A Varèse, nous occupâmes la hauteur de Buimo-di-Sopra, qui domine Varèse et qui assurait notre retraite.

Là, Garibaldi fit fusiller un espion des Autrichiens.

Cet espion devait donner des renseignements sur nos forces à trois grosses colonnes autrichiennes dirigées contre nous.

L'une marchait sur Como, l'autre sur Varèse; la troisième se séparait des deux autres et se dirigeait sur Luino.

Digitized by Google

Il était évident que le plan des Autrichiens était de se placer entre Garibaldi et Lugano, et de lui couper toute retraite, soit sur le Piémont, soit sur la Suisse.

Nous partîmes alors de Buimo pour Arcisate.

D'Arcisate, Garibaldi me détacha avec ma compagnie, qui faisait toujours le service d'avant-garde, sur Viggia.

Arrivé là avec mes cent hommes, je reçus l'ordre de me porter immédiatement contre les Autrichiens.

La première colonne dont j'eus connaissance était la division d'Aspre, forte de cinq mille hommes.

Ce fut ce même général d'Aspre qui fit depuis les massacres de Livourne.

En conséquence de l'ordre reçu, je me préparai au combat, et, pour le livrer dans la meilleure situation possible, je m'emparai de trois petits villages formant triangle : Catzone, Ligurno et Rodero.

Ces trois villages gardaient toutes les routes venant de Como.

Derrière ces villages se trouvait une forte position, San-Maffeo, rocher inexpugnable, duquel je n'avais, en quelque sorte, qu'à me laisser rou-

Digitized by Google

ler pour descendre en Suisse, c'est-à-dire en pays neutre.

J'avais divisé mes cent hommes en trois détachements; chaque détachement occupait un village.

J'occupai Ligurno.

J'y étais arrivé pendant la nuit avec quarante hommes, et m'y étais fortifié du mieux que j'avais pu.

Au point du jour, les Autrichiens m'attaquèrent.

Ils s'étaient d'abord emparés de Rodero, qu'ils avaient trouvé abandonné; pendant la nuit, sa garnison s'était retirée en Suisse. Je restais avec soixante-huit hommes.

Je rappelai les trente hommes que j'avais à Catzone, et, au pas de course, je gagnai San-Maffeo; là, je pouvais tenir.

A peine y étais-je établi, que je fus attaqué; de Rodero, le canon autrichien nous envoyait des boulets et des fusées à la congrève.

Je jetai les yeux autour de nous : le pied de la montagne était complétement entouré par la cavalerie.

Nous ne résolûmes pas moins de nous défendre vigoureusement.

Les Autrichiens montèrent à l'assaut de la mon-

Digitized by Google

tagne ; la fusillade commença. Par malheur, chacun de nous n'avait qu'une vingtaine de cartouches, et nos fusils étaient plus que médiocres.

Au bruit de notre fusillade, les montagnes de la Suisse voisines de San-Maffeo se couvrirent de curieux. Cinq ou six Tessinois, armés de leurs carabines, n'y purent pas tenir; ils vinrent nous rejoindre et firent avec nous le coup de feu en amateurs.

Je gardai ma position et soutins le combat jusqu'à ce que mes hommes eussent brûlé leurs dernières cartouches.

J'espérais toujours que Garibaldi entendrait le canon des Autrichiens et viendrait au feu ; mais Garibaldi avait autre chose à faire que de nous secourir ; il venait d'apprendre que les Autrichiens s'avançaient sur Luino, et il marchait à leur rencontre.

Toutes mes cartouches brûlées, je pensai qu'il était temps de songer à la retraite. Guidés par nos Tessinois, nous prîmes, à travers les rochers, un chemin connu des seuls habitants du pays.

Une heure après, nous étions en Suisse.

Je me retirai avec mes hommes dans un petit bois ; les habitants nous prêtèrent des caisses où nous cachâmes nos fusils, afin de les y retrouver à la prochaine occasion.

Digitized by Google

Nous avions tenu plus de quatre heures, soixante-huit hommes contre cinq mille.

Le général d'Aspre fit mettre dans tous les journaux qu'il avait soutenu un combat acharné contre l'armée de Garibaldi, qu'il avait mise en complète déroute.

Il n'y a que les Autrichiens pour faire de ces sortes de plaisanteries!

Digitized by Google

XIII

SUITE DE LA CAMPAGNE DE LOMBARDIE

Garibaldi marchait, comme je l'ai dit, sur Luino; mais, avant d'y arriver, il reçut la nouvelle que Luino était déjà occupé par les Autrichiens, en même temps que la colonne d'Aspre, après sa grande victoire sur nous, s'emparait d'Arcisate.

La retraite de Garibaldi sur la Suisse devenait dès lors très-difficile. Il se décida donc à marcher droit à Morazzone, position très-forte et, par conséquent, très-avantageuse.

D'ailleurs, le bruit du canon qu'il avait entendu lui avait fait venir l'eau à la bouche.

A peine y fut-il campé, qu'il se vit complétement entouré par cinq mille Autrichiens.

Il avait cinq cents hommes avec lui.

Pendant toute une journée, avec ses cinq cents hommes, il soutint l'attaque des cinq mille Autrichiens. La nuit venue, il forma ses hommes en colonnes serrées, et s'élança sur l'ennemi à la baïonnette,

Digitized by Google

Favorisé par l'obscurité, il fit une sanglante trouée, et se retrouva en rase campagne.

A une lieue de Morazzone, il licencia ses hommes, leur donna rendez-vous à Lugano, et, à pied, avec un guide déguisé en paysan, il partit pour la Suisse.

Un matin, j'appris à Lugano que Garibaldi, que l'on disait tué, ou tout au moins pris à Morazzone, était arrivé dans un village voisin.

Alors les paroles prophétiques d'Anzani me revinrent à la mémoire.

Je courus à Garibaldi; je le trouvai dans son lit, brisé, moulu, parlant à peine. Il venait de faire une marche de seize heures, et n'avait échappé aux Autrichiens que par miracle.

Sa première question en me voyant fut:

— As-tu ta compagnie prête?

— Oui, lui répondis-je.

— Eh bien, laisse-moi dormir cette nuit; demain, nous rallierons nos hommes et nous recommencerons.

Je ne pus m'empêcher de rire; il était évident que, le lendemain, il serait courbaturé à ne pas remuer une jambe.

Le lendemain, à mon grand étonnement, Garibaldi était sur pied; l'âme et le corps sont de pair chez cet homme, tous deux sont de bronze.

Digitized by Google

Mais il n'y avait plus rien à faire; la campagne de Garibaldi en Lombardie était finie.

Alors Garibaldi rentra en Piémont, et revint à Gênes.

Là, il reçut les propositions que lui apportait une députation sicilienne.

Ces propositions étaient de s'embarquer pour la Sicile et d'y soutenir la cause de la Révolution.

Il les accepta d'abord et se rendit avec trois cents hommes à Livourne; mais, là, apprenant ce qui se passait à Rome, il abandonna l'idée de son expédition de Sicile, et partit pour Rome.

C'est là que nous le retrouverons bientôt.

Quant à moi, resté à Lugano avec ma compagnie, qui, ayant rallié quelques déserteurs, se trouvait être de quatre-vingts hommes, il me fut permis de me tenir avec eux dans un dépôt.

Nos armes étaient toujours cachées et à portée de notre main.

Pendant ce moment de repos, nous organisâmes, pour ne pas perdre notre temps, une insurrection en Lombardie.

Le gouvernement suisse en fut prévenu, et fit occuper le canton du Tessin par les contingents fédéraux.

On résolut alors de m'interner.

Je fus, avec deux cents hommes, la plupart ayant

Digitized by Google

servi sous Garibaldi, les autres ayant servi avec moi, envoyé à Bellinzona, où l'on nous garda dans une caserne, comme dangereux et pouvant violer la frontière.

Le projet ne continua pas moins de marcher.

Les généraux Ascioni et d'Apice devaient partir de Lugano, et se diriger sur Como par la vallée d'Intelvi.

Quant à moi, je devais partir de Bellinzona, traverser le passage du Jorio, un des plus élevés et des plus difficiles de la frontière, descendre sur le lac de Como et appeler les habitants aux armes. Après quoi, avec ma troupe, je me réunirais aux deux généraux.

Comme nous étions gardés à vue, la chose était assez difficile à exécuter.

Sur une hauteur dominant Bellinzona sont les ruines d'un vieux château ayant, autrefois, appartenu aux Visconti.

C'est là que j'avais fait déposer nos armes et les munitions que j'avais pu me procurer depuis.

J'avais en tout deux cent cinquante hommes. Je les divisai en huit ou dix bandes qui devaient, par plusieurs routes, et en évitant la surveillance des troupes, se réunir au château.

Contre toute attente, la chose réussit complétement.

Digitized by Google

Chacun se trouva au rendez-vous sans avoir rencontré aucun empêchement; j'armai tout mon monde et me trouvai prêt à partir pour la montagne, c'est-à-dire à traverser la frontière.

Tout à coup, j'entendis battre la générale; les troupes se disposaient à marcher à ma poursuite.

Mais alors les habitants, qui m'avaient pris en grande amitié, se soulevèrent en ma faveur et menacèrent, si le tambour ne se taisait pas, de sonner le tocsin et de faire des barricades.

Délivré de ce souci, je donnai à mes hommes l'ordre de se mettre en marche; nous étions à la fin d'octobre, la bise soufflait et nous promettait une nuit de tempête.

Nous marchâmes toute la nuit contre le vent, le visage fouetté par la neige. Le jour vint, et nous marchâmes tout le jour; il fallait traverser la cime couverte de neige du Jorio; l'hiver avait rendu les passages impraticables; nous les franchîmes cependant, avec la neige presque toujours jusqu'au-dessus des genoux, souvent jusqu'aux aisselles.

Après des peines infinies, nous arrivâmes enfin au sommet; mais, là, un ennemi plus terrible que tous ceux que nous avions vaincus jusqu'alors nous attendait : la tourmente.

En un instant, nous fûmes complétement aveu-

Digitized by Google

glés et nous ne vîmes plus à dix pas autour de nous.

Je dis alors à mes hommes de se serrer les uns contre les autres, de marcher sur une seule file et de me suivre en avançant le plus vite possible. Trois restent en arrière, tombent pour ne plus se relever, sont ensevelis sous la neige et dorment, ou veillent peut-être, au sommet du Jorio.

Je marchais le premier, sans suivre aucune route tracée, sans savoir où j'allais, me fiant à notre bonne fortune, quand tout à coup je m'arrête; le rocher manquait sous mes pieds; un pas de plus, je tombais dans le précipice!

Je fis faire halte, ordonnant que chacun restât à sa place jusqu'au jour.

Seul alors, avec un guide, je cherchai un chemin toute la nuit; à chaque instant, la terre, ou plutôt la neige, manquait sous nous, ou bien le pied nous glissait. C'est par miracle que ni l'un ni l'autre de nous deux ne fut enseveli — ou tué dans sa chute.

Enfin, au point du jour, nous arrivâmes près de quelques cabanes abandonnées. Cependant, comme elles offraient un abri, je voulus retourner vers mes hommes.

Mais alors les forces me manquèrent, et je tombai brisé par la fatigue et roidi par le froid.

Digitized by Google

Mon guide me porta dans une des cabanes, parvint à allumer du feu et me fit revenir à moi.

Pendant ce temps, le bonheur voulut que mes hommes suivissent le même chemin que j'avais suivi, de sorte que, deux heures après, ils m'avaient rejoint.

Nous nous remîmes en route et descendîmes à Gravedona, sur le lac de Como.

Arrivé là, je me mis, après une halte d'une demi-journée, en marche pour rejoindre les deux généraux avec lesquels j'avais rendez-vous, et qui, pendant mon passage, avaient dû faire un soulèvement.

Mais les deux généraux, au lieu de battre les Autrichiens, avaient été battus, et j'allai donner de la tête contre la division Wohlgemuth, qui occupait déjà le val d'Intelvi, et contre des bateaux à vapeur pleins d'Autrichiens.

Alors, je pris un chemin de traverse, j'entrai dans le val Menaggio et j'occupai, à son extrémité, Portezzo, sur le lac de Lugano, me réservant, pour ma retraite, le val Cavarnia, qui aboutissait à la frontière suisse.

La position était magnifique; j'étais en communication avec Lugano, d'où je pouvais recevoir des hommes et des munitions; mais personne ne vint me rejoindre, et j'y restai huit jours inutilement.

Digitized by Google

Au bout de ce temps, les Autrichiens concentrèrent leurs forces et marchèrent sur Portezzo. Je me retirai dans le val Cavarnia, et fis halte dans la montagne de San-Lucio, qui sépare la Lombardie de la Suisse. Je comptais, si l'on m'attaquait, en faire autant qu'à San-Maffeo.

Mais il n'y eut que quelques coups de fusil échangés.

Deux de mes hommes moururent de leurs blessures.

Il n'y avait rien à faire; tous les passages étaient couverts de neige; l'hiver devenait de plus en plus rigoureux; je rentrai en Suisse; je cachai mes fusils, et me cachai ensuite moi-même.

Par malheur, j'étais plus difficile à cacher qu'un fusil, et, comme j'étais fort compromis, il s'agissait pour moi, non plus d'un simple internement, mais de la prison; trop heureux si, une fois arrêté, les autorités suisses ne me livraient pas aux Autrichiens.

Je résolus donc de faire tout ce que je pourrais pour rentrer en Piémont.

On me prêta une voiture pour sortir de Lugano. Une fois sorti, j'eusse gagné Magadino; de Magadino, je passais à Gênes, et, de Gênes, Dieu sait où.

Digitized by Google

Je traversais donc Lugano en voiture, lorsqu'un chariot chargé de bois, qui obstruait la rue, m'arrêta. Il fallait attendre qu'il fût déchargé. J'attendis en rongeant mon frein; mais, en ce moment, le commandant du bataillon fédéral passa. Il me reconnut, appela la garde, et me fit arrêter.

On me conduisit en prison; c'était le moins que je devais attendre.

Cependant il m'arriva mieux encore. Comme les principaux habitants de Lugano étaient tous mes amis, ils obtinrent que, au lieu de rester en prison, je serais conduit aux frontières sardes.

Je ne fis que traverser le Piémont. La Toscane était en république; je m'embarquai à Gênes, et je partis pour Florence. A Livourne, une dépêche télégraphique nous apprit que le grand-duc, trompant Montanelli par une maladie, venait de s'enfuir de Sienne et s'était réfugié à Porto-Ferrajo.

Aussitôt Guerazzi ordonna à la garde nationale de Livourne de s'embarquer, de poursuivre le duc et de l'arrêter.

Comme il signait cet ordre, on lui dit que j'étais arrivé à Livourne.

— Offrez-lui le commandement de l'expédition dit Guerazzi, et tâchez qu'il accepte.

Comme on le comprend bien, il ne fallut pas me

Digitized by Google

prier fort ni longtemps; je me mis immédiatement aux ordres du gouvernement provisoire.

Nous nous embarquâmes à bord du *Giglio* et fîmes voile pour l'île d'Elbe.

A peine étions-nous en mer, qu'on signala une frégate à vapeur. Était-elle française, anglaise, autrichienne? Nous n'en savions rien; mais la prudence défendait d'en approcher de trop près.

Je fis donc faire un détour au *Giglio*, et, au lieu d'aborder directement à Livourne, j'abordai à Golfo-di-Campo; je traversai l'île d'une traite, et j'arrivai à Porto-Ferrajo.

On n'avait pas vu le grand-duc.

L'expédition était finie.

Alors je revins à Florence, et j'y réorganisai librement les débris de ma colonne, que je renforçai de nouveaux volontaires; car tout ce qui était réfugié à Florence voulait venir avec moi.

Pendant mon séjour à Florence, deux essais de réaction furent tentés, et je les comprimai.

Un matin, le bruit se répandit que les Autrichiens entraient par la frontière de Modène; j'y courus avec mes hommes.

Il n'y avait rien.

Une troisième tentative de réaction réussit; le gouvernement du grand-duc fut rétabli, et, moi qui

Digitized by Google

avais été chargé de l'arrêter, je fus naturellement contraint de partir.

Outre ma légion, il y avait à Florence une légion polonaise parfaitement organisée; je lui fis appel, elle me suivit.

Je traversai les Apennins, et descendis à Bologne.

J'y fus assez mal reçu par le gouvernement républicain, qui me traita de déserteur.

Le général Mezzacapo formait, à Bologne, une division destinée à marcher au secours de Rome. Il nous passe en revue, reconnaît que nous ne sommes pas des déserteurs, et fait de nous son avant-garde.

Nous suivions la route de Foligno, de Narni et de Civita-Castellana. Arrivés là, nous appuyâmes sur la Sabine pour éviter les Français.

Nous entrâmes à Rome par la porte San-Giovanni.

Disons où en était Rome.

Digitized by Google

XIV

ROME

Dans la matinée du 24 avril, l'avant-garde de la division française était arrivée devant le port de Civita-Vecchia, et un aide de camp du général Oudinot était descendu à terre pour parlementer avec le préfet de la république romaine, Manucci. Il lui dit que le but de l'intervention française était de sauvegarder les intérêts matériels et moraux de la population romaine; que la France voulait, ennemie qu'elle était du despotisme et de l'anarchie, assurer à l'Italie une sage liberté; qu'elle espérait trouver dans le peuple romain l'antique sympathie qui l'avait uni au peuple français, mais qu'en attendant, comme la flotte ne pouvait tenir la mer sans danger, un prompt permis de débarquement était nécessaire; dans le cas où ce permis serait refusé, le général français, à son grand regret, serait contraint d'employer la force. En outre, il devait prévenir la ville de Civita-Vecchia que, dans le cas où un seul

Digitized by Google

coup de fusil serait tiré, elle serait imposée à un million.

Et, ce disant, sans attendre de réponse du gouvernement de Rome, auquel Manucci voulait en référer, le général Oudinot désarmait le bataillon Metara, occupait le fort, fermait l'imprimerie de la ville, mettait une sentinelle à la porte, et s'opposait au débarquement d'un corps de cinq cents Lombards.

Ces cinq cents Lombards étaient le bataillon de bersaglieri commandé par Manara, lequel, chassé de sa patrie, repoussé du Piémont, venait demander un tombeau à Rome.

Ce bataillon se composait de l'aristocratie lombarde, et venait se joindre aux défenseurs de la République.

Dandolo l'avoue lui-même, dans son livre *des Volontaires et des Bersaglieri :* ce n'était point par sympathie pour la cause des Romains, mais parce qu'il ne savait plus à quel autre lieu du monde demander un asile.

Les bersaglieri étaient arrivés deux jours après le général Oudinot; c'était alors le général qui donnait les permis de débarquement dont il s'était passé.

Henri Dandolo, descendant du doge du même nom, portant comme l'historien, fils du célèbre

Digitized by Google

vainqueur de Constantinople, le prénom de Henri, descendit deux fois à terre pour demander au général cette permission; non-seulement elle lui fut refusée, mais l'ordre positif lui fut donné de retourner en arrière.

Il vint rapporter cette réponse à Manara, qui descendit à son tour pour voir s'il serait plus heureux que son lieutenant.

Mais Manara ne fut pas plus heureux que Henri Dandolo.

— Vous êtes Lombard? lui demanda le général.

— Sans doute, répondit Manara.

— Eh bien, répliqua Oudinot, d'où vient que, étant Lombard, vous vous mêlez des affaires de Rome?

— Vous vous en mêlez bien, vous qui êtes Français, répondit Manara.

Puis, tournant le dos au général, il revint à bord.

Mais, lorsqu'on sut à bord que le général français s'opposait à la descente, l'exaspération fut à son comble.

On avait beaucoup souffert de la mer mauvaise et de l'entassement, depuis le départ de Gênes; bersaglieri et volontaires voulaient sauter à l'eau et gagner la côte à la nage, au risque de ce qui pourrait arriver.

Lorsque Manara vit que ses hommes étaient bien

Digitized by Google

décidés à recourir à cette extrémité, il retourna une seconde fois près du général Oudinot, et, après une longue insistance, il obtînt que le bataillon débarquerait à Porto-d'Anzio.

Le général français exigeait d'abord que Manara se tînt loin de Rome, et tout à fait neutre jusqu'au 4 mai, époque où, disait-il, tout serait fini.

Mais Manara refusa.

— Général, répondit-il, je ne suis qu'un major au service de la république romaine, subordonné moi-même au ministre et à mon général. Dépendant d'eux, je ne puis prendre un tel engagement.

M. Manucci crut alors, au nom du ministre de la guerre, devoir obtempérer aux conditions posées par le général Oudinot, et, moyennant cette promesse, les volontaires et les bersaglieri lombards purent le lendemain, 27 avril, au matin, débarquer à Porto-d'Anzio; ils partirent, le 28, pour Albano, et bivaquèrent dans la campagne de Rome.

Pendant la nuit, arriva un ordre du général Joseph Avezzana, ministre de la guerre, qui, soit qu'il ignorât l'engagement pris par M. Manucci au nom de Manara, soit qu'il n'en tînt pas compte, enjoignait aux bersaglieri de se mettre à l'instant même en marche pour Rome.

Pendant la matinée du 29, au milieu des applau-

Digitized by Google

dissements d'une foule innombrable, ils firent leur entrée à Rome.

A la nouvelle de l'arrivée des Français à Civita-Vecchia, l'assemblée romaine s'était déclarée en permanence.

Alors, cette grave question s'agita :

Ouvrira-t-on les portes aux Français, ou opposera-t-on la force à la force?

Le triumvir Armellini et beaucoup d'autres étaient d'avis que l'on reçût les Français en amis.

Mazzini, Cernuschi, Sterbini et la majorité voulaient qu'on se défendît énergiquement et jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallait; avant tout, sauver l'honneur, disaient-ils.

L'Assemblée n'hésita point : le 26 avril, à deux heures de l'après-midi, le décret suivant fut voté aux applaudissements de Rome tout entière :

« Au nom de Dieu et du peuple,

» L'Assemblée, d'après la communication reçue par le triumvirat, lui remet entre les mains l'honneur de la République et le charge de repousser la force par la force. »

La résistance décrétée, Cernuschi, qui avait fait

Digitized by Google

les barricades de Milan, fut nommé inspecteur des barricades de Rome : les points élevés furent garnis de canons, et le peuple s'agita, haletant, dans l'attente d'un grand événement.

C'est alors que l'homme providentiel apparut.

Tout à coup un grand cri retentit dans les rues de Rome :

— Garibaldi ! Garibaldi !

Puis une foule immense, le précédant, criait en jetant les chapeaux en l'air et en faisant voler les mouchoirs :

— Le voilà ! le voilà !

Il serait impossible de décrire l'enthousiasme qui s'empara de la population à sa vue; on eût dit que c'était le dieu sauveur de la République qui accourait à la défense de Rome; le courage du peuple grandit alors de sa confiance, et il sembla que l'Assemblée avait non-seulement décrété la défense, mais encore la victoire.

Quelques lignes de l'*Histoire de la révolution romaine*, par Biagio Miraglia, donneront une idée de cet enthousiasme :

« Ce vainqueur mystérieux, environné d'une si brillante auréole de gloire, qui, étranger aux discussions de l'Assemblée, et les ignorant, entrait à

Digitized by Google

Rome la veille même du jour où la République allait être attaquée, était, dans l'esprit du peuple romain, le seul homme capable de soutenir le décret de résistance.

» Aussi, à l'instant même, les multitudes se réunirent-elles à l'homme qui personnifiait les besoins du moment et qui était l'espérance de tous. »

Ainsi le besoin public rendait à Garibaldi son titre de général, contesté dans la dernière guerre par ceux-là mêmes pour lesquels il se battait.



Voici quelques détails qui, dans la nécessité où il était de partir promptement pour la Sicile, n'ont pu nous être donnés par Garibaldi lui-même; mais ils nous sont donnés par son ami, M. Vecchi, l'historien de la guerre de 1848, le membre de l'assemblée constituante romaine, le soldat du 30 avril, des 3 et 30 juin; celui, enfin, chez qui Garibaldi passa son dernier mois de séjour à Gênes, et de la maison duquel il partit pour s'embarquer.

Nous laissons parler M. Vecchi, ou plutôt nous donnons ses notes originales.

M. Vecchi parle aussi purement le français que l'italien.

Digitized by Google



La mort de Rossi et la fuite du pape trouvèrent Garibaldi à Ravenne, où il avait enrôlé une forte légion de volontaires.

Il résolut de se rendre seul à Rome pour s'entendre avec le gouvernement provisoire, dont Sterbini était le factotum; mais on lui fit comprendre que sa présence à Rome était aussi dangereuse que les cantonnements de ses légionnaires dans les légations; on lui ordonna de se caserner à Macerata, ville calme et tranquille, où on le fit précéder par une réputation de brigand.

Aussi, à peine installé, reçut-il l'ordre de passer avec sa légion à Rieti. La troupe s'achemina par Tolentino, Foligno et Spolète.

Lui vint à Ascoli, parce qu'il avait su que la police bourbonienne et papiste, par l'argent, l'intimidation et l'anathème, commençait à soulever la population des Apennins contre le gouvernement provisoire de Rome.

J'étais alors capitaine au 23e de ligne dans l'armée piémontaise, et je jouissais de ma permission de deux mois à Ascoli, lorsque mes concitoyens me nommèrent député à la constituante romaine.

Digitized by Google

Le 20 janvier, je reçus la visite de Garibaldi; le lendemain, il voulut partir pour Rieti en traversant la montagne, foisonnant tout à la fois de neige et de brigands; les conseils de la prudence, l'opposition des patriotes, ne firent que surexciter son désir de touriste militaire; pendant plus d'une lieue, nous fûmes accompagnés par la foule, qui pleurait et se lamentait; beaucoup m'embrassèrent, croyant qu'ils ne me reverraient plus.

Le général était suivi de Nino Bixio, son officier d'ordonnance, du capitaine Sacchi, son compagnon de guerre dans le nouveau monde, et d'Aguyar, son nègre.

Le reste de sa suite se composait de moi et d'un petit chien, qui, blessé à la patte le jour du combat de San-Antonio, déserta le drapeau de Buenos-Ayres, sous lequel il avait marché jusque-là, pour s'enrôler sous la bannière de Garibaldi.

L'intelligente petite bête marchait toujours en clopinant entre les quatre jambes du cheval de Garibaldi.

Il s'appelait Guerillo.

La première nuit, nous logeâmes chez le gouverneur d'Arguata, Gaetano Rinaldi, chef de la réaction cléricale, qui surgissait derrière nous au fur et à mesure que nous avancions.

Digitized by Google

Nous restâmes dans une salle du rez-de-chaussée, non éclairée, jusqu'à dix heures du soir, avec des gens qui entraient, sortaient, chuchotaient. Je le fis remarquer au général, qui me répondit en français avec son calme habituel :

— Ils ordonnent le menu du dîner.

Il ne croyait pas si bien dire; nous sortîmes de table à minuit, et nous fûmes traités comme des cardinaux. En partant, nous reçûmes du gouverneur quatre livres de truffes pour notre voyage. A quatre heures du matin, nous montions à cheval, et le fils de M. Rinaldi nous accompagnait jusqu'au sommet de la montagne avec un drapeau tricolore en soie. A midi, nous dévorâmes un agneau que le général fit rôtir par quartiers devant des fagots allumés; le soir, nous logeâmes dans une auberge isolée, pleine de paysans armés. Peut-être avaient-ils reçu le mot d'ordre d'Arguata; les physionomies étaient sinistres; tout ce monde fut invité par nous à boire, et refusa.

Nous nous retirâmes pour dormir, et nous dormîmes le sabre au côté, le doigt sur la gâchette du pistolet.

Garibaldi se leva, le genou droit enflé et le coude gauche endolori par les rhumatismes attrapés en Amérique; il ne put chausser sa botte et mit son bras en écharpe.

Digitized by Google

Après une demi-heure de marche, nos chevaux refusèrent d'aller plus avant. Nous gravissions en effet une montée escarpée que la gelée de la nuit avait rendue glissante comme un miroir.

Pendant une lieue, nos bêtes marchèrent sur nos manteaux, que nous étendions devant elles; nous traversâmes ensuite une plaine couverte de neige, nous en avions jusqu'au poitrail de nos chevaux; pour me réchauffer, je mis pied à terre et j'allai m'informer de la santé du général, qui chevauchait devant moi, un pied chaussé seulement; l'autre n'était couvert que par un bas de coton.

— Eh bien, lui demandai-je, comment allons-nous, général?

Il me salua avec ce sourire caressant qui est habituel à sa nature forte et sereine, et me dit :

— Merci, je me porte à merveille.

Comme je marchais à ses côtés, sans doute pour se distraire des douleurs cuisantes qui mordaient sa chair, sans en atteindre la sensibilité, il me montra du geste l'aspect grandiose de cette nature sauvage. En effet, nous nous trouvions au milieu de montagnes bizarres dont les cimes rocheuses ressemblaient à des châteaux forts bâtis par des Titans.

Partout des blocs de rochers minés par les siècles et détachés des sommets, qui avaient roulé dans

Digitized by Google

des vallées étroites et escarpées et dans le lit d'un torrent qui écumait, terrible, bruyant et limoneux; çà et là, quelques rares maisons cachées dans des massifs de chênes, de hêtres, de châtaigniers, de sapins, se révélant par les fumées blanchâtres qui sortaient de leurs cheminées.

Ce paysage à la Salvator Rosa, assombri par la tourmente et rendu plus menaçant encore par le sifflement du vent, exalta l'âme de Garibaldi.

— C'est ici, dit-il, que je voudrais rencontrer l'armée tout entière de Radetzki; nos braves légionnaires ne laisseraient pas retourner un de ses soldats à Vienne; ici, nous vengerions Varus et nos frères morts dans la forêt de Teutberg.

Vers cinq heures, nous étions près de Cascia, petite réunion de maisons groupées sur le sommet d'une colline verdoyante; le vent avait chassé les nuages, le soleil brillait sur les sommets neigeux et en faisait des montagnes d'argent se détachant sur un fond d'azur qui tournait au rose vif vers le couchant.

Nous nous reposions près d'une hutte de paille, lorsque quatre jeunes gens vinrent nous demander qui nous étions. Au nom de Garibaldi, ils partirent en courant, et, un quart d'heure après, le gonfalonier, les notabilités, la garde nationale, la foule,

Digitized by Google

musique en tête, accoururent à notre rencontre pour inviter le général à venir jusqu'au village.

On dressa, comme avec une baguette de fée, un arc de triomphe de feuillage; le théâtre fut illuminé; il y eut dîner et bal dans la maison du gouverneur, qui, cependant, était un fier clérical.

Je me rappelle que, là, on présenta à Garibaldi un paysan poëte qui avait dicté — il ne savait ni lire ni écrire — tout un poëme sur la vie pastorale.

Vers neuf heures, un voisin me souffla tout bas à l'oreille qu'un jeune garçon de quinze ans languissait dans la prison communale, abruti par les coups et les mauvais traitements de son père, qui, s'étant remarié, à l'âge de soixante ans, avec une jeune paysanne, avait, à l'instigation de celle-ci, accusé son fils de lui avoir manqué de respect.

Le gouverneur reçut une vingtaine d'écus et jeta l'enfant en prison.

Je constatai le fait et j'en parlai au général.

Le père fut mandé, ainsi que le malheureux enfant. Ce fut une scène comique et hideuse à la fois. Le père voulait bien que l'on fît sortir son fils de prison; mais il réclamait naïvement la somme qu'il avait donnée pour l'y faire entrer. L'enfant pleurait à chaudes larmes et embrassait Garibaldi; quant au gouverneur, il ne savait quelle contenance garder.

Digitized by Google

A la fin, il harangua le peuple du haut du balcon, et l'enfant fut porté en triomphe par tous les gamins du village.

Le lendemain, à cinq heures du matin, un détachement de la garde nationale partit avec nous, par une pluie fine et pénétrante.

Il nous accompagna jusqu'à Rieti, et escorta un employé des finances, emprisonné dans l'endroit où nous déjeunâmes, lequel était un espion payé par le général bourbonnien Landi, commandant la colonne mobile à la frontière des États romains.

La légion italienne, casernée à Rieti, se composait de trois bataillons (total quinze cents hommes), auxquels étaient joints quatre-vingt-dix lanciers habillés et montés aux frais de leur commandant, le comte Angelo Masina, de Bologne.

Ce fut avec eux que le comte marcha au secours de Rome.

Lors du débarquement des Français à Civita-Vecchia, la légion se trouvait à Anagni, berceau et tombe de Boniface VIII.

AUG. VECCHI.

***

Mais à ce général, qui avait tout un peuple à sa suite, il fallait des soldats.

Digitized by Google

On lui improvisa une brigade d'éléments étrangers les uns aux autres, d'hommes qui ne se connaissaient pas entre eux, et qui devaient se réunir, se fondre, s'amalgamer par l'effet de l'enthousiasme qu'il inspirait.

Cette brigade se forma : de deux bataillons de sa propre légion, parmi lesquels une quarantaine d'hommes revenus avec lui de Montevideo, portant la blouse rouge à parements verts; de trois cents hommes de retour de Venise; de quatre cents jeunes gens de l'Université; de trois cents douaniers mobilisés; enfin, de trois cents émigrés; en tout, deux mille cinq cents hommes, qui furent chargés de la défense des murs depuis la porte Portese jusqu'aux portes San-Pancracio et Cavallegieri, et occupant tous les points élevés en dehors des murailles de la villa Corsini, connus sous le nom des *Quatre-Vents*, jusqu'à la villa Pamphili.

C'était, selon toute probabilité, sur ce point que se porterait l'effort des Français, qui voulaient conserver Civita-Vecchia pour base de leurs opérations.

Le 28 avril, l'avant-garde française était à Palo, où, dès la veille, était arrivé, éclairant le chemin, un bataillon de chasseurs.

Digitized by Google

Le 29, elle était à Castel-di-Guido, c'est-à-dire à cinq lieues de Rome.

Alors le général en chef envoya en reconnaissance son frère, le capitaine Oudinot, et un officier d'ordonnance, avec quinze chevau-légers.

Cette reconnaissance s'avança vers le point où se divisent les deux routes Auréliennes, ancienne et nouvelle, et, à une lieue de Rome, rencontra les avant-postes romains.

L'officier qui commandait les avant-postes s'avança alors, et, s'adressant aux Français :

— Que voulez-vous? leur demanda-t-il.

— Aller à Rome, répondirent les Français.

— Cela ne se peut pas, dit l'officier italien.

— Nous parlons au nom de la république française.

— Et nous, au nom de la république romaine; ainsi donc, en arrière, messieurs !

— Et si nous ne voulons pas retourner en arrière?

— Nous tâcherons de vous y faire aller malgré vous.

— Par quel moyen?

— Par la force.

— Alors, dit l'officier français se tournant vers les siens, s'il en est ainsi, faites feu.

Digitized by Google

Et, en même temps, lui-même déchargea un pistolet qu'il tira de ses fontes.

— Feu! répondit l'officier qui commandait les avant-postes romains.

La reconnaissance, trop faible pour résister, se retira au galop, laissant entre nos mains un chasseur français engagé sous son cheval mort.

Il fut pris et emmené à Rome.

Le bulletin français dit que ce fut nous qui primes la fuite et qui fûmes poursuivis; mais, si cela était vrai, comment eût-il été possible que nous eussions fait et ramené à Rome un prisonnier, nous qui étions à pied, tandis que les Français étaient à cheval?

Au reste, nous aurons à relever plus d'une erreur de ce genre.

La reconnaissance alla donc reporter au général la nouvelle que Rome était prête à se défendre, et qu'il ne fallait point compter qu'il y entrât, comme il s'y attendait, sans coup férir et au milieu des acclamations du peuple.

Le général en chef français n'en continua pas moins sa marche.

Le jour suivant, c'est-à-dire le 30 avril, laissant à la Maglianilla les sacs de ses soldats, il s'avança au pas de course.

Digitized by Google

Relevons une nouvelle erreur relative au 30 avril, comme nous avons relevé celle relative au 29.

Certains écrivains français ont dit que, victimes d'une basse intrigue, les soldats avaient été attirés dans la ville à la suite d'une simple reconnaissance et étaient tombés dans un piége.

L'affaire du 30 ne fut pas une reconnaissance, et les Français ne furent pas attirés dans un piége.

L'affaire du 30 fut un combat auquel s'attendait parfaitement le général français, et la preuve, c'est que voici le plan de la bataille trouvé sur un officier français mort, et transmis, par le colonel Masi, au général ministre de la guerre [1] :

« On devra diriger une double attaque par les portes Angelica et Cavallegieri, afin de partager l'attention de l'ennemi.

» Par la première, on forcera les troupes ennemies qui campent sur le Monte-Mario, et ensuite on pourra occuper la porte Angelica.

» Lorsque nos troupes auront occupé ces deux points, nous pousserons l'ennemi avec toute la force

1. Je ne fais point ici un roman, je publie des *Mémoires*. Je suis donc forcé de traduire textuellement. Je ne démens ni n'affirme : j'instruis un procès devant ce grand et dernier juge qu'on appelle la Vérité. A. D.

Digitized by Google

possible, en tout sens, et le point général de ralliement sera la place Saint-Pierre.

» On recommande surtout d'épargner le sang français. »

L'idée du général français non-seulement était mauvaise, mais encore fut mal exécutée; nous allons essayer de le prouver.

La route qui mène de Civita-Vecchia à Rome se sépare en deux, à quinze cents mètres, à peu près, des murailles; à droite, elle mène à la porte San-Pancracio; à gauche, à la porte Cavallegieri, voisine de l'angle saillant du Vatican.

Voulant suivre le plan arrêté et prendre par derrière le Monte-Mario, puis assiéger la porte Angelica, l'armée française, arrivée à la bifurcation, devait tourner, avec une brigade, à gauche dans la direction de l'aqueduc Paolo, et, avec l'autre, prendre à droite, vers le casale de San-Pio, et tenter de s'emparer de la porte Cavallegieri.

Là fut l'erreur grave que commirent les Français. Ils lancèrent sur la droite les voltigeurs du 20e de ligne, qui trouvèrent un terrain âpre, coupé de bois et d'un accès difficile, et, sur les hauteurs de gauche, les chasseurs de Vincennes; à cent cinquante mètres environ des murs, ces braves en-

Digitized by Google

fants perdus de l'armée ennemie furent foudroyés par la grêle de mitraille que vomissait la batterie du bastion San-Mario.

Cependant le mal fut moins grand pour eux qu'il aurait pu l'être, à cause de cette habileté, conquise dans la guerre contre les Arabes, de se faire des remparts de tous les accidents de terrain.

De leur côté, leur feu, admirablement dirigé, nous causait de grandes pertes. C'est là que furent tués : le lieutenant Marducci, jeune homme de la plus grande espérance, dont la mère, depuis la rentrée du pape Pie IX, fut condamnée à huit jours de prison pour avoir déposé des fleurs sur la tombe de son fils; l'adjudant-major Enrico Pallini, le brigadier della Ridova, le capitaine Pifferi, le lieutenant Belli et quelques autres, obscurs pour le monde mais chers à nous, tels que de Stephanis, Ludovic et le capitaine Leduc, brave Belge qui avait combattu pour nous dans la guerre de l'indépendance.

Mais les vivants ne manquaient pas pour succéder aux morts.

Dès le matin, le roulement des tambours annonça aux Romains l'approche des Français, et, en un instant, les murs et les bastions furent couverts d'hommes.

Digitized by Google

Pendant que le feu des voltigeurs du 20e de ligne et celui des chasseurs de Vincennes répondaient au nôtre, le gros de la colonne française continuait de s'avancer.

Au moment où elle apparut, une batterie de quatre pièces, placée sur un bastion, commença de la mitrailler.

Le général français établit aussitôt sur les aqueducs une batterie, chargée de répondre à notre feu, et fit monter, sur une colline, deux autres pièces qui firent face aux jardins du Vatican, où se trouvaient peu de soldats, mais une immense quantité de peuple en armes.

Notre feu s'étant ralenti un instant à cause de la justesse de tir des chasseurs de Vincennes, le général français lança la brigade Molière, qui s'avança bravement jusqu'au pied des murailles; mais, comme je l'ai dit, les morts avaient été rapidement remplacés, et le feu se ranima plus ardent, écrasant les têtes des colonnes Marulaz et Bouat; force leur fut donc de battre en retraite et de chercher un abri dans les plis du terrain.

Garibaldi suivait tous ces mouvements des jardins de la villa Pamphili. Il jugea que le moment de donner à son tour était arrivé, et il glissa plusieurs petits détachements à travers les vignes; mais cette

Digitized by Google

manœuvre fut découverte, et, du 20e de ligne, on envoya un renfort pour empêcher que les chasseurs de Vincennes ne fussent surpris, et pour les protéger.

Garibaldi fit dire alors que, si on lui envoyait un renfort de mille hommes, il répondait du succès de la journée.

On lui envoya aussitôt le bataillon du colonel Galleti et le premier bataillon de la légion romaine, commandé par le colonel Morelli. Il disposa plusieurs compagnies pour défendre les passages menacés; d'autres furent chargés de protéger les flancs et les derrières de la sortie, et, à la tête de tout ce qui lui restait d'hommes, il s'élança sur les Français.

Par malheur, du haut des remparts, les nôtres prirent les hommes de Garibaldi pour des soldats du général Oudinot, et firent feu sur eux. Garibaldi s'arrêta jusqu'à ce que l'erreur fût reconnue, et alors, à la baïonnette, il s'élança à ciel ouvert sur le centre de l'armée française.

Là s'engagea un combat terrible entre les tigres de Montevideo, comme on les appelait, et les lions d'Afrique. Français et Romains se battaient corps à corps, se poignardaient à la baïonnette, luttaient, se renversaient, se relevaient.

Digitized by Google

Garibaldi avait enfin trouvé des ennemis dignes de lui.

Là furent tués, parmi nous, le capitaine Montaldi, les lieutenants Rigli et Zamboni; là furent blessés le major Marochetti, le chirurgien Schienda, l'officier Ghiglioni, le chapelain Ugo Bassi, qui, sans armes, au milieu des combattants, affrontait les blessures et la mort, pour secourir les blessés et consoler les mourants; cœur pieux, âme miséricordieuse, dont les prêtres firent un martyr; enfin, les lieutenants d'All'Oro, Tressoldi, Rolla et le jeune Stadella, fils du général napolitain.

Après une lutte d'une heure, les Français furent obligés de céder; une partie se débanda dans la campagne, une autre partie se mit en retraite sur le corps principal.

Deux cent soixante restèrent nos prisonniers.

Ce fut en ce moment que le capitaine d'artillerie Faby, officier d'ordonnance du général en chef, voyant le mauvais succès de l'attaque si mal combinée du général, crut y apporter remède en proposant à son chef de guider une nouvelle attaque par un chemin qui lui était connu, disait-il, et qui le conduirait, inaperçu, jusque sous les murs de Rome, en face des jardins du Vatican.

Ce chemin était flanqué de quatre ou cinq mai-

Digitized by Google

sons où l'on pourrait laisser des détachements, et qui étaient cachées au milieu des vignes.

Le général en chef accepta, lui donna une brigade du corps Levaillant, et le capitaine Faby partit.

L'entreprise fut facile à son début, et la marche de la colonne resta, en effet, ignorée des défenseurs de Rome jusqu'à la route consulaire de la porte Angelica; mais, là, au premier éclair que le soleil tira des armes françaises, un feu terrible, parti de toute l'enceinte des jardins pontificaux, accueillit la colonne, et une des premières balles frappa le capitaine Faby qui la conduisait.

Quoique privée de son guide, la colonne se défendit vaillamment et, pendant quelque temps, répondit au feu des murailles; mais, décimés, écrasés, foudroyés, ayant, sur leurs derrières, nos troupes du Monte-Mario, devant eux le feu du château Saint-Ange, qui leur fermait le chemin de la porte Angelica, exposés à découvert à la grêle de balles et de mitraille qui pleuvait des jardins du Vatican et qui ne leur permettait pas de reprendre leurs anciennes positions, les Français furent obligés de se réfugier dans les petites cassines éparses dans les vignes et disséminées le long de la route, où notre artillerie continua de les foudroyer.

Ainsi, une brigade entière, qui était l'aile gauche

Digitized by Google

du corps d'armée français, se trouva séparée de son centre et en danger d'être faite prisonnière.

Par bonheur pour le général Levaillant, nos troupes du Monte-Mario ne descendirent point, et deux mille hommes, massés derrière la porte Angelica, ne bougèrent pas.

Le général en chef n'était pas plus heureux sur sa droite, c'est-à-dire sur le point où avait combattu Garibaldi; un instant le feu et la lutte avaient cessé par la retraite des Français; mais, en voyant ses hommes repoussés, le général Oudinot, craignant d'être coupé dans ses communications avec Civita-Vecchia, avait poussé en avant les restes de la brigade Molière, et le combat, refroidi un instant, avait repris une nouvelle ardeur. Mais la science de la guerre, la discipline, le courage, l'attaque impétueuse, tout échoua devant nos soldats, tout jeunes, tout inexpérimentés qu'ils étaient.

C'est que Garibaldi était là, debout à cheval, les cheveux au vent, pareil à la statue d'airain du dieu des batailles.

A la vue de l'invulnérable, chacun se rappela les exploits des immortels ancêtres et de ces conquérants du monde, dont il foulait les tombeaux; on eût dit que tous savaient que l'ombre des Camille, des Cincinnatus et des César les regardait du haut du Ca-

Digitized by Google

pitole. A la violence, à la furie française, ils opposèrent le calme romain, la suprême volonté du désespoir.

Après quatre heures d'un combat obstiné, le chef d'un bataillon du 20e de ligne, aujourd'hui le général Picard, grâce à des efforts inouïs, à un courage prodigieux, s'empara, avec trois cents hommes, d'une bonne position qu'il força les jeunes gens de l'Université de lui abandonner; mais, presque aussitôt, Garibaldi, ayant reçu un bataillon d'exilés commandé par Arcioni, un détachement de la légion romaine, avec deux compagnies de la même légion, se jeta en avant, tête basse, baïonnette croisée, reprit à son tour l'offensive, et, avec une fougue irrésistible, renversant tout obstacle, enveloppa, dans la maison dont il s'était fait une forteresse, le chef de bataillon Picard, qui, attaqué de tous côtés par nos hommes, et de face par Nino Bixio, qui lutta corps à corps avec lui, fut enfin forcé de se rendre avec ses trois cents hommes.

Cette lutte gigantesque décida de la journée, et changea complétement la face des choses. Il n'était plus question de savoir si Oudinot entrerait dans Rome, mais s'il pourrait retourner à Civita-Vecchia.

Garibaldi, en effet, maître de la villa Pamphili et de la position des aqueducs, dominait la voie Auré-

Digitized by Google

lienne, et, par un mouvement rapide, pouvait précéder les Français à Castel-di-Guido et leur fermer la route.

Le résultat de ce mouvement était certain; l'aile gauche des Français, écrasée sous les jardins du Vatican et abritée, comme nous l'avons dit, dans les cassines éparses, ne pouvait battre en retraite sans s'exposer au feu exterminateur de l'artillerie et de la fusillade des murs.

L'aile droite, battue et dispersée à ciel ouvert par Garibaldi, se trouvait dans ce moment de découragement fatal qui suit une défaite inattendue, et ne pouvait opposer qu'une faible résistance. De plus, les Français étaient exténués par un combat de dix heures, et sans cavalerie aucune pour protéger leur retraite.

Nous avions deux régiments de ligne en réserve, deux régiments de dragons à cheval, deux escadrons de carabiniers, le bataillon de Lombards, commandé par Manara, enchaîné, il est vrai, par la parole de Manucci, et, derrière eux, un peuple tout entier.

Garibaldi avait jugé la situation, car, du champ de bataille, il écrivait au ministre de la guerre Avezzana :

« Envoyez-moi des troupes fraîches, et, de même

que je vous avais promis de battre les Français, parole que j'ai tenue, je vous promets d'empêcher que pas un ne rejoigne leurs vaisseaux. »

Mais alors, dit-on, le triumvir Mazzini opposa sa parole puissante à ce projet.

— Ne nous faisons pas, dit-il, un ennemi mortel de la France, par une défaite complète, et n'exposons pas nos jeunes soldats de réserve, en rase campagne, contre un ennemi battu, mais valeureux.

Cette grave erreur de Mazzini enleva à Garibaldi la gloire d'une journée à la Napoléon, et rendit infructueuse la victoire du 30; erreur fatale, et cependant excusable chez un homme qui avait mis toutes ses espérances dans le parti démocratique français dont Ledru-Rollin était le chef, erreur qui eut pour l'Italie d'incalculables conséquences.

Le plan de Garibaldi, s'il eût été adopté, pouvait changer les destins de l'Italie.

En effet, la position était des plus simples, et j'en appellerai, aujourd'hui que les haines sont éteintes et qu'un nouveau jour se lève pour l'Italie, à la loyauté de nos adversaires eux-mêmes.

Oudinot avait attaqué Rome avec deux brigades, une sous les ordres du général Levaillant, l'autre sous les ordres du général Molière; un bataillon de

Digitized by Google

chasseurs à pied, douze canons de campagne et cinquante chevaux, complétaient la division; nous avons vu à quel fâcheux état était réduit, dans la soirée du 30 avril, ce corps d'armée, dont l'aile gauche avait été maladroitement allongée et l'aile droite rejetée sur son centre par Garibaldi, maître de la villa Pamphili, des aqueducs et de la vieille voie Aurélienne; il fallait, sans perdre un instant et avec toutes les troupes disponibles, se porter en avant, forcer les Français, cu à une fuite rapide, nécessaire s'ils voulaient regagner Civita-Vecchia, ou à un nouveau combat, qui se fût terminé par leur complète destruction dans la position défavorable où ils se trouvaient.

Ou l'armée française eût été anéantie, ou elle eût été forcée de déposer les armes.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, pendant toute cette journée, les musiques militaires romaines jouèrent *la Marseillaise*, en combattant ceux qui, animés par ce chant, avaient vaincu l'Europe.

Il est vrai qu'ils ne le chantaient plus.

Outre les morts et les blessés qu'ils nous firent, les balles et les boulets causèrent, dans cette journée, de grands dommages à nos monuments, et nous ne pûmes nous empêcher de sourire tristement, lorsque nous lûmes, dans les journaux fran-

Digitized by Google

çais, que le siége traînerait probablement en longueur, par le soin qu'avaient les ingénieurs de sauvegarder les monuments artistiques.

Les balles et les boulets frappaient, en effet, et crépitaient comme grêle sur la coupole de Saint-Pierre et sur le Vatican.

Dans la chapelle Paulina, riche des fresques de Michel-Ange, de Zuccari et de Lorenzo Sabati, une des peintures fut atteinte diagonalement par un projectile.

Dans la Sixtine, un autre endommagea un caisson peint par Buonarotti.

En somme, les Français perdirent dans cette journée, blessés et prisonniers, treize cents hommes. De notre côté, nous eûmes une centaine d'hommes tués ou hors de combat, et un prisonnier.

Ce prisonnier était notre chapelain Ugo Bassi, qui, dans un de nos mouvements en arrière, ayant posé sur ses genoux la tête d'un mourant près duquel il s'était assis pour le consoler, ne voulut abandonner le blessé que lorsque celui-ci eut rendu le dernier soupir.

On devine facilement la joie qui s'empara de Rome dans la soirée et dans la nuit qui suivit ce premier combat. De quelque manière que tournassent désormais les choses, l'histoire, on le croyait

Digitized by Google

ainsi du moins, ne nierait pas que, non-seulement nous n'eussions tenu tête tout un jour aux premiers soldats du monde, mais encore que nous ne les eussions forcés de reculer.

La ville tout entière fut illuminée et présenta l'aspect d'une fête nationale; de tous côtés, on entendait des chants et des orchestres. En sortant du quartier général, ces chants et cette musique serrèrent le cœur des soldats et des officiers prisonniers.

Le capitaine Faby se tourna vers un officier romain, c'était l'historien Vecchi, et lui demanda :

— Cette joie et ces chants sont-ils pour nous insulter?

— Non, lui répondit Vecchi, ne croyez pas cela; notre peuple est généreux et n'insulte pas au malheur; mais il fête son baptême de sang et de feu. Nous avons vaincu aujourd'hui les premiers soldats du monde; voulez-vous l'empêcher d'applaudir à la mémoire des morts et à la résurrection de notre vieille Rome?

Alors, le capitaine Faby se montra vivement touché de cette réponse, qui lui était faite en excellent français, si touché que, les larmes aux yeux, il s'écria :

— Eh bien, à ce point de vue, vive Rome! vive l'Italie!

Digitized by Google

Aucun soldat prisonnier ne fut envoyé au quartier qui lui était destiné, sans qu'il eût reçu des vivres et qu'il fût pourvu de tout ce dont il avait besoin.

Quant aux officiers qui avaient perdu leur épée, il leur en fut, à l'instant même, rendu une autre.

Le lendemain, 1er mai, au point du jour, l'infatigable Garibaldi, ayant reçu du ministre de la guerre l'autorisation d'attaquer les Français avec sa légion, c'est-à-dire avec douze cents hommes, divisa cette légion en deux colonnes, dont une partie sortit avec Masina par la porte Cavallegieri, l'autre, sous ses ordres, par la porte San-Pancracio. Le peu de cavalerie qu'il avait fut augmentée d'un escadron de dragons.

Le but de Garibaldi était de surprendre les Français dans leur camp et de leur livrer bataille, quoique six fois moins nombreux qu'eux; il espérait, au reste, qu'au bruit de la fusillade et du canon, le peuple tout entier accourrait à son secours.

Mais, arrivé au camp, il apprit que les Français étaient partis pendant la nuit, se retirant vers Castel-di-Guido, et que Masina, qui avait pris le plus court, avait rejoint leur arrière-garde et bataillait avec elle.

Garibaldi alors doubla sa marche, et rejoignit Masina près de l'hôtellerie de Malagrotta, où les Français se massaient et paraissaient s'apprêter à la

Digitized by Google

bataille. Il prit aussitôt, en flanc de l'armée française, sur une hauteur, une avantageuse position; mais, au moment où les nôtres allaient charger, un officier se détacha du corps d'armée, s'avança sur la grande route et demanda à parlementer avec Garibaldi.

Garibaldi ordonna qu'il lui fût amené.

Le parlementaire dit qu'il était envoyé par le général en chef de l'armée française pour traiter d'un armistice et s'assurer si, bien réellement, le peuple de Rome acceptait le gouvernement républicain et voulait défendre ses droits. Comme preuve des loyales intentions du général, celui-ci proposait de nous rendre le père Ugo Bassi, fait, comme nous l'avons raconté, prisonnier la veille.

Pendant cet entretien, un ordre du ministre arrivait, enjoignant à Garibaldi de rentrer dans Rome.

La légion y rentra vers quatre heures après midi, conduisant avec elle le parlementaire.

L'armistice que demandait le général Oudinot lui fut accordé.

Digitized by Google

XV

EXPÉDITION CONTRE L'ARMÉE NAPOLITAINE

Tandis que s'accomplissaient les événements que nous venons de raconter, l'armée napolitaine, forte de près de vingt mille hommes, ayant le roi à sa tête, traînant après elle trente-six bouches à feu, flanquée d'une magnifique cavalerie, fière de ses récents triomphes en Calabre et en Sicile, s'avançait pour investir la ville par la rive gauche du Tibre. Elle avait occupé militairement Velletri, puis Albano et Frascati, protégée sur sa droite par les Apennins, sur sa gauche par la mer, et étendant ses avant-postes à quelques lieues de nos murs.

Voyant cela, Garibaldi, que l'armistice laissait inoccupé, demanda à employer ses loisirs à faire la guerre au roi de Naples.

La permission lui fut accordée.

Le soir de la nuit du 4 mai, Garibaldi sortit avec sa légion, forte de deux mille cinq cents mmes.

Digitized by Google

Parmi ces deux mille cinq cents hommes se trouvaient le bataillon de bersaglieri de Manara, rentré dans le plein exercice de ses droits (qui, du reste, n'avaient pas été aliénés à l'endroit du roi de Naples), les douaniers, la légion universitaire, deux compagnies de la garde nationale mobile et quelques autres corps de volontaires.

Le rendez-vous avait été donné sur la place du Peuple. A six heures, Garibaldi était arrivé.

Un jeune Suisse, de la Suisse allemande, qui a écrit une excellente histoire du siége de Rome, Gustave de Hoffstetter, exprime ainsi l'effet que lui produisit la vue de Garibaldi.

« Au moment où six heures sonnaient, le général parut avec son état-major et fut reçu par un tonnerre de vivat; je le voyais pour la première fois : c'est un homme de taille moyenne, au visage brûlé par le soleil, mais avec des lignes d'une pureté antique; il est assis sur son cheval, aussi calme et aussi ferme que s'il y était né; de dessous son chapeau, à larges bords, à ganse étroite, orné d'une plume noire d'autruche, se répand une forêt de cheveux; une barbe rousse lui couvre tout le bas du visage; sur sa chemise rouge était jeté un puncho américain blanc et doublé de rouge comme sa che-

Digitized by Google

mise. Son état-major portait la blouse rouge, et, plus tard, toute la légion italienne adopta cette couleur.

» Derrière lui galopait son palefrenier, nègre vigoureux qui l'avait suivi d'Amérique; il était vêtu d'un manteau noir et était armé d'une lance à flamme rouge.

» Tous ceux qui étaient venus avec lui d'Amérique portaient à la ceinture des pistolets et des poignards d'un beau travail; chacun avait à la main le fouet de peau de buffle. »

Continuons la description : cette fois, c'est Émile Dandolo qui parle; lui aussi,—pauvre jeune homme, blessé au siége de Rome, où son frère fut tué, mort depuis, à Milan, de la poitrine,—il a laissé un récit des événements auxquels il a pris part.

« Suivis de leurs ordonnances, tous ces officiers venus d'Amérique se débandent, se réunissent, courent en désordre, vont de çà et de là, actifs, surveillants, infatigables; quand la troupe s'arrête pour camper et prendre quelque repos, pendant que les soldats mettent leurs armes en faisceaux, c'est un curieux spectacle que de les voir sauter à bas de leurs chevaux, et pourvoir chacun en per-

Digitized by Google

sonne, le général compris, aux besoins de leurs montures.

» L'opération finie, les cavaliers songent à eux, et si, des localités voisines, ils ne peuvent avoir des vivres, trois ou quatre colonels ou majors sautent sur leurs chevaux, et, armés de lassos, s'aventurent par la campagne sur la trace des moutons ou des bœufs. Quand ils en ont réuni ce qu'ils en veulent, ils reviennent, poussant le troupeau devant eux; ils en distribuent un nombre donné par compagnie, et tous, tant qu'ils sont, soldats et officiers, se mettent à égorger, à couper par quartiers et à faire rôtir, devant d'immenses feux, d'énormes morceaux de mouton, de bœuf ou de porc, sans compter les menus animaux, comme dindons, poulets, canards, etc.

» Pendant ce temps, si le péril est éloigné, Garibaldi reste couché sous sa tente; si, au contraire, l'ennemi est voisin, il ne descend pas de cheval, donne ses ordres et visite les avant-postes; souvent, il jette bas son singulier uniforme, s'habille en paysan, et se livre lui-même aux plus dangereuses explorations; la plupart du temps, assis sur quelque cime élevée et qui domine les environs, il passe des heures à sonder les profondeurs de l'horizon avec sa lunette; lorsque la trompette du gé-

Digitized by Google

néral donne le signal du départ, les mêmes lassos servent à prendre et à ramener les chevaux qui paissent épars dans la prairie; l'ordre de marche est arrêté comme la veille, et le corps se met en route sans que personne sache ou s'inquiète où l'on va.

» La légion personnelle de Garibaldi est forte de mille hommes, à peu près; elle se compose du plus désordonné assortiment d'hommes qui se puisse voir, gens de tout rang, de tout âge, enfants de douze à quatorze ans, appelés à cette vie d'indépendance soit par un noble enthousiasme, soit par une inquiétude naturelle, vieux soldats réunis par le nom et par la renommée de l'illustre condottiere du nouveau monde, et, au milieu de tout cela, beaucoup qui ne peuvent se vanter d'avoir que la moitié de la devise de Bayard, sans peur, et qui cherchent, dans la confusion de la guerre, la licence et l'impunité.

» Les officiers sont choisis parmi les plus courageux et élevés aux grades supérieurs, sans qu'il soit tenu compte de l'ancienneté ni des règles ordinaires de l'avancement. Aujourd'hui, l'on en voit un, le sabre au côté, c'est un capitaine; demain, par amour de la variété, il prendra le mousquet, se mettra dans les rangs, et le voilà redevenu soldat.

Digitized by Google

La paye ne manque pas : elle est fournie par le papier des triumvirs, qui ne coûte que la peine de le faire imprimer : proportionnellement, le nombre des officiers est plus grand que celui des soldats.

» Le vaguemestre, c'est-à-dire l'homme chargé des bagages, était capitaine; le cuisinier du général était lieutenant; l'ordonnance avait le même grade; l'état-major est composé de majors et de colonels.

» D'une simplicité patriarcale, qui est si grande, qu'on la dirait feinte, Garibaldi ressemble plutôt au chef d'une tribu indienne qu'à un général; mais, quand le péril s'approche ou se déclare, alors il est véritablement admirable de courage et de coup d'œil ; ce qui pourrait lui manquer de science stratégique, pour un général selon les règles de l'art militaire, est remplacé chez lui par une étourdissante activité. »

Vous le voyez, sur tous les esprits, sur tous les tempéraments, cet homme extraordinaire fait une égale impression.

Revenons à l'expédition contre les Napolitains.

La troupe se mit en marche à la chute du jour, vers les huit heures du soir. Où allait-on ? Personne n'en savait rien. On appuya à droite jusqu'à ce

Digitized by Google

que, après avoir décrit un immense cercle, on se trouvât sur la route de Palestrina.

La nuit était limpide et fraîche; on marchait en silence et au pas redoublé. L'état-major pourvoyait lui-même au service de sûreté. Les officiers, accompagnés de quelques hommes à cheval, faisaient de grands tours dans la campagne; quand le sol était trop accidenté, la colonne s'arrêtait et les adjudants, sondant le terrain qui s'étendait devant elle, revenaient donner des nouvelles qui rendaient le mouvement à l'expédition.

Ces haltes avaient, outre l'avantage de la sécurité, celui de faire reposer les troupes, dont la marche continua ainsi sans trop de fatigue jusqu'à huit heures du matin. A une lieue de Tivoli, on s'arrêta; depuis quelque temps, on avait quitté le chemin de Preneste qui conduit à celui de Palestrina, et l'on s'était dirigé vers Tivoli en suivant une vieille voie romaine.

Par cette marche nocturne, faite avec rapidité, le général avait gagné un triple avantage :

1° Il avait mis dans l'erreur les espions, qui, le voyant sortir par la porte du Peuple, durent croire que l'expédition était dirigée contre les Français lesquels, arrêtés alors à Palo, avaient entamé une espèce de congrès avec le triumvirat.

Digitized by Google

2° Garibaldi se trouvait, à Tivoli, sur le flanc droit de la ligne d'opérations des Napolitains, qui campaient à Velletri et qui envoyaient leurs éclaireurs dans la direction de Rome jusqu'aux hauteurs de Tivoli.

3° La marche nocturne par une lande déserte, privée d'ombre et d'eau, était, grâce à la fraîcheur des ténèbres, un vrai bienfait pour les troupes.

A cinq heures du soir, les hommes reprirent leurs rangs, et l'on marcha vers les ruines de la villa Adriana, distante d'une lieue, à peu près, de l'endroit où l'on avait fait halte, et qui gît au pied de la montagne où s'élève Tivoli.

Le général avait eu tout d'abord l'intention d'y camper; mais il changea d'avis, et fit faire, auparavant, une complète exploration des lieux. Il ne mit pas de troupes à Tivoli, parce que ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'il voulait entrer dans les villes.

Au milieu des ruines de la villa Adriana, qui forment une forteresse, la brigade entière planta son camp, hommes et chevaux; les chambres souterraines de cet immense édifice étant assez bien conservées pour qu'on s'y logeât.

Cette villa fut élevée par Adrien lui-même; elle est longue de deux milles, large d'un mille. Une petite

Digitized by Google

forêt d'orangers et de figuiers a poussé sur l'emplacement de l'ancien palais.

Le 6 mai, on partit à huit heures du matin, les bersaglieri en tête; pour joindre la grande route de Palestrina, on fut forcé de passer par la gorge de San-Veterino. On mit une heure à franchir ce défilé; à midi, on campa dans une autre vallée où l'on trouva de l'eau fraîche et de l'ombre. On n'apercevait pas une maison, mais on nageait dans la verdure.

A cinq heures et demie, l'on se remit en marche et l'on gravit la montagne. Les soldats avaient devant eux les bêtes de somme qui portaient les munitions de guerre.

Quant aux soldats eux-mêmes, chacun d'eux portait son pain; de la viande, on ne s'en inquiétait pas, on en trouvait à toutes les haltes; les seuls bersaglieri avaient des marmites.

Arrivée au sommet de la montagne, l'expédition trouva une ancienne voie romaine parfaitement conservée, laquelle conduisait à Palestrina, où l'on arriva à une heure du matin.

Ce fut une bénédiction que de rencontrer cette voie romaine, si bien conservée, que pas une bête de somme n'y fit un faux pas et que le vent n'en souleva point un grain de poussière.

Digitized by Google

Cependant de fréquentes haltes furent faites pour donner du repos au soldat. On avait besoin, vu la besogne qu'on lui réservait, qu'il n'arrivât point trop fatigué.

Le général envoya des patrouilles de tous côtés.

Une de ces patrouilles, forte de soixante hommes et commandée par le lieutenant Bronzelli, le même qui, dix ans plus tard, fut frappé à mort sur le champ de bataille de Treponti, obtint les plus heureux résultats; elle attaqua un village occupé par les Napolitains, les mit en fuite et leur fit quelques prisonniers.

Deux des nôtres, qui ne voulaient pas se rendre, furent tués et mis en morceaux.

Le 9, on eut avis qu'un corps considérable de Napolitains s'avançait vers Palestrina; et, en effet, vers deux heures de l'après-midi, du haut de la montagne Saint-Pierre, qui domine la ville et qui était occupée par notre seconde compagnie, on vit s'avancer en bon ordre, par les deux routes qui se réunissent à la porte del Sole, la colonne ennemie. C'étaient deux régiments de l'infanterie de la garde royale et une division de cavalerie.

Garibaldi envoya au-devant d'eux, en tirailleurs, deux compagnies de sa légion, une de la garde na-

Digitized by Google

tionale mobile et la quatrième compagnie de bersaglieri.

Celle-ci occupait l'aile gauche de la longue chaîne de montagnes qui vient mourir dans la vallée.

Manara, de la plate-forme de la porte, dominait à cheval cette scène magnifique et, par l'entremise d'un trompette, indiquait les mouvements qu'il fallait exécuter.

On eût cru être à une revue, tant les choses se passaient tranquillement, et tant les mouvements répondaient aux signaux de la trompette.

Lorsque nous fûmes près des Napolitains, un feu très-vif commença, et les autres corps de l'expédition, serrés en colonne, se présentèrent hors de la porte.

Le chef ennemi voulut alors étendre en tirailleurs ses premiers pelotons; mais on voyait les soldats, effrayés, refuser de s'éloigner les uns des autres. Quant à nous, nous avancions toujours en continuant le feu. Alors notre extrême droite, commandée par le capitaine Rozat, tourna un mur qui l'empêchait d'avancer, et courut vivement s'éparpiller sur les flancs de l'ennemi.

Les Napolitains oscillèrent un instant; puis, rompant leurs rangs tout à coup, ils prirent la fuite sans presque décharger leurs fusils. Alors quelques

Digitized by Google

hommes du bataillon de Manara pénétrèrent jusqu'au milieu de leurs rangs et en sortirent ramenant cinq ou six prisonniers.

A l'aide droite, quoique marchant plus lentement, les choses procédèrent de la même façon; la première compagnie de bersaglieri laissa approcher les Napolitains à portée de pistolet et, avec une charge vive et inattendue, avec un vigoureux choc à la baïonnette, elle les mit facilement en fuite, les chassant successivement de trois maisons qu'ils occupaient et soutenant, avec le plus grand calme, une charge de cavalerie qui coûta la vie à bon nombre de cavaliers napolitains.

C'était le moment qu'attendait Garibaldi; il envoya un bataillon de renfort à Manara, en ordonnant de charger sur toute la ligne à la baïonnette.

Foudroyés sur leur flanc par les Lombards, repoussés de front par les légions et par les exilés, les royaux prirent la fuite rapidement et complétement, laissant trois pièces de canon sur le champ de bataille.

Le combat dura trois heures, et fut conduit à bonne fin sans grand'peine. Les ennemis opposèrent une si faible résistance, que nous en fûmes émerveillés.

Si nous avions eu de la cavalerie pour la lancer

Digitized by Google

à la poursuite des fuyards, leur perte eût été considérable.

Mais, quand Garibaldi vit l'ennemi se retirer si précipitamment et les nôtres le poursuivre en désordre, il craignit une embuscade et fit sonner la retraite.

Nous eûmes une douzaine de morts et vingt blessés, parmi lesquels le brave capitaine Ferrari, qui reçut un coup de baïonnette dans le pied.

La perte des Napolitains fut d'une centaine d'hommes.

Le résultat matériel, comme on le voit, était peu de chose, mais l'effet moral était grand.

Deux mille cinq cents soldats de Garibaldi avaient mis en complète déroute six mille Napolitains.

Environ vingt pauvres diables de prisonniers, presque tous de la réserve et, par conséquent, arrachés à leurs familles et forcés de combattre pour une cause qui n'était pas la leur, furent conduits devant Garibaldi. Tremblants et les mains jointes, ils lui demandèrent la vie. C'étaient de beaux hommes, bien vêtus, mais détestablement armés de pesants fusils à pierre, avec des sacs pleins d'images de saints et de madones, de reliques et d'amulettes.

Ils en avaient au cou, ils en avaient dans leurs poches, ils en avaient partout. Ils dirent que le roi

Digitized by Google

était à Albano avec deux régiments suisses, trois de cavalerie et quatre batteries; on attendait d'autres renforts de Naples.

Eux, sous les ordres du général Zucchi, avaient été envoyés pour prendre Palestrina et s'emparer de Garibaldi, qui leur inspirait une terreur qu'on ne saurait imaginer.

Nous campâmes la nuit hors de Palestrina.

Le jour suivant, nous nous avançâmes, pour occuper des avant-postes, deux milles plus loin; nos patrouilles s'aventurèrent jusque dans les lignes ennemies, qui avaient leurs piquets à quatre milles de distance.

Pour ne pas rester à ne rien faire, nous faisions manœuvrer nos soldats, qui, depuis Solaro, n'avaient pas une seule fois fait l'exercice. C'était un beau et encourageant spectacle pour notre cause républicaine que de voir ces hommes qui, à un quart de lieue de l'ennemi, apprenaient le maniement des armes dont ils allaient se servir contre lui, et qui, au son de la trompette et du tambour, étudiaient l'école de peloton et le feu des tirailleurs.

Nous revînmes le soir à la ville; mais ce fut pour livrer un nouvel assaut.

Le 7 mai, nous étions arrivés à minuit, sous des torrents de pluie. Le bataillon Manara avait reçu

Digitized by Google

pour logement un couvent d'augustins; mais les moines n'avaient pas voulu lui ouvrir; et, fatigués et ruisselants, les républicains frappèrent vainement à la porte, pendant une heure et par un vent glacial. Enfin, la patience des bersaglieri, si grande qu'elle fût, se lassa; on fit venir les sapeurs, et la porte du couvent fut enfoncée.

Quoique, ce soir-là, les soldats, horriblement las, fussent furieux d'un semblable accueil, quoique le général dît parfaitement et ne laissât point ignorer à ses hommes qu'il faisait aussi bien la guerre aux moines hostiles à la république qu'aux Napolitains, les exhortations de Manara et de ses officiers parvinrent à calmer nos soldats et à empêcher tous les désordres auxquels on pouvait s'attendre en pareille occasion. On se coucha tranquillement sur le pavé des corridors, et l'on chercha, dans un court repos, la force de supporter de nouvelles fatigues.

Par bonheur, la fatigue que nous donnèrent les Napolitains ne fut pas grande.

Or, le soir de la bataille, les bersaglieri regagnèrent leur couvent et le trouvèrent de nouveau fermé. Il fallut de nouveau recourir, pour entrer, à la hache des sapeurs.

Les frères s'étaient enfuis, cette fois. Ils n'avaient pas pu croire que des républicains fussent si peu

Digitized by Google

rancuniers, et ils craignaient que la douceur dont nous avions fait montre ne fût un piége et ne cachât quelque sinistre retour.

Aussi, en fuyant, les frères avaient-ils emporté avec eux les clefs de leurs cellules. Pour avoir les couvertures et les objets nécessaires à un campement, si modeste qu'il fût, on dut enfoncer quelques portes. Par bonheur, les sapeurs n'étaient pas loin. Ces portes enfoncées, l'exemple fut contagieux; au lieu de se contenter, comme la première fois, du pavé des corridors, les soldats voulurent avoir, ceux-ci des matelas, ceux-là des couchettes; les chefs, lassés de faire de la morale, suivirent le mauvais exemple et prirent les cellules. En moins d'une demi-heure, le couvent fut sens dessus dessous; à peine eut-on le temps de poser des sentinelles à l'église, à la cave et à la bibliothèque.

Au reste, il n'y avait rien à prendre; les frères n'avaient laissé que les gros meubles, dont aucun ne pouvait se mettre dans un sac; mais bon nombre de paysans, qui avaient excité nos soldats à ce bouleversement, profitaient du désordre, et, comme les fourmis, se mettaient à trois ou quatre, afin d'emporter les morceaux trop gros pour un seul.

Beaucoup des nôtres, peu religieux, couraient par tout le couvent, heureux, une fois pour toutes,

d'avoir affaire à des moines. L'un sortait d'une cellule avec un large chapeau de dominicain sur la tête, l'autre se promenait gravement dans les corridors avec une longue robe blanche sur son uniforme. Tous parurent à l'appel avec un énorme cierge allumé à la main, et, pendant toute la nuit du 9 au 10, en l'honneur de notre victoire sur les Napolitains, le couvent fut splendidement illuminé.

La correspondance des pauvres frères ne fut pas plus respectée que le reste, et plus d'une lettre fut apportée en triomphe et lue à haute voix par les soldats, qui eût fait rougir jusqu'aux oreilles les chastes fondateurs de l'ordre [1].

Le 10, nous nous arrêtâmes à Palestrina, et nous campâmes dans les prés. Les Napolitains paraissaient avoir perdu le goût de nous attaquer, et couronnaient les collines d'Albano et de Frascati, se rapprochant peu à peu de Rome.

Garibaldi, qui craignait un assaut combiné des Napolitains et des Français, se mit le même soir en marche pour revenir sur Rome; nous passâmes en silence, et dans un ordre parfait, à deux milles du camp ennemi, par des sentiers presque impratì-

1. Comme Medici n'assistait pas à l'expédition de Palestrina, la plupart de ces détails sont empruntés à Émile Dandolo.

Digitized by Google

cables, sans qu'aucun accident troublât la tranquillité d'une marche magnifique.

Enfin, dans la matinée du 12, nous arrivâmes à Rome, ayant fait pendant la nuit, vingt-huit milles sans nous arrêter un instant; nous avions le plus grand besoin de repos; beaucoup d'entre nous, croyant partir pour une campagne de quelques heures seulement, n'avaient pris, pour être plus légers, ni marmite, ni sac, ni linge.

Mais, la nuit venue, au lieu de nous reposer, nous fûmes forcés de reprendre nos fusils; une alarme fut donnée à la ville : le bruit courut que les Français attaquaient le Monte-Mario; nous sortîmes précipitamment par la porte Angelica, nous échangeâmes quelques coups de fusil avec les Français, et nous dormîmes au bord d'un fossé, la main sur nos armes.

G. Medici.


Digitized by Google

XVI

COMBAT DE VELLETRI

A partir de ce moment, les notes laissées pour nous par Garibaldi, au moment où il partait pour la Sicile, nous permettent de lui rendre la parole et de lui remettre la plume à la main.



Le 12 mai, l'Assemblée constituante romaine, à la nouvelle de l'héroïque défense de Bologne, rendait ce décret :

« Rome, 12 mai 1849.

» *L'Assemblée constituante, au nom de Dieu et du peuple,*

» Décrète :

» ARTICLE UNIQUE.

» L'héroïque peuple de Bologne est déclaré avoir bien mérité de la patrie, de la République, et être le digne émule de son frère, le peuple romain. »

Digitized by Google

Le même jour où tombait Bologne, l'ambassadeur extraordinaire de la république française, Ferdinand de Lesseps, entrait à Rome avec Michel Accursi, envoyé de la république romaine à Paris.

Grâce aux bons offices de l'ambassadeur français, l'armistice dont il était question depuis quinze jours, et contre lequel je m'étais si fort élevé dans la journée du 1er mai, était conclu.

Le gouvernement romain résolut de profiter de cette trêve pour se débarrasser de l'armée napolitaine; sans qu'elle fût positivement à craindre, il est toujours gênant d'avoir vingt mille hommes et trente-six pièces de canon sur ses épaules.

Je me trompe, elle n'en avait plus que trente-trois, puisque nous en avions ramené trois de Palestrina.

A cette occasion, le gouvernement jugea à propos de faire deux généraux de division, l'un, d'un colonel, l'autre, d'un général de brigade; le premier fut Roselli, le second, moi.

Il nomma Roselli général de l'expédition.

Quelques amis me poussaient à ne pas accepter cette position secondaire sous un homme qui, la veille encore, était mon inférieur.

Mais j'avoue que j'ai toujours été inaccessible à ces questions d'amour-propre; qu'on m'eût donné,

Digitized by Google

fût-ce comme simple soldat, l'occasion de tirer l'épée contre l'ennemi de mon pays, j'eusse servi comme bersagliere. J'acceptai donc, avec reconnaissance, de servir comme général de division.

Le 16 mai, au soir, toute l'armée de la République, c'est-à-dire dix mille hommes et douze pièces de canon, sortit des murs de Rome par la porte San-Giovanni.

Parmi ces dix mille hommes, il y en avait mille de cavalerie.

En route, on s'aperçut que le corps de Manara, qui avait été désigné pour faire partie de l'expédition, manquait.

On envoya un officier d'état-major pour s'informer d'où venait que Manara, d'habitude le premier lorsqu'il s'agissait de marcher à l'ennemi, était cette fois le dernier.

On n'avait oublié qu'une chose : c'était de le prévenir. On le trouva furieux; il croyait avoir été seul écarté de l'expédition.

Nous passâmes le Teverone sur la route de Tivoli; là, nous appuyâmes à droite et arrivâmes, vers les onze heures du matin, à Zagarola, après une marche des plus fatigantes pour nos hommes. Quoique nous n'eussions pas fait beaucoup de chemin, nous avions marché seize heures. Cela tenait à la profondeur

Digitized by Google

de la colonne. Nous avions une poussière intolérable. En outre, à certains endroits, la route était si étroite, que nous dûmes passer un à un.

En arrivant à Zagarola, nous ne trouvâmes ni pain ni viande; la division napolitaine avait mis bon ordre à la chose; elle avait tout mangé et, à peu près, tout bu.

L'état-major avait oublié de prévoir le cas.

Par bonheur, j'avais pris avec moi quelques têtes de bétail; mes hommes en prirent d'autres au lasso; on tua, on écartela, on fit rôtir et l'on mangea.

Il est vrai que, lorsque je me plaignis de ce manque de prévoyance qui avait failli faire mourir de faim l'expédition, il me fut répondu qu'on eût craint, en réunissant des vivres, de donner l'éveil à l'ennemi.

Très-bien !

Nous restâmes à peu près trente heures dans cette bourgade, d'où nous partîmes sans pain, comme nous y étions arrivés.

Le 18 mai, l'ordre de départ fut donné à une heure de l'après-midi; mais on ne se mit réellement en marche qu'à six heures du soir. Ces sortes de haltes sont plus fatigantes que des marches forcées.

Enfin, à six heures, je pus me remettre à la tête de la brigade d'avant-garde, et je partis pour Val-

Digitized by Google

montone. Les autres brigades me suivaient. J'avais ordonné le plus grand silence dans les rangs, la plus grande surveillance en tête et sur les flancs. J'avais reçu l'avis que l'armée napolitaine était campée à Velletri avec dix-neuf à vingt mille hommes, dont deux régiments suisses et trente pièces de canon.

On disait que le roi de Naples en personne se trouvait dans la ville.

En effet, les royaux occupaient Velletri, Albano et Frascati; leurs avant-postes venaient jusqu'à Fratocchi. Ils avaient leur aile gauche protégée par la mer, leur aile droite appuyée aux Apennins; après que j'eus abandonné Palestrina, ils l'avaient occupée, et dominaient ainsi la vallée où se trouvait le seul chemin praticable à une armée venant de Rome pour les attaquer. Ils pouvaient donc nous opposer une résistance sérieuse; puis ils avaient sur nous l'avantage de la position, l'avantage du nombre, l'avantage des canons et celui de la cavalerie.

Mais l'heureux résultat de la première entreprise était une promesse du sort pour la seconde. Les troupes du roi de Naples, d'ailleurs, étaient complétement démoralisées, et, on le sait, en guerre, le moral est tout.

Digitized by Google

Pour contraindre l'ennemi à la retraite ou à une bataille, on avait pensé qu'il fallait s'emparer rapidement de la vallée, occuper une position de flanc qui menaçât les communications de l'armée napolitaine avec Naples; Monte-Fortino avait été choisi pour devenir ce point stratégique. Maîtres en effet de ce point, nous pouvions nous jeter sur Citerna et fermer aux royaux le chemin de leur frontière, nous emparer de Velletri, si, par hasard, ils l'abandonnaient pour nous tourner, ou, enfin, nous lancer avec toutes nos forces sur le corps le plus faible de l'ennemi, si l'ennemi commettait la faute de se diviser.

A la brune, nous atteignîmes un passage très-étroit qui débouche près de Valmontone; nous en eûmes pour deux heures. Le régiment Manara, aidé d'un escadron de dragons et de deux pièces de canon, fut chargé d'appuyer l'avant-garde.

Nous arrivâmes à dix heures; les ténèbres étaient épaisses, le lieu du campement mauvais; on fut obligé d'envoyer chercher de l'eau à un mille.

Le 18, nous continuâmes notre marche avec la même rapidité; de même que la veille, nous avions trouvé Palestrina et Valmontone abandonnées par l'ennemi, nous trouvâmes libre Monte-Fortino, qu'il était si facile de nous disputer.

Digitized by Google

Toute l'armée bourbonienne était en pleine retraite sur Velletri.

Le matin du 19, je quittai la position de Monte-Fortino pour marcher sur Velletri avec la légion italienne, le 3e bataillon du 3e régiment d'infanterie romaine, et quelques cavaliers commandés par le brave Marina; en tóut, quinze cents hommes, à peu près.

J'avais à mes côtés Ugo Bassi, qui, toujours désarmé, mais cavalier excellent, me servant d'officier d'ordonnance, me répétait sans cesse au milieu du feu :

— Général! par grâce, envoyez-moi où il y a du danger, au lieu d'y envoyer quelqu'un plus utile que moi.

Arrivé en vue de Velletri, j'envoyai un détachement avec ordre de s'avancer jusque sous les murs de la ville, afin qu'il reconnût les lieux, et, attirant l'ennemi, lui fît, s'il était possible, prendre l'offensive.

Je n'espérais certes pas, avec mes quinze cents hommes, battre les vingt mille hommes du roi de Naples; mais j'espérais, le combat engagé, les attirer à moi, et donner alors, en les occupant, au gros de notre armée le temps d'arriver et de prendre part à la bataille.

Digitized by Google

Sur les hauteurs qui flanquent le chemin conduisant à Velletri, je plaçai la moitié de ma légion, deux ou trois cents hommes au centre, la moitié du bataillon à droite, et la poignée de cavaliers, commandés par Marina, sur la route même.

Je gardai le reste de mes hommes en seconde ligne comme réserve.

L'ennemi, voyant notre petit nombre, ne tarda point à nous attaquer ; le premier, un régiment de chasseurs à pied sortit des murs, et, s'éparpillant, commença un feu de tirailleurs contre nos avant-postes.

Nos avant-postes, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, battirent en retraite.

Les chasseurs napolitains furent alors suivis de quelques bataillons de ligne et d'un corps nombreux de cavalerie.

Leur choc fut violent, mais ne dura pas. Arrivés à demi-portée de fusil de nos hommes, le feu parfaitement calme et bien dirigé de ceux-ci les arrêta court.

Depuis une demi-heure déjà le feu était engagé.

A ce moment, l'ennemi lança sur la route deux escadrons de chasseurs à cheval ; une charge désespérée de ceux-ci devait décider de la victoire.

Digitized by Google

Je me mis alors à la tête de mes cinquante ou soixante cavaliers, et nous chargeâmes cinq cents hommes.

Les Napolitains, emportés par leur élan, nous passèrent sur le corps. Je fus renversé, jeté à dix pas de mon cheval; je me relevai et restai au milieu de la mêlée, frappant de mon mieux pour ne pas être frappé.

Mon cheval avait fait comme moi: il s'était relevé. Je m'élançai sur son dos, et me fis reconnaître de nos hommes, qui pouvaient me croire mort, en mettant mon chapeau au bout de mon sabre et en l'agitant. D'ailleurs, j'étais bien reconnaissable, étant le seul vêtu d'un puncho blanc à doublure rouge.

De grands cris accueillirent ma résurrection.

Dans sa fougue, la charge de cavaliers napolitains avait pénétré jusqu'à notre réserve, tandis que les bataillons de ligne, serrés en colonne, les suivaient. Cette ardeur même les perdit; car, n'ayant plus leurs flancs protégés par le régiment de chasseurs à pied, trouvant les nôtres embusqués sur toutes les collines de droite et de gauche, notre réserve en tête, ils se présentèrent comme une cible aux coups de nos soldats.

Je fis en ce moment demander du renfort au gé-

Digitized by Google

néral en chef, lui disant que je croyais la bataille bien engagée.

On me répondit qu'on ne pouvait pas m'en envoyer, les soldats n'ayant pas mangé la soupe.

Je résolus alors de faire ce que je pourrais avec mes propres forces, par malheur toujours insuffisantes dans les circonstances décisives.

Je fis sonner la charge sur toute la ligne; nous étions quinze cents contre cinq mille.

Au même instant, nos deux pièces de canon furent mises en batterie et tonnèrent; le feu des tirailleurs redoubla, et mes quarante ou cinquante lanciers, conduits par Marina, s'élancèrent sur trois ou quatre mille hommes d'infanterie.

Cependant Manara, qui était à deux milles de nous, à peu près, entendait notre feu et faisait demander au général en chef la permission de marcher au canon.

Au bout d'une heure, on la lui accorda.

Ces braves jeunes gens arrivèrent au pas de course par la grande route, sous le feu de l'artillerie ennemie. Quand ils atteignirent notre arrière-garde, celle-ci s'ouvrit pour les laisser passer. Ils défilèrent au son des trompettes et au milieu d'un enthousiasme admirable. A la vue de ces jeunes gens, petits, bruns, vigoureux; à la vue de leurs noirs

Digitized by Google

panaches flottant au vent, le cri de *Vivent les bersaglieri !* s'élança de toutes les bouches. Ils répondirent par le cri de *Vive Garibaldi !* et entrèrent en ligne.

Dans ce moment, l'ennemi était repoussé de position en position, et se retirait sous les canons de la place, dont la plus grande partie, placés à droite de la porte, étaient appuyés à un couvent; deux des pièces enfilaient la grande route, les autres tiraient sur le flanc gauche de notre colonne, où les tirailleurs étaient éparpillés; mais, vu la nature du terrain, qui offrait à mes hommes de nombreux bossellements derrière lesquels ils pouvaient se cacher, elles ne leur faisaient pas grand mal.

A peine arrivé sur le champ de bataille, Manara me chercha des yeux. Il m'eut bientôt reconnu à mon puncho blanc; il mit son cheval au galop pour arriver à moi; mais, en chemin, il fut arrêté par un incident que je rapporte ici, parce qu'il peint admirablement l'esprit de nos hommes.

En passant devant la musique, qui jouait un air gai, une vingtaine de ses hommes n'avaient pu résister à l'influence de cet air, et, sous les balles et la mitraille des Napolitains, ils s'étaient mis à danser.

Au moment où Manara lui-même, sous une grêle

Digitized by Google

de balles, les regardait en riant, un boulet de canon emportait deux danseurs.

A cet accident, il se fit une légère pause.

Mais Manara s'écria :

— Eh bien, la musique?

La musique reprit, et la danse recommença avec plus d'ardeur qu'auparavant.

De mon côté, voyant arriver les bersaglieri, j'avais envoyé Ugo Bassi pour dire à Manara de venir me parler.

Son premier mot fut pour demander si je n'étais pas blessé.

— Je crois, répondit Ugo Bassi, que le général a reçu deux balles, l'une à la main et l'autre au pied; mais, comme il ne se plaint pas, probablement ses blessures ne sont pas dangereuses.

En effet, j'avais reçu deux égratignures, dont je ne m'occupai que le soir, quand je n'eus pas autre chose à faire.

Manara me raconta la scène à laquelle il venait d'assister.

— Est-ce qu'avec de pareils hommes, me demanda-t-il, nous ne pouvons pas essayer d'emporter Velletri d'assaut?

Je me mis à rire. Emporter, avec deux mille hommes et deux pièces de canon, une ville perchée,

Digitized by Google

comme un nid d'aigle, au haut d'une montagne et défendue par vingt mille hommes et trente pièces de canon !

Mais tel était l'esprit de cette brave jeunesse, qu'elle ne voyait rien d'impossible.

J'envoyai de nouveaux messagers au quartier général. Si j'avais eu cinq mille hommes seulement, j'eusse tenté l'affaire, tant étaient grands l'enthousiasme de mes hommes et le découragement des Napolitains.

A droite de la porte, on voyait à l'œil nu une espèce de brèche dans la muraille; cette brèche était bouchée par des fascines, mais quelques boulets de canon l'eussent rendue praticable; des colonnes d'attaque, sous la protection d'arbres nombreux, semés aux flancs de la colline, pouvaient arriver jusqu'à cette brèche; les sapeurs de tous les corps, abattant les obstacles, eussent fait le reste.

Deux attaques simulées eussent protégé l'attaque principale.

Au lieu de cela, il fallut se contenter de laisser nos bersaglieri s'amuser à tirailler avec les hommes des remparts, tandis que, du couvent des capucins, deux régiments suisses faisaient sur eux un effroyable feu d'artillerie.

Enfin, le général en chef se décida à venir à mon

Digitized by Google

secours avec toute l'armée ; mais, lorsqu'il arriva, le moment favorable était passé. Comme je ne doutais pas que l'ennemi n'évacuât la ville pendant la nuit, ayant eu la nouvelle que le roi était déjà parti avec six mille hommes, je proposai d'envoyer un fort détachement du côté de la porte de Naples, et de peser sur le flanc de l'ennemi, au moment où il se retirerait en désordre ; la crainte de nous affaiblir outre mesure empêcha ce plan d'être exécuté.

Vers minuit, voulant savoir à quoi m'en tenir, j'ordonnai à Manara d'envoyer un officier, avec quarante hommes dont il fût sûr, jusque sous les murailles de Velletri, jusque dans Velletri même, s'il était possible.

Manara transmit mon ordre au sous-lieutenant Émile Dandolo, qui prit quarante hommes, et qui s'avança, dans l'obscurité, du côté de la ville.

Deux paysans qu'il rencontra lui assurèrent que la ville avait été abandonnée.

Dandolo et ses hommes s'avancèrent alors jusqu'à la porte ; aucune sentinelle ne la gardait.

Brisée par nos boulets, elle avait été barricadée. Les bersaglieri escaladèrent la barricade et se trouvèrent dans la ville.

Elle était bien réellement déserte. Dandolo fit quelques prisonniers qui s'étaient attardés, et, par eux et

Digitized by Google

par les gens de la ville qu'il réveilla, il sut tout ce que j'avais besoin de savoir, c'est-à-dire qu'à peine la nuit venue, les Napolitains avaient commencé à se mettre en retraite, mais si précipitamment et avec un tel désordre, qu'ils avaient laissé la plus grande partie de leurs blessés.

Au point du jour, je me mis à leur poursuite; mais il me fut impossible de les rejoindre. D'ailleurs, pendant que j'étais sur la grande route de Terracine, je reçus l'ordre de me réunir à la colonne, dont moitié retournait à Rome, tandis que l'autre moitié était destinée à délivrer Frosinone des volontaires de Zucchi qui l'infestaient.

Ce fut ainsi que l'ennemi nous échappa, qu'une journée qui pouvait être décisive enregistra un simple avantage.

Il y eut, dans cette journée, quatre choses que l'on ne sut pas faire :

On ne sut pas m'envoyer des renforts quand j'en demandais.

On ne sut pas donner l'assaut quand on m'eut rejoint.

On ne sut pas empêcher la retraite des Napolitains.

On ne sut pas inquiéter les fuyards.

Digitized by Google

XVII

3 JUIN

Je rentrai à Rome le 24 mai, au milieu d'une foule immense, qui me saluait avec des cris de folle joie.

Pendant ce temps, les Autrichiens menaçaient Ancône; déjà un premier corps de quatre mille hommes était parti de Rome, pour aller à la défense des légations et des Marches.

Il était question d'en envoyer un second; mais, avant de lui faire quitter Rome, le général Roselli crut de son devoir, et pour la sûreté de Rome, d'écrire au duc de Reggio la lettre suivante :

« Citoyen général,

» Mon intime conviction est que l'armée de la république romaine combattra un jour aux côtés de celle de la république française pour soutenir les droits les plus sacrés des peuples. Cette conviction m'entraîne à vous faire des propositions que vous accepterez, je l'espère. Il est à ma connais-

Digitized by Google

sance qu'un traité a été signé entre le gouvernement et le ministre plénipotentiaire de France, traité qui n'a pas reçu votre approbation.

» Je n'entre pas dans les mystères de la politique, mais je m'adresse à vous en qualité de général en chef de l'armée romaine. Les Autrichiens sont en marche; ils tentent de concentrer leurs forces à Foligno; de là, appuyant leur aile droite au territoire de la Toscane, ils ont dessein de s'avancer par la vallée du Tibre et d'opérer, par les Abruzzes, leur jonction avec les Napolitains. Je ne crois pas que vous puissiez voir avec indifférence un pareil plan se réaliser.

» Je crois devoir vous communiquer mes suppositions sur les mouvements des Autrichiens, surtout au moment où votre attitude indécise paralyse nos forces et peut assurer un succès à l'ennemi. Ces raisons me paraissent assez puissantes pour que je vous demande un armistice illimité et la notification des hostilités quinze jours avant leur reprise.

» Général, cet armistice, je le crois nécessaire pour sauver ma patrie, et je le demande au nom de l'honneur de l'armée et de la république française.

» Dans le cas où les Autrichiens présenteraient

Digitized by Google

leurs têtes de colonne à Civita-Castellana, c'est sur l'armée française que, devant l'histoire, retomberait cette responsabilité de nous avoir forcés de diviser nos forces, dans un moment où elles nous sont si précieuses, et d'avoir, ainsi faisant, assuré les progrès des ennemis de la France.

» J'ai l'honneur de vous demander, général, une prompte réponse, en vous priant de recevoir le salut de la fraternité.

» Roselli. »

Le général français répondit :

« Général,

» Les ordres de mon gouvernement sont positifs; ils me prescrivent d'entrer à Rome le plus tôt possible. J'ai dénoncé à l'autorité romaine l'armistice verbal que, sur les instances de M. de Lesseps, j'ai consenti à accorder momentanément. J'ai fait prévenir, par écrit, nos avant-postes, que les deux armées étaient en droit de recommencer les hostilités.

» Seulement, pour donner à vos nationaux qui voudraient quitter Rome, et sur la demande de M. le chancelier de l'ambassade de France, la possibilité

Digitized by Google

de le faire avec facilité, je diffère l'attaque de la place jusqu'au lundi matin au moins.

» Recevez, général, l'assurance de ma haute considération.

» *Le général en chef du corps d'armée*
de la Méditerranée,

» OUDINOT, duc DE REGGIO. »

Selon cette assurance, l'attaque ne devait commencer que le 4 juin.

Il est vrai qu'un auteur français, Folard, a dit dans ses commentaires sur Polybe :

« Un général qui s'endort sur la foi d'un traité se réveille dupe. »

Le 3 juin, vers trois heures, je me réveillai au bruit du canon.

Je logeais via Carroze, n° 59, avec deux amis à moi : Orrigoni, dont j'ai déjà dit un mot, je crois, et Daverio, dont j'ai eu aussi l'occasion de parler, le même qui, à Velletri, commandait la compagnie des enfants.

Tous deux, à ce bruit inattendu, bondirent de leur lit en même temps que moi.

Daverio était très-souffrant d'un abcès; je lui ordonnai de rester à la maison.

Digitized by Google

Quant à Orrigoni, je n'avais aucune raison de l'empêcher de venir avec moi.

Je sautai à cheval, lui laissant la liberté de me rejoindre où et quand il voudrait, et je m'élançai au galop vers la porte Saint-Pancrace.

Je trouvai tout en feu. Voici ce qui était arrivé :

Nos avant-postes de la villa Pamphili consistaient en deux compagnies de bersaglieri bolonais et en deux cents hommes du 6e régiment.

Au moment où minuit sonnait et où, par conséquent, on entrait dans la journée du 3 juin, une colonne française se glissa, au milieu de l'obscurité, vers la villa Pamphili.

— Qui vive? cria la sentinelle, avertie par des bruits de pas.

— *Viva l'Italia!* répondit une voix.

La sentinelle crut avoir affaire à des compatriotes; elle se laissa approcher et fut désarmée.

La colonne s'élança dans la villa Pamphili.

Tout ce qu'elle rencontra fut frappé, tué ou fait prisonnier.

Quelques hommes sautèrent par les fenêtres dans le jardin, puis, une fois dans le jardin, du haut en bas des murs.

Les plus pressés se retirèrent derrière le couvent Saint-Pancrace, en criant : « Aux armes! »

Digitized by Google

Les autres coururent dans la direction des villas Valentini et Corsini.

Comme la villa Pamphili, elles furent enlevées par surprise, non cependant sans faire quelque résistance.

Les cris de ceux qui s'étaient réfugiés derrière Saint-Pancrace, les coups de fusil tirés par les défenseurs de la villa Corsini et de la villa Valentini avaient éveillé les canonniers.

Au moment où ils virent la villa Corsini et la villa Valentini occupées par les Français, ils dirigèrent leur feu sur ces deux maisons de campagne.

Le bruit du canon éveilla le tambour et les cloches.

Donnons une idée du champ de bataille où va se jouer le destin de cette terrible journée.

De la porte Saint-Pancrace part une route qui conduit directement au Vascello; cette route a deux cent cinquante pas de longueur, environ.

Puis le chemin se divise.

Le rameau principal descend à droite, longeant les jardins de la villa Corsini, environnés de murs, et va rejoindre la grande route de Civita-Vecchia.

Le rameau secondaire, cessant d'être un chemin public pour devenir une allée de jardin, conduit directement à la villa Corsini, distante de trois cents

Digitized by Google

mètres. Cette allée est flanquée, de chaque côté, par de hautes et épaisses haies de myrtes.

Un troisième rameau tourne à gauche, et, comme le premier, côtoie, du côté opposé, la haute muraille du jardin Corsini.

La villa Vascello est une grande et massive fabrique à trois étages, environnée de jardins et de murs. A cinquante pas d'elle se trouve une petite maison, de laquelle on peut faire feu contre les fenêtres de la villa Corsini.

Sur le chemin à gauche, à cent pas de l'endroit où il se sépare de la route, il y a deux petites maisons, l'une derrière le jardin même de la villa Corsini, l'autre à vingt pas plus avant.

La villa Corsini, placée sur une éminence, domine tous les environs; la position en est très-forte, attendu que, si on l'attaque tout simplement et sans faire quelques ouvrages d'approche, on est forcé de passer par la grille qui se trouve à l'extrémité du jardin et de subir, avant d'arriver à la villa, le feu concentré que l'ennemi, abrité par les haies, par les vases, par les parapets, par les statues et par la maison même, fait sur le point où les murs du jardin viennent se rejoindre à angle aigu, ne laissant entre eux d'autre ouverture que celle de la porte.

Ce terrain est partout très-accidenté et, au delà

Digitized by Google

de la villa Corsini, présente beaucoup de points favorables à l'ennemi, qui, couché dans ses plis ou abrité par des bouquets de bois, peut placer des réserves à l'abri du feu des assaillants, en supposant qu'il soit forcé de quitter la maison.

Quand j'arrivai à la porte Saint-Pancrace, la villa Pamphili, la villa Corsini et la villa Valentini étaient prises.

Le Vascello seul était resté en notre pouvoir.

Or, la villa Corsini prise, c'était pour nous une perte énorme; tant que nous étions maîtres de la villa Corsini, les Français ne pouvaient pas tirer leurs parallèles.

A tout prix, il fallait donc la reprendre; c'était pour Rome une question de vie et de mort.

Les feux se croisaient entre les canonniers des remparts, les hommes du Vascello et les Français de la villa Corsini et de la villa Valentini.

Mais ce n'était ni une fusillade, ni une canonnade qu'il fallait, c'était un assaut, un assaut terrible mais victorieux, qui nous rendît la villa Corsini.

Je m'élançai au milieu de la route, m'inquiétant peu si mon puncho blanc et mon chapeau à plumes allaient servir de cible aux tirailleurs français, et, de la voix et du geste, j'appelai tous les hommes disposés à me suivre.

Digitized by Google

Officiers et soldats semblèrent sortir de dessous terre.

En un instant, j'eus auprès de moi Nino Bixio, mon officier d'ordonnance; Daverio, que je croyais, d'après mon ordre, resté via Carroze; Marina, le commandant ordinaire de mes lanciers; enfin Sacchi et Marochetti, mes vieux compagnons de guerre de Montevideo. Ils rallièrent les débris des bersaglieri bolonais, se mirent à la tête de la légion italienne, et s'élancèrent les premiers, entraînant les autres après eux.

Rien ne put arrêter leur élan: la villa Corsini fut reprise; mais, avant d'y arriver, tant d'hommes étaient restés sur la route qu'il avait fallu parcourir, que ceux qui y étaient entrés ne purent résister aux nombreuses colonnes qui vinrent les assaillir.

Ils furent obligés de reculer.

Mais, pendant cette charge, d'autres étaient venus, d'autres se joignirent à eux; les chefs, furieux de leur échec, demandaient à marcher de nouveau. Marina, qui avait reçu une balle à travers le bras, levait ce bras ensanglanté, en criant : « En avant ! » Je livrai, pour seconder ces vaillants soldats, tout ce que je pus d'hommes du Vascello; la charge sonna, et la villa Corsini fut reprise.

Digitized by Google

Un quart d'heure après, elle était reperdue et nous coûtait un sang précieux.

Marina, comme je l'ai dit, était blessé au bras; Nino Bixio avait reçu une balle dans le flanc; Daverio était tué.

Au moment où j'exigeais de Marina qu'il allât se faire panser, où je faisais emporter Bixio, Manara, qui était accouru du campo Vaccino, malgré les ordres contradictoires qu'il avait reçus, était déjà près de moi.

— Fais sortir tes hommes, lui dis-je; tu vois bien qu'il faut que nous reprenions cette bicoque.

Sa première compagnie, commandée par le capitaine Ferrari, ancien aide de camp du général Durando, était déjà déployée en tirailleurs hors de la porte Saint-Pancrace. Ferrari était un brave qui avait fait avec nous la double campagne de Palestrina et de Velletri; à Palestrina, il avait été blessé d'un coup de baïonnette à la jambe, mais il était guéri.

Manara fit sonner le rappel à son trompette; Ferrari rallia ses hommes et vint prendre les ordres de son colonel.

Il fit mettre la baïonnette au bout du fusil, fit sonner la charge et s'élança en avant.

Au moment où il arriva à la grille, c'est-à-dire à

Digitized by Google

trois cents mètres du casino, une grêle de balles commença à pleuvoir sur lui et ses hommes.

n'en continua pas moins de s'avancer, tête baissée, sur la villa, qui grondait et jetait des flammes comme un volcan, lorsque son lieutenant Mangiagalli, le tirant par le bas de sa tunique, lui cria :

— Capitaine! mais, capitaine, vous ne voyez donc pas que nous ne sommes plus que nous deux?

Ferrari, pour la première fois, regarda en arrière: vingt-huit de ses hommes, sur quatre-vingts, étaient couchés autour de lui, tués ou blessés.

Les autres avaient battu en retraite.

Mangiagalli et lui en firent autant.

Manara était furieux que, sous mes yeux, le reste de sa compagnie eût abandonné ses deux officiers.

Il appela la seconde compagnie, commandée par le capitaine Henri Dandolo, noble et riche Milanais de race vénitienne, comme l'indique son nom ducal. Il y réunit les débris de la première, et cria :

— En avant, les Lombards! Il s'agit de se faire tuer ou de reprendre cette villa. Songez que Garibaldi vous regarde.

Ferrari fit signe qu'il avait un mot à dire.

— Allons, parle! fit Manara.

— Général, me dit Ferrari, ce que je vais vous

dire n'est pas dans l'espérance de diminuer le danger, mais dans celle de réussir. Je connais les localités, j'en sors, et vous avez vu que j'ai plus hésité à en sortir qu'à y entrer.

Je lui fis de la tête un signe d'assentiment.

— Eh bien, voici ce que je propose : au lieu de suivre l'allée et d'attaquer de front, nous nous glisserons, la compagnie Dandolo à gauche, la mienne à droite, derrière les haies de myrtes. Une pierre, jetée par moi à la compagnie Dandolo, lui apprendra que mes hommes sont prêts; une pierre, lancée de son côté, sera sa réponse; alors nos huit trompettes sonneront à la fois, et nous nous élancerons à l'assaut, du pied même de la terrasse.

— Faites comme vous voudrez, répondis-je, mais reprenez-moi cette bicoque.

Ferrari partit à la tête de sa compagnie, et Dandolo à la tête de la sienne.

Je les fis suivre par le capitaine Hoffstetter et par une cinquantaine d'étudiants, chargés d'occuper la maison de gauche dont j'ai déjà parlé, et qui fut plus tard connue sous le nom de la *maison brûlée.*

Au bout de dix minutes, j'entendis les trompettes et, presque aussitôt, la fusillade.

Digitized by Google

Voici ce qui se passait :

Les deux compagnies, protégées par les haies et par les vignes, avaient, en effet, pénétré, comme l'espérait Ferrari, sans être vues ni entendues, jusqu'à une quarantaine de pas de la terrasse.

Là, les signaux avaient été échangés, les trompettes avaient retenti, et mes braves bersaglieri s'étaient élancés à l'assaut.

Mais, de la terrasse, du grand salon du premier étage, de l'escalier circulaire qui y conduisait, de toutes les fenêtres enfin, un feu effroyable était sorti.

Dandolo avait été renversé, le corps traversé d'une balle ; le lieutenant Sylva était blessé près du capitaine Ferrari; le sous-lieutenant Mancini recevait, presque en même temps, deux balles, l'une à la cuisse, l'autre au bras.

Et cependant, conduits par leur capitaine Ferrari, Dandolo étant tué, les bersaglieri, par un suprême effort, continuaient de marcher en avant; ils avaient escaladé la terrasse et repoussé les Français jusqu'à l'escalier circulaire de la villa.

Là moururent leurs efforts; ils avaient les Français à la fois de front et sur les flancs; on tirait sur eux presque à bout portant, et chaque balle renversait son homme.

Je les voyais s'acharner et tomber inutilement;

Digitized by Google

je compris qu'ils se feraient tuer jusqu'au dernier sans résultat.

Je fis sonner la retraite.

J'avais deux mille hommes, les Français en avaient vingt mille; je prenais le casino Corsini avec une compagnie, ils le reprenaient avec un régiment.

C'est que, comme moi, les Français comprenaient parfaitement l'importance de la position.

Mes bersaglieri revinrent à moi; ils avaient laissé quarante morts dans le jardin de la villa; presque tous étaient blessés.

Il fallait attendre de nouvelles troupes.

J'envoyai Orrigoni et Ugo Bassi parcourir la ville, avec charge de m'envoyer tout ce qu'ils rencontreraient; je voulais, pour l'acquit de ma conscience, tenter un dernier, un suprême effort.

Je fis mettre les hommes à l'abri derrière le Vascello.

Au bout d'une heure, à peu près, m'arrivèrent, pêle-mêle, des compagnies de la ligne, des étudiants, des douaniers, le reste des bersaglieri lombards, et des fragments de différents corps.

Au milieu d'eux était Marina à cheval, avec une vingtaine de lanciers qu'il me ramenait.

Il était allé se faire panser et revenait prendre part à l'action.

Digitized by Google

Alors, je sortis du Vascello avec un petit groupe de dragons; à ma vue, les cris de « Vive l'Italie! Vive la république romaine! » éclatèrent, le canon tonna des murailles, et les boulets, passant au-dessus de notre tête, annoncèrent aux Français une nouvelle attaque; et, tous ensemble, sans ordre, pêle-mêle, Marina à la tête de ses lanciers, Manara à la tête de ses bersaglieri, moi à la tête de tous, nous nous élançâmes sur, je ne dirai pas l'imprenable, mais l'intenable villa.

Arrivés à la porte, tous ne purent entrer; le torrent s'écoula à droite et à gauche; ceux qui furent écartés ainsi se répandirent en tirailleurs aux deux flancs du casino; d'autres escaladèrent les murs et sautèrent dans le jardin de la villa; d'autres, enfin, poussèrent jusqu'à la villa Valentini, la prirent et y firent des prisonniers.

Là, je vis se passer sous mes yeux une chose incroyable : Marina, suivi de ses lanciers, faisait tête de colonne; l'intrépide cavalier dévora le terrain, franchit la terrasse et, arrivé au pied de l'escalier, mettant ses éperons dans le ventre de son cheval, il lui fit sauter les degrés au galop, si bien qu'un instant il apparut, sur le palier qui conduisait au grand salon, pareil à une statue équestre.

Cette apothéose ne dura qu'une minute; une fu-

Digitized by Google

sillade à bout portant renversa le cavalier; le cheval tomba sur lui, percé de neuf balles.

Manara venait par derrière, conduisant une charge à la baïonnette, à laquelle rien ne résista; un instant, la villa Corsini fut à nous.

L'instant fut court, mais sublime.

Les Français, réunissant toutes leurs réserves, donnèrent tous ensemble; avant même que j'eusse pu réparer le désordre inséparable de la victoire, le combat recommença plus acharné, plus sanglant, plus mortel : je vis repasser près de moi, repoussés par ces deux puissances irrésistibles de la guerre, le fer et le feu, ceux que j'avais vus passer un instant auparavant. On emportait les blessés, parmi eux le brave capitaine Rozat.

— J'ai mon compte, me dit-il en passant devant moi.

Il me montra sa poitrine ensanglantée.

J'ai vu de bien terribles combats, j'ai vu nos combats de Rio-Grande, j'ai vu la Boyada, j'ai vu le Salto San-Antonio, je n'ai rien vu de pareil à la boucherie de la villa Corsini.

Je sortis le dernier, mon puncho criblé de balles, mais sans une seule blessure.

Dix minutes après, nous étions rentrés dans le Vascello, dans la ligne de maisons qui nous appar-

Digitized by Google

tenaient, et le feu recommençait de toutes les fenêtres sur la villa Corsini.

Il n'y avait plus rien à faire.

Cependant, le soir, une centaine d'hommes, conduits par Émile Dandolo, le frère du mort, et par Goffredo Mameli, jeune poëte génois de la plus grande espérance, vinrent me demander de faire une dernière tentative.

— Faites, leur dis-je, pauvres enfants; c'est peut-être Dieu qui vous inspire.

Ils partirent et revinrent, après avoir perdu la moitié des leurs.

Émile Dandolo avait la cuisse traversée; Mameli était blessé à la jambe.

Nous avions fait des pertes terribles.

La légion italienne avait, morts ou blessés, cinq cents hommes hors de combat.

Les bersaglieri, qui n'avaient eu que six cents hommes engagés, eurent cent cinquante morts.

Toutes les autres pertes furent dans la même proportion. La perte entière de ma division de quatre mille hommes fut de mille, parmi lesquels cent officiers.

Le soir, Bertani, dans son rapport, me compta cent quatre-vingts officiers blessés, tant à la villa

Digitized by Google

Corsini qu'à la porte du Peuple ; les bersaglieri seuls eurent deux officiers tués et onze blessés.

Les officiers tués furent : le colonel Daverio, le colonel Marina, le colonel Pollini, le major Ramorino, l'adjudant-major Peralta, le lieutenant Bonnet, le lieutenant Cavalleri, Emmanuel, le sous-lieutenant Grani, le capitaine Dandolo, le lieutenant Scarani, le capitaine Davio, le lieutenant Sarete, le lieutenant Cazzaniga.

Il y eut, dans cette journée, des traits de courage et de dévouement admirables.

Dans la dernière charge, Ferrari et Mangiagalli, qui n'avaient pas pu entrer avec nous, se jetèrent, avec quelques hommes qui les suivirent, sur la villa Valentini.

Là, ils eurent à surmonter la résistance la plus acharnée : ils combattirent d'escalier en escalier, de chambre en chambre, non plus avec les fusils, — les fusils étaient devenus inutiles, — mais avec le sabre. Celui de Mangiagalli se brisa à la moitié de la lame ; mais, avec le tronçon, il continua de frapper et frappa si bien ; Ferrari frappant de son côté, qu'ils restèrent maîtres de la villa Valentini.

Le sergent-fourrier Monfrini, âgé de dix-huit ans, avait eu la main droite percée d'un coup de baïon-

Digitized by Google

nette; il alla se faire panser et, un instant après, revint prendre son rang.

— Que viens-tu faire ici? lui cria Manara. Blessé comme tu l'es, tu n'es bon à rien.

— Je vous demande pardon, mon colonel, répondit Monfrini, *je fais nombre.*

Ce brave jeune homme fut tué.

Le lieutenant Bronzelli, sachant que son soldat d'ordonnance, auquel il portait une grande affection, était tombé mort à la villa Corsini, prit quatre hommes résolus, rentra la nuit dans la villa et enleva le cadavre de son ami, qu'il enterra religieusement.

Un soldat milanais, d'Alla Longa, vit tomber le caporal Fiorani, blessé à mort; c'était au moment où nous étions repoussés. Il ne voulait pas laisser son corps aux mains des Français. Il le chargea mourant sur ses épaules. Au bout de vingt pas, une balle l'atteignit lui-même, et il tomba mort près du mourant.

La douleur du lieutenant Émile Dandolo attrista toute l'armée. J'ai dit qu'il était, avec Mameli, venu me demander de faire une dernière charge, et que je leur avais accordé leur demande.

Dandolo pénétra dans la villa Corsini, mais il ne s'occupa que d'une chose, de son frère; il le croyait blessé seulement ou prisonnier. Au milieu du feu,

Digitized by Google

il cria à ses compagnons : « Voyez-vous mon frère? » et, ne s'inquiétant pas de lui-même, il s'approchait des blessés et des morts, interrogeant les blessés, examinant les morts.

Sur ces entrefaites, il reçut une balle à travers la cuisse et tomba.

Ses compagnons l'emportèrent.

Conduit à l'ambulance, il y fut pansé; une fois pansé, il prit un bâton pour se soutenir et, tout en boitant, se remit à la recherche de son frère. Il entra dans la maison où était Ferrari; là aussi était le cadavre d'Henri Dandolo. Ferrari, se sentant trop faible pour assister aux éclats d'une douleur comme celle qu'il pressentait, jeta un manteau sur le mort.

Émile entra, interrogea, insista; tous répondirent qu'Henri Dandolo avait été blessé; que, selon toute probabilité, il était prisonnier; mais nul ne voulut dire qu'il était mort.

Enfin, comme il fallait que, tôt ou tard, Émile Dandolo sût la fatale nouvelle, on décida, à force d'instances, Manara à la lui annoncer. Au moment où le jeune lieutenant passait devant une des petites cassines prises par les Français, Manara lui fit signe d'entrer.

Tous ceux qui étaient dans la chambre s'éloignèrent.

Digitized by Google

— Ne cherche pas ton frère plus longtemps, mon pauvre ami, lui dit Manara en lui prenant la main; c'est moi qui désormais serai ton frère.

Émile tomba immédiatement à terre, foudroyé plus encore par la terrible nouvelle qu'affaibli par le sang perdu et par la douleur de sa blessure.

Deux jeunes filles se trouvèrent tout à coup en face de leur père, que l'on rapportait mort; l'une d'elles tomba évanouie sur le cadavre et se releva folle.

Une mère, voyant son fils expirer, ne put verser une larme; seulement, trois jours après, elle était morte.

Tout au contraire, un père, dont je cacherai le nom pour ne pas le dénoncer à la haine des prêtres, ayant son premier fils frappé et près de mourir, m'amena le second, âgé de treize ans, en me disant :

— Apprends-lui à venger son frère.

Son aïeul, le vieil Horace, n'eût pas fait mieux.

Digitized by Google

XVIII

LE SIÉGE

Craignant un assaut pour le lendemain, je chargeai Giaccomo Medici de la défense de toute notre ligne avancée, qui se composait maintenant du Vascello et de trois ou quatre baraques reprises par nous sur les Français.

Puis je passai la nuit à organiser nos moyens de défense.

Il ne s'agissait plus de sauver Rome. Du moment où une armée de quarante mille hommes, traînant trente-six pièces de canon de siége, peut faire ses travaux d'approche, la prise d'une ville n'est plus qu'une question de temps.

Il faut un jour ou l'autre qu'elle tombe ; le seul espoir qui lui reste est de tomber glorieusement.

J'établis, le même soir, mon quartier général dans le casino Savorelli, qui, s'élevant par-dessus les remparts, domine la porte Saint-Pancrace et

Digitized by Google

permet de voir tout ce qui se passe dans le Vascello, dans la villa Corsini et dans la villa Valentini.

Il est vrai que j'étais à une demi-portée de carabine des tirailleurs français. Mais qui ne risque rien n'a rien.

Je chargeai un brave carettiere de me trouver des travailleurs et de s'occuper de toutes les petites douceurs dont mes hommes pouvaient avoir besoin pendant la fatigue, verre de vin et goutte d'eau-de-vie. C'était un brave patriote qui, plus tard, paya cher son patriotisme; il s'appelait Ciceravacchio de son surnom, et de son nom Angelo Brunetto.

Jamais il ne voulut recevoir un sou, ni pour ses travaux ni pour ses fournitures.

Il y a des hommes en ce monde dans l'âme desquels Dieu souffle une dose plus grande de perfectibilité. Dans les jours tranquilles, ils travaillent au soulagement ou à l'instruction de l'humanité, et ils s'efforcent à rendre facile la marche du progrès; alors ils s'appellent Gutenberg, Vincent de Paul, Galilée, Vico, Rousseau, Volta, Filangieri, Franklin.

En temps de calamité, on les voit tout à coup surgir, guider les masses et s'exposer avec fermeté au choc des fortunes contraires. Alors la reconnaissance du monde les désigne sous les noms d'Ar-

Digitized by Google

noldo de Mescia, de Savonarole, de Cola di Riezzo, de Masaniello, de Joseph de Lesi et de Ciceravacchio.

Ces hommes-là naissent toujours pauvres dans la classe populaire, de cette classe qui, dans les époques désastreuses, est toujours la privilégiée de la souffrance ; mais, en gémissant, elle médite ; en rêvant, elle espère ; en souffrant, elle travaille.

Angelo Brunetto, je l'ai dit, était un de ces êtres ; rien ne lui a manqué pour la consécration de la mission reçue, pas même le martyre.

Pendant tout le siége de Rome, il fut le drapeau vivant du peuple. Applaudi, recherché, accueilli par ses compagnons comme une autorité, il était le véritable *primus inter pares;* mais, malgré ses triomphes, il n'en resta pas moins modeste, vivant comme il avait toujours vécu ; franc, loyal, honnête, il devait son aisance à son travail, l'affection de ses concitoyens à son affable probité, et l'estime du pape lui-même, auquel il rendit de grands services au jour des émeutes, à sa charité pour les puissants, une des vertus les plus rares chez les faibles, quand ils sont appelés à prendre la place des forts.

Il était né à Rome en 1802, dans le quartier de Rijutta. Comme il était gros, gras et rubicond dans

Digitized by Google

son enfance, sa mère lui donna le sobriquet de *Ciceravacchio*, ce qui, dans le patois du peuple romain, veut dire florissant, plein de santé.

En grandissant, cette vigueur promise par l'enfant se développa chez l'homme. C'était le titre que Brunetto reproduisait le plus fréquemment. Il avait, lorsque je le connus en 1849, toute une barbe blonde qui commençait à grisonner, des cheveux longs et bouclés, le cou gros et court, la poitrine large, la taille haute, le port assuré. Jamais un malheureux, entrant chez lui la main étendue, n'en sortit la main vide; mais aussi, jamais ne vit-on son nom sur ces listes de souscription bien plus destinées à glorifier les souscripteurs qu'à soulager les malheureux.

Dans les inondations du Tibre, toujours si fréquentes à Rome, le premier toujours il se faisait batelier pour porter des vivres et des paroles de consolation à ses compatriotes emprisonnés par les flots. Le brave homme m'adorait. Quand j'avais besoin de travailleurs pour les officiers du génie, je n'avais qu'à lui faire un signe : il arrivait avec deux cents, trois cents, quatre cents hommes; je lui donnais, sur le ministère, des bons dont il ne toucha point un seul. A mon départ de Rome, il me suivit avec ses deux enfants, prit, avec Ugo

Digitized by Google

Bassi, terre à la Messola, puis s'achemina avec ses deux fils dans une direction opposée à la mienne.

A sa date, je raconterai son double martyre comme père et comme citoyen.

J'ai nommé deux ou trois fois notre chapelain Ugo Bassi. Consacrons aussi quelques pages à celui-là. Elles sont à leur place le soir et la nuit d'une bataille qui avait donné une si rude besogne à sa douce piété.

Pour nos blessés, Ugo Bassi, jeune, beau, éloquent, était véritablement l'ange de la mort.

Il avait tout à la fois la naïveté d'un enfant, la foi d'un martyr, la science d'un érudit, le courage calme d'un héros.

Il était né à Cento, d'un père Bolonais, mais, comme André Chénier, d'une mère Grecque. Son prénom était Joseph; mais, en se faisant barnabite, il s'était imposé celui de Ugo, en souvenir, sans doute, de notre poëte patriote Ugo Foscolo.

Il était donc de race latine et hellénique à la fois, les deux races les plus belles et les plus intelligentes du monde. Il avait les cheveux bruns et roulés en anneaux naturels, les yeux brillants comme le soleil, tantôt calmes, tantôt fulgurants, la bouche souriante, le cou blanc et long, les membres agiles et robustes, le cœur de feu pour la gloire et le dan-

Digitized by Google

ger; les instincts doux et honnêtes, l'esprit élevé, chaud, rapide, fait à la fois pour les pieuses contemplations de l'anachorète et les ardeurs irrésistibles de l'apostolat.

Ses études furent, non point un labeur, mais une conquête. Il enleva au pas de course la littérature, la science des arts, et, comme le miroir de toute science, il savait par cœur le poëme entier de Dante. Six mois lui suffirent pour apprendre le grec; quant au latin, il le parlait comme sa langue maternelle et faisait des vers dans le genre de ceux d'Horace; il écrivait au courant de la plume l'anglais et le français, et, quand les événements le conduisaient au milieu de nos combats, il portait constamment sur lui Shakspeare et Byron. Le tragique anglais et le poëte qui mourut à Missolonghi écoutaient les patriotiques pulsations de son cœur.

Il était, en outre, peintre et musicien.

De même que j'avais cru au pape Pie IX, Ugo Bassi y crut de son côté.

Pie IX succédait à Grégoire XVI, Pie IX donnait l'amnistie, Pie IX promettait des réformes, Pie IX était porté au ciel par tous les Italiens, admiré par les étrangers, imité par les autres princes de l'Italie.

Le 25 mars 1848, la croisade partit de Rome; les

Digitized by Google

augures paraissaient annoncer tous l'unification de l'Italie.

Sa route fut un triomphe perpétuel. Des champs les plus lointains accourait la dure race latine. Elle venait chercher et reportait l'heureuse nouvelle que l'Italie était arrivée au jour de la résurrection, et que son peuple, au front à la fois mouillé de sueur et de sang, allait enfin être libre.

Ugo Bassi était à Ancone, où il prêchait le carême. La première légion de volontaires y arriva; Ugo la harangua sur la place, et, prenant argument du malheureux état dans lequel il voyait leurs armes et leurs vêtements, il idéalisa de sa puissante parole leur misère, dont nos ennemis faisaient une raillerie.

Deux jours après, il se joignait à la croisade, et partait avec elle, comme deuxième chapelain des volontaires romains.

Bassi, comme Gavazzi, son ami, était la providence de l'armée. Non-seulement son éloquence poussait les Italiens à l'amour de l'Italie et au dévouement pour elle, mais encore elle tirait des coffres les plus rebelles de nombreuses et riches offrandes. A Bologne, il fit des miracles : les riches donnaient de l'argent par milliers; les femmes, leurs bijoux, leurs boucles d'oreilles, leurs bagues.

Digitized by Google

Une jeune fille, n'ayant rien à lui donner, coupa sa magnifique chevelure et la lui offrit.

Il avait assisté à tous nos combats et à tous nos dévouements, à Cornuda, à Trévise, à Venise.

Sœur de charité, apôtre, soldat intrépide, ce fut surtout au combat de Trévise, où mourut son ami et son compatriote, le général Guidotti, qu'il montra toutes les vertus de son cœur. Une balle lui mutila la main, le bras gauche, et lui ouvrit une large blessure dans la poitrine. Encore pâle et souffrant de cette cruelle blessure, on le vit, au combat de Mestre, un drapeau à la main, montant le premier et sans armes à l'assaut du palais Bianchini.

Bassi accompagna la légion italienne dans toutes ses pérégrinations. Sa parole puissante fascinait les masses, et, si Dieu avait marqué un terme aux malheurs de l'Italie, la voix de Bassi, comme celle de saint Bernard, eût entraîné les populations sur les champs de bataille. Si l'Italie jamais vient à l'union, que Dieu lui rende la parole d'un Ugo Bassi! Quand Rome fut tombée, quand il ne me resta plus que l'exil, la faim, la misère, Ugo n'hésita point un instant à m'accompagner. Je le reçus dans ma barque à Cesenatia, et il partagea avec moi le dernier sourire du destin, son sourire d'adieu!

Dans cette barque, que je guidai moi-même,

Digitized by Google

étaient Anita, Ugo Bassi, Ciceravecchio et ses deux fils. Tous sont morts, et de quelle façon! O morts sacrés, je raconterai votre martyre!

Le nom d'Ugo Bassi sera le mot d'ordre des Italiens au jour de la délivrance.

Mais je mé suis laissé entraîner bien loin de mon but.

Revenons au siége de Rome.

Dans la nuit du 4 juin, tandis que nos adversaires simulaient une attaque sur la porte Saint-Pancrace, la tranchée fut ouverte à trois cents mètres de la place, et deux batteries de siége furent dressées, l'une à cent mètres en arrière de la parallèle, pour éteindre le feu du bastion n° 6, l'autre à la droite de la parallèle, pour faire face à la batterie romaine de Vestaccio et de Saint-Alexis. La parallèle s'appuyait à droite à des hauteurs inattaquables, à gauche à la villa Pamphili.

Dès le point du jour, j'avais fait appeler Manara, et je l'avais prié de résigner son titre de colonel des bersaglieri, pour accepter le grade de mon chef d'état-major. C'était lui demander un grand sacrifice, je le savais; mais Manara était plus apte que qui que ce fût à cette fonction. Il était d'une valeur exemplaire, d'une rare tranquillité d'âme au milieu du danger, d'un coup d'œil sûr dans le combat; il avait fait de

ses bersaglieri les troupes les mieux disciplinées de l'armée. Il parlait quatre langues; enfin, son aspect avait cette dignité qui convient aux grades élevés. Il accepta.

Le reste de mon état-major se composait des majors Cenni et Bueno, des capitaines Caroni et Davio, de deux Français, excellents officiers, nommés Pilhes et Laviron; du capitaine Ceccadi, qui, pendant ses services en Espagne et en Afrique, avait mérité la croix d'Espagne et la croix de la Légion d'honneur; de Silco et de Stagnetti, qui, à Palestrina, conduisait les émigrés; du lieutenant de cavalerie Gili, du courrier Giannuzzi, et finalement d'un membre de l'Assemblée, le capitaine Cessi.

Manara organisa d'abord l'état-major dans l'intérieur : tout le monde voulait demeurer avec moi à la villa Savorelli; nous avions la vue de la campagne, et rien ne se passait qui ne fût sous nos yeux.

Il est vrai que la distraction n'était pas sans danger. Comme on savait que la villa Savorelli était mon quartier général, boulets, obus et balles, tout était pour moi. C'était surtout lorsque je montais, pour mieux voir, sur le petit belvédère qui dominait la maison, que la chose devenait curieuse. C'était une véritable grêle de balles, et je n'ai jamais

Digitized by Google

entendu tempête avec pareils sifflements. La maison, secouée par les boulets, remuait comme dans un tremblement de terre. Souvent, pour donner du travail aux artilleurs et aux tirailleurs français, je me faisais servir à déjeuner sur ce belvédère, qui n'avait d'autre protection qu'un petit parapet en bois. Alors j'avais, je vous en réponds, une musique qui me dispensait de faire venir celle du régiment.

Ce fut bien pis quand je ne sais quel mauvais plaisant de l'état-major s'amusa à arborer au paratonnerre qui surmontait la petite terrasse une bannière, où étaient écrits en grosses lettres ces mots :

BONJOUR, CARDINAL OUDINOT !

Le quatrième ou cinquième jour que je donnais cette distraction aux tirailleurs et aux artilleurs français, le général Avezzana vint me voir, et, ne trouvant pas les fenêtres du salon à une hauteur suffisante, il me demanda si je n'avais pas quelque lieu plus élevé d'où il pût regarder dans la plaine.

Je le conduisis à mon belvédère.

Sans doute les Français voulurent lui faire honneur ; car à peine y étions-nous, que la musique commença.

Digitized by Google

Le général regarda fort tranquillement les avant-postes ennemis, puis descendit sans rien dire.

Le lendemain, je trouvai mon belvédère blindé avec des sacs de terre. Je demandai qui avait donné cet ordre.

— Le ministre de la guerre, me répondit-on.

Il n'y avait pas moyen d'aller contre un ordre du ministre de la guerre.

Cette rage des artilleurs français de cribler mon pauvre quartier général de boulets, de balles et d'obus, amenait parfois des scènes amusantes.

Un jour, c'était le 6 ou 7 juin, je crois, mon ami Vecchi, qui était tout à la fois acteur et historien du drame que nous représentons, vint me voir à l'heure du dîner; comme j'avais du monde, je m'étais fait envoyer de Rome un dîner tout prêt, dans une caisse de fer-blanc. Je vis que l'aspect de notre menu tentait Vecchi. Je lui offris, en conséquence, de partager notre dîner. Le général Avezzana et Constantino Rita en étaient. Nous nous assîmes à terre dans le jardin. Les boulets secouaient tellement la maison, que, pour manger sur une table, il eût fallu un de ces appareils comme on en met sur les tables des navires, les jours de gros temps. Au beau milieu du dîner, une bombe tombe à un mètre de nous. Tout le monde décampe; Vecchi allait faire comme

Digitized by Google

les autres, mais je le retins par le poignet; il était membre de l'Assemblée.

— Père conscrit, lui dis-je en riant, reste sur ta chaise curule!

La bombe éclata comme j'en étais sûr, c'est-à-dire du côté opposé à celui où nous étions; nous en fûmes quittes pour être couverts de poussière, nous et notre dîner.

Vecchi avait bien fait de profiter du repas que je lui avais offert; nous ne dînions pas tous les jours. Quelquefois les marmitons du restaurant, épouvantés par le bruit des mortiers francais, par la fusillade des chasseurs de Vincennes, et surtout par les cadavres qu'ils rencontraient sur leur chemin, s'arrêtaient en route, n'osant aller plus loin; alors le premier venu s'emparait de notre festin et se l'adjugeait. Un jour, un de mes soldats, nommé Casanova, me fit à trois heures du matin un macaroni. Depuis quarante-huit heures, j'avais vécu d'une tasse de café au lait et de deux ou trois bouteilles de bière.

Au reste, c'était toujours à Vecchi qu'arrivaient les aventures dans le genre de celle que je viens de raconter. Un autre jour, comme il avait son rapport à me faire, — depuis deux jours, il était de garde avancée à la vigne Costabili, on nommait ainsi une

Digitized by Google

des cassines que nous avions aux environs de la villa Corsini, — il me trouva dînant, à table. Cette fois, MM. les artilleurs avaient la bonté de me donner un peu de relâche. Devant moi était un risotto des plus appétissants. Je fis une place à Vecchi à côté de moi, et je l'invitai à partager mon dîner.

Mais, comme il allait s'asseoir, Manara l'arrêta.

— N'en fais rien, Vecchi, lui dit-il. Voilà trois jours de suite que les officiers invités par le général sont tués sans avoir le temps de faire leur digestion.

Et, en effet, Davio, Rozat et Panizzi venaient d'être tués dans les conditions signalées par Manara. Mais le fumet du risotto fut plus puissant que la menace de Manara.

— Bon! dit Vecchi, cela cadre à merveille avec une prédiction que l'on m'a faite.

— Laquelle? demanda Manara.

— Dans mon enfance, une bohémienne m'a tiré mon horoscope. Elle m'a prédit que je mourrais à Rome, à l'âge de trente-six ans et très-riche. En 1838, dans un voyage que je fis à pied de Naples à Salerne, près de Sarno, je poursuivis dans un champ de coton une gitana de dix-huit ans, dont je voulais absolument baiser les beaux yeux. Elle se défendit avec son couteau; j'opposai à l'arme offensive une arme défensive: c'était un bel écu tout neuf. En

Digitized by Google

prenant l'écu, elle me prit la main, et m'annonça que je mourrais à Rome, à l'âge de trente-six ans et très-riche. Je suis dans ma trente-sixième année; sans être très-riche, je le suis trop pour un homme qui va mourir. Mais je suis fataliste comme un mahométan. Ce qui est écrit est écrit. Donnez-moi du risotto, général.

Nous rîmes de l'histoire de Vecchi. Mais Manara gardait son sérieux, en disant :

— C'est égal, Vecchi, je ne serai tranquille que quand la journée sera passée.

Puis, se retournant vers moi :

— Pour Dieu, général, dit-il, ne l'envoyez nulle part aujourd'hui !

Cela l'arrangeait ainsi; il était horriblement fatigué d'avoir veillé les deux nuits précédentes, et, après le dîner, il me demanda à se retirer pour prendre un peu de repos.

— Couche-toi sur mon lit, si tu veux, dit Manara, soit qu'il parlât sérieusement, soit qu'il poursuivît la plaisanterie. Au nom de Dieu, je ne veux pas que tu sortes!

Vecchi se jeta sur le lit de Manara.

Une heure après, je voyais des officiers français qui plaçaient des gabions dans la tranchée ouverte vis-à-vis de notre bastion. Je cherchai autour de moi

Digitized by Google

un officier pour diriger contre eux le feu d'une douzaine de tirailleurs.

Je ne sais où j'avais envoyé tout mon monde, mais j'étais seul.

Je pensai au pauvre Vecchi, lequel dormait les poings fermés. J'avais conscience de le réveiller, mais les boulets faisaient un ravage horrible. Je le tirai par la jambe ; il ouvrit les yeux.

— Allons, lui dis-je, voilà vingt-quatre heures que tu dors, la prédiction de Manara n'est plus à craindre. Prends-moi une douzaine des meilleurs tireurs et caresse-moi les côtes de ces gaillards-là.

Vecchi, qui est très-brave, ne se fit pas tirer l'oreille. Il prit douze bersaglieri amateurs, et alla s'embusquer avec eux derrière une barricade gabionnée qu'élevait, avec l'aide de sapeurs, un lieutenant d'ordonnance nommé Pozzio.

De là, il commença sur les Français un feu si meurtrier, qu'ils répondirent par des boulets de canon à ses balles ou plutôt à celles de ses bersaglieri.

Une demi-heure après, on vint me dire :

— Vous savez, général, le pauvre Vecchi est tué !

J'éprouvai un coup dans le cœur. J'étais cause

Digitized by Google

de sa mort, et je me la reprochai. Mais, au bout d'une heure, à ma grande joie, je le vis revenir.

— Ah! pardieu! lui dis-je, laisse-moi t'embrasser, je te croyais mort!

— Je n'étais qu'enterré, me répondit-il.

— Comment?

Alors il me raconta qu'un boulet avait coupé un sac de terre, qui s'était répandu sur lui; qu'au même moment ce sac de terre, en se vidant, avait fait perdre leur aplomb aux autres, lesquels étaient tombés à dix ou douze sur sa tête et l'avaient littéralement enseveli.

Mais une chose était arrivée, plus pittoresque que ne l'eût été la mort même de Vecchi. Le même boulet qui l'avait enterré avait été frapper contre la muraille, et, en revenant, avait brisé les reins d'un jeune soldat. Le jeune soldat, placé sur une civière, avait croisé les mains sur sa poitrine, avait levé les yeux au ciel et avait rendu le dernier soupir.

On allait le porter à l'ambulance, lorsqu'un officier s'était précipité sur le cadavre et l'avait couvert de baisers.

Cet officier était Pozzio. Le jeune soldat était Colomba Antonietti, sa femme, qui l'avait suivi à Velletri et avait combattu à ses côtés le 3 juin.

Cela me rappela ma pauvre Anita, qui, elle aussi,

Digitized by Google

était si calme au milieu du feu, et que, bon gré mal gré, j'avais laissée à Rieti.

Elle était enceinte et, au nom de l'enfant qu'elle portait, je l'avais décidée à se séparer de moi.

Le 7, il y eut trêve des deux côtés ; c'était le jour de la Fête-Dieu.

Le 9, je commandai une grande sortie pour interrompre les travaux avancés des Français, travaux qui se prolongeaient vers le second bastion de gauche.

A cette fonction furent appelés les douaniers et un bataillon du 5e régiment.

Les bersaglieri, dans ce moment, faisaient le service des cassines, à gauche de la via Visellia, et étaient de garde aux bastions.

Le capitaine Rozat, le même que j'avais vu emporter de la villa Corsini, et qui, en passant près de moi, m'avait crié : « Général, j'ai mon compte ! » le capitaine Rozat, dis-je, n'avait reçu qu'une balle morte qui s'était arrêtée sur une côte. Quoique, en bonne conscience, la contusion fût assez rude pour qu'il restât au lit, il s'était levé dès le surlendemain, et, ce jour-là, avait voulu absolument prendre le commandement de la 4e compagnie, destinée au second bastion.

Voyant que la garde de la tranchée malmenait les assaillants, Rozat prit une carabine, et, comme

Digitized by Google

il était excellent tireur, il tira une quinzaine de coups dont plus de la moitié porta.

Ses hommes chargeaient, lui tirait.

Son adresse éveilla la rivalité de quelques chasseurs d'Afrique, qui commencèrent à lui rendre coup pour coup.

Une première balle lui enleva son chapeau; lui, alors, le ramassant, l'agita en l'air en criant :

— Vive l'Italie!

Mais, en ce moment même, une balle lui entra dans la bouche et, lui sortant par la nuque, éteignit ce cri.

Après deux jours d'agonie, il expira.

Dans la journée du 10 juin, je reçus avis du général Roselli que je devais prendre le commandement d'une grande sortie, se composant d'une moitié de l'armée romaine.

Elle devait avoir lieu par la porte Cavallegieri, et avait pour but de reprendre ou la villa Pamphili ou la villa Valentini.

En conséquence, le ministre de la guerre Avezzana me releva dans le commandement de la ligne San-Pancracio, et, avec la légion italienne et le régiment de bersaglieri, je me rendis à la place du Vatican, où devait se compléter, par les régiments Pasi et Mari et la légion polonaise, le corps destiné à cette importante opération.

Digitized by Google

Je passai à cheval devant le front de chaque corps, j'appelai les commandants au rapport, et leur communiquai le but de la tentative et la façon dont je comprenais l'attaque.

Je fis ensuite passer le mot d'ordre, distribuer les munitions, préparant tout pour l'heure désignée, tandis que les soldats, les yeux fixés sur la lune, la raillaient et l'injuriaient sur la lenteur avec laquelle elle faisait sa route.

Pour éviter une de ces erreurs nocturnes si communes dans ces sortes d'expéditions, où, confondant les amis avec les ennemis, on tire les uns sur les autres, j'ordonnai aux soldats de mettre leur chemise sur leur uniforme. Ce fut une manœuvre qui excita fort la joie du soldat, à cause de l'état dans lequel était, chez quelques-uns, le vêtement interne dont je faisais un vêtement extérieur.

A dix heures du soir, on ouvrit la porte, et la légion polonaise, commandée par Hoffstetter, qui a laissé un excellent journal du siége de Rome, sortit faisant l'avant-garde; venait ensuite la légion italienne, à la tête de laquelle était le colonel Manara. Elle était suivie des régiments de bersaglieri Passi et Masi.

Masi commandait l'arrière-garde.

A peine fus-je dans la campagne, que je reconnus

Digitized by Google

avoir fait une fausse manœuvre en ordonnant de mettre les chemises sur les uniformes. Nos hommes étaient visibles comme en plein jour; ils n'eussent pas fait cent pas, que les Français auraient cru qu'ils allaient être attaqués par une armée de fantômes.

J'ordonnai d'enlever les chemises. Il va sans dire que pas un soldat ne prit la peine de remettre la sienne dans l'endroit d'où il l'avait tirée.

Je chevauchais sur le flanc de la légion italienne, lorsque quelques soldats qui portaient une échelle, passant près d'une villa, voulurent s'assurer qu'elle était bien réellement aussi abandonnée qu'elle en avait l'air. Ils dressèrent leur échelle contre une des fenêtres du premier étage. Le régiment s'arrêta pour voir le résultat de la perquisition, laissant l'avant-garde continuer le chemin.

Cinq ou six hommes montèrent à l'échelle.

Tout à coup, un échelon se brise sous les pieds de celui qui était le plus élevé; il tombe sur le second, le second tombe sur le troisième, et tous, avec un épouvantable fracas, tombent à terre.

Dans la chute, deux fusils partent.

L'avant-garde, commandée par Hoffstetter et par Sacchi, deux de mes plus braves officiers, se croit surprise par les Français qu'elle va pour surprendre.

Digitized by Google

Elle est envahie par une terreur panique : elle se rompt derrière Hoffstetter et Sacchi, lesquels restent isolés avec une vingtaine d'hommes, et revient sur nous d'une course désespérée, renversant du choc tout ce qu'elle rencontre sur son chemin. Manara tente de les arrêter, mais inutilement. Je me jette au milieu d'eux, et frappe en jurant à droite, à gauche, avec mon fouet de gaucho. Rien n'y fait, et je crois que, de la même course, tous mes gaillards seraient rentrés dans Rome, si les bersaglieri, à la tête desquels étaient deux chefs de bataillon et le capitaine Ferrari, n'eussent croisé la baïonnette sur les fugitifs.

Après le bruit qu'avait fait toute cette échauffourée, on ne pouvait pas supposer que les Français ne fussent point sur leurs gardes. Il fallut donc renoncer à l'entreprise.

Quant à moi, j'étais las de frapper sur toute cette canaille, et je rentrai en disant à Manara :

— Cher ami, nous avons eu tort de ne pas mettre les braves bersaglieri à l'avant-garde.

En effet, c'étaient des hommes merveilleux que les bersaglieri, et dont Manara devait être et était fier à bon droit. Lorsque je lui faisais demander un détachement de ses soldats, Manara avait l'habitude de dire :

Digitized by Google

— Allons, quarante hommes de bonne volonté pour une expédition dans laquelle un quart sera tué et l'autre quart blessé.

Et, malgré le programme, tout le régiment se présentait, si bien que, pour ne pas faire de jaloux, il fallait les tirer au sort.

Le 12, à midi, un bataillon du régiment de l'Union travaillait à exécuter une contre-approche dans la vigne à gauche de la via Vitellia, quand les Français tentèrent de les troubler dans leur travail. Aussitôt les majors Lanzi et Panizzi firent prendre les armes aux travailleurs, au corps de garde, et, avec une témérité incroyable, se lancèrent sur le parapet de la parallèle française. Ils furent accueillis par un feu terrible. Panizzi tomba frappé mortellement. Pietro Lanzi se mit à la tête de ses Bolonais; mais en un instant il eut le même sort que son compagnon, et tomba frappé au bras et à la poitrine. Cependant les autres, conduits par l'officier Meloni, tenaient encore le terrain, impuissants à poursuivre l'attaque, mais criant de toutes leurs forces : « Vive l'Italie ! » et donnant ainsi courage à leurs compagnons. Le régiment de l'Union combattit, ce jour-là, avec une admirable valeur : pour ne pas perdre leur temps à recharger leurs armes, ils frappaient tantôt avec la baïonnette, tantôt avec la

Digitized by Google

crosse de leurs fusils. D'autres, comme les Ajax et les Diomède de l'*Iliade*, prenaient des pavés et les lançaient sur leurs adversaires.

L'exaspération était telle, que le capitaine polonais Vern, qui avait plusieurs croix sur la poitrine, et, parmi ces croix, celle de la Légion d'honneur, gagnée en Afrique, debout sur la barricade, frappant sa poitrine du plat de sa main, criait :

— Ici, ici, tirez ici, sur la croix de la Légion d'honneur !

Une balle le frappa à la tête.

— Plus bas, cria-t-il, plus bas, maladroits !

Une seconde balle l'atteignit ; on l'emporta hors de la mêlée. Il en revint et, depuis, alla mourir en Grèce.

J'assistais de mon belvédère à cette affaire. Quoique peu prodigue d'éloges, — ceux qui me connaissent me rendront cette justice, — je crus devoir en faire un rapport au gouvernement.

Le 14 mai au matin, je le crois du moins, — j'écris sans aucun point de repère et je puis me tromper de date, — nous déjeunions à la villa Spada, dans une chambre du troisième étage, avec Sacchi, Bueno et Corcelli ; nous étions tous en manches de chemise ; moi, un peu soucieux, car je venais de condamner à mort un de nos officiers, un Napolitain qui, pris

Digitized by Google

de terreur dans la nuit, avait abandonné son poste, lorsque nous entendons des pas pressés dans le corridor. La porte s'ouvre; je jette un cri : c'était Anita qui venait me rejoindre, conduite par Orrigoni.

Ces messieurs, reconnaissant ma femme, passent leurs habits et nous laissent.

— Savez-vous à quoi elle s'est amusée, en venant de la via della Corrizi, ici, général? me demanda Orrigoni.

— Non.

— A s'arrêter le long de Saint-Pierre in Montorio pour regarder la batterie française. Tenez, voyez la poussière qui nous couvre tous les deux : c'est celle qu'ont faite les boulets en frappant sur la muraille. Et, comme je lui disais : « Venez donc, mais venez donc! il est inutile de nous faire tuer ici, » elle a répondu : « Mon cher, pour des catholiques, comment trouvez-vous que les Français arrangent les églises? »

Chère Anita! je la serrais contre mon cœur. Il me semblait que tout allait maintenant marcher selon mes désirs.

Mon bon ange était revenu à mes côtés.

Je regrettai de ne pouvoir accorder à Anita la première demande qu'elle me fit, et qui était la grâce

Digitized by Google

de l'officier napolitain; mais il fallait un exemple. Je ne pouvais pas donner de récompenses à Medici pour son admirable conduite au Vascello, je dus donner une punition au lâche pour sa lâcheté.

Il fut fusillé.

Digitized by Google

XIX

LA SURPRISE

Le 13 juin, les Français avaient commencé un terrible bombardement. Sept batteries, vomissant incessamment le feu, battaient en brèche la face droite du troisième bastion de gauche, la courtine et la face gauche du deuxième bastion. Les autres s'occupaient particulièrement de la villa Spada et de la villa Savorelli, qui menaçait à chaque instant de nous tomber sur la tête, si bien qu'à mon grand regret je me vis, le 20, forcé de transporter mon quartier général au palais Corsini.

Il était impossible que j'y restasse; j'étais trop éloigné des murailles.

Il est vrai que je croyais pouvoir être tranquille. Attaqué tous les jours, tous les jours Medici, que nous appelions l'infatigable, repoussait les attaques et conservait son Vascello et ses cassines.

Je ne saurais trop dire et redire à son éloge que je ne sais pas comment il y a réussi.

Digitized by Google

Le 20 juin, trois brèches étaient praticables, malgré tout ce que nous avions fait, Manara et moi, pour nous opposer à l'effet des projectiles.

Au reste, je me faisais une fête de l'assaut. C'étaient des adversaires dignes de nous que ceux que nous avions en face de nous. Nous leur avions déjà montré que les Italiens savaient se battre. J'espérais leur montrer là ce que c'était qu'une lutte au couteau et au poignard.

Dans la soirée du 21, le deuxième bataillon de l'Union était de garde au bastion de gauche et à la défense de la brèche, ainsi que deux compagnies du 1er régiment qui devaient être changées. Elles prolongèrent cependant leur service jusqu'au jour, pour meilleure défense du troisième bastion à gauche.

La première et la cinquième compagnie des bersaglieri étaient de service au Vascello; la sixième et la septième, de garde aux approches de gauche, hors de la porte San-Pancracio, d'où s'étendaient nos sentinelles, sur la droite, jusqu'aux murs du casino et à peu de pas de la parallèle française.

Ce service était horriblement dangereux. Il ne se faisait que de nuit, et, un peu avant le jour, tous les postes étaient retirés et la garde de nuit rentrait dans les murs.

Le major Calvandro avait la surveillance exté-

Digitized by Google

rieure de cette ligne; le colonel Rossi, le service de ronde dans l'intérieur.

Après avoir disposé tous les avant-postes, le major était occupé à donner ses instructions aux capitaines Stambio et Morandoli quand, vers onze heures de la nuit, un certain bruit, pareil à celui de quelque chose qui se brise, se fit entendre vers les bastions nos 2 et 3.

Quelques coups de fusil suivirent ce bruit, et tout rentra dans la nuit et dans le silence.

Qu'était-il arrivé?

Que les Français s'étaient présentés tout à coup devant la brèche, non pas comme un ennemi qui monte à l'assaut, mais comme des soldats qui relèvent une garde.

D'où sortaient-ils? par où étaient-ils venus? quel chemin avaient-ils suivi? Voilà ce qu'il fut toujours impossible de savoir.

Beaucoup soupçonnèrent une trahison.

La sentinelle, interrogée, répondit que les Français étaient sortis de dessous terre et lui avaient ordonné de fuir.

Dans la même nuit, malgré une énergique résistance, le bastion n° 7 et la courtine qui l'unit au bastion n° 6 tomba, après un sanglant combat, aux mains des Français.

Digitized by Google

C'était justement le jour précédent que j'avais transporté mon quartier général de la villa Savorelli au palais Corsini. Presque aussitôt l'événement arrivé, je fus prévenu par l'adjudant-major Delai, appartenant au régiment de l'Union.

J'avoue que ma surprise fut grande, et que je ne fus pas des derniers à me ranger à l'avis de ceux qui croyaient à une trahison.

Suivi de Manara et du capitaine Hoffstetter, j'arrivai sur les lieux juste au moment où les bersaglieri, toujours éveillés et toujours prêts, se tenaient déjà réunis dans la rue qui conduit à San-Pancracio.

La légion italienne, prévenue, me suivait au pas de course; deux cohortes du colonel Sacchi venaient ensuite.

Sacchi envoya aussitôt une compagnie reconnaître les lieux; mais, arrivée au second bastion, elle fut contrainte, vu le nombre des Français, de se retirer dans la casa Gallicelli.

La terrible nouvelle était déjà répandue par la ville; le triumvirat, prévenu, fit sonner le toscin. A ce bruit, chaque maison sembla rejeter ses habitants; en un instant, les rues se remplirent de monde.

Le général en chef Roselli, le ministre de la

Digitized by Google

guerre, tout l'état-major et Marini lui-même accoururent au Janicule.

Le peuple en armes nous entourait et demandait à chasser les Français des murailles.

Le général Roselli et le ministre de la guerre étaient de cet avis; mais je me déclarai contre.

Je craignais la confusion que jetterait dans nos rangs toute cette multitude, l'irrégularité des mouvements, les paniques si communes de nuit chez les gens non habitués au feu, et même, comme nous l'avions vu dans la nuit du 10, chez les gens qui y sont habitués.

Je demandai donc positivement que l'on attendît au matin.

Au matin, on verrait à quel ennemi l'on avait affaire, cet ennemi fût-il la trahison.

Le jour venu, toute ma division était prête, renforcée des régiments que le général Roselli mettait à ma disposition.

La compagnie des étudiants lombards, qui faisait partie de la légion Medici, était d'avant-garde.

La légion Medici elle-même avait reçu l'ordre de se joindre à nous.

Le canon de nos batteries, tourné sur les bastions occupés, tonnait à la fois de Saint-Pierre in Montorio, du bastion n° 8 et de Saint-Alexis.

Digitized by Google

Les étudiants lombards marchèrent les premiers à l'assaut. Quoique foudroyés par le feu des Français, ils se précipitèrent à la baïonnette sur la grand'garde et sur les travailleurs, qu'ils forcèrent à se concentrer dans le casino Barberini.

Les braves jeunes gens étaient déjà sur le terre-plein du casino; mais je venais d'apprendre à quelles forces nous avions affaire. Je vis qu'un second 3 juin allait m'emporter une moitié de ces hommes que j'aimais comme mes enfants. Je n'avais aucun espoir de déloger les Français de leur position; j'allais commander une boucherie inutile.

Rome était perdue, mais elle était perdue après une merveilleuse, une splendide défense. La chute de Rome après un pareil siége était le triomphe de la démocratie dans toute l'Europe.

Puis il me restait cette idée, que je conservais quatre ou cinq mille défenseurs dévoués qui me connaissaient, que je connaissais, et qui répondraient à mon premier appel [1].

Je donnai l'ordre de la retraite, promettant pour cinq heures du soir un autre assaut, que je ne comptais pas plus donner que le premier.

1. La campagne de 1859 et l'expédition de Sicile prouvent que Garibaldi avait raison. A. D.

Digitized by Google

Les étudiants avaient été admirables. Je n'en citerai qu'un exemple.

Un peintre, le Milanais Juduno, fut rapporté percé de vingt-sept coups de baïonnette.

Bertani le sauva, et il se porte aujourd'hui admirablement.

Au reste, pour moi, tout était perdu, provisoirement du moins, non pas du moment que les Français étaient maîtres de nos brèches, mais du moment que le parti qui soutenait la république romaine à la constituante française était vaincu.

Supposez qu'en sacrifiant un millier de braves, j'eusse chassé les Français de leurs positions, comme je les avais chassés au 3 juin de leurs positions de la villa Corsini et de la villa Valentini, comme au 3 juin, ils eussent repris, à force de troupes fraîches, toutes les positions d'où je les chassais.

Et ici je n'avais pas les mêmes raisons de m'obstiner.

La villa Corsini, en notre pouvoir, empêchait les travaux d'approche.

Mais, une fois les travaux d'approche exécutés, une fois les brèches faites, qui pouvait empêcher la prise de Rome?

Rien.

Avant la nouvelle de la fuite de Ledru-Rollin et

Digitized by Google

de ses amis en Angleterre, chaque jour où je prolongeai l'existence de Rome était un jour d'espérance.

Après cette nouvelle, la résistance n'était plus qu'un désespoir inutile.

Or, je crus que les Romains avaient assez fait en face du monde pour n'avoir pas besoin de recourir au désespoir.

Les puissances coalisées avaient enfermé la république romaine, c'est-à-dire toute la démocratie de la péninsule, dans les vieilles murailles d'Aurélien.

Nous n'avions plus qu'à rompre le cercle et à porter, comme Scipion, la guerre dans Carthage.

Notre Carthage à nous, c'est Naples.

C'est là qu'un jour nous nous retrouverons face à face, je l'espère, le despotisme et moi.

Dieu fasse ce jour prochain!

Digitized by Google

XX

LA FIN

D'ailleurs, nous étions surpris, mais pas encore vaincus.

A deux cents pas derrière les murailles s'élève l'antique enceinte Aurélienne. J'ordonnai qu'on la fortifiât du mieux possible. J'avais laissé de côté l'idée d'un assaut; mais je n'en voulais pas moins défendre le terrain pied à pied.

Une batterie de sept pièces fut placée sur le bastion n° 5, et mise, par nos travaux, à couvert du feu des Français.

Elle commença d'agir le 23 au matin, et, secondée par la batterie Saint-Alexis et celle de Saint-Pierre in Montorio, elle croisa de telle façon ses feux sur la brèche, que les Français furent forcés d'abandonner leurs travaux. Le but du génie français était, à peine maître de la brèche, d'établir sur la courtine 6 et 7 une batterie de canons.

Digitized by Google

Notre œuvre, à nous, était d'empêcher cet établissement.

De là les efforts incroyables des Français, de là notre opposition obstinée. Dans la nuit du 23, les Français établirent leur batterie. Dans la matinée du 24, écrasés par nos canons, ils furent forcés de fermer les meurtrières. Ils pensèrent alors à élever deux nouvelles batteries sur les bastions 6 et 7, d'où ils pouvaient éteindre la batterie de Saint-Pierre in Montorio, défendue par ma légion.

En attendant, le général Oudinot, pour montrer, comme il l'avait dit dans ses bulletins, le culte qu'il avait voué à la cité monumentale, depuis le 21 faisait lancer des bombes sur tous les quartiers de la ville. C'était surtout pendant la nuit qu'il employait ce moyen de terreur. Beaucoup tombèrent dans le quartier Transteverin, beaucoup sur le Capitole, quelques-unes sur le Quirinal, sur la place d'Espagne, dans le Corso. Une de ces bombes tomba sur le temple qui couvre l'Hercule de Canova; mais la coupole résista. Une autre éclata dans le palais Spada, et endommagea la fameuse fresque de *l'Aurore* de Guido Reni. Une autre, plus impie encore, brisa le chapiteau d'une colonne du merveilleux petit temple de la Fortune virile, chef-d'œuvre respecté par les siècles.

Digitized by Google

Le triumvirat offrit aux familles populaires dont les maisons avaient été renversées un asile dans le palais Corsini.

La tenue du peuple romain dans ces jours d'épreuves fut digne des temps antiques. Tandis que la nuit, poursuivies par la grêle de projectiles qui brisaient les toits de leurs maisons, les mères fuyaient, emportant leurs enfants serrés contre leur poitrine, tandis que les airs s'emplissaient de cris et de lamentations, pas une voix ne parla de se rendre.

Au milieu de tous ces cris, un cri railleur s'élevait de temps en temps lorsqu'un boulet ou un obus renversait un pan de maison :

— Bénédiction du pape!

Le tir merveilleux de nos canons, pendant les journées des 25, 26 et 27 juin, fit taire les batteries élevées par les Français sur la courtine et les bastions occupés. Mais deux batteries françaises, l'une placée sur le bastion n° 6 et l'autre hors des murs, ouvrirent le feu contre nos batteries de Sainte-Sabine et de Saint-Alexis. En outre, deux autres batteries placées, l'une sur la courtine et l'autre sur le bastion n° 7, ouvrirent à leur tour le feu contre notre batterie de Saint-Pierre in Montorio.

Une cinquième batterie de brèche, placée au

Digitized by Google

pied du bastion n° 7 et, par conséquent, à couvert de notre feu, ouvrit le sien sur le flanc du bastion n° 8. Une sixième batterie, placée devant l'église Saint-Pancrace, fouettait le bastion n° 8 et mon quartier général, la villa Savorelli. Une septième batterie enfin, placée devant la villa Corsini, tonna à la fois contre la pointe Saint-Pancrace, contre la villa Savorelli et contre la muraille Aurélienne.

Je n'ai jamais vu une pareille tempête de flammes, une pareille grêle de mitraille.

Nos pauvres canons en étaient en quelque sorte suffoqués.

Et cependant, je ne puis dire que cela à l'éloge de Medici, le Vascello et les cassines étaient encore occupés.

Le siége du Vascello seul mériterait un historien.

Pendant la soirée du 28, les batteries françaises semblèrent se reposer un instant et reprendre haleine. Mais, dans la journée du 29, elles se remirent à tirer avec une nouvelle rage.

Rome était pleine d'un immense frémissement. La journée du 27 avait été terrible, nos pertes avaient été presque égales à celles du 3 juin. Les rues étaient jonchées d'hommes mutilés. Les travailleurs n'avaient pas plus tôt la pelle ou la pioche à la main,

Digitized by Google

qu'ils étaient coupés en deux par les boulets ou mutilés par les obus.

Tous nos artilleurs, tous, entendez-vous bien, avaient été tués sur leurs canons. Le service de l'artillerie était fait par des soldats de la ligne.

Toute la garde nationale était sous les armes. Il y avait, chose inouïe, une réserve composée de blessés qui, tout ensanglantés, faisaient le service. Et, pendant ce temps, admirable contraste, calme et impassible, l'Assemblée, en permanence au Capitole, délibérait sous les boulets et les balles.

Tant qu'une de nos pièces de canon resta sur ses essieux, elle répondit.

Mais, le 29 au soir, la dernière fut démontée.

Notre feu s'éteignit.

La brèche, faite au bastion n° 8 était praticable.

Le mur de la porte Saint-Pancrace et le bastion n° 9 croulaient.

La nuit du 29 descendit donc sur Rome pareille à un linceul.

Pour empêcher la réparation de nos brèches, l'artillerie française tonna toute la nuit.

Ce fut une nuit terrible. La tempête du ciel se mêla à celle de la terre. Le tonnerre grondait, l'éclair se croisait avec les bombes ; la foudre tomba en deux ou trois endroits, comme pour faire la ville sacrée.

Digitized by Google

Malgré la fête de Saint-Pierre, les deux armées avaient continué leur duel à mort.

La nuit venue, comme on s'attendait à une attaque dans les ténèbres, toute la ville fut illuminée, tout, jusqu'à la grande coupole du Vatican.

C'est, au reste, l'habitude à Rome, dans la soirée de la fête de Saint-Pierre.

Celui qui, pendant cette soirée, eût arrêté son regard sur la cité éternelle, eût vu un de ces spectacles que le regard de l'homme ne contemple qu'une fois dans le cours des siècles.

A ses pieds, il eût vu s'étendre une grande vallée pleine d'églises et de palais, coupée en deux par les détours du Tibre, qui semblait un Phlégéton ; à gauche, un mont, le Capitole, sur la tour duquel flottait au vent le drapeau de la République ; à droite, la silhouette sombre du Monte-Mario, où flottaient, au contraire, unis, les drapeaux des Français et du pape ; au fond, la coupole de Michel-Ange, se dressant au milieu des nuages toute couronnée de lumière ; enfin, comme cadre au tableau, le Janicule et toute la ligne de Saint-Pancrace, illuminée elle aussi, mais par l'éclair des canons et des mousquets.

Puis, à côté de cela, quelque chose de plus grand que le choc de la matière : la lutte du bon et du

Digitized by Google

mauvais principe, du Seigneur et de Satan, d'Arimane et d'Oromaze; la lutte de la souveraineté du peuple contre le droit divin, de la liberté contre le despotisme, de la religion du Christ contre la religion des papes.

A minuit, le ciel s'éclaircit, le tonnerre et les canons se turent, et le silence succéda à l'infernal mugissement; — silence pendant lequel les Français s'approchaient de plus en plus des murailles et s'emparaient de la dernière brèche faite au bastion n° 8.

A deux heures du matin, on entendit trois coups de canon, tirés à distance égale.

Les sentinelles crièrent alarme, les trompettes sonnèrent.

Les bersaglieri, toujours prêts, toujours infatigables, sortirent de la villa Spada et accoururent à la porte Saint-Pancrace, laissant deux compagnies de réserve pour garder la villa Spada. Ils enfonçaient jusqu'aux genoux dans la terre détrempée.

Je me mis à leur tête, l'épée nue, entonnant l'hymne populaire de l'Italie.

Dans ce moment, je l'avoue, complétement découragé sur l'avenir, je n'avais qu'un désir, me faire tuer.

Je me jetai avec eux sur les Français.

Digitized by Google

Que se passa-t-il alors? Je n'en sais rien[1]. Pendant deux heures, je frappai sans relâche. Quand vint le jour, j'étais couvert de sang. Je n'avais pas une seule blessure. C'était un miracle.

C'est dans cette affaire que le lieutenant Morosini, pauvre enfant qui n'avait pas vingt ans et qui se battit comme un héros, fut tué en refusant de se rendre.

1. Voici comment l'historien Vecchi, l'un des plus courageux défenseurs de Rome, décrit ce combat :

« Nous étions enfermés à la villa Spada, où nous soutenions un effroyable feu de mousquets et de carabines. Nous commencions à manquer de munitions, quand le général Garibaldi parut avec une colonne de légionnaires et quelques soldats du 6e régiment de ligne, commandés par Pasi, décidé qu'il était à frapper un dernier coup, non pas pour le salut, mais pour l'honneur de Rome. Réunis à nos compagnons, nous nous élançâmes sur la brèche, frappant avec des lances, des épées, des baïonnettes : la poudre et les balles manquaient. Les Français, étonnés de ce terrible choc, reculèrent d'abord; mais d'autres survinrent, en même temps que l'artillerie, pointée sur nous, commençait à nous enlever des files tout entières. L'enceinte Aurélienne fut prise et reprise; il n'y avait pas un endroit où poser le pied, si ce n'était sur un mort ou sur un blessé. Garibaldi, pendant cette nuit, fut plus grand que je ne l'avais jamais vu, plus grand que personne ne le vit jamais. Son épée était l'éclair; chaque homme frappé était un homme mort. Le sang d'un nouvel adversaire lavait le sang de celui qui venait de tomber. On eût dit Léonidas aux Thermopyles, Ferruccio au château de la Gavissana. Je tremblais de le voir tomber d'un instant à l'autre; mais non, il resta debout comme le Destin. »

Digitized by Google

Au milieu de la sanglante mêlée m'arriva un message de l'Assemblée, elle m'invitait à me rendre au Capitole.

Je dois la vie à cet ordre. Je me fusse fait tuer.

En descendant vers la Longara avec Vecchi, lequel était membre de la Constituante, j'appris que mon pauvre nègre Aguyar venait d'être tué.

Il me tenait prêt un cheval de rechange, une balle lui avait traversé la tête. J'éprouvai une terrible douleur; je perdais bien autre chose qu'un serviteur, je perdais un ami.

Mazzini avait déjà annoncé à l'Assemblée le point où nous en étions.

Il ne restait que trois partis à prendre, avait-il dit :

Traiter avec les Français;

Défendre la ville de barricade en barricade;

Ou sortir de la ville, Assemblée, triumvirat et armée, en emportant avec soi le palladium de la liberté romaine.

Quand je parus à la porte de la salle, tous les députés se levèrent et applaudirent.

Je cherchai autour de moi et sur moi quelle chose devait éveiller leur enthousiasme à ce point.

J'étais couvert de sang, mes habits étaient percés de balles et de coups de baïonnette. Mon sabre,

Digitized by Google

faussé à force de frapper, n'entrait plus qu'à moitié dans le fourreau.

On me cria :

— A la tribune ! à la tribune !

J'y montai.

De tous côtés j'étais interrogé.

— Toute défense est désormais impossible, répondis-je, à moins que nous ne soyons décidés à faire de Rome une seconde Saragosse. Le 9 février, j'ai proposé une dictature militaire ; elle seule pouvait mettre sur pied cent mille hommes armés. Les éléments vivaces existaient alors : il fallait les chercher, on les eût trouvés dans un homme courageux. A cette époque, l'audace fut repoussée, les petits moyens l'emportèrent. Je ne pouvais pas pousser l'argument plus avant. Je cédai. La modestie me retenait; car, je le sens, j'eusse été cet homme. Je faillis en cela au principe sacré qui est l'idole de mon cœur. Si l'on m'eût écouté, l'aigle romaine eût de nouveau fait son aire sur les tours du Capitole, et, avec mes braves, et mes braves savent mourir, on l'a vu, j'eusse changé la face de l'Italie. Mais à ce qui est fait il n'y a pas de remède. Regardons la tête haute l'incendie dont nous ne sommes plus les maîtres. Sortons de Rome avec tous les volontaires armés qui voudront nous suivre. Où nous serons,

sera Rome. Je ne m'engage à rien ; mais ce que peut faire un homme, je le ferai, et, réfugiée en nous, la patrie ne mourra point.

Cette proposition, déjà faite par Mazzini, fut repoussée.

Henri Cernuschi lui-même, le brave Cernuschi, un des héros des cinq journées milanaises, le président de la commission des barricades romaines, la repoussa.

Il me succéda à la tribune, et, les larmes aux yeux, la voix étouffée :

— Vous savez tous, dit-il, si je suis un ardent défenseur de la patrie et du peuple ; eh bien, c'est moi qui vous le dis, nous n'avons plus un seul obstacle à opposer aux Français, et Rome et son bon peuple — les larmes l'étouffaient — doivent se résigner à l'occupation.

Après une courte délibération, l'Assemble rendit le décret suivant :

RÉPUBLIQUE ROMAINE

« Au nom de Dieu et du peuple,

» L'Assemblée constituante romaine cesse une défense devenue impossible. Elle reste à son poste.

» Le triumvirat est chargé de l'exécution du présent décret. »

Digitized by Google

XXI

QUI M'AIME ME SUIVE

Le 2 juillet, je rassemblai les troupes sur la place du Vatican, je m'avançai au milieu d'elles. Je leur annonçai que je quittais Rome, pour porter dans les provinces la révolte contre les Autrichiens, contre le roi de Naples et contre Pie IX.

Et j'ajoutai :

— Qui voudra me suivre sera reçu parmi les miens ; je ne demande à ceux-là qu'un cœur plein de l'amour de la patrie. Ils n'auront pas de solde, pas de repos ; ils auront du pain et de l'eau quand par hasard on en trouvera. Qui n'est pas content de ce sort reste ici. Une fois la porte de Rome franchie, tout pas fait en arrière sera un pas fait vers la mort.

Quatre mille fantassins et cinq cents cavaliers se rangèrent autour de moi ; c'étaient les deux tiers de ce qui restait de défenseurs à Rome.

Anita, habillée en homme ; Ciceravacchio, qui ne

Digitized by Google

voulait pas voir l'abaissement de son pays, et Ugo Bassi, le saint qui aspirait au martyre, furent des premiers à se ranger près de moi.

Vers le soir, nous sortîmes par le chemin de Tivoli. Mon cœur était triste comme la mort.

La dernière nouvelle que j'avais apprise était que Manara avait été tué.....

G. G.

***

Ici s'interrompent les Mémoires de Garibaldi.

Un jour, j'obtiendrai de lui la seconde partie de sa vie comme j'en ai obtenu la première. Celle-là se résumera en deux mots :

Exil et triomphes.

A. Dumas.

Suivent quelques détails sur les morts, que le docteur Bertani a bien voulu rédiger pour moi.

Digitized by Google

XXII

LES MORTS

LUCANO MANARA

Le 30 juin 1849, à deux heures du matin, commença, comme on l'a vu dans les Mémoires du général, l'attaque de l'enceinte Aurélienne, notre seconde ligne de défense.

Manara, vers trois heures du matin, rentra à la villa Spada ; il venait de placer ses tirailleurs.

La veille, un boulet, après avoir frappé la muraille, était tombé sur son lit.

Il s'était dérangé pour lui faire place, et, en riant, il avait dit :

— Vous verrez que je n'aurai pas la chance d'attraper une égratignure.

Il trouva, en rentrant, Émile Dandolo très-inquiet de Morosini, que l'on disait prisonnier.

Ni l'un ni l'autre ne savaient aucune nouvelle.

Digitized by Google

Dans ce moment-là, une balle, dans son ricochet, frappa Dandolo au bras.

— Par ma foi, mon pauvre garçon, dit Manara, il paraît qu'il n'y en a que pour toi!

Puis, détachant son ceinturon et quittant son épée, il prit une lunette d'approche et vint à la fenêtre pour regarder des soldats français qui pointaient un canon.

Au même instant, un coup de carabine partit; la balle passa entre deux sacs de terre et le frappa au ventre, juste à l'endroit qu'eût protégé son ceinturon s'il l'eût gardé.

Dandolo le vit chanceler, et, tout blessé qu'il était, s'approcha pour le soutenir.

—Je suis mort! dit Manara, en tombant, à Dandolo; je te recommande mes enfants.

Un médecin accourut; mais, en le voyant pâlir, le blessé comprit que tout était fini.

On plaça Manara sur une civière, et, au milieu du feu, ses compagnons l'apportèrent à Santa-Maria della Scala. On me fit appeler à l'ambulance dei Pellegrini, où j'étais; j'y courus. C'était lui qui avait voulu qu'on l'apportât près de moi. Nous nous aimions tendrement, hélas!

La place était encombrée de projectiles français. Une jeune femme, qui avait eu l'imprudence de re-

Digitized by Google

garder par une fenêtre, venait d'être frappée à la poitrine et tuée roide.

M. Varenna, officier lombard, eut les deux jambes brisées par un obus tandis qu'il montait près de moi les marches de l'église.

Comme moi, il venait voir Manara.

Un médecin accourait, de son côté, vers l'église. Une grenade le renversa de son cheval; un instant après, son cheval, blessé du même coup, tomba sur lui.

J'arrivai sain et sauf; Dieu me conduisait!

Au fond de l'église, à droite, près de la balustrade, était un lit entouré par les officiers de la légion Manara.

Dès que le blessé me vit, il étendit la main vers moi, et, d'une voix faible, me demanda :

— Est-elle mortelle?

La jeunesse repoussait, malgré l'évidence, loin de son esprit l'idée de la mort. Le bruit et les séductions de la vie militaire ne l'avaient pas encore emporté, chez lui, sur les joies domestiques.

Voyant que je ne répondais point, il répéta :

— Je te demande si ma blessure est mortelle. Réponds-moi.

Et, sans attendre ma réponse, il éclata en paroles pleines de regrets.

Digitized by Google

Je l'encourageai, autant que peut le faire un homme auquel manque le courage ; cependant il vit bien que je n'avais pas d'espoir.

Plusieurs médecins s'approchèrent de lui; mais, leur faisant de la tête signe de s'éloigner :

— Laissez-moi mourir tranquille ! leur dit-il.

Son pouls ne se sentait presque plus, ses extrémités étaient froides, ses traits profondément altérés, le sang coulait à flots de sa blessure, il souffrait horriblement.

Ses compagnons me demandèrent ce que je pensais de son état.

— Il a encore à peu près une heure à vivre, dis-je à Dandolo.

Alors le jeune homme se pencha à l'oreille de son ami :

— Pense au Seigneur ! lui dit-il.

— Oh ! j'y pense, et beaucoup ! répondit Manara.

Alors il fit signe à un capucin de venir. Le moine s'approcha du lit, écouta la confession du mourant et lui donna l'absolution.

Puis notre pauvre ami demanda le viatique.

Dandolo essayait de le consoler, du mieux qu'il pouvait, en lui parlant de Dieu.

Il l'interrompit pour lui parler de ses fils.

Digitized by Google

— Élève-les, lui dit-il, dans l'amour de Dieu et de la patrie!

Puis il ajouta :

—Remporte à Milan mon corps avec celui de ton frère. Il te fait de la peine que je meure, cher ami, dit-il; hélas! moi aussi, je regrette la vie!

Il appela alors à ses côtés un soldat qui était son ordonnance, et que bien des fois il avait fait enrager.

— Tu me pardonnes, n'est-ce pas? lui dit-il avec un sourire.

Puis il demanda à Dandolo si l'on avait eu des nouvelles de Morosini.

On disait vaguement qu'il était prisonnier.

Un peu avant de mourir, Manara tira un anneau de son doigt, le mit à celui de Dandolo, et dit :

— Je saluerai ton frère pour toi.

Puis, se retournant vers moi :

— O Bertani! fais-moi mourir bien vite, dit-il, je souffre trop!

Ce fut la dernière plainte qui sortit de sa bouche.

Il entra en agonie, s'accrocha convulsivement à ceux qui l'entouraient, puis retomba sur son lit avec un soupir, immobile et froid.

Je mis la main sur son cœur; il battait encore, mais lentement; peu à peu les battements cessèrent.

Digitized by Google

L'âme était déjà au ciel.

Je dis alors aux moines qui nous entouraient de me préparer une solution arsenicale pour injecter le cadavre; mais l'arsenic manquait. Je me contentai donc de faire l'injection avec du sublimé corrosif. Le cadavre fut transporté dans une chambre, à droite du maître-autel, près de la sacristie, et, là, doucement posé, vêtu de son uniforme, la tête sur un coussin.

Son jeune ami Eleuterio Pagliano, qui, pendant tout le siége, avait vaillamment combattu, et qui est aujourd'hui un des peintres les plus distingués de la Lombardie, fit son portrait.

Près de lui, couché sur une planche, était le nègre de Garibaldi, Aguyar. Je regardais ces deux cadavres, si beaux, tous deux d'une beauté différente, lorsque j'entendis sangloter derrière moi.

C'était Ugo Bassi qui pleurait.

Tout le temps que nous restâmes dans cette chambre, elle sembla être le but des projectiles français.

Le lendemain, le cadavre fut transporté dans une maison, et, de là, à l'église Saint-Laurent. Après quoi, il fut déposé à l'église des Cent-Prêtres, où l'attendait le corps de Henri Dandolo, et où devait le rejoindre celui de Morosini.

Digitized by Google

Le jour même de la mort de Manara arrivait une lettre de sa femme, contenant ces seules paroles :

« Ne pense pas à moi, ne pense pas à tes enfants, pense à la patrie. »

Pauvre femme, la mort était chargée de lui apporter la réponse !

Digitized by Google

EMILIO MOROSINI

Nous étions autour du lit de mort de Manara, nous demandant les uns aux autres ce qu'étaient devenus nos plus chers amis et, entre autres, Emilio Morosini.

Mais, pour ce jour-là, il nous fut impossible de rien savoir de positif sur son compte.

Dans la matinée du 1er juillet, Dandolo apprit d'un soldat qui s'était trouvé sur la brèche en même temps que Morosini, qu'il était tombé, grièvement blessé, aux mains des Français.

Bien que souffrant beaucoup de sa blessure, Dandolo courut au triumvirat, puis au ministère, pour obtenir un permis de sortie. Après trois heures d'instances, il l'obtint et se rendit au camp français, sans sauf-conduit d'aucune sorte.

Arrêté aux avant-postes, il dit dans quel but il venait. Un officier eut pitié de son angoisse, et lui permit de pénétrer dans le camp, où on le conduisit à l'ambulance. Il apprit que Morosini était mort.

Il demanda qu'on lui remît le cadavre pour le

Digitized by Google

rendre à la famille; mais un médecin répondit que, depuis deux heures, il avait été porté à un cimetière assez éloigné. Dandolo sollicita un ordre d'exhumation.

Pendant qu'il attendait une réponse à sa demande, entra un capitaine adjudant-major, qui fut fort étonné de voir dans le camp français un officier italien sans sauf-conduit. Il condamna aux arrêts l'officier qui l'avait laissé passer, et le renvoya à la ligne d'avant-poste, sans vouloir rien écouter.

Dandolo revint apporter à ses amis la triste nouvelle, et écrivit au chef d'état-major français pour demander le permis d'exhumation.

Il l'obtint dans la matinée du 2.

La triste cérémonie du transport de Manara achevée, Dandolo s'approcha de moi, me disant :

— Bertani, d'ici à quelques heures, le cadavre de Morosini sera à l'église des Cent-Prêtres, à Sante-Vieto, où tu pourras le voir.

J'allai à l'église, un peu avant le soir. La maison ou plutôt le couvent qui aboutit à l'église était occupé par les troupes françaises, de sorte que l'église était fermée.

Je demandai la permission d'entrer à un capitaine qui, voyant la profonde tristesse répandue sur mon visage, me demanda lui-même affectueusement si

Digitized by Google

j'étais soldat, quelle était ma patrie, et si j'avais perdu quelque parent ou quelque ami.

Je lui répondis que j'avais perdu beaucoup de mes amis, et, entre autres, Manara. Il le connaissait de nom, me demanda des détails sur sa mort, et m'en donna de son côté.

Un chasseur de Vincennes, qui était près de lui à l'attaque de la villa Spada, et qu'il me montra au milieu d'un groupe de soldats debout près de la porte où nous étions, lui avait dit, au moment où Manara s'était approché de la fenêtre avec sa lunette :

— Regardez bien cet officier, il est mort.

En même temps, le soldat avait tiré : la balle était arrivée à son adresse; il avait vu tomber Manara.

Le capitaine continuait de parler; j'étais si triste, que je ne pus lui répondre qu'en le priant de me laisser entrer dans l'église.

— Qu'allez-vous y faire? me demanda-t-il.

— J'y vais chercher le cadavre d'un autre ami, déterré aujourd'hui même, et rendu par les vôtres à la douleur de sa mère.

Il envoya demander la permission au colonel, l'obtint, et me confia au gardien de l'église pour qu'il me laissât entrer.

L'église était très-obscure; le gardien ouvrit une

Digitized by Google

petite porte qui conduisait du couvent dans le chœur de l'église, me donna une lampe, et, me montrant un coin sombre, me dit :

— Cherchez là.

Seulement, il ne voulut pas me suivre plus avant.

Je m'approchai tristement et pieusement, avec un frisson dans toutes mes veines.

Ce silence, ces ténèbres, la douteuse lueur de cette lampe, le précieux objet de mes recherches, l'angoisse de retrouver ainsi le charmant jeune homme que j'avais connu vivant, tout cela faisait battre mon cœur à me briser la poitrine.

J'allais doucement, ne connaissant pas les localités, ne sachant pas la place où était déposé le cadavre, soulevant ma lampe et tremblant de le heurter du pied.

Enfin, près des degrés, j'aperçus une forme noire et longue ; je continuai d'avancer, tenant toujours ma lampe haute.

Je reconnus un corps humain.

Presque fou de douleur et d'un effroi dont je n'étais pas maître, je me penchai vers lui.

Oh ! triste ! triste ! triste !

Avec la main qui me restait libre, je dénouai la corde qui tenait le linceul serré au cou, au ventre et aux pieds. Je soulevai la tête. Quoique déjà dé-

Digitized by Google

figuré, je reconnus que c'était bien le pauvre enfant que je cherchais.

Je lâchai la tête.

Elle retomba sur la dalle en rendant un son que je n'oublierai jamais.

Je n'avais pas un cheveu qui n'eût sa goutte de sueur.

Je m'arrêtai tout tremblant.

Mon Dieu, que vous êtes grand et que la mort est terrible !

Je fis un effort sur moi-même. Médecin habitué au trépas, je ne voulais pas être vaincu par lui.

Je posai la lampe sur une des marches de l'autel, et, reportant mes yeux sur le visage du mort, je le regardai tristement : il était plus pâle que le drap qui le couvrait.

Je cherchai et je touchai ses blessures. J'aurais voulu recueillir les dernières gouttes du sang de son cœur, pour les reporter à sa mère et pour faire avec ce sang une croix sur le front de tous ces jeunes Italiens qui, un jour, doivent se lever pour l'affranchissement de la patrie.

Puis je coupai une mèche de ses cheveux. Peut-être avait-il une amie; à coup sûr, il avait une mère.

Enfin, je serrai sa main ; je découvris une dernière fois ma tête devant lui, et je murmurai :

Digitized by Google

— Au revoir !

Je sortis frissonnant de l'église, emportant ce spectacle de mort tellement vivant en moi, qu'aujourd'hui, onze ans après, en écrivant ces lignes, je vois encore le cadavre, la figure pâle, dans son linceul tout souillé de terre et de sang.

En sortant, je retrouvai le gardien, puis l'officier, auquel je serrai la main sans pouvoir prononcer une parole.

Le lendemain, le cadavre de Morosini fut déposé dans un cercueil de plomb, en attendant le moment où il partirait pour le sol natal, avec les cadavres de ses amis.

Nous désirions tous, avec une égale ardeur, avoir des détails sur la mort de Morosini.

Mais les autres étaient obligés de partir. Les morts et ceux qui aidaient les blessés à mourir restaient seuls.

J'étais des derniers.

Voici donc ce que j'appris sur la mort de Morosini. Je tiens les détails que je vais donner de M. de Santi, Corse employé au service sanitaire français, et qui, dans la nuit du 29 au 30 juin, était chirurgien à l'ambulance de la tranchée.

Cet honorable et bon confrère, auquel je suis redevable de quelques services, me raconta que, le

Digitized by Google

30 juin, à l'aube du jour, on apporta à l'ambulance un de nos officiers, si jeune et si beau, qu'il le prit d'abord pour une femme.

Il était blessé légèrement à la tête, à la main gauche et à la poitrine, mais mortellement au ventre.

De Santi l'avait soigné avec affection.

Morosini, qui parlait encore, lui demanda :

— Que pensez-vous de mes blessures?

De Santi lui répondit :

— Ayez confiance en Dieu et en votre jeunesse.

— C'est bien, dit Morosini; je comprends, je suis perdu!

Puis il ajouta avec un soupir :

— Pauvre mère!

Et il remit son portefeuille au docteur, tourna la tête, et refusa dès lors de prononcer une seule parole.

Peu de minutes après que Morosini eut été pansé, un vieux sergent du 32e entra à l'ambulance, et, après avoir anxieusement cherché le lit du jeune officier, il dit au médecin :

— C'est bien lui!

— Que voulez-vous dire? lui demanda M. de Santi.

— Qu'à tout prix j'aurais voulu sauver ce pauvre garçon; j'ai fait tout ce que j'ai pu. Mais non, ça a mal tourné pour lui.

Digitized by Google

Alors il raconta que Morosini, accompagné seulement de quatre hommes, avait été entouré; on l'avait sommé de se rendre, ce à quoi il avait répondu :

— Jamais!

Et il continua de frapper de son épée, criant aux siens :

— Au nom de l'Italie, je vous défends de vous rendre!

Le vieux sergent, alors, lui avait appuyé sa baïonnette sur la poitrine, espérant l'intimider.

Mais Morosini saisit la baïonnette de sa main gauche, et porta un coup d'épée au visage du sergent.

Celui-ci, cependant, défendait à ses soldats de faire feu, espérant prendre le jeune officier vivant, et, par conséquent, le sauver. Mais alors un soldat qui se trouvait derrière lui, voyant que Morosini continuait de se défendre, lui tira un coup de fusil à bout portant.

La balle lui traversa les entrailles; c'était la blessure mortelle.

Morosini tomba, mais sur un genou et sur la main gauche. Dans cette position, il essaya encore de frapper ses adversaires, criant toujours à ses compagnons :

Digitized by Google

— Faites-vous tuer, mais ne vous rendez pas.

Le sergent, furieux, se tourna vers le soldat en lui disant :

— Malheureux! qu'as-tu fait? Ne vois-tu pas que c'était un enfant?

Morosini mourut quelques heures après avoir été apporté à l'ambulance, et fut enseveli dans le drap dont je l'avais trouvé enveloppé dans l'église des Cent-Prêtres.

Morosini avait à sa ceinture deux pistolets sur la crosse desquels était gravé le nom de Kosciusko, ami de sa famille, et qui en avait fait cadeau à son grand-père.

Je fis toutes les recherches possibles pour retrouver l'épée et les pistolets de Morosini, mais inutilement. Il paraît que le vieux sergent en était possesseur; mais il déclara ne vouloir les céder à aucun prix.

Le 4 septembre 1849, les trois cercueils renfermant les trois cadavres de Henri Dandolo, de Lucien Manara et d'Émile Morosini, débarquèrent au Molo-Novo de Gênes.

Digitized by Google

GOFFREDO MAMELI

Garibaldi raconte, dans ses Mémoires et dans la courte biographie qu'il a faite de Goffredo Mameli, que le jeune poëte, le soir du 3 juin, vint lui demander de tenter un nouvel effort sur le casino Corsini, et qu'il lui accorda sa demande.

Mameli fut blessé à la jambe gauche.

La blessure, par elle-même, n'était rien; mais, par une mauvaise disposition du sang, elle se gangrena et, le 18 juin, l'amputation devint indispensable.

La fenêtre de la chambre où se trouvait Mameli, à l'ambulance de la *Trinità dei Pellegrini*, donnait sans cesse passage à toute espèce de projectiles; mais Mameli se montra toujours de la plus profonde insouciance pour ce danger posthume, si l'on peut parler ainsi. Seulement, au moment où il était le plus affaibli par la suppuration, il devint un jour ou deux impatient pour les balles et les boulets, comme un enfant l'est pour les mouches.

Digitized by Google

— Être tué en plein air et en combattant, disait-il, à la bonne heure; mais être tué dans mon lit comme un paralytique, non!

Le 8 juin, il eut le délire, délire charmant pendant lequel il chantait à voix basse et se rappelait presque jour par jour sa vie intellectuelle, hélas! si courte.

Dans les intervalles de ces chants, il prophétisait ou faisait des vœux pour sa patrie.

Il avait vingt et un ans quand il mourut.

J'injectai son cadavre, qui fut enterré à Rome.

Il avait composé un chant de guerre que Garibaldi chantait souvent et fredonnait sans cesse : *Fratelli d'Italia.*

Ce chant est populaire en Italie.

Digitized by Google

MELLARA

Le colonel Mellara, blessé dans le combat du 9 juin, mourut le 4 juillet, quand les Français étaient déjà entrés dans la ville. Comme il n'était plus permis aux Romains de protester avec les armes, ils se réunirent dans l'église, autour du catafalque du guerrier mort. Mais, pendant que le peuple réuni pleurait dans un pieux silence sur ce cadavre, symbole de l'Italie tombée, un officier de police, à la tête d'une poignée de soldats, entra dans l'église, et arracha du chapeau du mort, posé selon l'habitude sur le cercueil, la cocarde italienne; puis, interrompant la pieuse cérémonie, il ordonna d'éteindre les cierges et de faire évacuer l'église.

Ce qui fut fait.

Le pauvre Mellara n'eut donc même pas cette dernière consolation des morts, les pleurs qui tombent des yeux aimés.

Au reste, les passions politiques se manifestèrent autant dans les réactionnaires romains que dans les

Digitized by Google

réactionnaires français. Les prêtres et les moines surtout furent infâmes pour les pauvres blessés abandonnés à leurs soins. A un M. Giovanni, de Crémone, blessé à la cuisse, ils refusèrent un verre d'eau jusqu'à ce qu'il se fût confessé. Pour comprendre la douleur de cette torture, il faut être médecin et savoir le besoin impérieux de boire qu'éprouve le malade à la suite d'un coup de feu.

Tous les médecins de Rome qui soignèrent des blessés patriotes perdirent leur diplôme.

Qu'on me permette une remarque philosophique ou plutôt morale.

Il y a une grande différence entre la mort du soldat contraint au service par la conscription, et celle du soldat qui sert volontairement son pays.

Le volontaire est plein d'enthousiasme, fier de ses blessures, glorieux de sa mort. Il se soulage de ses souffrances les plus cruelles par son expansion et son amour de la patrie, dans les vœux qu'il fait, dans les prières qu'il adresse à Dieu pour le triomphe de sa cause.

L'autre est muet ou ne prononce que des paroles de vengeance contre celui qu'il a blessé.

Un enfant de Bologne, âgé de dix ans, faisant partie de la légion Garibaldi, et blessé à la main

Digitized by Google

gauche, se laissa couper le poignet sans pousser une plainte, et, pâle et affaibli, voulut assister à la dernière bataille.

Pour créer des hôpitaux à l'improviste, on parcourut les rues de Rome en criant à haute voix :

— Pour les patriotes blessés !

Et alors toutes les fenêtres s'ouvraient, et par les fenêtres on jetait des linceuls, des draps, des matelas, des oreillers.

Les hôpitaux furent créés par la charité spéciale du municipe.

BERTANI.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME

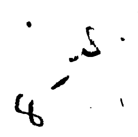
Digitized by Google

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. de L. Tinterlin et Cᵉ, rue Nve-des-Bons-Enfants, 3.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

DEC 30 1916

Form 410